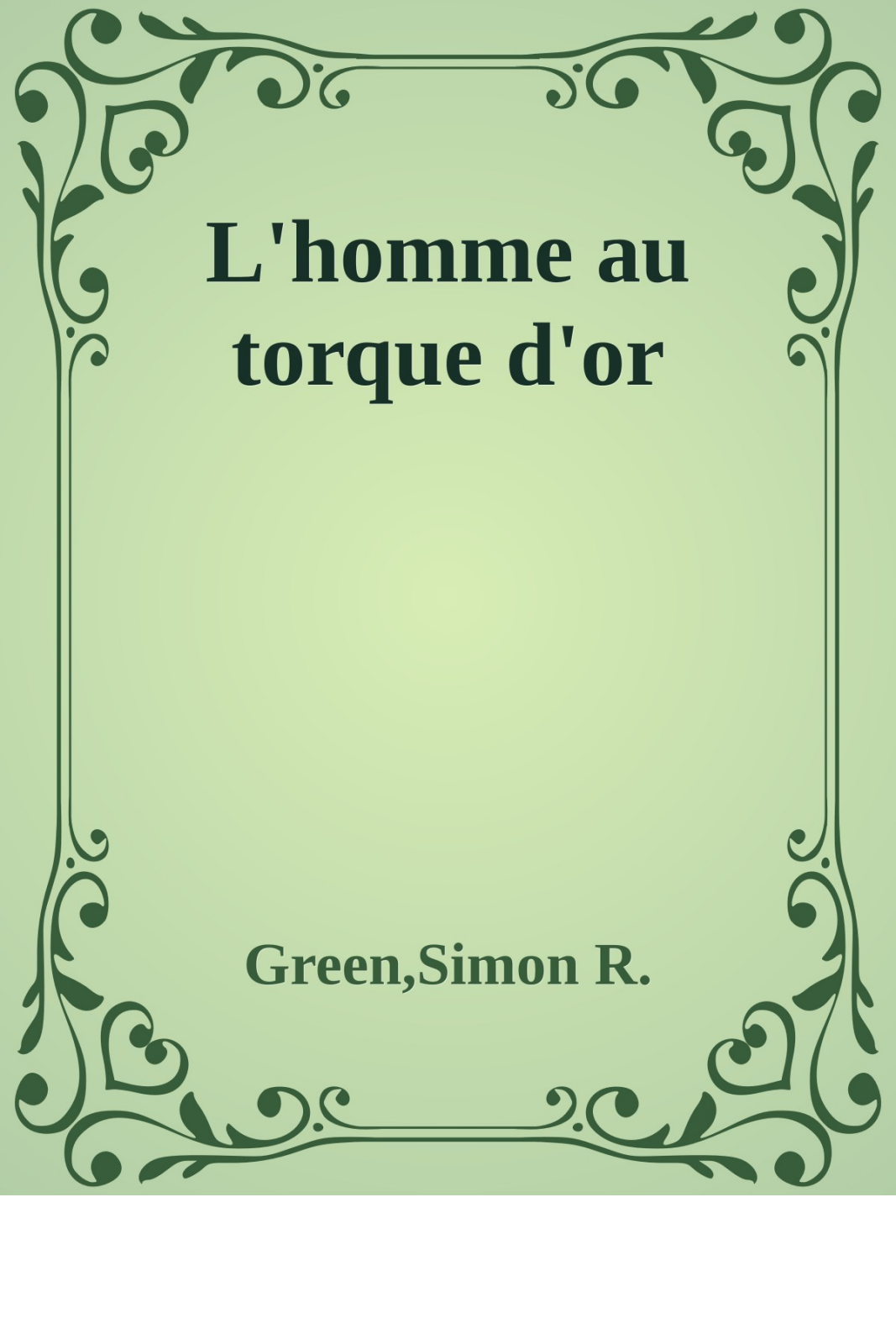


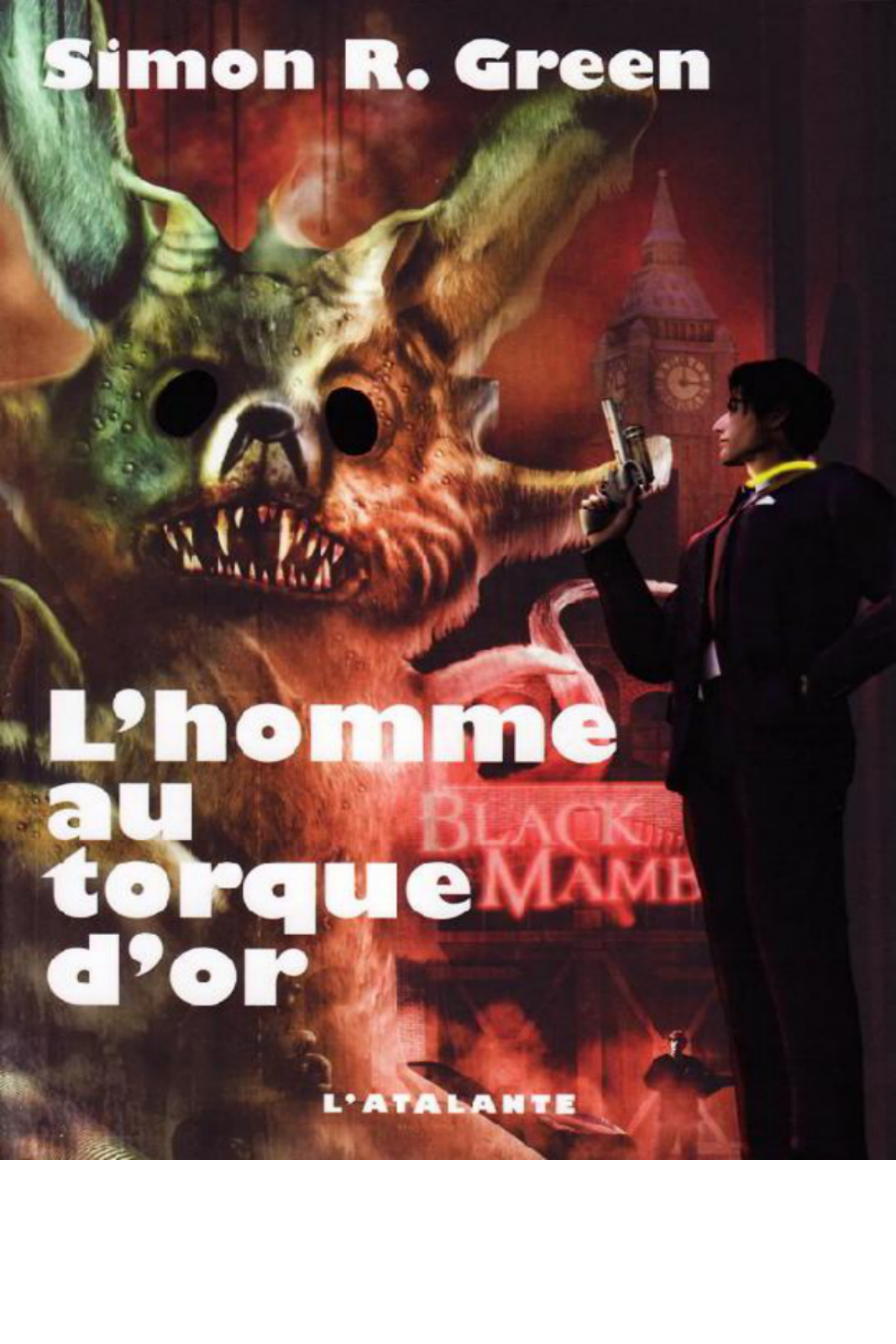


L'homme au torque d'or

Green, Simon R.

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

A movie poster for the film 'L'homme au torque d'or' (The Man with the Golden Torque). The poster features a man in a dark suit and a yellow collar, holding a handgun, standing in profile against a dark, fiery background. Behind him is a large, grotesque, green and brown rabbit-like monster with large ears and a wide, toothy grin. In the background, the Big Ben clock tower is visible. The title 'L'homme au torque d'or' is written in large, white, bold letters. The director's name 'Simon R. Green' is at the top, and the distributor's name 'L'ATALANTE' is at the bottom.

Simon R. Green

**L'homme
au
torque
d'or**

L'ATALANTE

Simon R. Green

L'homme au torque d'or

TRADUIT DE L'ANGLAIS
PAR MARIE SURGERS



L'ATALANTE
Nantes.

Illustration de couverture : Didier Florentz

THE MAN WITH THE GOLDEN TORC

© Simon R. Green, 2007

© Librairie l'Atalante, 2008, pour la traduction française

ISBN 978-2-84172-411-6

Librairie L'Atalante, 11 & 15, rue des Vieilles-Douves, 44000 Nantes

Vous savez quoi ? Tout est vrai. Tout ce qui vous fait peur. Théories du complot, monstres sous le lit, fantômes et vampires, bestioles pleines de pattes. Si ces saletés n'ont pas encore conquis la planète, c'est seulement que depuis toujours ma famille les en empêche. Nous montons la garde ; nous vous protégeons du grand méchant loup, et vous ignorez jusqu'à nos noms. Bien sûr, il y a un prix à payer. Par nous, par vous.

Mon nom est Bond. Shaman Bond. C'est faux, bien sûr. Ce n'est que mon pseudo. Dans un boulot qui consiste à cogner sur des monstres abominables, un peu d'humour ne fait pas de mal. En vrai, je m'appelle Eddie Dood. Permis de tuer les agents des ténèbres. Ma famille est l'une des plus anciennes d'Angleterre, peut-être même la plus ancienne. Et nous protégeons l'humanité contre les forces du mal depuis tant de siècles que nous avons préféré arrêter de compter. Certains disent que « Dood » est une déformation de « druide ». Un shaman doit protéger sa tribu contre toutes les menaces extérieures : c'était ça, mon boulot. Et je l'adorais. Jusqu'à ce qu'il m'explose à la gueule.

J'aurais peut-être dû apporter des fleurs

Ç

a a commencé comme une mission de routine. Un homme politique de premier plan, dont le visage et le nom vous sont bien connus, s'était rendu en toute discrétion sur Harley Street, à Londres. C'est là que se trouvent quelques-unes des cliniques spécialisées les plus efficaces – et certainement les plus chères – de tout le monde civilisé. Cet homme politique, nous l'appellerons M. le président et, non, ce n'est pas celui auquel vous pensez. Sous un faux nom, il avait été admis à l'hôpital Saint-Baphomet après avoir attrapé une maladie vénérienne surnaturelle lors d'un voyage humanitaire en Thaïlande : il s'était montré assez stupide pour fausser compagnie à ses guides afin d'aller prendre du bon temps dans les bars louches de Bangkok avec un agent des ténèbres déguisé en jolie fille. En conséquence, M. le président se retrouvait enceint de quelque chose qui était l'exact opposé d'un enfant de l'amour. J'avais été chargé de mettre un terme, par tous les moyens, à cette grossesse contre nature. La créature ne devait pas naître ; et, si elle naissait, il fallait l'empêcher de faire irruption dans le monde matériel.

On m'avait fourni un pistolet en comptant bien que je m'en servais.

(Comment étions-nous au courant de l'affaire ? Ma famille sait tout. C'est son boulot. Et quand on défend la juste cause pendant autant de siècles que nous, forcément, on développe un vaste réseau d'informateurs.)

Je parcourais tranquillement Harley Street, caché bien en évidence. Personne ne m'accordait la moindre attention. Comme

toujours. On m'a appris à me faire discret, à n'être qu'un passant dans la foule. Je portais un costume trois pièces parfaitement banal, assez cher pour coller à l'ambiance mais pas assez chic pour être remarqué. Je marchais dans la rue comme si ma présence était parfaitement légitime ; du coup, tout le monde en était persuadé. Tout est dans l'attitude. Avec la bonne attitude, on passe partout. En plus, j'ai un visage qui vous rappelle toujours celui de quelqu'un d'autre : sympathique, sans originalité, rien qui marque ou se retienne. Un visage d'agent secret.

Le truc, c'est d'être bien formé. Vous aussi, si vous le vouliez, vous pourriez apprendre à ressembler à tout le monde.

L'après-midi d'été tirait paresseusement à sa fin. Doux, agréable sous un ciel bleu pâle, avec une petite brise. Au loin, on entendait des voitures, mais la rue elle-même était assez tranquille. Quelques taxis, les gros taxis noirs de Londres, déposaient des clients ou en embarquaient. Hommes et femmes de toutes nationalités qui prenaient soin de ne pas se mêler des affaires des autres. Un bon paquet, d'ailleurs, n'étaient ni des hommes ni des femmes ni rien dans le genre. Vous seriez étonné d'apprendre combien de monstres se baladent parmi vous, dissimulés aux regards des simples mortels par les sortilèges les plus rudimentaires. Mais je suis un Drood, et je porte le torque d'or autour du cou : ma Vue me permet de tout voir, tant que j'arrive à encaisser.

À quelques pas, un seigneur elfe descendait d'un taxi. Grand, majestueux dans sa tunique flamboyante, il avait les oreilles pointues, les yeux entièrement noirs et l'air extrêmement méprisant. Il tendit un gros billet au chauffeur et refusa la monnaie d'un geste dédaigneux. L'homme avait intérêt à vite dépenser cet argent, avant que le billet, au premier contact avec un objet en fer, ne se retransforme en feuille d'arbre. Les elfes n'ont qu'un but dans la vie : arnaquer les humains. C'est tout ce qui leur reste.

Un peu partout dans la rue, des fantômes, prisonniers dans le temps comme des insectes dans l'ambre, traversaient des murs érigés après leur mort. Des démons chevauchaient des humains qui ne se rendaient compte de rien. Ils enfonçaient leurs éperons dans les épaules et le dos de leurs montures en leur parlant à l'oreille. On voyait tout de suite lesquelles écoutaient : leur démon était rouge et congestionné. Plus loin, un homme présentait un début d'auréole. Il accompagnait un ami couvert de stigmates. Ce sont de tels moments qui vous redonnent espoir. Un alien, peau grise et gros yeux noirs, sorti de nulle part en tenant un plan de Londres dans sa main à trois doigts. Vous n'imaginez pas jusqu'où s'étend la réputation de Harley Street.

Nul ne me prêtait attention. Je vous l'ai dit : on m'a bien formé.

Par moments je me demande ce que ça fait de mener une vie normale avec des soucis normaux et des responsabilités normales, et d'ignorer tout ce que je sais. De ne pas avoir à surveiller les ténèbres du monde. D'être l'un des moutons, et pas le berger. Cela dit, moi, je sais ce qui se passe réellement et qui sont vraiment les méchants, et j'ai souvent l'occasion de leur coller une bonne dérouillée. Ça compense.

Harley Street est bordée de maisons anciennes aux façades d'une discrétion luxueuse. Jamais de plaques : ceux qui en auraient besoin n'ont rien à faire là. Les lourdes portes, secrètement blindées, ne s'ouvrent que pour ceux qui savent quels mots prononcer. Aux fenêtres, les vitres spéciales empêchent de voir l'intérieur, et beaucoup de ces vénérables établissements ont des systèmes de protection que vous avez bien de la chance de ne pas connaître.

C'étaient ceux-là qui m'intéressaient.

J'observais l'hôpital Saint-Baphomet d'assez loin, tout en faisant semblant d'écouter mes messages. Les téléphones portables sont une bénédiction : l'excuse parfaite pour rester planté avec le regard vide. Même pas la peine d'essayer d'entrer par la porte : j'y Voyais tout un ensemble de défenses ultrapuissantes. De celles qui ne laissent même pas un corps à identifier. Imaginez des pièges magiques géants avec des dents très pointues, et dressés pour tuer. Des choses qu'on s'attend à voir autour d'un hôpital réservé à des maladies aussi étranges qu'abominables ; des choses qu'on souhaite que le reste du monde continue d'ignorer.

Je décidai donc d'entrer par la maison voisine, un établissement plus petit et encore plus spécialisé : DR DEE & FILS & FILS. Là, on ne s'occupait strictement que d'exorcismes, mais « strictement » était le terme approprié. (Leur devise : *Marre d'avoir le diable au corps ?*) Leurs systèmes de défense étaient tout aussi perfectionnés, mais visaient à empêcher de sortir plus que d'entrer. C'était parfaitement logique, après tout. Seul un fou voudrait entrer. La plupart des gens hurlaient, se débattaient et devaient être amenés de force. Mais je ne suis pas la plupart des gens. Je rangeai mon téléphone et jetai un œil alentour, mais comme toujours les passants s'intéressaient trop à leurs petites affaires pour accorder le moindre regard à quelqu'un d'aussi insignifiant que moi. Je me glissai donc dans la petite allée le long de la clinique du docteur Dee avant d'activer mon armure vivante.

D'ordinaire ce n'est qu'un cercle d'or, inactif, autour de mon cou. Un torque, dans l'ancienne langue. Invisible au plus grand nombre : pour le voir, il faut être membre de la famille Drood ou tout au moins septième fils d'un septième fils. (On n'en croise plus beaucoup. La faute aux progrès de la contraception.) Je subvocalisai les Mots pour l'activer, et le métal du torque s'étendit sur mon corps tout entier. En

un instant je fus couvert des orteils au sommet du crâne. C'est tiède et réconfortant comme un vieux manteau familial. Quand le masque d'or eut recouvert mon crâne et mon visage, ma vision se fit encore plus claire, jusqu'à me révéler ce qui d'habitude est caché même aux hommes spécialement doués comme moi. Je me sentis plus fort, plus énergique, plus vivant, comme si je m'éveillais enfin après un petit somme. Je me sentis prêt à choper le monde entier et à le faire pleurer comme un bébé.

Cette armure est l'arme secrète de la famille Drood. Elle nous permet de travailler. Chacun de nous en reçoit une à la naissance ; elle s'unit une fois pour toutes à notre système nerveux et à notre âme, et tant que nous la portons nous sommes intouchables, protégés de toutes les attaques possibles, de la magie comme de la science. Elle nous rend aussi extrêmement forts, rapides et parfaitement indétectables. La plupart du temps.

Quand je la porte, je ressemble à une statue vivante, dorée, superbe. Il n'y a ni articulations, ni éléments mobiles, ni défaut à cette armure. Elle est lisse et brillante. Le masque est même dépourvu de trous pour les yeux ou le nez : je n'en ai pas besoin. Quand je la porte, l'armure est moi. C'est une seconde peau qui m'isole d'un monde dangereux.

À travers le masque, je vis clairement l'énorme chien-démon qui montait la garde devant la porte de service. Noir comme la nuit, aussi gros qu'un autobus, tout en muscles, il était vautré sur les dalles et surveillait les alentours d'un œil soupçonneux. Sa trogne aplatie, brutale, était percée d'yeux où brûlait l'enfer. Il mâchonnait un fémur humain auquel pendait encore un peu de viande. D'autres os jonchaient le sol. Il les avait cassés pour atteindre la moelle. J'envisageai vaguement – pas très longtemps, c'est vrai – d'en ramasser un pour le lancer en criant « Rapporte ! » et de voir ce qui se passerait. Mais je sais me tenir. Je suis un professionnel, quand même.

Je me dirigeai droit vers le chien-démon, qui ne pouvait ni me voir, ni m'entendre, ni me sentir. C'était tout aussi bien, franchement. Je ne cherchais pas la bagarre. Du moins pas avec quelque chose de si gros et de si méchant. Je contournai le chien tout doucement, en faisant bien attention de ne pas le toucher. L'armure a tout de même des limites. Je pus alors étudier la porte de service. Très vieille, très complexe, très bien protégée. Du gâteau. Je fis passer ma main dorée à travers l'or de mon flanc, comme je l'aurais plongée dans l'eau, pour attraper la main de gloire que l'armurier de la famille m'avait confiée pour la mission. Il s'agit de la main d'un pendu coupée juste après sa mort, et qui subit des traitements peu ragoûtants afin de transformer les doigts en chandelles. Lorsqu'on allume celles-ci de manière adéquate, en prononçant les Mots appropriés, la main de gloire permet

d'ouvrir toutes les serrures, de révéler tous les secrets. La famille fabrique ces horreurs avec les mains de nos ennemis vaincus. Les corps, on s'en sert pour d'autres choses, des choses vraiment abominables. Raison supplémentaire pour ne pas nous mettre en colère.

J'allumai les chandelles en subvocalisant les Mots : le chien-démon souleva sa gueule féroce et renifla autour de lui. Je m'immobilisai, et il se rallongea. Déjà, la serrure était ouverte. Je poussai doucement la porte. Le chien ne bougea même pas un cil. J'entrai et refermai sans un bruit. Le verrou retomba et je me détendis. En armure, je ferais sans doute le poids face à un chien-démon, mais je ne comptais mettre ce « sans doute » à l'épreuve que contraint et forcé. Les chiens-démons sont dressés pour s'en prendre à l'âme.

Je rangeai la main de gloire et étudiai les lieux. La clinique du Dr Dee était sombre, sinistre. Dans le couloir, les murs de pierre ruisselaient d'humidité et de fluides variés. Entre les pierres nues du dallage s'encadraient des grilles rouillées, pour en faciliter l'écoulement. J'avais l'impression de m'avancer dans un abattoir aux âmes. Ici, l'horreur était un travail de routine.

Le long corridor de pierre tournait brusquement avant de déboucher sur un immense vestibule rempli de cages alignées, juste assez grandes pour contenir un homme, une femme ou un enfant. Les barreaux étaient d'argent massif, tout comme les lourds cadenas. La seule lumière venait d'un gros brasero en fer à l'extrémité de la pièce, et éclairait d'un rouge sanglant les ustensiles à longs manches qui servaient à l'édification des prisonniers. Je descendis l'allée centrale entre les deux rangées de cages, en prenant soin de ne pas regarder sur les côtés. Il n'y avait pas d'innocents. Il n'y avait que des possédés, marionnettes de l'enfer, amenés ici pour qu'on les libère de leur fardeau. D'une façon ou d'une autre.

La plupart ne pouvaient pas me voir et se dispensèrent donc de piquer une crise. Mais une silhouette massive tourna sa tête mutilée pour m'observer. Ses yeux brillaient du même or que mon armure. La chose me parla et j'en frissonnai. Sa voix était celle d'un ange syphilitique, d'une rose cancérigène, d'une fiancée au vagin carnivore. Elle me promettait d'atroces merveilles si je la libérais. Je ne m'arrêtai pas.

Dans les ténèbres derrière moi, j'entendis son rire enfantin.

Grâce au plan que j'avais mémorisé, je trouvai l'escalier qui montait aux pièces d'habitation où les patients en convalescence reprenaient contact avec la réalité. Partout, je voyais le spectre de systèmes défensifs dissimulés prêts à se déclencher au premier soupçon. Seule mon armure empêchait la mise en route des alarmes et des représailles. Bien sûr, l'endroit était truffé de caméras, y compris à

infrarouge, reliées au réseau d'aspersion d'eau bénite, mais mon armure dispose d'un mode furtif. On ne me voit que si je le décide.

J'atteignis bientôt le mur qui jouxtait Saint-Baphomet. Je n'eus qu'à sortir l'ouverture portative que l'armurier m'avait fournie et la jeter contre le mur, où elle forma une porte d'aspect ordinaire munie d'une poignée de cuivre. Je l'ouvris, la franchis puis la décollai du mur. Elle redevint alors une petite balle caoutchouteuse faite d'une matière bien trop complexe pour moi, et je la remis dans ma poche. Ma famille possède vraiment les meilleurs jouets du monde. Je connaissais le plan de l'hôpital, et il ne me restait plus qu'à gagner la chambre de M. le président.

(Non, pas celui auquel vous pensez. Vraiment pas. Je vous l'ai déjà dit, pourtant. Faites-moi un peu confiance.)

Les lumières étaient vives et les murs peints de couleurs gaies, mais les protections magiques ne cédaient en rien à celles d'à côté. Les caméras ronronnaient toutes seules et tournaient sans cesse. À hauteur de cheville clignotait la diode rouge des détecteurs de mouvement. Mais je marchais, invisible, fantôme dans la machine. Personne ne nous voit – sauf si ça nous arrange. L'air sentait le désinfectant et la pourriture mal étouffée par un parfum floral hors de prix.

Je n'eus aucun mal à gagner la salle du dernier étage, où se trouvaient les patients les plus intéressants, et parcourus en silence un couloir aux lumières crues. Par curiosité, je m'arrêtais parfois pour jeter un œil par les portes vitrées qui donnaient sur les chambres. Vous auriez fait pareil. Pendant le briefing on m'avait indiqué de quoi souffrait chacun des patients : je n'avais pas besoin de m'attarder.

Un grand cuisinier qui avait sa propre émission de télé était là pour se faire enlever un tatouage. La main de l'artiste avait glissé au mauvais moment, et les idéogrammes chinois, au lieu d'invoquer la chance, attiraient une malédiction. En conséquence, le très chic restaurant du West End avait pris feu pendant une épidémie d'infection alimentaire. Le chef, en direct à la télé, avait souffert d'une crise de diarrhée explosive, puis ses meilleures recettes avaient circulé sur le Web avant qu'il ne soit frappé par la foudre. Dix-sept fois. Dans sa cuisine. Le laser ne suffit pas pour effacer un tel tatouage ; on lui arrachait donc la peau du dos, centimètre par centimètre. Pour le moment, le grand cuisinier, allongé sur le ventre, sanglotait. La prochaine fois, il se contenterait de *Maman* ou du nom de son équipe de foot préférée.

Dans la chambre suivante, une femme présentait une sévère carence gravitationnelle. Il avait fallu la sangler dans son lit pour l'empêcher de s'envoler. Ses longs cheveux montaient droit vers le plafond. Le patient d'après avait commis l'erreur d'assister à une séance de spiritisme avec l'esprit vraiment ouvert. Il se retrouvait

possédé par mille et un démons. Malgré sa camisole de force, il sautait partout dans sa chambre, se cognait aux murs capitonnés et parlait des langues inconnues : les démons se battaient entre eux sans s'inquiéter de ce que leurs rivalités faisaient subir à leur hôte – qui aurait mieux fait de s'adresser au docteur Dee & fils & fils. Tant pis pour lui.

Après cela, je vis une main coupée qui tâchait de se faire repousser un corps, un voyageur du temps qui s'était retourné comme un gant lors d'une régénération ratée, et un triste loup-garou couvert de gale. Bel échantillon.

Parvenu au bout du couloir, je jetai un coup d'œil prudent en direction de la chambre de M. le président. Un garde armé, assis devant la porte, s'absorbait dans la lecture d'un magazine de gonflette. J'eus beau vérifier, il n'y avait rien de plus. Un garde armé, un seul. Ils auraient pu faire un effort. Je m'approchai de lui, et il ne s'aperçut de ma présence que lorsque j'écrasai certain nerf de sa nuque et qu'il tomba inconscient. J'éloignai sa chaise de la porte avant de le rasseoir. Par la vitre, je vis enfin M. le président. Il dormait sur le dos, d'un sommeil agité. Son gros ventre soulevait les couvertures. Certaines grossesses, paraît-il, sont très fatigantes. L'épouse du président, elle, ronflait dans un fauteuil. Quelle preuve d'amour !

Je récupérai, sous l'armure, mon pistolet dans son holster. Au fil des ans, l'armurier m'a fourni bien des armes, mais celle-là était vraiment spéciale : un pistolet à aiguilles muni d'un cylindre de gaz comprimé qui projetait des pointes d'eau bénite gelée. Silencieux, efficace.

Pour ouvrir la porte, je me passai de la main de gloire : je la défonçai simplement d'un coup de pied. M. le président se redressa en sursaut, et me vit. Le bébé qu'il hébergeait devait lui affûter les sens. Dès qu'il m'aperçut dans mon armure d'or, il se mit à hurler au meurtre. Visant soigneusement, je tirai sur sa femme avant qu'elle n'ait eu le temps de se relever. L'aiguille de glace s'enfonça dans sa jugulaire, fondit, et l'eau bénite pénétra dans son sang. L'épouse de M. le président entra en convulsions dès que le démon qui la possédait fut touché.

Depuis le début, ma cible, c'était elle. Le démon s'était caché en elle pendant que le mari était parti s'amuser avec la jolie fille, et depuis, bien planqué, attendait la naissance par césarienne. Il pourrait alors prendre possession du bébé surnaturel et acquérir une forme physique permanente, impossible à exorciser. Quels buts comptait-il poursuivre ensuite ? Ma famille n'avait pas eu envie d'attendre pour le savoir.

Nous avons tous vu *La Malédiction*.

La femme s'écroula à quatre pattes. Elle tremblait violemment, se convulsait, sous les yeux effarés de son mari réduit au silence par

l'horreur du spectacle. Un liquide noir et gluant lui jaillit de la bouche, du nez et des oreilles, et même des yeux en ignobles larmes noires. Ça coulait sans arrêt, de plus en plus vite ; une flaque goudronneuse s'étalait autour d'elle. Le démon puisa alors dans ce sombre ectoplasme pour se fabriquer un corps. Acculé, il tentait une dernière fois de se matérialiser.

Une forme trapue, robuste, émergea de la flaque. D'abord de longs bras musclés, puis un torse massif, et enfin une tête munie de cornes et d'yeux rougeoyants. Je lui tirai dessus, mais sous l'impact de l'aiguille d'eau bénite il hurla sans s'effondrer. Il continuait de grandir. Têtu, le petit bonhomme. À présent bien plus grand que moi, il s'extirpa du liquide. De longues griffes lui poussèrent. Un rictus révéla plusieurs rangées de dents pointues. Il avait l'air cruel, mauvais et d'une force surhumaine ; d'ailleurs il l'était. Je rangeai mon arme et hérissai d'énormes piquants mes poings dorés. Parfois, la manière forte s'impose.

Le démon se jeta sur moi toutes griffes dehors ; elles m'atteignirent à la poitrine et dérapèrent contre l'armure, impuissantes, dans une gerbe d'étincelles. Mon poing s'écrasa sur sa tête, mes piquants lacérèrent sa pseudo-chair et éparpillèrent de gros grumeaux d'ectoplasme. Je me mis à frapper à coups redoublés, le forçant à reculer. Il avait beau faire, mon armure résistait à tout. Peu à peu, il faiblissait. Je réussis à lui saisir un bras et tirai de toutes mes forces. Le membre céda. Dans un hurlement, le démon commença à tomber en morceaux, incapable de maintenir son intégrité physique face à un tel traitement. Il s'effondra, se décomposa jusqu'à ce qu'il ne reste de lui que des flaques de pourriture puante. Il était retourné en enfer.

Je secouai les mains pour les débarrasser de l'ignoble matière noire et m'octroyai le temps de reprendre mon souffle. Ce qui est bien, quand on massacre un démon, c'est qu'on n'a pas besoin de se sentir coupable.

Je cherchai des yeux M. le président. Il avait quitté son lit pour se planquer dans un coin de la chambre. Sous mon regard, il gémit. Je ressortis mon pistolet et lui tirai dessus. Grâce à l'eau bénite, on ne lui sortirait de l'abdomen qu'un être mort-né qui ne présenterait plus le moindre danger. Sentant les changements qui se produisaient dans son organisme, il eut un hoquet et écarquilla les yeux. Il me maudit dans un souffle, mais, ça, j'en avais l'habitude.

« Vous pensiez vraiment pouvoir nous cacher ça, monsieur le président ? La prochaine fois, mettez votre orgueil dans votre poche et venez nous demander de l'aide. Ou, mieux, évitez les jolies filles. »

Alarmes, courses-poursuites, tout ça pour foutre le camp en vitesse

L

a manifestation démoniaque avait déclenché plusieurs systèmes d'alarme. Des sirènes, des gyrophares, tout le tremblement. Je pris juste le temps de m'assurer que l'épouse de M. le président allait bien (inconsciente, couverte d'immondices ectoplasmiques, certes, mais elle s'en sortirait, la pauvre chérie), puis je rouvris la porte et m'élançai dans le couloir. Les flashes se succédaient au rythme des sirènes hurlantes. Où sont passées les bonnes vieilles alarmes, les cloches douces à l'oreille ? Pareil pour les ambulances, et aussi les camions de pompiers. J'ai souvent de ces nostalgies. Ça me tracasse. Dès que j'eus posé un pied dans le couloir, des portions de mur s'ouvrirent sur une batterie de mitrailleuses aux énormes canons pointés. Je me mis à courir.

Toutes firent feu ensemble. De si près, le bruit lui-même était douloureux, et les explosions éblouissantes. Le feu nourri ravagea le mur derrière moi tandis que je cavais. Mon armure était toujours en mode furtif, ce qui empêchait les flingues de me repérer. Pour les caméras de sécurité, les lieux étaient déserts. Mais les opérateurs avaient vu la porte s'ouvrir et savaient qu'il y avait quelqu'un malgré tout. Ils balançaient donc tout ce qu'ils avaient en réserve et croisaient les doigts. Les canons des armes oscillaient à toute vitesse et répandaient la mort, mais quand par hasard une balle m'atteignait, elle rebondissait contre mon armure. Je ne sentais même pas les impacts.

Juste au moment où j'atteignis l'angle du couloir, une lourde

grille d'acier jaillit du plafond et me bloqua le passage. Sans ralentir, je tentai de la démolir d'un coup d'épaule ; elle s'enfonça mais ne céda pas. Je saisis alors les barreaux et tirai de toute la force de mon armure : ils se déchirèrent comme de la dentelle dans un grincement aigu, et je pus me faufiler de l'autre côté. L'armure me prête au besoin une force surhumaine. Ce métal vivant, c'est vraiment un supergadget. Mitrailleuses et sirènes étaient derrière moi, mais j'entendais à présent des gens courir et s'énerver. Il était temps de se planquer et de laisser passer la crise.

Redescendu en courant par le premier escalier venu, je brisai une serrure d'un coup sec. La pièce était plongée dans l'obscurité. Je refermai doucement la porte. Ici, c'était calme, et je me figeai pour mieux entendre une petite foule passer en courant, puis revenir sur ses pas. Leurs cris trahissaient le désarroi. Je souris derrière mon masque d'or. Règle numéro un du bon agent : semer la confusion. Je n'avais plus qu'à attendre que ça se calme un peu, puis je pourrais repartir tranquillement : les gardes ne sauraient jamais que j'étais venu. Soudain, la lumière s'alluma, et je me retournai d'un bond. Le patient qui occupait la chambre, assis dans son lit, me dévisageait.

Ce qui était normalement impossible. D'accord, M. le président m'avait vu, mais seulement parce qu'il était possédé par un démon. Deux fois dans la même mission, c'était inouï. Je m'approchai du lit, le poing levé, et l'homme retira sa main du bouton d'appel. Enfin je le reconnus et me figeai. Sous mon masque, j'en restai bouche bée. Pas étonnant qu'il puisse me voir. Ce type était le Karma Catéchiste.

Une légende vivante. Il savait tout, absolument tout, sur la magie, ses systèmes, ses rituels et ses pouvoirs. Il incarnait toutes les sources ésotériques, tous les livres à l'Index, tous les manuscrits obscurs qui enseignent à infliger la souffrance, schémas explicatifs en prime. Il avait été conçu pour ce rôle, modifié dès le stade fœtal par des puissances occultes, créé de toutes pièces par la science et la sorcellerie. Il connaissait tout, de la Cabale au Nécronomicon, de l'évangile selon Judas au cantique d'Hérode. Tous les sorts, toutes les incantations, tous les concepts.

Ma famille faisait tout pour lui mettre la main dessus, mais nul ne l'avait vu depuis des lustres. Toutes les cliques qui rêvaient du pouvoir absolu se le repassaient dans une succession de kidnappings, de vols et d'échanges, mais aucune ne réussissait à le garder longtemps. Le problème était justement qu'il en savait trop et que, pour obtenir des réponses utiles, on devait savoir quelles questions poser. Il était une encyclopédie vivante, mais dépourvue d'index. Et je l'avais en face de moi. Si j'arrivais à l'embarquer... Non. Trop dangereux. Ses pouvoirs m'empêcheraient de passer en mode furtif. Il me ferait remarquer, il me ralentirait... Non. Je préviendrais ma famille qu'il était ici, et elle

déciderait que faire.

Si ça n'avait dépendu que de moi, j'aurais balancé une bombe atomique sur Harley Street, rien que pour être sûr de l'éliminer. Oui, un trop grand savoir, c'est néfaste. Le Karma Catéchiste maîtrisait une bonne centaine de façons de déclencher l'apocalypse, ou même d'annihiler la réalité. Mais la famille ne cautionnerait jamais l'élimination d'un individu aussi précieux. Autant que les autres, elle désirait s'approprier les infos qu'il détenait.

Je l'aurais bien tué moi-même, et tant pis pour les conséquences, mais... de près, il n'était pas si impressionnant que ça. Ce n'était rien qu'un petit bonhomme d'âge mûr au crâne déjà dégarni, avec un visage doux, un regard un peu perdu et un sourire timide. Son pyjama rayé, à l'ancienne, s'ouvrait sur un torse semé de poils blancs. Il avait l'air fatigué, triste et vulnérable. Il faisait de la peine : sa vie n'avait pas dû être bien gaie, et il n'y était pour rien. Il n'avait pas choisi d'être une arme de destruction massive. Il me jeta un regard d'enfant perdu.

« Ne me faites pas de mal.

— Chut. Si vous ne faites pas de bruit, je serai très vite reparti. Mais qu'est-ce que vous foutez ici, d'abord ?

— C'est parce que je ne peux pas me taire. On m'a conditionné. Reprogrammé. On a modifié mes paramètres, et il y a eu un problème. Depuis, dès que quelqu'un me pose une question, je réponds, même s'il n'a pas le mot de passe. Je représente un risque pour la sécurité. » Ses yeux s'écarquillèrent et il prit un air affolé. « Ils savent que je vous ai parlé ! Ils vont croire que je vous ai dit ce qui va se produire ! Mais je ne vous dirai rien, rien du tout ! »

Il serra les mâchoires au point que j'entendis ses dents craquer. Il fut pris de convulsions, se raidit, les yeux exorbités, puis il s'abattit, immobile, un soupir pour dernier souffle. À son cou, plus de pouls. Il était mort. Bordel, une capsule de poison dans une dent creuse. J'étais persuadé que ça ne se faisait plus depuis les années soixante. Un homme venait de se suicider sous mon nez et j'ignorais pourquoi. Que craignait-il que je lui demande ? « Le coupable prend la fuite même quand nul ne le poursuit », et tout ça.

Je finis par piger que des tas de gens allaient m'en vouloir d'avoir causé la mort du Karma Catéchiste. Finalement, je n'allais peut-être pas mentionner cet épisode dans mon compte rendu de mission.

Je tendis l'oreille ; les sirènes continuaient de hurler de toute la force de leurs poumons électroniques, mais les bruits de pas, eux, avaient disparu. J'entrouvris la porte pour me glisser dans le couloir. Comme la fois précédente, des flingues jaillirent des murs et tirèrent dès que la porte s'ouvrit. Je piquai un sprint sous les balles qui, grâce à mon armure, ne me faisaient pas plus d'effet qu'une pluie d'été.

Au bout de ce couloir, un escalier descendait : d'un bond j'atterris directement en bas. Mes jambes absorbèrent le choc et j'éclatai de rire. Mon boulot, par moments, est vraiment cool. Un autre couloir : j'allais si vite à présent que les armes embusquées n'avaient même pas le temps de réagir. Je réussis à m'arrêter juste avant un nouvel escalier, que grimpait une troupe de gardes armés jusqu'aux dents. Je fis demi-tour à toute vitesse. J'aurais pu me les faire, et ils n'auraient rien compris à ce qui leur tombait dessus. J'aurais pu les massacrer sans même me fatiguer. Mais non. Je suis agent secret, pas assassin. Les vrais méchants, ce n'étaient pas ces types, simples mercenaires qui ne savaient sans doute même pas ce qui se passait dans les sections interdites. Ils devaient penser que Saint-Baphomet n'était qu'une de ces cliniques pour riches excentriques.

Oh, je tue, quand il faut. Mais c'est rare qu'il faille. Alors je tue rarement.

Je réussis à trouver l'ascenseur, dont j'ouvris les portes à la force du poignet pour sauter dans le vide. L'or de ma main arrachait des étincelles au câble auquel je m'accrochais pour guider ma chute, et l'obscurité semblait semée de feux d'artifice. Je touchai terre dans un fracas assourdissant, sans la moindre douleur. J'ouvris les portes du rez-de-chaussée et pénétrai dans le vestibule... pour y trouver le responsable de la sécurité, qui m'attendait. Dès que j'avais lu son nom dans le briefing, j'avais espéré ne pas tomber sur lui. On se connaissait.

Je m'autorisai quelques jurons. Dans ma tête, bien sûr, pas à voix haute : ça aurait ressemblé à un signe de faiblesse, et un Drood ne fait jamais preuve de faiblesse. L'attitude est primordiale, vous vous rappelez ?

Je pris donc l'air détendu pour adresser un petit signe de tête au chef de la sécurité. Je savais qui il était, qui il devait être, même si ce visage m'était inconnu. Mon vieil adversaire, Archie Leech, dans sa nouvelle incarnation : un corps musclé, puissant, qui trimballait un véritable arsenal. Je ne l'identifiai que par l'amulette kendarienne qu'il portait au cou. Un vilain caillou gravé, relique d'une race éliminée, non sans raison, voici plusieurs millénaires, qui permettait à Archie de transférer son esprit de corps en corps à volonté. La rumeur prétendait qu'il en avait toujours plusieurs d'avance, maintenus en animation suspendue, au cas où celui qu'il occupait se retrouverait trop endommagé.

Archie était un possesseur en série, un violeur d'âmes, qui se foutait complètement de ce qui pouvait bien advenir des enveloppes charnelles qu'il laissait derrière lui. Moi, j'essayais de faire attention à ces pauvres choses, mais ce n'était pas toujours possible. Il m'était déjà arrivé de tuer Archie, quand je n'avais pas pu faire autrement,

mais la mort n'avait jamais pris. Je ne sais pas à quoi il ressemblait au début. Peut-être que même lui l'a oublié, après tant de visages différents. Il m'a regardé d'un œil noir : son amulette lui permettait de me voir distinctement. Trois fois d'affilée... J'avais l'impression d'avoir un gyrophare sur la tête.

« Cet endroit est interdit au public, déclara Archie. Même à Leurs Majestés Drood. »

Je souris sous mon masque d'or. « À nous, rien n'est interdit, Archie. Tu le sais parfaitement.

— Qu'est-ce que tu viens faire ici, Drood ? Même dans les hôpitaux, maintenant, on n'est plus tranquille ?

— C'est toi qui dis ça ? Depuis quand tu hésites à mettre en danger des vies innocentes ? Les Drood vont partout où c'est nécessaire, et font ce qui est nécessaire. Pas mal, ton nouveau look, Archie. Une montagne imbibée de testostérone. D'habitude tu les préfères plus jeunes... et plus mignons.

— Il est un peu primitif, mais pratique pour les travaux de force, dit-il en haussant les épaules. Et, ces derniers temps, je les use tellement vite... »

Décidé, j'avancai vers lui. Il ne bougea pas. « Laisse-moi passer, Archie. Ma mission est terminée. Pas la peine de faire des histoires.

— Tu ménages les corps que je porte. C'est ta grande faiblesse. » Un sourire étira sa bouche volée.

« Écarte-toi de là, ou tu le regretteras.

— Même pas en rêve. J'ai toujours eu envie de tuer un Drood. »

Il ouvrit le feu avec une mitraillette et m'aspergea de balles qui rebondirent sur mon armure. J'avancai sous l'assaut et lui arrachai l'arme des mains. Il se jeta sur moi en brandissant une dague à la lame luminescente, mais les sortilèges qui en renforçaient le fil ne faisaient pas le poids contre l'or qui me protégeait. Le coup porté à ma gorge n'eut d'autre conséquence qu'une pluie d'étincelles. J'essayai d'arracher l'amulette, mais ma main ne put s'en approcher. Le bijou possédait de sacrés pouvoirs.

De toutes ses forces, Archie m'envoya un direct en pleine tête. J'entendis ses phalanges se briser, rien de plus. Je l'attrapai par l'épaule et le balançai contre le mur, si violemment que le plâtre se fissura. J'espérais que cela suffirait, mais, le souffle coupé, il se releva avant que j'aie eu le temps de prendre la tangente. Il était sans pitié pour le corps qu'il utilisait. Dans sa main, un pain de plastic qu'il m'écrasa en pleine poitrine. Il éclata de rire en me voyant impuissant à décoller la substance explosive, puis, narquois, me colla le détonateur sous le nez.

Il y avait assez de plastic pour faire sauter tout l'étage. Mon armure résisterait... mais pas les fondations du bâtiment. La moitié de

l'hôpital allait s'effondrer. Des centaines de morts, peut-être davantage, et presque tous innocents. Archie s'en foutait : il passerait dans un nouveau corps. Pour pouvoir se vanter d'avoir tué un Drood, il était prêt à déclencher un massacre. Il s'en foutait. Mais pas moi.

Je lui saisis le bras pour l'attirer vers moi. Je le serrai contre ma poitrine, l'explosif écrasé entre nous. Il avait beau se débattre, je le maintenais d'un seul bras. Il se mit à hurler de rage lorsqu'il comprit ce que je m'apprêtais à faire. De ma main libre, j'écrasai le détonateur qu'il tenait toujours.

Mon masque s'obscurcit le temps de protéger mes yeux de l'explosion, s'épaissit pour que mes tympan résistent, puis je vis la fumée, les décombres, et des machins saignants qui avaient été le corps usurpé d'Archie Leech. Mon armure et lui avaient absorbé la plus grande partie de l'impact : autour de moi, les murs étaient endommagés mais encore solides. L'hôpital tenait toujours debout. Archie avait disparu, bien sûr, l'esprit logé dans un nouveau refuge grâce à son amulette. Je savais bien que je le recroiserais un jour ou l'autre.

Une fois de plus, j'entendis un vacarme de gens qui couraient. Ça venait des étages. Les gardes, ici, étaient têtus. Je sortis de ma poche l'ouverture portative et la jetai au sol, où elle se transforma instantanément en trappe. Je l'ouvris pour accéder au sous-sol puis la décollai du plafond. Qu'ils fouillent les gravats, au-dessus, pour retrouver mon cadavre. Moi, peinarde, je remontai par l'escalier et, invisible, regagnai la sortie la plus proche : la porte de service.

De là, je me glissai dans la cour, où m'attendait le chien-démon du docteur Dee. Les alarmes et la panique du bâtiment voisin avaient attiré son attention. Un grognement continu lui sortait de la gorge en roulement de tonnerre tout proche et menaçant. Il ouvrit la gueule sur des crocs trop nombreux. Il fixait la porte que je venais d'ouvrir, mais ne pouvait ni me voir, ni m'entendre, ni me sentir... Il chargea. Je le laissai passer près de moi et s'engouffrer dans l'hôpital. Les gardes trouveraient bien quelque chose pour l'occuper. Je suis plein de bonne volonté, mais ma gentillesse a des limites. Je refermai la porte derrière l'animal et m'éloignai.

J'éteignis mon armure, qui ne fut plus qu'un cercle d'or autour de mon cou. Je n'étais plus qu'un homme, avec les limites d'un homme. Parfois, c'est un soulagement. Je quittai l'allée et retrouvai Harley Street. Les badauds ne se doutaient pas que, tout près d'eux, l'histoire du monde venait d'être bouleversée. Nul ne me prêtait attention. J'étais de nouveau moi-même, de nouveau anonyme. Personne ne voit jamais le visage d'un Drood ; seule, parfois, l'armure d'or. Le monde est protégé, c'est suffisant. Nul n'a besoin de savoir qui s'en charge.

On pourrait désapprouver nos méthodes.

Une soirée au Loup Bar

J

e m'enfonçai dans le métro, où je me mêlai à la foule. Je descendis à la station Tottenham Court Road pour me perdre dans l'agitation d'Oxford Street. Je n'étais qu'un visage parmi des milliers d'autres. Je m'attardai devant les vitrines jusqu'à ce que je sois sûr de ne pas être suivi. Parce que, quand on travaille pour la famille Drood, en règle générale le reste du monde veut vous faire la peau. Je m'enfonçai alors dans Soho, ancien bastion du vice londonien aujourd'hui très embourgeoisé. Cela dit, du vice, on en trouve encore à la pelle si on sait où chercher. Du vice, des secrets, des magouilles.

Un peu à l'écart des sentiers battus, dans une rue où le soleil ne brille jamais, se trouve mon cybercafé préféré. Il appartient à la chaîne Electronic Village, mais je l'aime parce qu'il est ouvert vingt-quatre heures sur vingt-quatre. C'est parfait pour les types dans mon genre, les gens des ténèbres. La vitrine est badigeonnée au blanc d'Espagne, et l'enseigne au néon est cassée depuis des années. Ici, les clients tiennent à leur intimité pendant qu'ils tripotent les ordinateurs à des fins étranges, illégales et parfois surnaturelles. Je m'arrêtai sur le seuil pour laisser mes yeux s'habituer à la pénombre ambiante. Il y avait des tables, des chaises, des ordinateurs et absolument rien d'autre. L'établissement, étonnamment grand, était empreint d'une atmosphère de déférence tranquille, un peu comme une église. Les clients, voûtés devant les écrans, semblaient aveugles et sourds à leurs voisins. On n'entendait que le crépitement des touches et le ronron des unités centrales.

Le gérant vint m'accueillir. Willy Fleagal était un grand type

dégingandé, avec de grosses lunettes, un front dégarni et un catogan. Son tee-shirt proclamait *Information wants to be free*TM. Il me gratifia d'un sourire cordial et d'une poignée de main mollassonne. J'étais un habitué à qui les propriétaires de la chaîne avaient accordé un statut privilégié, mais Willy n'en savait pas plus. À l'occasion, je lui tendais des perches de manière qu'il me prenne pour un journaliste d'investigation aux trousses de complots industriels. Il était ravi.

« Ah, bonjour, monsieur Bond ! » Il cherchait à paraître enjoué sans y arriver tout à fait. Depuis toujours, il se passionnait pour les théories du complot : il était donc dépressif, malheureux et abattu. « C'est vraiment un plaisir de vous voir. Sûr de ne pas avoir été suivi ? Évidemment, évidemment. » Il balada autour de moi un scanner portatif pour vérifier qu'on ne m'avait pas collé un mouchard électronique. Ça faisait partie de son boulot tel qu'il le concevait.

« Vous avez l'air préoccupé, Willy. Des découvertes intéressantes ? »

Il acquiesça et entreprit de me chuchoter les dernières certitudes paranoïaques qui circulaient dans le milieu. J'en avais déjà entendu la plupart, mais je n'avais pas le courage de le décevoir. Derrière ses lunettes, ses yeux larmoyants s'écarquillaient tandis qu'il m'expliquait que la famille royale britannique descendait d'anciens dieux-lézards nés au cœur de la Forêt-Noire ; que le Pentagone avait un sixième côté, visible seulement par quelques privilégiés, où l'on prenait toutes les décisions vraiment importantes ; que l'une des comédiennes les plus en vogue à Hollywood était en réalité un alien métamorphe, ce qui expliquait qu'elle arrivait à grossir et maigrir avec une telle facilité. Ce ragot-là, je n'en avais jamais entendu parler ; j'allais devoir me renseigner. Ma famille connaît quatre espèces extraterrestres métamorphes actuellement présentes sur Terre, mais l'accord précise qu'elles ne doivent pas s'afficher en public.

Enfin, Willy épuisa le sujet et m'entraîna, entre deux rangées de clients absorbés, jusqu'à l'arrière-salle qui m'était réservée. Il m'y fit entrer avec un dernier reniflement et me laissa seul. J'attendis qu'il ait tourné la clé dans la serrure pour m'asseoir devant la machine. Inutile de vérifier que personne n'y avait touché : si quelqu'un d'autre que moi s'en était approché, tout se serait autodétruit d'une manière fort impressionnante. Bien sûr, Willy ne le sait pas. Il n'a pas besoin de le savoir. Il n'a pas non plus besoin de savoir qu'à l'intérieur de la tour il n'y a ni carte mère ni circuits imprimés mais une boule de cristal. C'est bien plus puissant que n'importe quel ordinateur, et bien plus dur à pirater.

Je prononçai mon vrai nom : l'écran s'alluma pour afficher le visage de mon contact habituel, Penny Drood, une blonde glaciale moulée dans son pull blanc, douce, aimable et sexy quoique distante.

J'aime bien Penny. Elle ne gobe jamais mes conneries.

« Tu es en retard. Les agents de terrain sont censés être ponctuels.

— Non, je ne suis ni mort ni gravement blessé, merci de t'être inquiétée, Penny. Pourrais-je savoir pourquoi le briefing ne mentionnait pas le clébard posté en sentinelle dans la cour du docteur Dee ? »

Penny eut un léger reniflement. « Le chien-démon est un équipement de série de nos jours, Eddie. Tu le saurais si tu prenais la peine de lire les mémos que je t'envoie.

— Si je lisais tout ce que m'envoie la famille, je n'aurais plus le temps de rien. Et ce chien-ci était vraiment gros.

— Quand tu ne feras plus le poids face à un truc comme ça, Eddie, on te mettra à la retraite. » Penny souriait. « Ton rapport, maintenant, je te prie. J'ai d'autres agents à gérer, tu sais.

— Oui, mais ils ne t'idolâtrèrent pas, eux.

— La flatterie ne marche pas avec moi. Ton rapport. »

Je me lançai dans le compte rendu avec l'aisance et la précision dues à des années de pratique, en ne parlant que du nécessaire : tant que la mission est couronnée de succès, la famille n'a pas besoin de connaître tous les détails. Je passai donc sous silence ma brève rencontre avec l'infortuné Karma Catéchiste. Mais dès que j'eus terminé, alors que je me laissais aller contre le dossier de ma chaise, Penny reprit : « Et le Karma Catéchiste ? » Guère surpris, je soupirai doucement. La famille sait tout, je vous l'avais bien dit. C'est comme ça. Je racontai donc à Penny ce qui s'était passé, en insistant sur le fait que je n'y étais absolument pour rien. Pour finir, elle hocha la tête et coupa la communication. L'écran s'éteignit et, plutôt soulagé, je me levai pour m'étirer. Si j'avais risqué des ennuis, elle m'aurait dit d'attendre pendant qu'elle faisait remonter l'info.

Rapport bouclé, mission terminée. À présent, me rendre dans un établissement accueillant pour m'y bourrer la gueule.

Je quittai le cybercafé avec un petit signe en direction de Willy, très occupé à s'assurer de l'anonymat du courriel de menaces qu'il allait envoyer à Bill Gates. Je pris bien soin de refermer la porte d'entrée puis jetai un œil discret aux alentours. L'ombre montait, profonde, dans le soir naissant. Au bout de la ruelle, je m'approchai d'un mur de brique sinistre couvert de graffiti à moitié effacés. Lorsque je prononçai quelques Mots, une porte se matérialisa. Le vantail d'argent massif, gravé de menaces et de mises en garde dans diverses écritures angéliques et démoniaques, et tout à fait dépourvu de poignée, s'ouvrit en grand lorsque je posai ma main gauche à plat sur le métal. Amusez-vous à essayer si votre nom ne figure pas sur la liste, et la porte ne vous laisse à la place du bras qu'un moignon

sanguinolent. C'est justement pour ça que j'aime le Loup Bar : l'intimité y est sacrée.

Ce club n'est pas vraiment à Londres. On y accède depuis toutes les villes du monde à condition d'en être un membre estimé et de connaître les Mots de passe en cours de validité. Je ne crois pas que personne sache où (ni d'ailleurs quand) se trouve effectivement le Loup : du coup, c'est le meilleur endroit où aller quand on veut se retirer du monde.

En franchissant la porte, je plongeai dans un univers de lumière éblouissante, de musique rythmée et de gens fermement décidés à s'amuser. Le Loup Bar est un établissement très moderne, toujours branché. Éclairages au néon, meubles tellement design qu'on ne sait jamais trop à quoi ils sont censés servir. Les murs sont couverts d'immenses écrans plasma sur lesquels défilent les plus belles vues de la planète. De temps en temps on y voit aussi les chambres à coucher des grands de ce monde, filmées en secret par des hackers qui ne savent plus quoi faire de leurs gigaoctets. La musique cognait, des filles à peu près nues gigotaient sous les spots des podiums, et les basses faisaient trembler le sol.

Le bar était bondé, comme toujours, et que du beau monde. C'est au Loup que se retrouvent les gens bizarres pour se détendre et discuter entre eux. Les membres du club viennent des milieux surnaturels, surhumains, sur-scientifiques et surprenants. C'est un mélange cosmopolite de gentils, de méchants et de tout ce qu'on trouve entre ces deux extrêmes. On y marchande, on y drague, on y tue parfois, on s'y métamorphose à l'occasion, bref on s'y amuse. L'ambiance est d'enfer.

C'est un terrain neutre, en vertu d'une tradition séculaire, ce qui n'empêche pas toujours les bagarres d'éclater. C'est inévitable. Le barman fait régner l'ordre à coups de marteau-pilon, et les videurs sont des golems, impossibles à corrompre comme à intimider.

Je m'approchai du bar tout en longueur au fond de la salle : une structure futuriste qui ressemblait plus à une œuvre d'art contemporain qu'à un meuble utilitaire. Le Loup Bar se vante de pouvoir servir toutes les commandes imaginables, de l'absinthe au sang humain en passant par l'acide nitrique parfum LSD. En fait, il y a tellement de choix que nous sommes beaucoup à penser que la réserve se trouve dans une dimension parallèle qui communique avec le bar par une faille de l'espace-temps. Un conseil tout de même, éviter leurs pinards à moins de disposer de plusieurs estomacs de rechange.

Leur bouffe est répugnante, mais c'est un bar, donc c'est normal.

Je saluai au passage de vieux amis et des visages connus. Pour eux, je n'étais que Shaman Bond, un type parmi d'autres dans le milieu. Personne n'imaginait que je sois un Drood, et je comptais bien

que ça continue. Nous protégeons le monde, ça ne veut pas dire que le monde nous a à la bonne. Je commandai une Beck bien fraîche et regardai autour de moi. À ma gauche, Charlatan Joe pérorait pour un public choisi, que je rejoignis pour laisser traîner une oreille. Joe, dandy sirupeux et escroc sans scrupules, était un requin en costume Armani. Face à lui, agacée par ses rodomontades, une autre connaissance : Janissary Jane. Elle m'accueillit d'un signe de tête. Son treillis était raide de sang coagulé, et de près elle sentait la fumée et le soufre.

« Tu sors juste d'une bataille ? lui demandai-je en haussant la voix pour percer le vacarme environnant. C'était quoi, cette fois ? »

Elle haussa les épaules tout en s'enfilant une gorgée de whiskey à même la bouteille. Ses cheveux noirs étaient coupés ras pour ne pas offrir de prise, et si son visage couturé de cicatrices avait jadis été joli, ce jadis devait remonter à bien longtemps. Comme compagne de beuverie, elle est très bien tant qu'on l'empêche de toucher au gin. Le gin, ça la rend sentimentale, et là elle se met à tuer des gens.

« Une guerre contre des démons, dans une dimension lointaine. Un imbécile de nécromancien a ouvert une porte sur l'enfer, et tous les bons mercenaires ont été appelés sous les drapeaux. Bien payé, mais j'y serais allée sans ça. Les démons, je peux pas les blairer.

— C'est le cas de tout le monde, non ? » demanda le Spectre Indigo, superbe comme toujours en cuir bleu nuit, cape et masque compris, qui sirotait un manhattan le petit doigt en l'air. « Ces saletés sont pires que des cafards. »

Je levai mon verre dans sa direction. « Content de te revoir, Indigo. Comment se passe la guerre contre la criminalité ? Beaucoup de gros méchants à ton tableau de chasse ?

— La racaille habituelle, mon cher. Deux balles dans la tête et leurs problèmes sont réglés. Je dois avouer que la nouvelle génération de génies du mal est bien décevante... Ni style ni repartie. C'est vraiment déshonorer ma belle tenue. Honnêtement, serait-ce trop demander que les monstres fourbes et cruels portent un loup de velours lors des combats dans leur refuge secret ? »

Voyant que personne ne l'écoutait, Charlatan Joe avait cessé de débiter ses salades et boudait, le nez dans son porto-citron. À côté de lui, Fée-Bleue était vert de rage et pleurnichait parce qu'il ne rajeunissait pas et que sa baguette magique ne marchait plus aussi bien qu'avant.

« Bon, alors, m'écriai-je pour noyer ses geignements, quels sont les derniers ragots ? »

Il y a toujours des gens pour décider de dominer la Galaxie, ou de la faire exploser, ou d'y créer un monde meilleur. Tous complètement dingues et mortellement dangereux.

« Le docteur Délirium fait de nouveau des siennes, dit le Spectre Indigo. Il trifouille je ne sais quoi dans la forêt vierge. Il s'y croit à fond, tout ça parce qu'il a sa propre milice. Mais c'est son oncle qui la lui a léguée.

— Ouais, intervint Janissary Jane en faisant de grands gestes malgré la bouteille qu'elle tenait. Faut jamais faire confiance à ce genre de soldats. Ils ont de chouettes uniformes mais pas de couilles. C'est des ventres mous. S'ils ne sont pas à dix contre un, ils se planquent. Il y a quelques années, Délirium a voulu m'embaucher. J'ai refusé, bien sûr. Il payait trop mal.

— Délirium, ce n'est pas ce type qui fait collection de pestes inconnues et menace de les lâcher sur le monde entier si on ne cède pas à ses exigences ? demanda Joe.

— C'est lui. Il exige qu'on le paie en timbres rares. Les collections, il a ça dans le sang, répondis-je.

— Il paraît aussi que, dans l'Arctique, l'un des Grands Anciens est en train de sortir de son long sommeil, reprit Joe. C'est pour ça que la calotte glaciaire fond beaucoup plus vite qu'autrefois. »

Janissary Jane eut un reniflement méprisant. « Au moindre caprice de la météo, on prétend que les Grands Anciens reviennent. N'importe quoi. Depuis le temps qu'ils dorment, on pourrait leur fourrer une bombe atomique dans le cul qu'ils continueraient de ronfler.

— À part ça, j'ai entendu dire que les trolls causent des problèmes dans les tunnels du métro, glissa le Spectre Indigo. Quelles sales bêtes ! Des estomacs sur pattes et aucune éducation. Il semblerait qu'ils se reproduisent de plus en plus vite. »

Janissary Jane parut ravie. « Un grand nettoyage ethnique, ça rapporte. J'en toucherai un mot à mon agent, qu'il vérifie si quelqu'un recrute. J'espère que la ville n'a pas mandaté le groupe Quarante-deux, cette fois-ci. Ces emmerdeurs exigent de voir les têtes. La dernière fois, je suis ressortie du métro en me trimballant un sac énorme, genre Père Noël.

— Moi, j'ai des vidéos, si ça tente quelqu'un, dit Charlatan Joe. Je connais un type qui connaît un type qui jure que sa télé capte des émissions de l'avenir. Il vend des best-of sur VHS et DVD. Je peux vous en avoir pour pas cher.

— Non merci, le coupai-je. Je l'ai vue, cette cassette. Rien que des gars habillés bizarrement qui montrent leurs fesses à la caméra et rigolent comme des tarés. L'accès à la technologie devrait être interdit aux crétins. »

La soirée passa fort agréablement en parlote et picole. Charlatan Joe fit tout mettre sur sa note en disant que sa dernière arnaque l'avait

mis en fonds. Janissary Jane voulut brancher un type en cotte de mailles et lui tira dessus lorsqu'il la rembarra. Le Spectre Indigo offrit de me faire visiter son repaire secret, mais je refusai poliment. Fée-Bleue tomba raide à nos pieds et se mit à ronfler. « Ne lui marchez pas dessus, prévint Charlatan Joe, sinon il pleuvra pendant quarante jours et quarante nuits. »

Quand la conversation se mit à porter sur les dernières histoires de ces abominables Drood et leurs agents tout en or, je me tus pour mieux écouter. Il est toujours possible d'apprendre des choses intéressantes. Beaucoup de gens racontent avoir vu les membres de ma famille en pleine action ; la plupart du temps, ils mentent ou se trompent. Quand un agent Drood fait son boulot correctement, seules les victimes savent qu'il est passé par là. Mais nous sommes un peu comme les cercles dans les champs et les mutilations de bétail : on nous fait porter le chapeau pour des tas d'incidents qui n'ont rien à voir avec nous. Récemment, on nous avait vus à Moscou, Las Vegas et Venise. Là-bas surtout, ç'avait été terrible. Personne ne savait exactement ce qui s'était passé, mais on avait repêché des corps dans les canaux pendant plusieurs heures après la fin des événements. Je comptais bien aller vérifier, même si ça paraissait trop bâclé pour être notre œuvre.

Ma famille reçoit les honneurs (et le blâme) pour des trucs qu'elle n'a jamais faits, mais ne confirme ni ne dément jamais. Le monde est protégé, cela suffit ; nul n'a besoin de connaître les détails. Et c'est toujours ça de gagné pour notre réputation.

Les clients du Loup Bar sont globalement corrects, mais il y a forcément des exceptions. Une énorme silhouette s'approcha, une pinte de bière à la main, pour se joindre à la conversation. Le bonhomme faisait largement ses deux mètres, avec une carrure assortie, et portait un blouson de motard usé, trop grand pour lui, sur un pantalon en cuir éraflé. Il se présenta : Boyd, le garde du corps des stars. Nouveau venu dans le bar, il était jeune, costaud et assez bête pour croire que les règles de l'établissement ne le concernaient pas. Ça sautait aux yeux qu'il s'agissait d'un Hyde, un type qui recourt à la vieille formule du docteur Jekyll, diluée de manière à être moins dangereuse que l'originale mais toujours source d'une force immense.

Il nous imposa ses bavassages et voulut absolument nous expliquer qu'il était le garde du corps d'une actrice très célèbre. Laquelle, selon lui, ne pouvait pas bouger le petit doigt s'il n'était pas à ses côtés. Il laissait entendre, sans aucune finesse, que quand il n'était pas occupé à garder son corps, il en prenait soin d'une autre manière.

« Vraiment ? demanda le Spectre Indigo. Je croyais qu'elle préférerait le gazon.

— Peut-être pas à ce point, rectifiai-je, mais si on manquait de jardiniers elle viendrait sûrement donner un coup de main. »

Boyd me dévisagea. « La presse *people* raconte n'importe quoi. C'est rien que de la jalousie. Cette femme est une vraie femme, et je sais de quoi je parle. »

Je ne devais pas avoir l'air assez convaincu, parce qu'il décida qu'il fallait m'apprendre à ne pas le contredire. Il m'enfonça un doigt dans l'abdomen et haussa le ton. Je l'examinai un instant.

Il faisait deux fois ma taille, et c'était tout du muscle. En armure, je l'aurais éclaté sans problème, mais je ne pouvais pas me le permettre. La famille a des règles strictes : l'armure ne doit servir que pour les missions. Pire encore, j'aurais révélé à tous que j'étais un Drood, et je n'aurais plus jamais pu revenir au Loup. J'aimais bien n'être que Shaman Bond et je ne voulais pas y renoncer.

Le barman nous observait déjà, prêt à intervenir, et j'envisageai de le laisser s'occuper de ça. Pendant bien une seconde. Mais j'ai passé la moitié de ma vie à apprendre à combattre pour le Bien, et je n'allais pas me laisser marcher sur les pieds par un Hyde. En plus, si j'avais laissé couler, je n'aurais plus jamais eu la paix dans le bar. Même les gens très, très bizarres respectent la chaîne alimentaire. Mais, face à un Hyde énorme, je n'allais pas non plus me battre à la loyale.

Je soutins donc son regard pendant que je sortais de ma poche l'ouverture portative pour la jeter à ses pieds. Il n'eut que le temps de prendre l'air ébahi avant de tomber par la trappe et de s'écraser dans la cave avec un fracas très satisfaisant. On l'entendit gémir. Je récupérai l'ouverture ; le plancher, intact, laisserait Boyd enfermé au sous-sol jusqu'à ce que quelqu'un aille l'en délivrer. Le barman, content que ça soit réglé, me remercia d'un signe de tête, et la foule m'applaudit. Janissary Jane me tapa dans la main. Charlatan Joe m'observait, pensif.

« Comment t'es-tu débrouillé pour récupérer ce truc, Shaman ? Sa vente est strictement réglementée.

— Je l'ai trouvé sur eBay. »

Les heures suivantes passèrent très agréablement, et à l'aube, dans un brouillard alcoolisé, je me trouvai en grande conversation avec une sexodroïde enjouée qui était venue du XXIII^e siècle pour effectuer des recherches en vue d'une thèse sur les tabous sexuels chez les grands de ce monde. Élançée mais plantureuse, et cent pour cent artificielle, elle portait une petite robe noire si décolletée dans le dos qu'on lui voyait le code-barres et le copyright imprimés sur sa fesse gauche. Ses cheveux d'acier pétillaient d'électricité statique, ses yeux étaient d'argent, et elle sentait le musc. Elle fonctionnait grâce à une batterie nucléaire incrustée dans son abdomen – un peu inquiétant,

mais personne n'est parfait.

« Qu'est-ce que vous venez faire au Loup Bar ?

— Je me promène, dit-elle avec un sourire si large que Julia Roberts aurait déclaré forfait. J'ai tellement de temps libre, depuis que nous sommes syndiqués. Vive l'Union des robots de Rossum !

— Oui, à mort les patrons ! Le travail est la malédiction des classes alcooliques.

— Oh, mais j'adore mon travail, corrigea-t-elle dans un battement de cils. Il a fallu un certain nombre d'hommes pour que je puisse me rebaptiser Silicon Lily. »

Et là, mon téléphone sonna. Agaçant. Seule ma famille connaît ce numéro, et elle n'aurait pas dû me contacter si tôt après la fin d'une mission. C'était forcément des mauvaises nouvelles, et pour moi plutôt que pour elle. Autour de moi, on me jeta des regards noirs : on est censé éteindre tous ses outils de communication en entrant au Loup. Je n'avais pas pensé à le faire, parce que la famille ne me dérange presque jamais quand je ne suis pas en service. J'essayai de sourire, pris l'air désolé, envoyai un baiser à la sexodroïde et gagnai un coin à peu près tranquille pour répondre.

« Je croyais vous avoir dit de ne jamais m'appeler ici.

— *Viens*, dit une voix inconnue. *Rentre immédiatement. On t'attend pour te briefer de vive voix en vue d'une mission urgente.* »

Rien de plus. On avait raccroché. Je rempochai mon téléphone en réfléchissant à toute allure. Une autre mission, déjà ? C'était incroyable. On me laissait au moins une semaine entre chaque. Le travail de terrain vous use un homme, la famille le sait bien. Et pourquoi me faire rentrer pour un simple briefing ? D'ordinaire ils m'envoyaient les explications, et le matériel nécessaire, via une boîte postale anonyme qui changeait régulièrement, après quoi je me mettais au travail en tâchant de ne pas me faire dézinguer. Ensuite, un rapport à Penny, puis attendre qu'on ait de nouveau besoin de moi. Ma famille et moi gardons nos distances, et c'est mieux ainsi.

L'air sombre, je contemplai le fond de mon verre. Le coup de fil m'avait dessoulé. Je ne voulais pas rentrer à la maison. Le manoir Drood, demeure ancestrale de toute la famille. Je n'y avais pas fichu les pieds depuis dix ans. J'étais parti à dix-huit ans, au grand soulagement de tous, et depuis la famille me faisait régulièrement parvenir une somme (assez) généreuse en échange de mon travail sur le terrain. Si un jour j'en avais marre d'être agent secret, je pouvais soit rentrer au manoir, soit devenir un renégat qu'on traque et qu'on abat. L'accord était clair. Ma laisse avait du mou mais tenait ferme. J'étais un Drood.

Si je suis parti de chez moi, c'est que le poids de ma famille et de son histoire étaient étouffants. Si on m'a laissé partir, c'est que j'étais

vraiment pénible. Au fil du temps, j'ai travaillé sur les missions afin de ne pas être obligé de rentrer me plier au joug de l'autorité et de la discipline. J'aimais faire semblant d'être indépendant.

Mais quand la famille appelle, on répond, si on a pour deux sous de jugeote. Je rentrais, bordel.

Demain matin. Parce que, ce soir, il y avait Silicon Lily...

Le cœur du foyer

L

e soleil n'était levé que depuis une petite heure lorsque je quittai mon coquet appartement niché sur une place tranquille dans l'un des quartiers les plus chic de Knightsbridge. Le loyer hebdomadaire dépasse largement ce que la famille me donne en un an, mais j'ai un jour rendu service au propriétaire et il ne me fait pas payer. En échange, je garde le secret sur ce que le succube faisait là-dedans avant que je l'exorcise. (Disons simplement que j'ai dû brûler le lit et lessiver les murs avec un mélange d'eau bénite et d'alcool à 90°.) Le ciel, en s'éclaircissant, se zébrait d'écarlate, les oiseaux chantaient de tout leur cœur – moins fort, petits cons ! – et la journée frétillait d'impatience.

Je ne suis pas du matin, en général, mais j'avais passé une excellente nuit grâce à Silicon Lily. Elle venait de disparaître d'entre mes draps, dans un crépitemment tachionique, ne me laissant que le souvenir d'un sourire et le parfum de sa sueur. Ils savent vivre, au XXIII^e siècle. J'inspirai profondément l'air frais du matin, bâillai puis examinai mon jean, ma chemise blanche et mon vieux blouson de cuir. Bien assez élégant pour aller voir ma famille. D'ordinaire je refuse de me lever à la même heure que les autres, les gens qui doivent travailler pour gagner leur vie, mais la journée s'annonçait chargée. D'un Mot et d'un geste, je déverrouillai la porte de mon garage, montai dans ma voiture et reculai dans la cour pavée. J'emballai le moteur qui rugit d'enthousiasme, sans pouvoir m'empêcher de sourire en pensant à tous les dormeurs réveillés en sursaut. Si je dois me lever tôt, je refuse d'être le seul.

Les rues étaient presque désertes. J'ignorai feux rouges et limitations de vitesse, impressionné par toutes les places libres. Londres à l'aube est une tout autre ville. Les derniers fêtards rentraient chez eux, agrippés à des bouteilles de champagne vides et parfois à des cônes de chantier. Je leur adressais de grands signes de la main. Les gens de la nuit doivent se serrer les coudes.

Je conduisais mon cabriolet Hirondel bleu ciel capote baissée, et le vent me décoiffait gentiment. Je filais vers le sud-est, vers ma famille. J'avais à peine dormi, et mon petit-déjeuner n'avait consisté qu'en céréales molles et toasts brûlés, mais rien ne vaut une supernuit de sexe pour dissiper une gueule de bois. J'empruntai l'autoroute M4, entre prairies et champs. Ce trajet était agréable. Je chantais sur le best-of d'Eurythmics, en faisant les chœurs quand ça devenait trop aigü. Annie Lennox a une tessiture d'enfer.

L'Hirondel était un modèle des années 1930 parfaitement restauré, doté de gadgets modernes et d'options assez époustouflants par l'armurier de la famille, qui considère qu'aucune agression ne doit jamais nous prendre au dépourvu et prône le fameux « Fais à autrui ce que tu ne lui laisses pas le temps de te faire ». Grâce à son talent, les radars ne me voyaient pas, je disposais d'une plaque d'immatriculation « corps diplomatique » pour que les flics ne m'arrêtent jamais, et toute voiture qui commettait l'erreur de me serrer de trop près voyait son moteur tomber en panne. Pour les têtus, j'étais équipé à l'avant et à l'arrière de canons électroniques capables de tirer mille fléchettes explosives à la seconde, ainsi que de lance-flammes et d'un générateur de champ électromagnétique. Si vous voulez mon avis, l'armurier regarde trop de films d'espionnage. Quant à moi, je préférais conduire comme si tout l'enfer était à mes trousses et laisser mes ennemis perdus dans un nuage de gaz d'échappement.

Quand je quittai la M4 aux environs de Bristol, j'en étais à chanter sur *I'm Your Man* de Léonard Cohen. J'abandonnai les grands axes pour m'enfoncer dans la campagne par des routes secondaires de plus en plus étroites, jusqu'à ce qu'il n'y ait même plus de marquage au sol. L'air revigorant sentait l'herbe coupée et, indubitablement, les vaches. Le sud-est de Londres produit beaucoup de lait. Je traversai des bourgs, puis des villages et enfin des hameaux, et aboutis pour finir à une piste de terre marquée d'ornières par les engins agricoles. Moins vite à présent, je traversais des bois sinistres dans lesquels la lumière transperçait les ténèbres en rayons d'or où dansait la poussière. Je dus piler pour éviter un blaireau aussi gros qu'un cochon, qui traversait la route et se paya le luxe de me lancer un regard méchant avant de disparaître dans les broussailles. Des cerfs, du fond de l'ombre, me suivaient de leurs yeux brillants.

La piste tourna brusquement pour se terminer devant un haut

mur de pierres couvert d'un lierre séculaire. Quelqu'un d'autre aurait écrasé le frein et fait son testament, mais moi je continuai. Épaisse et sans pitié, la muraille emplît mon champ de vision, puis je fus dessus, puis de l'autre côté. L'illusion ne me fit aucun mal. Les moellons frôlèrent mes joues de leurs doigts glacés et se dissipèrent en fumée spectrale.

(Pour un Drood, c'est une illusion. Pour le reste du monde, c'est un mur de pierre massif. Et si vous vous fracassez dessus, ne venez pas vous plaindre. Vous n'aviez qu'à pas essayer de nous trouver.)

Le soleil illumina ma voiture et la longue allée de gravier bordée d'ormes qui s'enfonçait dans le vaste parc du manoir. Les pelouses étaient impeccables, tondues au millimètre et assez vastes pour qu'un avion y atterrisse. Des arroseurs automatiques répandaient la fertilité et emplissaient l'été d'une brume délicate. Plus loin j'apercevais les labyrinthes de buis, les parterres de fleurs, les fontaines ornementales de style victorien, peuplées de statues crachant des jets d'eau gracieux, et même un lac sillonné de cygnes blancs.

Devant le manoir, les paons qui se pavanaient sur le gazon manucuré signalèrent mon arrivée à grands cris rauques. Sur le côté, la margelle d'un vieux puits à souhaits s'effritait sous un petit toit rouge qui partait en morceaux. Nous l'avions rempli de ciment en punition de son arrogance. Quelques licornes ailées brouaient près des écuries. Elles inclinèrent vers moi leurs nobles têtes. Leur robe était d'un blanc si pur qu'il semblait lumineux. Des griffons patrouillaient, concentrés ; ils surveillaient le futur proche afin de parer d'éventuelles agressions. Les chiens de garde parfaits. Malheureusement ils ne mangent que des charognes, et aiment se rouler dedans avant de les dévorer : du coup, on ne les caresse jamais, et ils n'ont pas le droit d'entrer dans la maison.

La demeure familiale a toujours été pittoresque. La cascade abrite une ondine, la vieille chapelle un fantôme (mais ma famille ne lui parle plus), et on croise des fées tout au fond du jardin. Elles, il est prudent de leur foutre la paix.

Le manoir, devant moi, me faisait penser à un rendez-vous chez le dentiste : on veut bien croire que c'est nécessaire, mais on sait déjà que ça finira dans les larmes. Retrouver mon foyer après tellement d'années m'inspirait des sentiments mêlés que je ne savais pas par où attraper. Où que se porte mon regard, des images familières me sautaient à l'esprit et m'emplissaient de nostalgie pour une époque où tout semblait plus simple. Cette demeure était celle de ma jeunesse, de mes années de formation. Je me revoyais voguer sur le lac à bord d'une barque faite de toiles d'araignée et de sortilèges, sous le ciel bleu et le soleil vif qui n'existent que dans les souvenirs d'enfance. Je me revoyais courir après les paons sur mes petites jambes de gamin de

quatre ans, et pleurer parce que je n'en attrapais jamais aucun. Je me revoyais danser sur le toit, des bottes elfiques aux pieds, je me revoyais voler à dos de licorne et... et me vautrer au soleil avec un bon livre au long d'éternels après-midi d'été...

Je me rappelais aussi les interminables journées d'école dans des classes bondées, les punitions cruelles, la courtoisie glacée, et la morne résistance dont je faisais preuve, adolescent, en refusant de me laisser mener à la baguette et modeler selon leurs intérêts. Je me rappelais les disputes interminables avec des Drood de plus en plus haut placés au sujet de la façon dont je menais ma vie, l'affreuse sensation d'être écrasé, étouffé par leurs exigences et leurs idées extrêmement précises sur ce qu'impliquait le privilège d'être un Drood. Je me rappelais combien je rêvais de m'appartenir, dans une famille où c'était impensable. Pour finir, mon départ avait ressemblé à une fuite, et je dois reconnaître ceci à la matriarche qu'elle m'avait laissé partir.

Je me rappelais les châtiments corporels, les cris furieux et, bien pires, les reproches glacials empreints de déception. Les privations, l'absence d'affection, jusqu'à ce que j'apprenne à m'en passer, rien que pour narguer la famille. J'ai appris l'autonomie – à la dure. Pour forger une épée, il faut battre l'acier, le martyriser. On m'a forgé le caractère.

Et à présent on m'avait rappelé, sans explication ni préavis, et une paranoïa glacée me nouait l'estomac. Rien de bon ne pouvait sortir de tout ceci. Rien de bon pour moi, en tout cas. Une partie de moi-même voulait piler, faire demi-tour et m'en aller. Rouler, quitter l'Angleterre et me perdre dans les régions les plus obscures de la planète. Oublier que j'étais un Drood. Mais c'était impossible. La famille, elle, n'oublierait pas. Elle me déclarerait renégat, apostat, danger ambulante, et la chasse à l'homme ne s'arrêterait qu'avec ma mort.

Et puis, malgré les disputes et les désaccords, je continuais à croire à ce que la famille représentait. Je continuerais à me battre contre le Mal.

Je négociai le dernier tournant de l'allée, et le manoir apparut, immense. Une vaste demeure construite sous les Tudor mais souvent agrandie au fil des siècles. La façade du corps de logis était décorée de tuiles noires et blanches, avec des vitraux et un toit en surplomb. Autour, quatre ailes massives de style Regency abritaient mille cinq cents chambres à coucher, toutes occupées par des Drood. Ici, il n'y a que ça. Le toit, aux ondulations d'océan, était hérissé de pignons et de gargouilles, ainsi que d'observatoires, de tourelles, d'héliports, et d'assez d'antennes pour embrocher tous les gremlins de la création. La demeure familiale est vaste ; il y a de la place pour tout le monde. Du

moins tous ceux qui marchent au pas.

Cela dit, c'est l'horreur à chauffer, les courants d'air y règnent en maîtres, et la famille ne croit pas au chauffage central parce que ça transforme les gens en chochottes. À dix-huit ans, je croyais qu'il était normal de porter des caleçons longs six mois sur douze.

Dans les pièces les plus secrètes, ma famille règle le sort du monde. Sept jours sur sept, sans congés payés.

Bien sûr, nous n'avons pas toujours vécu là. Déjà sous les Tudor, les Drood étaient une très vieille famille. Nous déménageons à mesure que nous gagnons en nombre, en statut et en influence. Mais ce manoir est notre foyer, notre quartier général, depuis si longtemps qu'il est difficile de nous imaginer ailleurs. Vous ne le trouverez sur aucune carte. D'ailleurs, vous ne trouverez pas non plus les routes qui y mènent. En descendant l'allée, j'avais senti les couches successives de défenses technologiques et magiques s'écarter sur mon passage comme autant de voiles impalpables, pour se refermer dans l'instant. Depuis que j'avais franchi la muraille de pierre, quelqu'un me surveillait et ne s'arrêterait que lorsque je serais reparti. Des robots mitrailleurs avaient émergé de la pelouse pour suivre mon parcours et ne s'étaient renfoncés dans le sol qu'à regret. Ça, c'était nouveau. Mais bien sûr, c'est toujours par les défenses invisibles et indétectables qu'on se fait avoir. Quiconque vient ici sans être ni invité ni attendu risque de mourir de diverses façons fort déstabilisantes.

La famille a toujours jalousement protégé son intimité. Quand on défend le monde depuis aussi longtemps, on se fait forcément pas mal d'ennemis puissants. Le manoir et l'ensemble du terrain sont truffés de protections, dont une armée d'épouvantails fabriqués à partir de nos anciens ennemis. Sur certaines fréquences surnaturelles, on les entend hurler. Ne venez pas emmerder les Drood. On prend tout très à cœur. Quand on se fâche, c'est pour de bon.

J'arrêtai l'Hirondel juste devant l'entrée, dans un dérapage magistral qui fit voler une gerbe de graviers. Si je me garais là, c'est que je savais que c'était interdit. Après avoir coupé le contact, je restai un bon moment assis sans bouger, le regard dans le vide, à tapoter le volant. J'écoutais les paons et les petits bruits du moteur qui refroidissait. Je ne voulais pas y aller. En restant dans la voiture, je retardais le moment où je devrais pénétrer dans le manoir, retrouver le froid de ma famille. Mais il faut, tôt ou tard, pénétrer dans le cabinet du dentiste et en finir.

Je claquai violemment la portière pour faire de l'écho, puis la verrouillai. Non que ce soit nécessaire, ni que ça puisse arrêter celui qu'ils enverraient déplacer la voiture. Je voulais simplement bien montrer que je ne faisais confiance à personne. Devant moi, le manoir évoquait un tsunami de pierre. D'aussi près, il était encore plus grand

que dans mes souvenirs, et plus menaçant. J'en sentais le poids, les siècles de devoir accumulés, qui voulaient m'aspirer comme un trou noir, et au moment d'entrer j'hésitai. Selon la tradition, j'étais censé me présenter directement à la matriarche... mais la tradition, je n'ai jamais été fan. Et puisque j'avais peu apprécié de me faire convoquer, je décidai que la matriarche attendrait la fin de ma promenade.

Je fis demi-tour en chantonnant, l'air dégagé, et longuai les vitres en ogive de la façade. Je sentais la pression d'yeux inquisiteurs : je regardai donc droit devant moi. Le gravier crissait sous mes pas. Je contournai l'aile orientale pour tomber sur la vieille chapelle, un bâtiment carré aux vitraux en forme de croix, qui m'arracha enfin un sourire. Blottie loin des regards, nettement à l'écart, elle semblait de style saxon mais datait en fait du XVIII^e siècle. Depuis, la famille s'était fait construire, à l'intérieur du manoir, une chapelle agréable, tranquille et poliment œcuménique, et l'ancienne avait été laissée à l'abandon. Elle était occupée par le fantôme familial, ce vieux ronchon de Jacob Drood. Mon arrière-arrière-arrière-grand-père, il me semble. Je n'ai jamais été fort en généalogie.

En règle générale, ma famille est contre les fantômes. Sinon, nous en aurions jusqu'au plafond. Si quelqu'un vient gémir au manoir après être mort en mission, on le renvoie dans l'autre monde illico presto. Les Drood regardent vers l'avenir, pas vers le passé, et le manoir n'est tout de même pas assez grand pour qu'on cède à la sentimentalité. Si on laisse Jacob hanter l'ancienne chapelle, c'est à cause d'un vide juridique que je n'ai jamais bien compris – surtout parce que les rares personnes qui le comprennent effectivement sont trop gênées pour entrer dans les détails. Toutes les familles ont un squelette dans le placard. Le nôtre, c'est Jacob. Depuis des années, la famille refuse ostensiblement de lui adresser la parole, et lui s'en contrefout. Il passe son temps à traîasser, vêtu en tout et pour tout d'un fantôme de caleçon, et regarde un souvenir de feuilleton télé sur une carcasse de téléviseur. De temps en temps il jette un œil sur les activités de la famille, rien que parce qu'il n'en a pas le droit.

Jacob et moi, on s'est toujours bien entendus.

J'ai appris son existence l'année de mes huit ans. Mon cousin Georgie m'avait mis au défi d'aller regarder par le vitrail de la chapelle interdite. Les défis, je n'ai jamais pu y résister. J'ai été pris (bien sûr) et puni (évidemment) ; on m'a dit qu'il était interdit d'aller là-bas et de s'approcher du fantôme. Dès cet instant, j'ai rêvé de le rencontrer. J'étais sûr que nous serions des âmes sœurs. Une nuit, j'ai fait le mur pour surprendre le vieillard dans son terrier. Il a vaguement essayé de me terroriser, mais le cœur n'y était pas. Depuis le temps qu'il espérait un nouveau mouton noir... Nous sommes vite

devenus amis, après quoi plus rien n'a pu nous séparer. La famille a bien essayé, mais Jacob a déboulé dans les appartements privés de la matriarche et, quoi qu'il s'y soit dit, on nous a ensuite laissés en paix.

À l'époque, Jacob était peut-être mon seul ami, et certainement le seul à qui je pouvais faire confiance. Il encourageait mes révoltes et se rangeait toujours de mon côté. C'est lui qui m'a conseillé de partir à la première occasion. Il me soutenait en disant que je lui rappelais sa propre jeunesse. Ce qui était plutôt inquiétant, d'ailleurs.

La chapelle était aussi massive et laide qu'autrefois, toute en blocs de pierre brute noyés sous un lierre épais qui s'agita d'une façon menaçante lorsque je m'approchai de l'entrée. L'un des stratagèmes défensifs de Jacob. Je m'arrêtai pour glisser au lierre un mot gentil et une petite caresse ; il me reconnut et se fit tout aimable. La porte, entrouverte, était coincée depuis toujours. Je la poussai de l'épaule. Le bois grinça contre les dalles du sol et souleva un nuage de poussière. Après quelques éternuements, je jetai un œil à l'intérieur. Rien n'avait changé.

Les bancs étaient empilés contre le mur du fond pour faire de la place à un grand fauteuil en cuir et à un antique réfrigérateur, perpétuellement plein d'esprit-de-vin. Une vieille télé était posée devant le fauteuil, des oreilles de lapin à la place de l'antenne. Ça améliorait la réception. Jacob, vautré, ne se retourna pas. Sa silhouette maigre clignotait en fonction de son degré de concentration. Il semblait plus vieux que la mort elle-même, avec son visage ravagé de rides, son crâne osseux orné de cheveux longs et rares. Il portait un bermuda délavé et un tee-shirt proclamant *Revenu de tout*. Il vida sa bière et balança la canette, qui disparut avant de toucher terre, puis m'adressa un signe d'une main qui laissait derrière elle des traînées d'ectoplasme.

« Entre, Eddie, entre ! Et referme bien la porte. Les courants d'air sont sans pitié pour mes vieux os. »

Je restai immobile, les bras croisés.

« De quels os tu parles, abominable revenant ? »

Il fronça ses sourcils broussailleux. « Quand tu auras mon âge, petit, toi aussi tu auras mal partout. C'est pas facile d'être si vieux. Sinon, qui s'en priverait ?

— Mal partout ? Tu es mort. Tu n'as plus de corps.

— Eh, vas-y ! Insiste ! J'ai beau être mort, j'ai ma sensibilité. Tu verrais la façon dont la famille me traite ces temps-ci, je m'en retourne dans ma tombe !

— Tu as été incinéré, Jacob.

— Je me retourne dans mon urne, alors. » D'un claquement de doigts, il éteignit sa télé fantôme qui diffusait un vieil épisode de la

série *Dark Shadows* et, enfin, se leva pour me regarder en souriant. « Bordel, ça fait du bien de te revoir, petit. Dans la nouvelle génération, personne n'a assez de tripes pour venir tailler une bavette avec moi. Ça fait combien de temps, Eddie ? Je ne vois pas le temps passer, ici.

— Dix ans. »

Il hocha lentement la tête. « Tu n'as pas perdu ton temps. Tu as la classe, et tu as l'air costaud. J'ai été un bon professeur. Mais qu'est-ce que tu fous ici, Eddie ? Tu avais réussi là où même moi j'avais échoué : se barrer.

— La famille m'a rappelé, répondis-je en tâchant de garder un ton léger. J'espérais un peu que tu saurais pourquoi. »

Jacob se rassit en soupirant. Le fantôme d'une pipe apparut dans sa main, et il se mit à tirer dessus lentement en lâchant des bouffées d'ectoplasme jusqu'aux toiles d'araignée du plafond. « Je ne suis pas la meilleure personne à qui demander. Depuis quelque temps, on me tient encore plus à l'écart que d'ordinaire. Oh, bien sûr, ça ne m'empêche pas de garder un œil sur eux... » Il eut un sourire méchant. « Tu les veux, tous les derniers ragots, Eddie ? Tu veux savoir qui se tape qui, qui a merdé en mission, et qui est rentrée un soir défoncée jusqu'au trognon pour fracasser l'autogire sur un héliport ?

— Raconte-moi tout. Je crois que je vais en avoir besoin. »

Jacob se débarrassa de sa pipe, qui se désintégra en traînées blanchâtres. Il se redressa dans son fauteuil et me fixa de son regard chargé d'ans. « Il y a une nouvelle faction. De plus en plus populaire, surtout parmi les jeunes. En gros, leur truc, c'est "On cogne d'abord et après on est tranquilles". Ils vantent les mérites des frappes préventives et se font appeler Tolérance Zéro. Plus question de régler les problèmes à mesure qu'ils apparaissent : non, on explose la tête des méchants, le plus fort possible, même si on n'a aucune preuve.

— Lancer une guerre ouverte, ça pousserait nos ennemis à s'allier contre nous, et nous serions écrasés sous le nombre. Si on survit depuis si longtemps, c'est qu'on a l'intelligence de diviser pour mieux cogner. »

Jacob haussa les épaules. « Ah ! les jeunes d'aujourd'hui... plus aucune patience. Ils ne voient pas plus loin que le bout de leur nez. Ils veulent tout, tout de suite. La faute à MTV et aux jeux vidéo, évidemment. Jusqu'ici, des éléments plus âgés, et plus sages, les obligent à rester à leur place, mais tout le monde ne parle plus que de ça... En plus, ton cousin William jette de l'huile sur le feu, rien que pour filmer de bonnes scènes, parce qu'il tourne un documentaire sur la famille. Mais Dieu seul sait à qui il envisage de le montrer. Ça marcherait sans doute, remarque, vu le nombre de gens qui ont

regardé *La Famille Osbourne*. “On vous présente les Drood : une famille encore plus tarée, et bien plus dangereuse.” À part ça, la matriarche a renforcé la sécurité dans le parc. Une fois de plus. Tu as dû remarquer deux ou trois bricoles en arrivant. Évidemment, ça ne marche pas avec moi. Dur, de cacher des choses à un mort. Nous sommes des voyeurs dans l’âme. Tu veux voir ce que ta chère aïeule mijote en ce moment ? »

D’un claquement de doigts, il ralluma le téléviseur qui montra, parfaitement nette, la matriarche dans son bureau, en grande conversation avec son mari, Alistair. Lui marchait de long en large, visiblement inquiet, tandis qu’elle restait digne et glacée dans son fauteuil.

« Il ne va pas tarder, disait Alistair. Qu’allons-nous lui dire ?

— Nous lui dirons ce qu’il a besoin de savoir, et rien de plus. C’est une tradition familiale.

— Mais s’il soupçonne que...

— Aucun risque.

— Nous pourrions lui dire la vérité. » Alistair s’arrêta pour dévisager la matriarche. « Nous pourrions compter sur ses bons côtés. Faire appel à son sens du devoir, à son amour de la famille... »

La matriarche eut un reniflement désapprobateur. « Sornettes. Il est bien trop dangereux. J’ai déterminé ce qu’il est nécessaire de faire, cela suffit. Depuis toujours, je sais ce qui vaut mieux pour la famille. Attends... quelqu’un nous espionne ! Jacob, c’est vous ? »

Elle se retourna pour plonger son regard dans le nôtre. D’un geste, Jacob remplaça l’image par une rediffusion de *La Famille Addams*.

« Je t’avais bien dit qu’elle avait renforcé la sécurité, petit. À ton avis, ils parlaient de quoi ?

— Aucune idée. Mais ça ne me plaît pas.

— Quelque chose se prépare, souffla-t-il. Quelque chose que la matriarche et ses proches veulent cacher aux troupions. Il va se passer quelque chose, vraiment. Je le sens, ça s’approche comme une nuée d’orage. Et quand ça pétera, ça sera terrible... Tout récemment, le manoir a essuyé plusieurs attaques directes.

— Quoi ? des attaques ? Personne ne m’en a rien dit. Quel genre ?

— Des grosses. » Jacob s’agita, l’air gêné. « Même moi, je n’ai rien vu venir. Et ça ne me ressemble pas. Rien n’a franchi nos défenses, naturellement, mais quelqu’un ou quelque chose s’est senti assez sûr de lui pour s’en prendre ouvertement au manoir, c’est très révélateur. De mon temps, même si quelqu’un avait osé, nous lui aurions arraché l’âme avant de le clouer au mur du parc. Mais aujourd’hui tout est politique, tout est accords, pactes et trêves négociées. La famille n’est

plus ce qu'elle était... Je ne sais pas pourquoi ils t'ont fait revenir, Eddie, mais sûrement pas pour te couvrir de médailles. Surveillance tes arrières, petit.

— Comme d'hab'. Si tu as besoin de quelque chose, Jacob... »

Il me lorgna d'un air franchement déstabilisant. « Si la nonne décapitée hante toujours l'aile nord, dis-lui de ramener son cul blanchâtre, que je lui donne une bonne raison de crier toute la nuit.

— Mais... elle n'a pas de tête !

— C'est pas sa tête qui m'intéresse. »

Et il s'étonne que personne ne veuille lui parler.

Dehors, je retrouvai un soleil éclatant, un ciel d'un bleu pur, des griffons soupçonneux sur les pelouses parfaites et d'énormes papillons voletant parmi les fleurs, et j'eus du mal à croire que la famille puisse courir un vrai danger. Que, moi, je puisse courir un danger. Au manoir, je n'ai pas toujours été heureux, mais je me suis toujours senti en sécurité. La puissance des Drood repose sur le fait que personne ne peut nous atteindre. Je levai les yeux pour contempler le manoir, si vieux, si impressionnant, tout comme nous. Comment un domaine parfait, par une journée parfaite, aurait-il pu receler des dangers ?

J'entrai par la grande porte ; dans le vestibule m'attendait le sergent d'armes. Bien sûr qu'il m'attendait : les griffons avaient dû lui signaler la seconde exacte de mon arrivée avec plusieurs heures d'avance. Rien ni personne ne surprenait jamais le sergent. C'était ça, son boulot. Il m'adressa un petit signe de tête ; je ne m'étais pas attendu à un accueil plus chaleureux. Dans la famille Drood, le fils prodigue était très mal vu. Le sergent d'armes portait le strict costume noir et blanc d'un majordome victorien, col amidonné compris, mais affichait la carrure et les façons d'un adjudant-chef. Il cachait toujours sur lui une demi-douzaine d'armes aussi puissantes que vicieuses. Si quelqu'un réussissait à pénétrer dans le manoir, le sergent constituerait la première ligne de défense, et sans doute aussi la dernière pour l'attaquant.

Son visage semblait gravé dans la pierre. Il n'avait pas l'air content de me voir, mais après tout, content, il ne l'était jamais. On murmurait dans les couloirs que sa religion lui interdisait de sourire.

« Salut, Jeeves », lui dis-je – rien que pour l'agacer, car nous savions tous les deux qu'il était bien plus qu'un majordome. Au manoir, il n'y a pas de serviteurs. Nous sommes tous au service de la famille.

(Du moins, c'est la position officielle.)

« Bonjour, Edwin, répondit-il comme s'il mâchait du gravier. Tu es attendu par la matriarche.

— Je sais. J'aimerais pouvoir dire que je suis content d'être de

retour.

— J'aimerais pouvoir dire que je suis content de te revoir, petit. »

Nous restâmes quelques instants à nous lancer des regards mauvais puis, l'honneur sauf, je quittai la pénombre du vestibule pour le suivre dans le corridor, où des centaines de vitraux laissaient filtrer des rais de lumière aux couleurs de l'arc-en-ciel. De vieilles peintures représentaient les plus respectés de nos aïeux, des Drood des deux sexes qui prenaient la pose, vêtus suivant des modes archaïques, et fixaient sur leurs descendants des regards inflexibles.

Nos traditions remontent à loin, ce qu'on ne nous laisse jamais oublier. Au bout du couloir, les portraits cédaient la place à des photos, d'abord sépia, puis en couleurs. Nos morts, farauds, contemplaient le monde qu'ils avaient créé.

Je m'arrêtai devant une image dans un cadre argenté, et le sergent m'attendit à contrecœur. La photo représentait un couple dont les visages m'étaient aussi familiers que le mien. Un homme et une femme, droits et fiers comme tout Drood qui se respecte, mais leur sourire, leur regard, ne laissaient aucun doute sur la chaude affection qui les unissait. Il était grand, élégant, séduisant, tout comme sa compagne ; ils avaient exactement la mine des trublions héroïques que chacun décrivait encore. Charles et Emily Drood, mes parents. Assassins pendant une mission au Pays basque quand j'étais tout petit. En les regardant, juvéniles, si vivants, je pris conscience qu'ils étaient morts plus jeunes que je ne l'étais aujourd'hui.

Le sergent se rapprocha. Son impatience était palpable, mais je refusais de me laisser bousculer. *Bonjour, papa*, pensai-je. *Bonjour, maman. Je suis revenu.* Comme rien d'autre ne me venait, je leur fis un petit signe de tête avant de m'éloigner.

Mon guide me fit entrer dans la bibliothèque, où je devais attendre que la matriarche soit prête à me recevoir. Il inclina de nouveau la tête, très raide, avant de se retirer en fermant la porte derrière lui. Je lui tirai la langue et me détendis un peu. Accompagner le sergent, c'était un peu comme marcher avec un pistolet enfoncé entre les omoplates. Je fis quelques pas entre les étagères et les rayonnages pour respirer les vieilles odeurs de cuir, de papier, d'encre et de poussière. Dans ces livres se trouve l'histoire du monde telle qu'elle s'est réellement déroulée. Traités, accords secrets, serments, trahisons, guerres occultes, tout ce qui advient en coulisses, tout ce dont les gens normaux n'entendront jamais parler. Déplacements subtils sur l'invisible échiquier du plus grand jeu qui soit.

Ici, dans ce manoir, je suis né, j'ai grandi, j'ai été éduqué. Comme tous les Drood. Mais je suis l'un des rares qui ait pris la peine de lire autre chose que la bibliographie imposée. À dix ans, j'ai découvert la bibliothèque, et on n'a jamais pu m'en interdire l'accès. La famille

enseigne ce qu'elle estime nécessaire et rien de plus. Moi, à l'opposé, je dévorais les livres comme d'autres les paquets de chips. J'en vins à considérer l'éducation familiale comme un véritable endoctrinement. Je voulais tout savoir, le contexte autant que les faits bruts. Et plus je lisais, plus je voulais plonger dans le monde extérieur pour en connaître la réalité.

J'ai longtemps eu du mal à comprendre pourquoi cela dérangeait tant mes professeurs. On m'apprenait à combattre le mal, à connaître les vrais ennemis de l'humanité, à repérer leurs points faibles. Il me semblait donc souhaitable d'en savoir le plus possible. Mais quand je posais des questions, on me rabrouait, sous prétexte que seuls les adultes étaient capables de comprendre le pourquoi du comment. Du coup, je lisais, pour comprendre moi aussi.

Le problème avec notre bibliothèque, c'est sa dimension. Des kilomètres de rayonnages couvrant tout le rez-de-chaussée de l'aile sud, bourrés de sagesse accumulée au cours de siècles. Des livres écrits dans toutes les langues parlées sous le soleil, et dans certaines issues de lieux plus ténébreux, y compris quelques dialectes trop ésotériques pour être prononcés par des gosiers humains. Je lisais tout ce que je pouvais en version originale et harcelais le bibliothécaire pour qu'il me trouve le reste en traduction. Lui, c'était un type bien. Il portait des pulls aux couleurs criardes, même en plein été, et faisait de la moto tous les week-ends. Il a disparu du jour au lendemain, quelques années avant mon départ. Nul n'a jamais su ce qui lui était arrivé.

Du bout des doigts, je caressais le dos des livres. Nous aimons les livres, nous croyons en eux. Un ordinateur, ça se pirate ; un livre, non. Pour accéder aux informations contenues dans cette bibliothèque, il faut y venir en personne. Et pour y venir en personne, il faut être de la famille.

« Bonjour, Eddie. C'est bon de te revoir. »

Je me retournai en souriant. Je savais qui c'était, évidemment. Le seul Drood vivant susceptible de prononcer cette phrase. Oncle James venait vers moi, main tendue, pour me saluer chaleureusement. Il semblait en pleine forme, comme toujours, terriblement élégant dans un costume trois pièces parfaitement coupé. Il avait l'air d'un gentleman un peu voyou ; il était autant l'un que l'autre. Oncle James – grand, ténébreux, séduisant, sardonique, décontracté, et très en forme pour un homme qui approchait de la soixantaine. Ses cheveux, restés d'un noir de jais, contredisaient les rides d'expression qui marquaient son visage souriant. Certes, sa joie n'était pas feinte, mais je percevais au fond de ses yeux comme un reflet de la glace qu'on lui avait mise au cœur.

James avait toujours été mon préféré. Après la mort de mes parents, il m'avait servi de père. À un gamin éteint, renfermé, perdu,

abattu, il avait rendu le goût de vivre. Il avait réussi à me motiver, à encourager mes rébellions, et m'avait donné envie de combattre le mal qui engendrait tant d'orphelins. Il m'avait permis de reprendre contact avec le monde et de redécouvrir le bonheur. Il était mon héros. Le dernier des grands aventuriers, qui partait au combat comme un affamé se rend à un festin. Il en avait vu et fait davantage que tous les autres membres de la famille. Il avait réussi plus de missions que n'importe qui. Son nom de guerre, « Renard Gris », était une malédiction aux oreilles des méchants et faisait mourir les conversations dans les bars louches du monde entier. Il incarnait ce que je rêvais d'être.

Il avait également été le premier à me conseiller de prendre le large avant d'être brisé par l'attachement familial au devoir et à la tradition. J'ai toujours été persuadé qu'on ne m'avait accordé tant d'indépendance que parce qu'oncle James s'était fait mon avocat. Je ne lui en ai jamais parlé, bien sûr. Ça n'aurait servi qu'à le mettre mal à l'aise.

« Ça fait du bien de te revoir, oncle James. Dix ans, et pas le moindre cheveu gris.

— Une vie saine et beaucoup d'alcool, c'est le secret. Tu t'es pas mal étoffé depuis la dernière fois. Ça te va bien.

— Sais-tu pourquoi on m'a fait revenir ?

— Aucune idée, Eddie. Je ne fais que passer entre deux missions. Un bon lit, un bon repas, une bonne balade dans la cave à vins, puis ils me réexpédient ailleurs. Je reviens de botter les fesses du docteur Délirium en Amazonie. Là, j'ai quelques recherches à faire avant de partir pour Shanghai m'occuper des Shadow Boxers. Tu sais ce que c'est, on n'arrête pas.

— Je meurs de jalousie, dis-je sans pouvoir retenir un sourire. Tu récupères toujours les missions les plus sexy. Moi, on ne m'envoie jamais à l'étranger. »

Il leva un sourcil et alluma une Black Russian à l'aide d'un briquet en or marqué à son chiffre. « Tu sais très bien pourquoi, Eddie. Mais tu fais du bon boulot, et ça se sait. Chaque fois que tu réussis une mission, ils te font un peu plus confiance, et ils rallongent un peu ta laisse.

— Mais ils ne l'enlèveront jamais, hein ? Je ne serai jamais libre.

— Quel intérêt ? Tu appartiens à quelque chose de fondamental. » James, très sérieux, me regardait droit dans les yeux. « Être un Droid apporte autant de privilèges que de responsabilités. Nous savons la vérité sur le monde, et nous défendons les causes vraiment importantes. En échange, c'est vrai, nous vivons dans le luxe, mais nous l'avons bien gagné. Et la famille n'exige rien de nous que notre loyauté.

— Dès la naissance, nous nous retrouvons embringués dans une guerre qui n'aura jamais de fin. Presque tous, nous mourrons au combat, loin de ceux que nous aimons. Certains ne connaîtront jamais leurs parents. Certains ne connaîtront jamais leurs enfants. Je sais : notre honneur est de servir. Mais j'aurais aimé qu'on me demande mon avis. »

À cet instant, l'alarme principale se déclencha. On aurait dit que toutes les sirènes du monde éclataient en même temps. James et moi, du même élan, regagnâmes le couloir à toutes jambes. Là, je faillis renverser le sergent, qui cavalait, un flingue dans chaque main. James l'attrapa par l'épaule et le força à s'arrêter. La parentèle déboulait de toutes les directions.

« C'est le Cœur ! cria le sergent en se libérant pour repartir dans le couloir. Le sanctuaire est attaqué ! »

Il n'eut pas besoin d'en dire plus. James et moi étions déjà sur ses talons. L'oncle avait sorti son artillerie, mais je n'avais que mon pistolet à eau bénite. Je ne dégainai pas : cette fois-ci, il serait dérisoire. Le Cœur était la source du pouvoir familial. L'énergie qu'il renfermait alimentait nos pouvoirs magiques, nos prouesses scientifiques, et jusqu'aux armures vivantes dont nous dépendions tous. Mais le sanctuaire, la salle qui abrite le Cœur, c'est la zone du manoir la mieux protégée. Invulnérable, disait-on, et inaccessible. Qu'on s'en prenne au manoir, c'était déjà rare ; mais au Cœur, c'était inouï, inconcevable.

James et moi enfilions couloir après couloir aussi vite que possible. Nous contrôlions notre respiration comme on nous avait appris à le faire. Sans cesse, des Drood affluaient, hommes et femmes au visage tendu, stupéfait, qui brandissaient des armes hétéroclites. Des jeunes, des vieux, des combattants, des chercheurs, et même les équipes logistiques ; des gens dont on n'aurait pas dû avoir besoin, vu les protections dont disposait le manoir.

Nous approchions du sanctuaire, situé au centre du bâtiment. Je sentais mes cheveux se dresser sur ma tête. Un poids, une présence emplissait l'atmosphère, reflet noir d'un lieu terrible. « Quelque chose se prépare », avait dit Jacob. Quelque chose d'affreux, oui... et c'était proche à présent. Tout proche.

Avec l'oncle James, j'entrai dans le sanctuaire juste après le sergent. Le Cœur : un énorme diamant à l'éclat de soleil, qui emplissait la salle construite pour lui par la famille. Plus gros qu'une maison, il brillait si fort qu'on ne pouvait pas le regarder en face. Ses millions de facettes illuminaient la pièce. Pénétrer dans le sanctuaire, c'était comme plonger dans l'eau glacée : ça vous coupait le souffle, ça vous gelait l'âme. Le Cœur irradiait une lumière surnaturelle. Le Cœur régissait la puissance qui nous permettait d'agir, de vivre. Lumière ou

énergie, science ou magie ? Le Cœur était avec nous depuis bien des siècles, mais nous ne le comprenions toujours pas.

Il disposait de sérieuses protections. Je les sentais cogner dans l'air frissonnant. Certains même ne pouvaient se résoudre à entrer dans la salle. Mais les sirènes hurlaient toujours et appelaient la famille à défendre le Cœur d'une attaque incroyablement puissante. Seul le plus redoutable de nos ennemis oserait lancer un assaut aussi brutal. Je fis le tour du gigantesque diamant, le bras levé pour me protéger de son éclat aveuglant. La lumière semblait transpercer ma chair comme des rayons X. James et le sergent d'armes m'accompagnaient ; d'autres – je les sentais autant que je les voyais – cherchaient aussi à repérer l'ennemi.

J'avais dégainé mon pistolet à aiguilles. Je ne comptais pas trop dessus, mais son contact me réconfortait. Pas plus que les autres je n'avais mis mon armure. Nous ne pensions qu'à protéger le Cœur, sans considérer que nous aussi pouvions être menacés. Dans le manoir, nous n'avions connu que la sécurité.

Je sentis quelque chose approcher d'une direction que je ressentais sans pouvoir la nommer. Une présence si vaste, si étrangère, si terriblement *autre*, qu'elle parvenait à éclipser et submerger le Cœur. Elle s'approchait, cherchait à quitter la dimension parallèle où elle se trouvait pour se matérialiser dans le sanctuaire. Elle semblait venir de partout à la fois, aussi répugnante qu'un étron écrasé sur mon âme. Comme une montagne d'asticots, comme le sourire laissé par le rasoir au poignet d'un suicidé. Elle était presque sur nous, elle haïssait l'humanité entière.

À ma gauche, le mur lambrissé gémit en s'incurvant, les vieilles boiseries, tordues au bord de la rupture, déformées par l'inimaginable pression que l'Extérieur exerçait sur notre réalité tridimensionnelle. Le sol enfla en une monstrueuse ébullition, le plafond s'affaissa. Les murailles pleuraient en convergeant vers le Cœur. Quelque chose forçait l'entrée du sanctuaire, quelque chose venu d'une dimension supérieure – ou inférieure –, d'un lieu que nous étions incapables de concevoir. Une par une, toutes les protections installées par la famille faiblissaient, puis explosaient comme de mauvais pétards.

Les magiciens nous avaient rejoints. Réunis autour du Cœur, ils récitaient des incantations et brandissaient d'antiques talismans dans l'espoir de créer de nouvelles défenses. Les scientifiques, à leurs côtés, manipulaient des objets mystérieux dont certains semblaient tout juste sortis des labos d'expérimentation. L'air grésillait, saturé de champs énergétiques de diverses natures, mais l'ignoble présence continuait son assaut et gagnait du terrain.

Pour finir, elle put entrer. Soudain, quelque chose était parmi nous. Quelque chose, ou plutôt Rien. Un vide, une absence, un affreux

néant occupait l'espace devant le Cœur. Je ne pouvais ni le voir ni l'entendre, mais je le sentais par-delà tous mes sens. Comme si une part de moi, très ancienne, peut-être même préhumaine, le reconnaissait. Trou noir spirituel, qui annihilait la réalité elle-même. Ça puisait comme un cœur infâme. Ça grossit tout à coup et ça se mit à aspirer jusqu'à la dernière parcelle de chair de ceux qui l'entouraient.

En une seule seconde nous perdîmes une douzaine d'hommes et de femmes. Muscles et tendons arrachés à leurs os, organes déchiquetés qui fendaient l'air en direction du Vide pour lui créer un corps, pour lui donner une consistance. Le magma sanguinolent se réunit, s'amoncela en une forme absurde qui abritait dorénavant l'abomination venue d'ailleurs. Des os superflus jonchaient le sol. Parmi eux, douze torques d'or. Partout, des gens vomissaient en s'efforçant de reculer.

« En armure ! cria James. Tout le monde en armure ! »

Chacun subvocalisa les Mots, et l'or vivant nous recouvrit, brillant, formidable, et nous protégea de l'appel du Vide. Je me sentis de nouveau humain, de nouveau lucide, capable de penser droit. La chose devant nous ne pouvait plus souiller mon âme. À la place du Vide se tenait à présent une forme immense qu'on aurait dite faite de tumeurs, une incarnation de la mort et de la maladie. Pourpre et violacé, sillonné de veines noires, couvert d'une humeur grasse, l'être avait un semblant de visage planté d'yeux par rangées entières. Il se dressa, grand comme dix hommes. Des membres difformes jaillissaient d'une masse centrale. Sa forme, ses dimensions, sa conformation étaient délirantes. Je sentais qu'il s'intéressait au Cœur, non plus à la famille ; je sentais en lui une émotion terrible qui pouvait être la rage, la faim ou le goût du saccage. Il s'approcha du Cœur en rampant à demi ; aussitôt l'éclat du diamant vacilla et diminua.

« Arrêtez-le ! hurla James. Qu'il ne touche pas le Cœur ! »

Le sergent avait déjà ouvert le feu. Ses deux armes crachaient en même temps. James s'avança et tira presque à bout portant, et moi aussi, avec mon pistolet à aiguilles. Tout le monde nous imita avec toute l'artillerie disponible en s'avançant pour défendre le Cœur au mépris de tout danger. Les magiciens lançaient leurs pires malédictions, les scientifiques libéraient des forces étranges issues d'appareils plus étranges encore... et rien ne marchait. La masse sanglante encaissait tout sans même paraître s'en rendre compte, et avançait vers le Cœur, inexorablement. Nos mains d'or, capables de fracasser un mur et de briser l'acier, frappaient de toutes leurs forces, et elle les ignorait ; un homme en armure qui se trouvait sur son chemin fut aspiré, avalé et recraché de l'autre côté, hurlant comme une bête damnée.

J'attrapai le bras de James pour attirer son attention. « Rappelle-les ! Toi, ils t'écouteront. J'ai une idée ! »

Il me regarda, acquiesça et ordonna à tous de cesser le combat. Ils obéirent à la seconde. Ils faisaient confiance à James, là où ils ne m'auraient sans doute pas suivi. Mon oncle me jeta un coup d'œil interrogateur. Je tirai l'ouverture portative de sous mon armure, l'activai et la jetai sous les pieds de la forme ignoble, comme je l'avais fait avec le Hyde au Loup Bar. L'ouverture s'immobilisa juste au bon endroit, émit quelques étincelles, quelques grésillements, puis plus rien. Je m'en étais servi trop souvent. Les batteries étaient à plat.

James avait toujours les yeux braqués sur moi. Derrière le masque d'or rutilant, je ne voyais pas ses traits, mais je me doutais de son expression. J'avais trahi sa confiance. Je me retournai vers la forme, qui avait presque atteint le Cœur. Je réfléchis de toutes mes forces en cherchant l'inspiration autour de moi. Soudain, mes yeux se posèrent sur les torques abandonnés par terre, les torques des douze Drood dont la chair arrachée donnait forme au monstre. Je plongeai pour attraper une poignée de colliers, levai le bras et, d'un violent coup de poing, les enfonçai dans le flanc cancéreux de la chose, le plus loin possible, avant de les lâcher et d'essayer de retirer ma main ; mais j'étais coincé.

Un froid terrible, de l'âme autant que du corps, me remonta dans le bras. Je crois que j'ai hurlé. Puis James me rejoignit et tira de toutes ses forces. Pendant un long moment, un moment affreux, même à deux nous ne pûmes rien faire, mais soudain ma main jaillit à l'air libre et nous partîmes en arrière. Je criai les Mots qui activaient les armures, les Mots que d'habitude nous nous contentons de subvocaliser, et les cinq torques prisonniers réagirent. En même temps.

Au cœur de la masse cancéreuse, ils firent ce qu'ils étaient censés faire : identifier leur propriétaire – ou, dans notre cas, ce qu'il en restait – et le recouvrir d'une armure vivante. L'or jaillit, déchirant la chair rouge et violet qui essayait de conserver son corps intact, mais les torques étaient inexorables ; leur transformation, une fois déclenchée, était impossible à interrompre. La chose s'effondra et emplît nos esprits d'un hurlement silencieux lorsque, incapable de résister dans notre réalité, elle retourna Ailleurs. Au sol, devant le Cœur, dans des positions impossibles, cinq armures d'or entourées de fragments de viande sanguinolente. Je ne voulais pas penser à ce qu'il y avait à l'intérieur.

La sensation de présence oppressante avait disparu. Les sirènes se turent ; un silence béni emplît le sanctuaire. Un par un nous quittâmes les armures. Les formes dorées redevinrent des hommes et des femmes au visage bouleversé. James me tapa dans le dos. « Bien joué, Eddie.

C'était malin. »

Lentement, la salle se vidait. Le Cœur était sauvé. Chacun retournait à sa tâche habituelle, quotidienne. Certains étaient traumatisés ; certains avaient besoin d'aide. Certains montraient leur peur ou leur colère, parce que le manoir n'était plus l'abri inviolable de naguère. C'était bien compréhensible : la plupart des Drood ne voient jamais ce qui se passe sur le terrain, ne voient jamais le sang, la souffrance et la mort au cœur de la famille et de sa mission. Cette nuit, dans les quatre ailes, somnifères et cauchemars allaient régner en maîtres.

Le sergent d'armes avait recruté quelques âmes endurcies pour les atteler au grand nettoyage. Il ne m'accorda pas un regard. J'avais sauvé la situation, j'avais sauvé le Cœur et peut-être la famille, mais il me refusait sa confiance. Et personne, en sortant, ne s'arrêta pour me féliciter. On m'ignorait délibérément, on ne voulait pas s'afficher avec l'homme qui refusait traditions et responsabilités, au cas où mon indépendance serait contagieuse. James, au contraire, resta à mes côtés, la main sur mon épaule.

Tout le monde respectait Renard Gris.

Pour finir, nous quittâmes le sanctuaire. Dans le couloir, la puanteur du sang, de la viande, des entrailles n'était pas perceptible ; l'odeur familière du bois ciré et des fleurs fraîches était revigorante. Je respirai profondément pour m'éclaircir les idées. Pour une fois, ces vieilles murailles solides, gardiennes des souvenirs et du sens du devoir, me semblaient rassurantes.

« Cette attaque est sans précédent », dit James. Il parlait bas, mais sa voix renfermait, dangereusement proche, un courant de colère froide. « Quelque chose s'est frayé un chemin jusqu'au Cœur, malgré les défenses, mais en plus des Drood sont morts ! Dans le manoir ! Ce n'était jamais arrivé. Ici, nous sommes censés être en sécurité, à l'abri de tous les dangers.

— C'est vraiment la première fois ? »

James me considéra longuement, comme s'il se demandait jusqu'où il me faisait confiance. Il finit par murmurer, si bas que j'eus du mal à entendre : « Le Cœur a déjà subi deux assauts. Moins efficaces, et personne n'a été blessé ; mais tout de même...

— Seigneur... Pas étonnant que la matriarche se soit mise à renforcer les défenses du manoir. »

James me regarda de travers. « Comment sais-tu ça, Eddie ?

— J'ai bavardé avec Jacob. Il sait beaucoup de choses.

— Ah oui ! Bien sûr. Tu as toujours bien aimé ce vieil affreux. Mais comprends bien, Eddie... Le manoir était inviolé depuis notre installation. Personne n'a jamais réussi à percer nos défenses, et bien

sûr personne n'a jamais représenté une menace pour le Cœur. Il n'y a qu'une explication : une taupe. Un traître qui divulgue les secrets de nos modes de protection. »

J'en fus tellement secoué que je m'arrêtai net, bouche bée. Il était déjà arrivé que des membres de la famille s'en aillent ou soient déclarés renégats et mis à la porte, mais aucun Drood n'avait jamais trahi les siens, n'avait jamais travaillé pour l'ennemi. C'était inconcevable. Je finis par demander : « C'est pour ça que tout le monde me snobe et m'évite ouvertement ? C'est pour ça qu'on m'a fait revenir ?

— Je ne sais pas. La matriarche ne se confie plus à moi comme autrefois. Sois prudent, Eddie, tant que tu es ici. La paranoïa est dangereuse. Si la famille ne parvient pas à identifier le traître, on risque d'en inventer un... »

Nous reprîmes notre marche. Salles et corridors abritaient des œuvres d'art magnifiques que nous remarquions à peine. Des Rembrandt. Des Goya. Des Schalcken. Le manoir débordait de toiles, de statues et d'objets d'art inestimables offerts au cours des siècles par des princes, des États et des gouvernements, toujours très reconnaissants de ce que la famille fait pour eux. On y voit aussi des armes et du butin rapporté de nos guerres. Ce n'est pas que la famille soit très sentimentale, mais elle ne jette jamais rien qui puisse servir.

« On nous teste, reprit James. L'ennemi vérifie les informations de la taupe, et cherche à déterminer l'efficacité de nos défenses. Mais qui est-ce ? Les Linceuls Éternels ? les Abominations ? les Spectres Glacés ? la Mandragore Réincarnée ? » Il secoua la tête. « Ils sont tellement plus nombreux que nous. » Puis il me sourit de son sourire vainqueur et provocant, me tapa dans le dos. « Qu'ils essaient. Qu'ils essaient, tous. Nous, les Drood, eh bien, les monstres, on les explose.

— On les explose. »

Surveillance

Q

Quand, enfin, le sergent d'armes vint me chercher, James et moi regardions une vieille caricature de Boz représentant ce cher Jacob, tout jeune, en grande conversation avec Gladstone et Disraeli devant le Parlement. (L'un de ces respectables Premiers ministres était Drood par sa mère, mais je suis incapable de me rappeler lequel.) Dieu seul sait ce qu'ils pouvaient bien se dire, mais vu la tête que tiraient Disraeli et Gladstone, je pense que Jacob était en train de leur raconter une des histoires salaces qui ont bâti sa renommée et qui ont fait s'évanouir des couvents entiers. Nous avions tous deux entendu le sergent arriver, mais il dut émettre une toux assez peu raffinée pour que nous acceptions de détourner notre attention du dessin, que nous nous tournions vers lui sans hâte excessive et le regardions de haut.

« Qu'est-ce que c'est ? » James avait sorti sa voix la plus polie, la plus snob, la plus méprisante. Dans les bars qu'il fréquentait, ça suffisait souvent pour déclencher une bagarre. Là, il se fendit même d'un haussement de sourcil. « Disposez-vous à présent d'informations quant à la raison pour laquelle une attaque aussi improbable a pu menacer le Cœur malgré nos admirables systèmes défensifs ? »

Le sergent ne mordit pas à l'hameçon. Un point pour lui.

« L'enquête est en cours, monsieur.

— En d'autres termes, la réponse à ma question est non. Ce sera tout ? »

L'autre jeta à James un regard mauvais : il valait mieux arrêter ce petit jeu. L'oncle le comprit, tourna le dos au sergent et m'adressa un grand sourire. « Il est temps que j'y aille, Eddie. Les méchants doivent

recevoir leur juste punition. De palpitantes aventures m'attendent dans les sombres ruelles et les bars louches de Shanghai la belle.

— C'est à gerber. Moi, je n'ai jamais droit à ce genre de mission. Grands vins, petites femmes et violence gratuite, c'est ça ?

— Eh oui, eh oui... La routine... »

Dans un rire, il me broya la main et s'en fut à grands pas vers le danger, en aventurier intrépide. Renard Gris nous surclassait tous. Le sergent d'armes se rappela à moi par une autre toux épaisse, et je le laissai me conduire vers la matriarche.

Elle se trouvait dans la salle de commandement, à décider une fois encore du sort de l'humanité : nous dûmes donc traverser presque toute l'aile nord pour atteindre la lourde porte d'acier blindé au fond de l'ancienne salle de bal. Il fallut trois Mots de passe, un scan rétinien et une fouille au corps enthousiaste pour que le sergent et moi soyons autorisés à nous approcher de la porte, qui s'ouvrit sur un escalier très simple taillé dans l'épaisseur du mur. Dépourvu de rampe, il donnait sur un abîme assez intimidant. La lumière était aveuglante. La sécurité avait déjà été renforcée : des champs de force et des écrans mystiques chatoyants s'ouvriraient devant nos torques pour se refermer sur notre passage. Comme d'ordinaire, des gobelins assis dans les renforcements montaient la garde : de petites horreurs compactes à tête de bouledogue, mais de bouledogue qui aurait avalé une guêpe. De la taille d'un ballon de foot planté de bras et de jambes maigrelets, ils étaient extrêmement mauvais si on les provoquait. J'ai vu un gobelin s'en prendre à un loup-garou et le dévorer vivant. Ça ne s'oublie pas facilement.

En attendant de pouvoir donner libre cours à leur cruauté naturelle, ils faisaient les mots croisés du *Times*. Les gobelins adorent les mots croisés. L'un d'eux m'arrêta pour me demander : « Cancer de Waldenström, en dix-sept lettres ?

— Macrolobulinémie. »

Il en fut estomaqué. Le pauvre, il n'avait pas vu que c'était le journal de la veille.

Au pied des marches, il nous fallut plaquer les mains sur un scanner électronique pour pouvoir accéder à la chambre forte qui abritait la salle de commandement. Le sergent me fit entrer et exigea que je l'attende tandis qu'il allait prévenir la matriarche de mon arrivée. Je croisai les bras et le regardai méchamment, mais sans insister : une gorgone, non loin de nous, tête baissée, enroulée dans ses grandes ailes de cuir, faisait semblant de dormir. Plusieurs des serpents sur sa tête s'appliquaient à ronfler, mais je n'étais pas dupe. Si quelqu'un entraînait sans respecter les règles, la gorgone ouvrait les yeux, et le jardin gagnait une nouvelle statue à l'air étonné.

La salle de commandement était creusée à même le roc. De là, on voyait tout, du moins tout ce qui comptait. Les quatre murs étaient couverts par des écrans ultramodernes qui affichaient une carte du monde ; des petites lumières clignotaient un peu partout : vertes pour les missions réussies, bleues pour les individus actuellement recherchés par la famille, et quelques violettes indiquant un ratage majeur et une opération de couverture tout aussi majeure. Les problèmes potentiels étaient en jaune, les crises déclarées en rouge.

Dix ans plus tôt, dans mes souvenirs, il y avait nettement moins de jaune et infiniment moins de rouge. Enfin quoi, même en Lituanie ça clignotait !

Les longues rangées de postes de travail étaient occupées par des Drood très concentrés malgré l'activité fébrile qui régnait. Des voyants par dizaines effleuraient leur boule de cristal ou scrutaient des miroirs magiques tout en chuchotant leurs conclusions dans leur micro-casque. Les techniciens s'activaient autour des ordinateurs pour en extraire les données nécessaires. Leurs doigts survolaient les claviers à une vitesse hallucinante. Sur le terrain, nous sommes seuls, mais chaque agent a derrière lui des centaines de petites mains. Pas seulement dans la salle de commandement ; dans la salle de presse (ou le « trou », comme on a tendance à l'appeler après avoir fait ses huit heures dans cette pièce dépourvue de fenêtres), des experts compulsent l'ensemble des faits rapportés par les médias du monde entier et comparent la version officielle avec la montagne d'informations transmise par notre réseau d'espions. La famille peut ainsi repérer les problèmes avant qu'il ne soit trop tard, et garder un œil sur certaines personnes persuadées d'être indétectables. Nos experts peuvent vous dire où exactement se trouve l'aiguille dans la meule de foin et se trompent rarement quant à la direction qu'elle indique. Ils savent tout ce qu'il y a à savoir sur le monde, sauf l'effet que ça fait d'y vivre. Ils sont bien trop précieux pour qu'on les autorise à quitter le manoir.

À tout instant, des centaines de Drood sont à l'œuvre dans le monde entier. Ils travaillent seuls, parce que nous ne pouvons pas les observer de loin. Leur torque les dissimule à nos yeux comme à ceux de nos ennemis. C'est pour cela que seuls les plus dignes de confiance sont autorisés à devenir agents de terrain. Et c'est pour cela qu'on me laisse si peu d'autonomie. La salle de commandement doit attendre que les agents, souvent pressés par le danger, fassent leur rapport par des moyens traditionnels, pour leur apporter toute l'aide possible. Chaque agent est assisté par des milliers de chercheurs, de conseillers, de techniciens, de scientifiques et de magiciens spécialisés dans les domaines les plus invraisemblables.

Nous, les agents de terrain, rassemblons l'information,

désamorçons les crises et, quand il le faut, engageons des actions directes. (Nous préférons recourir aux menaces et aux sous-entendus, sans pour autant rechigner à nous salir les mains.) Mais, tous, nous sommes conscients que nous ne pourrions rien faire sans les gens qui travaillent en coulisses.

La famille a élevé la prévoyance, sous toutes ses formes, au rang d'art. Et comme, pour nous, science et magie ne sont que deux faces d'une même indispensable médaille, nous travaillons d'arrache-pied pour rester à la pointe du progrès. Nos labos font en sorte de nous maintenir à l'avant-garde dans tous les domaines. Nous avons créé des armes – et d'autres pour les contrer – dont le reste du monde n'a même pas encore rêvé. Nous faisons tout ce qu'il faut pour protéger l'humanité.

Je fus surpris, et un peu inquiet, de constater le nombre d'alertes rouges ; il s'agit de menaces majeures non encore attribuées à un pays, un groupe ou une personne en particulier. Par « menaces majeures », j'entends danger réel et pressant. Je n'avais jamais vu la salle de commandement aussi affairée. Des gens se massaient autour de chaque instrument, de chaque ordinateur, de chaque table. Tous les murmures mêlés formaient un bourdonnement qui m'évoquait le vague brouhaha qui règne dans une église. (Il est déconseillé de parler trop fort ; cela crée du désordre.) Des messagers entraient, sortaient, munis de mémos, de rapports et d'informations vitales. Et de théières fumantes. La famille carbure au thé. Et aux Pims à l'orange.

Personne ne me prêta la moindre attention.

Assise à la grande table, la matriarche, raide, froide et concentrée, étudiait des rapports urgents à mesure qu'on les lui présentait. Elle en paraphait certains, approuvant ainsi l'action proposée ; les autres, elle les renvoyait pour complément d'information. On faisait la queue pour lui présenter un document ou lui chuchoter quelque chose à l'oreille avant de repartir chargé de nouvelles instructions. La matriarche refusait de jamais paraître inquiète ou pressée, et ne haussait jamais le ton. Si quelqu'un, trop zélé, dépassait les bornes – en émettant un doute ou en faisant valoir l'urgence de son message pour bousculer la hiérarchie –, d'un regard de son œil gris elle le remettait à sa place, et il s'inclinait bien bas avant de s'éloigner la queue basse.

Le sergent d'armes informa la matriarche de mon arrivée. Elle se tourna aussitôt vers moi. Je lui rendis son regard sans même prendre la peine de décroiser les bras. Elle m'adressa un signe de tête impérieux, et je m'approchai avec une lenteur étudiée. D'un geste, elle écarta tout le monde afin que nous puissions parler en privé. Le sergent parut scandalisé de se voir ainsi traiter comme le *vulgum pecus*, mais il obéit. On ne discutait pas un ordre de la matriarche. Elle se

leva pour m'accueillir, l'air aussi froidement réprobateur que d'ordinaire.

Notre matriarche. Martha Drood. Soixante-cinq ans, grande, élégante et plus majestueuse qu'une reine. Elle s'habillait en aristocrate, twin-set, tweed, collier de perles et maquillage discret, et portait ses cheveux gris noués en un chignon compliqué. Elle avait été belle, et le restait grâce à ses pommettes hautes et son ossature élégante. Belle comme la reine des neiges de la légende, qui vous enfonce un éclat de glace dans le cœur quand vous êtes jeune et innocent afin de vous condamner à l'aimer pour toujours. Elle ne me tendit pas la main, et je ne fis pas mine de l'embrasser. Un partout, balle au centre. Je la saluai de la tête.

« Bonjour, grand-mère. »

Depuis toujours, c'est une matriarche qui dirige la famille. Souvenir de notre origine druidique. Martha descend d'une longue lignée de reines guerrières, et ça se voit. Sa parole a force de loi. Quand j'étais petit, pendant un cours d'histoire familiale, j'ai fait remarquer au prof que si elle était notre reine, nous tous étions ses esclaves. Je l'ai senti passer. En théorie, la matriarche détient un pouvoir absolu sur toute la famille. En pratique, elle est entourée d'un conseil de douze personnes choisies parmi les plus éminentes. Pour qu'on envisage de vous y faire entrer, il faut vraiment avoir accompli des exploits exceptionnels. Les matriarches qui ne tiennent pas compte des avis du conseil ne restent pas bien longtemps en place. Dans les cas extrêmes, des accidents peuvent se produire, et une nouvelle matriarche entre en fonction. La famille est capable d'aller assez loin, quand il le faut.

Alistair, le second mari de Martha, se tenait comme toujours à ses côtés, l'air peu assuré mais prêt à se rendre utile. Grand, robuste, il s'habillait en gentleman farmer qui n'a jamais vu la moindre goutte de boue. Plutôt bel homme dans le genre falot, il avait dix ans de moins qu'elle. Il me faisait penser à un courtier en assurances qui vous jure ses grands dieux que le contrat qu'il vous propose fera de vous un millionnaire. Je le saluai de la tête.

« Bonjour, Alistair. »

En vertu d'une longue tradition, il était prince consort de la famille, mais plutôt crever que de l'appeler grand-père. Mon vrai grand-père, Arthur, le premier mari de Martha, est mort en 1957 pendant la conspiration de Kiev. Je ne l'ai jamais connu.

Alistair et moi ne nous étions jamais bien entendus. Officiellement, son rôle dans la famille était celui de conseiller personnel de la matriarche, mais il ne s'agissait que d'une étiquette, d'un hochet pour l'occuper, pour lui cacher le fait qu'il n'était qu'un sous-fifre doré sur tranche. De toute sa vie, il ne s'était jamais vu

confier une mission de terrain, au soulagement général. Avant d'épouser Martha, il avait un poste important dans la City, mais seulement parce qu'il en avait hérité. Apparemment, la City n'avait guère pleuré son départ. Toute la famille le savait inutile, mais grand-mère l'aimait, et par respect pour elle personne ne disait rien ; on prenait toutefois bien garde de ne jamais le laisser s'approcher des choses importantes. Ou fragiles. Il y a un type comme lui dans toutes les familles.

Martha m'étudia froidement. « Cela fait longtemps que tu nous privas de ta présence, Edwin.

— J'aime m'occuper. Et ce n'est pas comme si quelque chose ici m'avait manqué.

— Après tout ce temps, tu en veux encore à la famille pour la mort de tes parents. Tu devrais être fier qu'ils se soient sacrifiés.

— Oh, je le suis. Mais personne ne m'enverra à la mort à cause d'une opération mal préparée. Mes missions, je les gère moi-même.

— Tu sers la famille, intervint Alistair qui essayait sans succès d'imiter le ton sec de Martha.

— Oui, je sers la famille. À ma façon.

— Les responsables des erreurs commises lors de cette mission ont été punis voilà bien longtemps, dit Martha. Tu dois accepter, Edwin. Elle était ma fille, ne l'oublie pas. » Elle m'examina de pied en cap et changea délibérément de sujet. « Qu'est-ce que c'est que cette tenue ? Ta première visite au manoir en dix ans, tu n'aurais pas pu faire mieux ?

— Désolé. Mon médecin vient de le diagnostiquer : je suis allergique à la mode. Si je m'habille bien, je risque une éruption d'élégance.

— Tu sais que l'humour ne m'amuse pas, Edwin. Et puis tiens-toi droit. As-tu envie de devenir bossu ? Quand donc vas-tu te décider à te marier et à faire des enfants ? Tu as, comme les autres, le devoir d'apporter du sang neuf à la famille, pour la garder forte et florissante. Nous t'avons présenté des listes de candidates convenables issues de familles respectables. Toutes faisaient un excellent parti. Tu n'as plus l'âge de faire le difficile.

— Ça aussi, je tiens à en décider seul, répondis-je avec fermeté.

— Que reprochais-tu à Stephanie Mainwearing ? Je la trouvais exquise.

— Oh, grand-mère, franchement ! Un degré de plus dans la consanguinité, et elle serait sa propre sœur.

— Alice Little ?

— Elle vit dans un monde à elle, dont elle ne sort qu'aux heures des repas. C'est-à-dire dix fois par jour.

— Penelope Creighton ?

— Vous plaisantez ? Elle a couché avec plus de femmes que moi. Vos dossiers ne sont jamais mis à jour ?

— Et... fréquentes-tu au moins quelqu'un, en ce moment ? »

J'envisageai de lui parler de Silicon Lily mais réussis à me retenir. « Personne en particulier, grand-mère.

— J'espère que tu es... prudent, Edwin, dit Alistair d'un ton plus pincé encore que d'ordinaire. Tu sais ce que la famille pense des petits bâtards. »

Je le dévisageai un instant puis répondis : « Je suis toujours prudent.

— Car enfin, expliqua-t-il, qui que tu finisses par choisir, elle devra être jugée acceptable par la famille.

— Comme toi, Alistair ? »

Martha décida de re-changer de sujet. « Si on t'a rappelé au manoir, Edwin, c'est que j'ai une mission très importante et très urgente à te confier.

— J'avais cru comprendre. Puis-je demander ce qui peut être si important qu'on me fasse venir ici rien que pour en discuter ? Les canaux habituels ne suffisaient pas ?

— C'est une question de sécurité. Il fallait que ce soit toi, parce que tous les autres sont occupés, plus que jamais. Tu vois les écrans : la famille travaille à plein régime. Et tu as vu ce qui vient de se produire au sanctuaire. Naguère, une telle agression aurait été impensable, mais à présent la famille est menacée. Nous faisons tout ce qui est en notre pouvoir pour nous défendre et identifier nos ennemis. La mission que je te réserve, Edwin, est pour toi l'occasion d'enfin prouver ta valeur et de reprendre ta place parmi nous. Réussis-la, et tu auras gagné un siège au conseil. » Elle s'interrompit pour peser ses mots. « Certains ici pensent qu'un traître se cache au sein de la famille, peut-être dans les plus hautes sphères. Je ne sais pas à qui faire confiance. Même mon propre conseil est aujourd'hui divisé, et déchiré. Tu as un regard extérieur, susceptible de voir ce que nous ne remarquons pas. Fais tes preuves, Edwin. J'apprécierais que tu apportes ta voix au conseil. »

J'en restai muet. Je ne m'étais pas attendu à cela. C'était le conseil qui décidait de la politique familiale. Il ne m'était jamais venu à l'idée que je pourrais un jour en faire partie. Je n'étais même pas sûr d'aspirer à cet honneur, à cette responsabilité, mais je dois reconnaître que j'étais tenté, ne serait-ce que pour profiter de ma position pour identifier et aider ceux de ma famille qui me ressemblaient.

« Et quelle est la mission ? » demandai-je d'un ton neutre.

La matriarche eut enfin un petit sourire. « Rapporter l'Âme d'Albion à Stonehenge et l'enterrer sous le grand autel sacrificiel. C'est là qu'est sa place. Elle y sera de nouveau en sécurité. Les Pierres la

protégeront. Si elle tombait entre de mauvaises mains, l'Âme pourrait entraîner la chute de l'Angleterre, et peut-être celle des Drood. »

Je l'écoutai en hochant la tête. C'était sûrement de cela que Jacob et moi l'avions entendue parler sur le téléviseur cassé.

Martha fit signe à six gardes armés, qui apportèrent un gros coffre de chêne fermé par des barreaux d'argent massif, des verrous en fer et un monceau de sortilèges défensifs. Les hommes ne l'auraient pas manipulé avec plus de précautions s'il avait été bourré de nitroglycérine. Ils le déposèrent respectueusement aux pieds de Martha puis se bousculèrent pour s'en écarter le plus vite possible. La matriarche leur adressa un regard méchant fort réussi puis, d'un Mot, ouvrit verrous et barreaux, qui cédèrent les uns après les autres. Les sortilèges montèrent en puissance jusqu'à ce qu'elle les désactive d'un geste rapide. Le couvercle se souleva de lui-même, et elle en tira une petite boîte à bijoux d'argent massif, pas plus grande que sa main.

Elle en tourna la clé ; à l'intérieur, sur un capitonnage de velours rouge, l'Âme d'Albion : une sphère de cristal poli de la taille de mon pouce dont irradiaient des feux étranges. Elle était belle, belle à briser le cœur et l'esprit, presque douloureuse, comme l'idéal platonicien de tous les bijoux, de toutes les pierres précieuses du monde. Dans la salle de commandement, on s'arrêta de travailler pour regarder alentour. La présence d'un objet nouveau, merveilleux, était palpable.

On raconte que l'Âme vient des cieux et qu'elle est tombée sur terre voici trois mille ans, mais les légendes qui en parlent rempliraient des myriades de grimoires. Terrible de beauté, de puissance, elle est liée pour toujours à la contrée où elle est tombée. Martha referma le couvercle ; l'iridescence s'évanouit, et l'on respira mieux. Tant qu'elle brillait, il était impossible de penser à autre chose. Martha regarda autour d'elle et tout le monde se remit au travail. Elle tourna la petite clé dans la serrure puis me tendit la boîte, que je saisis avec précaution pour la glisser dans la poche de mon blouson, avant de retirer ma main le plus vite possible. Je crois que je me serais senti plus à l'aise à trimballer une bombe atomique, même avec le compte à rebours déjà enclenché.

« Tant que l'Âme d'Albion reste dans la boîte, elle est dissimulée par des sortilèges puissants, dit Martha. Et la doublure de plomb devrait te protéger du plus gros des radiations mortelles.

— Oh, tant mieux. Voilà qui met à l'aise. »

Il y a bien, bien longtemps, à une époque où l'histoire n'était encore que mythes et légendes, quelqu'un a utilisé l'Âme au cours d'un puissant rituel magique ; et depuis, tant qu'elle reste à la place qui est la sienne, au cœur du grand cercle de pierres de Stonehenge, l'Angleterre est à l'abri de toute menace d'invasion. (Une autre légende mentionne, dans le même rôle, les Trois Couronnes d'Anglia,

mais il s'agit d'un leurre.) Le roi Harold l'a déterrée en 1066 pour l'emporter à Hastings, dans l'espoir qu'elle l'aiderait à repousser Guillaume de Normandie. Le roi Harold était un crétin : on a vu le résultat. Après la bataille, Guillaume le Conquérant s'est occupé personnellement de rapporter l'Âme à Stonehenge, et personne n'y a plus jamais touché.

Jusqu'à présent.

« Deux questions s'imposent. D'abord, qui a cru bon d'apporter ici l'Âme d'Albion ? Ensuite, le responsable a-t-il reçu la fessée qui s'imposait ? »

Alistair renifla et s'efforça de me regarder de haut. « C'était une décision politique, Edwin. Tu n'as pas besoin d'en connaître le motif. Sache seulement que cela relevait d'une question de sécurité.

— Néanmoins, se hâta d'ajouter Martha, en raison des attaques contre le manoir, et aujourd'hui contre le Cœur lui-même, il a été décidé que l'Âme devait retourner à sa place. Le plus tôt possible. À l'origine, la mission devait être confiée à ton oncle James. C'est pour cela que nous l'avons fait revenir de la forêt vierge. Mais nous pensons que dans les... circonstances actuelles, un agent aussi connu que le Renard Gris sera trop repérable. Si l'un de nos ennemis découvrirait qu'il se rend à Stonehenge, les conclusions seraient évidentes. Alors qu'un agent relativement secondaire, une tête brûlée comme toi, sera plus discret et pourrait passer inaperçu.

— Soyez plus claire. Où est le piège exactement ?

— Il me paraît évident, répondit Martha en me regardant droit dans les yeux. Si tu te fais repérer, et si on comprend ce que tu cherches à faire, toutes les horreurs du monde se lanceront à tes trousses dans l'espoir de faire main basse sur la légendaire Âme d'Albion.

— Une mission suicide, dis-je en hochant lentement la tête. Pas étonnant que vous m'appâtiez avec un siège au conseil. Selon toute probabilité, vous m'envoyez à la mort.

— Acceptes-tu ? demanda la matriarche. Pour la famille et pour l'Angleterre ?

— Naturellement. Que ne ferais-je pas pour l'Angleterre ? »

Dingues en blouses blanches

J

e rendis ensuite visite à l'armurier de la famille, un vieux ronchon qui sait absolument tout sur les armes et les bidules qui font boum, qu'ils soient magiques ou scientifiques. Au cas plus que probable où ma mission tournerait horriblement mal, j'aurais besoin d'un arsenal conséquent pour défendre l'Âme d'Albion contre le reste du monde.

Je voulais un nouveau flingue. Un gros flingue. Un très, très gros flingue. Et des balles nucléaires.

L'armurerie se trouve sous l'aile occidentale, enfouie à une profondeur respectable, plus loin encore que la salle de commandement. Comme ça, quand (« quand », et pas « si ») tout explosera en chaleur et lumière, le reste du manoir restera debout. L'armurier et son équipe sont certes des génies, et passionnés presque à l'excès, mais ils appartiennent au courant scientifique dit du « On appuie sur le gros bouton rouge et on voit ce qui se passe ». En outre, ils ont libre accès à des armes à feu, des vieux grimoires et des composés chimiques instables. Je ne comprends pas que la moitié du pays n'ait pas déjà été rayée de la carte.

L'armurerie, protégée par d'énormes portes blindées, occupe les anciennes caves à vin. Prévue pour empêcher quoi que ce soit d'en sortir plutôt que d'y entrer, elle se compose d'une enfilade de salles voûtées aux murs de plâtre, enfouis comme les pierres du plafond sous un fouillis multicolore de câbles électriques bidouillés. L'éclairage au néon avait toujours été erratique, et les climatiseurs grommelaient dans leur barbe.

Il y avait des gens partout ; les salles étaient pleines à craquer :

chercheurs, chefs d'équipe, mécaniciens, ingénieurs et cobayes humains. (Il faut bien que quelqu'un teste les inventions. La victime était un membre de l'équipe choisi par tirage au sort. Perdait celui qui ne se montrait pas assez malin pour bien tricher.)

Sans cesse de nouvelles armes sont conçues, construites et testées ici même, au labo. C'est pour cela que la cacophonie y est permanente. J'attendis un moment près des portes ultra-résistantes afin de laisser mes oreilles s'habituer au vacarme. Des hommes et des femmes aussi concentrés que tendus s'activaient autour de la dernière génération d'instruments létaux qu'ils créaient à l'intention des agents de terrain. Et, avec un peu de chance, en éliminaient tous les bogues. Je n'étais jamais parvenu à oublier le coussin péteur explosif, assez peu explosif en fin de compte, ni le champ de force portable totalement impénétrable, finalement plutôt pénétrable. Personne ne fit attention à moi, mais je commençais à en avoir l'habitude.

Des lumières clignotaient, des ombres dansaient, des éclairs crépitaient sur toute la surface d'un mur comme du lierre électrique. Des puanteurs chimiques affrontaient des fragrances plus douces de plantes et de simples ; du métal fondu coulait en longues limaces dans des moules de céramique ; dans l'air flottait encore la fumée du dernier incident. L'armurerie n'avait pas de trousse à pharmacie : son hôpital occupait une salle entière. Une véritable foule était massée autour de paillasses couvertes d'équipements futuristes, de cornues et de moules à balles en argent, et naturellement d'ordinateurs et de pentacles tracés à la craie. Pour la plupart, ces gens très affairés rivalisaient de jurons pour convaincre leur projet de faire ce qu'il était censé faire. Et si possible sans exploser, fondre ou les transformer en une petite boule de fourrure. Près de moi, quelqu'un se saisit d'un marteau ; je décidai alors d'aller voir ailleurs.

Je parcourus le labo à la recherche de l'armurier. Des passages s'ouvraient au milieu de rien et laissaient entrevoir des lieux inconnus. Un animal implora. Un jeune laborantin paniqué, armé d'un filet à papillons qu'il agita violemment, piqua un sprint derrière un œil géant doté d'ailes de chauve-souris. Sur plans, j'en suis certain, ça avait paru une excellente idée. Personne ne prêtait attention à ces petits dérangements, sauf parfois pour sursauter distraitement à un « bang » imprévu. Un jour comme tous les autres à l'armurerie. Quand on surfe à l'avant-garde de la pensée tordue, on s'attend forcément à essuyer quelques contingences, ainsi que des puanteurs chroniques, des inversions spatio-temporelles et des métamorphoses fortuites. Les employés de l'armurerie sont tous des volontaires sélectionnés parmi un grand nombre de candidats ayant clairement fait preuve d'un excès d'intelligence. (Souvent accompagné d'une curiosité malsaine et d'une absence totale d'instinct de conservation.)

Les penseurs vraiment dangereux sont soit rapidement affectés à la recherche théorique, soit envoyés dans des dimensions parallèles avec interdiction de revenir tant qu'ils ne sont pas calmés.

Les laborantins avaient tous une bonne tête de nerd : grosses lunettes et batterie de stylos dans la poche de poitrine, et pour certains un grand chapeau pointu. La plupart portaient sous leur blouse un tee-shirt qui disait *Je fais tout péter, donc je suis. Même si mon voisin, lui, n'est plus.* Humour de geek. Tous avaient l'air enthousiastes et dévoués ; les survivants seraient promus dans l'environnement plus sûr de la R&D. J'eus toutefois l'impression, en errant dans le chaos, que l'endroit abritait davantage de monde et de projets, dans un climat plus tendu, que lors de ma dernière visite dix ans plus tôt.

Deux balèzes s'affrontaient, armés de poings américains électrifiés. Des étincelles volaient autour d'eux au rythme des attaques et des parades. Une fille avait plongé la tête dans un aquarium, prouvant ainsi qu'elle était capable de respirer sous l'eau. Impressionnant. Cela dit, les rangées de branchies qui constellaient son cou risquaient d'éveiller les soupçons lors des dîners en ville. Un peu plus loin, un malheureux garçon venait de renoncer à respirer du feu : ça lui avait donné le hoquet. Un hoquet irrégulier et très inflammable. Quelqu'un l'entraîna pour lui fourrer la tête dans un sac en amiante. Je me demandai pourquoi on ne se contentait pas de l'envoyer rejoindre sa collègue dans l'aquarium.

Le stand de tir explosa. Il y a toujours quelqu'un pour chercher à battre le record du plus gros flingue.

Je repérai enfin l'armurier, qui parcourait les salles en gardant un œil sur tout. Il s'arrêtait parfois pour donner un conseil, murmurer un encouragement ou, au besoin, tirer une oreille : sévère, mais juste. J'attendis qu'il revienne s'installer derrière sa paillasse habituelle et me glissai à côté de lui. Il me jeta un coup d'œil, renifla et se mit au travail. Il en faut beaucoup pour surprendre l'armurier.

C'était un homme d'âge mûr, assez grand, qui vivait sur ses nerfs. Il portait son éternelle blouse blanche couverte de taches par-dessus un tee-shirt qui disait *C'est pas les flingues qui tuent, c'est moi.* Deux touffes de cheveux blancs encadraient son crâne chauve ; sous d'épais sourcils blancs, ses yeux avaient la couleur de l'acier. Il affichait presque toujours une mine renfrognée. Jadis, il était imposant, mais les années passées plié devant établis et paillasses, à régler des problèmes urgents, l'avaient voûté. Ou peut-être simplement l'habitude de rentrer la tête dans les épaules pour se protéger des déflagrations. J'attendis un moment qu'il dise quelque chose, mais comme toujours je dus l'arracher à ses travaux chéris.

« Bonjour, armurier. C'est bon de vous revoir. Vous semblez très occupés, ici, en ce moment. Une guerre en vue ? »

Il renifla de nouveau. « Toujours, petit. Toujours. » Il brancha un gros câble, actionna une demi-douzaine d'interrupteurs et, plein d'espoir, observa un moniteur couvert de gui et d'ail. Il ne se passa rien. Alors il défonça l'unité centrale d'un grand coup de marteau, que je lui retirai aussitôt des mains.

« Rends-moi ça ! cria-t-il. C'est mon marteau porte-bonheur !

— Porte-bonheur ? » Je tendais le bras pour l'empêcher de récupérer l'objet.

« Je suis toujours là, non ? »

Je posai le marteau à l'autre bout de la table. « Qu'est-ce qui ne va pas, armurier ? »

Il poussa un grand soupir en comprenant qu'il allait devoir me parler. « Apparemment, tout le monde au manoir puise dans le pouvoir du Cœur. Tout le monde en même temps. Tous les départements. Officiellement je suis prioritaire, mais j'ai toutes les peines du monde à ne pas faire la queue comme les autres. S'ils m'obligent à monter me plaindre, le gaz lacrymo et le shrapnel vont voler bas dans les salles communes, crois-moi.

— Et pourquoi ce besoin d'énergie ?

— C'est pas à moi qu'il faut poser la question. C'est à ce crétin d'Alistair ! »

Je connaissais ce ton-là. « D'accord. Et qu'est-ce qu'il a fait, Alistair ? »

L'armurier prit son meilleur air de martyr. « D'abord la matriarche augmente mon budget, m'écrase de travail et me dit que jusqu'à nouvel ordre mes recherches ont la priorité absolue. Puis ce satané Alistair débarque la bouche en cœur et m'annonce qu'il a choisi l'armurerie pour lancer son programme d'optimisation. Et maintenant, non seulement je croule sous le boulot, mais je dois rendre compte de nos moindres faits et gestes. En trois exemplaires. Mais si j'avais compté passer ma vie le nez dans les paperasses, je me serais tout de suite flingué. Ou, mieux, j'aurais flingué Alistair ! D'ailleurs, ça viendra peut-être. Pour le moment, j'ai décidé d'ignorer ses formulaires, et ses notes de service hystériques, je m'en sers de torchecul. Ensuite je les lui renvoie. »

Je ne retins pas un sourire approbateur. Du Alistair pur jus, tout ça : bête et méticuleux. Toujours à vouloir se rendre utile, et toujours un vrai boulet. Quelqu'un avait un jour suggéré, loin des oreilles de grand-mère, que pour triompher de nos ennemis nous n'aurions qu'à leur envoyer Alistair dans un joli paquet-cadeau. Soudain, mon sourire s'évanouit. Il y avait un traître dans la famille... et quelle meilleure façon de travailler contre nous que de mettre des bâtons dans les roues de l'armurerie ? Mais, avec réticence, je compris que même si l'idée me séduisait, Alistair était forcément innocent : avant

d'autoriser Martha à l'épouser, la famille avait fait sur lui une enquête approfondie. S'il avait été même vaguement louche, nous l'aurions découvert. Soudain l'armurier m'envoya un coup de coude, et je regardai autour de moi : Alexandra Drood me fonçait dessus comme un missile à tête chercheuse.

« Qu'est-ce que tu fous ici, Eddie ? »

— Salut, Alex. Moi aussi, je suis ravi de te revoir. Cet air revêche te va à ravir, comme autrefois. Et comme dans les rêves où je te vois, tout en cuir, entourée de fouets et de chaînes... Ne me regarde pas comme ça ! Je suis venu chercher des gadgets, du genre petit mais mortel, pour ma prochaine mission. Mais dis-moi, qu'est-ce que, toi, tu fous ici ? »

Elle se planta devant moi, les poings sur les hanches. « C'est moi la patronne, ici. L'armurier sera bientôt à la retraite, je me prépare à le remplacer. »

Je dévisageai mon voisin. « À la retraite ? Vous ? »

Il haussa les épaules, mal à l'aise. « Ça finit toujours par arriver, Eddie. Je ne rajeunis pas, malgré toutes mes recherches dans le domaine, et la famille compte sur l'armurerie pour proposer des idées nouvelles aussi bien que des armes. Peut-être qu'un renouveau est nécessaire. Maintenant je m'occupe surtout de la gestion. La paperasse dont je te parlais. C'est Alexandra qui gère tout le reste. Elle s'en tire très bien. »

Il réussit à lui sourire ; elle ne daigna pas s'en apercevoir et continua de me fusiller du regard. Je l'étudiai. Nous étions cousins, et nés la même année. Nous avons souvent été dans la même classe : Alex était l'éternelle chouchoute. Brillante, et consciente de l'être. C'était une grande fille blonde, avec tellement de monde au balcon qu'on aurait dit un casting pour le rôle de Juliette : l'idéal arien incarné, en deux fois plus terrifiant. Sa blouse, d'un blanc éblouissant, luisait d'amidon. Elle était belle, dans le genre intimidant, mais donnait l'impression qu'elle s'apprêtait à se jeter sur vous pour vous mordre. Et pas d'une façon agréable. Ses yeux débordaient d'une férocité plus violente qu'à l'ordinaire, et instinctivement je cherchai un steak cru à lui jeter. Elle m'enfonça son index dans la poitrine.

« Attention, chérie. Dans certaines cultures, ce geste fait de toi ma fiancée.

— Je ne suis pas ta chérie !

— Tu n'as pas idée comme ça me rassure, Alex. »

Elle inspira profondément pour se calmer, ce qui rendit son balcon encore plus intéressant. Je dus détourner le regard. Elle reprit la parole d'une voix froide et maîtrisée. « J'avais entendu dire que tu étais revenu, Eddie. Je n'arrive pas à concevoir que tu oses te montrer au manoir. Tu as rejeté la famille, après tout ce qu'elle a fait pour toi.

— À cause de tout ce qu'elle m'a fait, plutôt. Je suis toujours à son service, mais à ma façon.

— Il n'y a qu'une seule façon ! Tu as trahi notre confiance, renié nos traditions de devoir et de responsabilité. Tu es parti loin du manoir. Loin de moi.

— Je serais mort à petit feu, si j'étais resté. Tu le sais très bien.

— Alors tu n'aurais pas dû revenir. Ta place n'est plus ici. Personne ne veut de toi. Personne. Maintenant, dégage de mon armurerie avant que je te fasse foutre dehors par la sécurité.

— Ah, Alex, je suis content de voir que la réussite ne t'a pas ramollie. Ça se passe bien, le travail ? Combien de souris blanches as-tu égorgées à coups de dents, ces derniers temps ?

— Il n'y en avait qu'une ! Et c'était pour une expérience scientifique très sérieuse !

— Bien sûr, chérie. N'empêche, ensuite tu as chouiné comme un gros bébé quand j'ai dû te vacciner contre la rage. »

Je n'étais guère surpris d'apprendre qu'Alexandra s'apprêtait à devenir armurière. Elle avait toujours été ambitieuse. Ainsi que déterminée et maladivement perfectionniste. Alex était une droodiste militante, engagée de toute son âme dans le combat, et n'avait pas de temps à perdre avec des gens douteux.

« Je suis venu chercher des armes pour ma mission, repris-je d'un ton posé et raisonnable. J'ai un bon signé par la matriarche. »

Elle n'en croyait pas un mot et n'essaya pas de le cacher. Je lui tendis le papier, qu'elle mit un point d'honneur à étudier de près ; elle éplucha la moindre ligne dans l'espoir qu'un alinéa quelconque lui donnerait le droit de refuser. Je lui dédiai mon sourire le plus confiant, le plus aimable, ce qui la hérissa davantage. Elle allait se coller une migraine, à force. Finalement, elle dut se résoudre à accepter mon bon. Il provenait directement de la matriarche, dont il portait le sceau et la signature. Alex le parapha à contrecœur avant de me le rendre.

« Ça m'a l'air à peu près en règle. Mais je ne veux pas te voir traîner dans mon armurerie un instant de plus qu'il n'est strictement nécessaire, Eddie. Tu es toxique. Tu sèmes la discorde, tu sapes l'autorité légitime. Tu symbolises tout ce que je réprouve dans la famille. Nous aurions dû t'éliminer depuis longtemps. Tu es une menace ambulante. »

Je souris. « Dire que je t'ai envoyé une carte de Saint-Valentin, l'année de nos quatorze ans. »

Ses lèvres se crispèrent. « C'était donc toi. »

L'arrivée d'un autre agent de terrain vint troubler ce moment intéressant : Matthew Drood, pour qui Alex se fit soudain tout miel. Lui aussi avait mon âge. Jadis, il était tout ce qu'on aurait voulu que

je sois. Il était devenu tout ce que j'avais pensé qu'il deviendrait : raffiné, chic, onctueux. Et nettement moins bon, en mission, qu'il n'aimait à le faire croire. À Londres, nous avons collaboré sur quelques affaires : il s'était débrouillé pour recevoir tous les lauriers alors que j'avais fait tout le travail. Là, devant moi dans son costume sur mesure, il était tout ce qu'un agent secret ne devrait pas être : grand, ténébreux, séduisant et charmant quand il le voulait. Bon courage pour se fondre dans la foule. (D'accord, oncle James était tout cela lui aussi, mais oncle James, lui, avait la classe.)

Matthew travaillait surtout dans le monde des affaires. Il forçait la City à rester, sinon honnête, du moins prudente. Au moindre problème, il se rabattait sur la politique de la terre brûlée, et tant pis pour les témoins innocents. Droadiste lui aussi, naturellement, et c'était pour ça qu'Alexandra et lui s'entendaient si bien. Il finit par oublier d'être charmant avec elle assez longtemps pour me remarquer. « Ah, Eddie... Génial de te revoir, mon vieux. Tu as l'air très... londonien. Déjà revenu d'exil ? Qu'est-ce qui s'est passé ? Tu es tombé sur une affaire trop grosse pour toi ? Il fallait m'appeler. Tu sais bien que je suis toujours prêt à venir sauver la situation.

— Sûrement, oui. Dans tes rêves. La matriarche m'a rappelé pour me parler en personne de ma prochaine mission. » C'est rare que je cède à l'envie de me la raconter, mais Matthew, je n'y peux rien, fait ressortir mes mauvais côtés. Son sourire plein d'urbanité commençait à se crispier ; j'ai donc poussé mon avantage. « Ça m'étonne que tu n'aies pas été mis au courant, Matthew. Je te croyais dans le secret des dieux.

— Ah, vraiment... souffla-t-il. Une mission secrète, tu dis ? J'aimerais bien savoir quel genre de mission nécessite quelqu'un doté de tes... talents.

— Désolé, mais apparemment tu n'as pas les accréditations suffisantes pour que je t'en parle. »

Je le vis se raidir, puis se détourner pour adresser son plus beau sourire à Alexandra. « Lexy, chérie, je suis venu te demander de l'aide. J'ai bien peur d'avoir besoin d'un nouveau générateur de vérité. J'ai achevé le dernier à hanter la City pour démêler l'affaire des escrocs brésiliens...

— Bien sûr, Matthew. Notre petit génie a droit à ce qu'il y a de mieux. Suis-moi, je vais m'occuper de ça. »

Ils me tournèrent le dos et s'éloignèrent main dans la main. Je les entendis rire. L'armurier, comme moi, les suivait du regard.

« Ce qu'il lui faudrait, à cette fille, c'est une bonne... »

Je posai brutalement l'ouverture portative sur la table devant lui. « Il faudrait la recharger. Le plus vite possible.

— Je sais, je sais, j'ai lu le bon de commande. La matriarche veut

qu'on te fournisse le meilleur équipement possible et que tu débarrasses le plancher. La routine, en ce moment. » Il appela un des laborantins, qui emporta l'ouverture en la tenant à bout de bras comme une souris crevée. L'armurier se releva péniblement et planta ses yeux dans les miens. « Viens avec moi. Je vais te montrer quelques bricoles capables de te garder en vie quand tout le monde veut ta mort. »

Il m'entraîna vers une autre paillasse, écartant pour cela une dizaine de collaborateurs, et saisit un gros pistolet en argent qu'il soupesa avant de me le tendre. Il se rengorgea en me voyant étonné par son poids.

« C'est un Colt à répétition. Le chargeur n'est jamais vide, et il vise tout seul. Il suffit de le pointer dans la direction approximative de ta cible, et il se charge du reste. Même toi, tu devrais y arriver.

— Et le recul ? dis-je pour le plaisir de chipoter.

— J'ai tout conçu en pensant à des gens comme toi, donc tu n'as pas de souci à te faire. Simplement, tâche de ne pas t'en servir trop longtemps d'affilée, sinon les sortilèges lieurs risquent de faire une surchauffe et les balles neuves de ne plus repérer le magasin.

— Mais pourquoi est-il si lourd ? »

Il eut un sourire féroce. « Comme ça, si tu te retrouves malgré tout à court de balles, tu peux t'en servir comme massue. » Il me lança un holster que j'enfilai tandis qu'il m'entraînait plus loin. Je déteste les holsters. Je ne comprends pas comment les femmes supportent les soutiens-gorges. Je finissais de m'en dépatouiller lorsque l'armurier me présenta autre chose. Ça ressemblait beaucoup à une montre-bracelet ordinaire.

« Ça ressemble beaucoup à une montre-bracelet ordinaire.

— Tu préférerais qu'elle proclame *Regardez, regardez, j'appartiens à un agent secret !* peut-être ? C'est une montre inverseuse. Elle paraît normale et fonctionne normalement, mais j'ai rajouté un petit bouton. Non, ne le touche pas, sauf pour vraiment t'en servir. Si tu appuies dessus, fort, la montre inverse le temps et rembobine les trente dernières secondes de ta vie. Ça te donne une chance de corriger l'erreur que tu viens de commettre. Mais je te préviens : jouer avec le temps, c'est très dangereux. Ne t'en sers pas trop souvent, ça risque d'attirer l'attention de créatures qui n'apprécient pas du tout les disruptions temporelles. »

J'acceptai la montre avec réticence. « Et comment ça marche ?

— Même si je t'expliquais, tu ne comprendrais pas. Alors mets-la et écoute la suite. »

J'obéis et dus pour cela glisser ma Rolex dans la poche de mon blouson, puis j'examinai la boussole que l'armurier me montrait. Ça ressemblait beaucoup à une boussole ordinaire. Il me regarda, mais je

me contentai d'un sourire poli. Je déteste être prévisible.

« Cette boussole indique le meilleur chemin pour se sortir de n'importe quelle situation, même si tu t'es affreusement embourbé. Elle est programmée pour repérer la sortie la plus proche et t'y guider. Il suffit de suivre l'aiguille. La matriarche avait demandé quelque chose de simple : même un chien saurait s'en servir. Mais évite les champs magnétiques trop puissants, sinon elle perd le nord. Et si elle se grippe, lubrifie-la avec un peu de beurre. De première qualité, évidemment.

— Évidemment.

— Qu'est-ce que j'ai d'autre à te proposer... Il y avait bien un os directionnel aborigène, mais quelqu'un s'en est servi pour touiller son café, et depuis il ne marche plus vraiment. Et aussi un améliorateur de personnalité... L'idée semblait excellente, pourtant. Le principe, c'était de faire ressortir les composantes de ta personnalité appropriées à chaque situation.

— Et quelque chose a mal tourné ?

— Les améliorations étaient indéniables. Le problème était d'éteindre l'appareil après usage. Nous nous retrouvons avec six cas de schizophrénie, et deux sujets qui refusent de se parler à eux-mêmes. Pour l'instant, nous avons interrompu les tests. Ah ! tiens, voilà ce que je cherchais. »

Il désignait une petite boîte de laque bleu marine, guère plus grosse qu'une boîte d'allumettes, surmontée d'un gros bouton rouge. Je la secouai pour deviner ce qu'elle contenait, et l'armurier se ratatina.

« Arrête tout de suite. Tu as entre les mains un prototype qui n'a pas encore réussi tous les tests, mais puisque la matriarche veut qu'on te donne ce qu'il y a de mieux... C'est un téléporteur aléatoire. Si tu appuies sur le bouton, la boîte t'emmène ailleurs, instantanément. Et puisqu'elle choisit ton point d'arrivée de façon aléatoire, personne ne peut te suivre à la trace.

Pratique quand on se retrouve en prison, coincé dans un cul-de-sac ou dans un piège mortel, ce genre de situation. Ça marche parfaitement, quand ça marche bien.

— Pardon ?

— Le mot "aléatoire" n'est pas assez clair pour toi, Eddie ? Cette boîte peut t'envoyer *n'importe où*. Elle est programmée pour éviter les objets solides, mais à part ça, tout est possible. Le pôle Nord. La Vallée de la Mort. La fosse des Mariannes...

— C'est bon, j'ai compris. Je préfère éviter. »

Je lui rendis la boîte avec un luxe de précautions. Il haussa les épaules et la reposa doucement sur la paillasse. « À ta guise, petit.

— Mais peut-être que Matthew accepterait de l'essayer.

— Ça, c'est méchant. »

Je souris, reconnaissant. Il me considéra un instant et dit d'un ton bourru : « Fais attention, Eddie. Le monde est bien plus effrayant qu'à mon époque. »

Il avait passé vingt ans sur le terrain. C'est ça qui faisait de lui un si bon armurier : il savait que ses inventions devaient fonctionner dans le monde réel, et pas seulement au labo. Alexandra, elle, n'avait jamais mis le nez dehors.

« Ne vous inquiétez pas. Je serai prudent, oncle Jack. »

Mais il s'était déjà remis au travail. Deux laborantins venaient de lui présenter une grande caisse entourée de sangles en cuir aux boucles de fer noir. Il les défit une par une avec précaution, souleva le couvercle, écarta le rembourrage et sortit finalement un antique plastron, qu'il plaça sous la lumière pour l'étudier ; je me penchai par-dessus son épaule. Le métal, d'un rouge sombre, mince comme du papier à cigarettes, était gravé d'un texte sanscrit. Il posa délicatement l'objet sur une table et fixa à son œil une loupe de bijoutier. J'étais interloqué. Si cette chose était aussi vieille qu'elle en avait l'air, elle devait appartenir à l'histoire familiale, et pourtant je ne la reconnaissais pas. Je n'avais jamais rien vu de tel.

« Qu'est-ce que c'est ? » demandai-je en tâchant de paraître simplement curieux.

Il grogna sans lever les yeux. Ça ne prenait pas. « L'un des éléments d'une armure-mastodonte. Assez semblable aux nôtres, mais bien plus puissante. Le costard à enfiler pour renverser une montagne d'une seule main. Et si tu ne l'as jamais vue de ta vie, c'est qu'il relève du Codex d'Armageddon. »

J'en restai bouche bée, au sens propre. « Mais... Mais... ce sont les armes interdites ! Les armes trop dangereuses pour qu'on s'en serve, sauf quand la réalité elle-même est en danger !

— Oui, Eddie, je suis au courant.

— Alors qu'est-ce que ce truc fait en dehors du Codex ?

— Ce sont les ordres de la matriarche. Elle exige que les armes interdites soient examinées une par une, et qu'on s'assure qu'elles sont toutes en parfait état de fonctionnement. Au cas où. Elle n'a pas encore demandé qu'on les teste ; je ne pense pas que le conseil accepterait. Mais la situation doit être grave, pour qu'on ouvre le Codex après tant de siècles. »

Je me penchai pour observer le plastron de plus près. Je n'avais jamais vu aucune pièce du Codex d'Armageddon. Seules cinq ou six personnes devaient y avoir accès.

« Nul ne doit savoir de quoi il s'agit, murmura l'armurier. Mon équipe ne dispose que d'un nom de code. Mais je voulais que quelqu'un soit au courant. Quelqu'un en qui j'ai confiance.

— Mais pas Alexandra ?

— La matriarche a clairement précisé qu'il ne fallait rien lui dire. Rien dire à la future armurière ? Tu ne trouves pas ça bizarre ?

— Elle pense qu'il y a un traître, oncle Jack. Et elle n'est pas la seule...

— Un traître ? Dans la famille ? Seigneur, qu'est-ce qui nous arrive ? » L'armurier hocha lentement la tête. « Naguère, j'aurais jugé cela impensable. Aujourd'hui... je ne sais plus.

— Vous savez en quoi consiste ma mission ? Vous savez quel objet je transporte et où je dois l'emporter ?

— Bien sûr. Je suis l'un des seuls. Remets-la à sa place, Eddie. On n'aurait jamais dû l'amener ici.

— Ce n'était pas vous qui l'aviez réclamée ?

— Bon Dieu, non ! La matriarche, toujours.

— Et qu'on ouvre le Codex... Ça ne peut pas être lié aux récentes attaques contre le manoir ? contre le Cœur ? »

L'armurier baissa les yeux et s'affaissa encore davantage. Pour la première fois, il semblait... vieux. « Je ne sais pas, Eddie. Plus personne ne me dit rien. »

L'enfer à mes troussees

D

ans la vie d'un agent secret, il y a des moments où il est persuadé que sa couverture est grillée, et que le monde entier a les yeux fixés sur lui. En général, c'est qu'on est en train de lui tirer dessus. J'eus cette impression aussitôt après avoir quitté le manoir et ses multiples protections. Savoir qu'un coffret doublé de plomb contenant l'Âme d'Albion se trouvait dans ma boîte à gants, c'était pour moi comme avoir une énorme cible peinte sur ma voiture, ou un panneau lumineux clamant « Ne laissez pas ce crétin s'en tirer vivant ». Au volant de mon Hironde, je quittai la rase campagne pour rejoindre les routes dignes de ce nom. Les vaches me suivaient des yeux comme si elles savaient ce que je transportais. De toute ma vie je n'avais jamais eu la responsabilité d'un objet d'une telle importance. J'avais presque l'impression d'une présence à mes côtés. Les hameaux devinrent villages, puis bourgs, et je récupérai l'autoroute M4 pour descendre vers le sud, vers Stonehenge.

L'après-midi était tiède, et la brise agréablement fraîche jouait dans mes cheveux. Les cabriolets ont bien des avantages. Vu l'heure, la circulation était fluide et je pouvais rouler tranquillement au rythme d'une compil de Mary Hopkin. Je n'étais pas allé à Stonehenge depuis des années, à l'occasion d'une sortie scolaire. J'avais entendu dire qu'à présent le cercle de pierres était entouré de barrières afin de maintenir les visiteurs à distance respectable du monument historique. (C'est plutôt une bonne chose ; à l'époque victorienne, on vous vendait marteau et burin à l'arrivée pour vous permettre d'emporter un petit souvenir.) Mais j'aurais été surpris qu'on arrive à m'empêcher de

passer. Et puis on ne me voit que si je le veux bien, vous vous souvenez ?

Je pris soudain conscience du fait que je n'avais croisé aucune voiture depuis un bon moment. D'ailleurs aucune n'était devant moi non plus, et un coup d'œil dans le rétro me confirma que j'étais seul, aussi loin que portait le regard, sur cette section d'autoroute. À cette heure, et dans un secteur si fréquenté, les probabilités pour que cela se produise étaient... infinitésimales. J'éteignis le lecteur de CD et tapotai le volant, pensif. On me tendait une embuscade.

La question s'imposait : en voulait-on à un agent Drood, ou bien quelqu'un savait-il ce que je transportais ?

Je subvocalisai les Mots ; le métal vivant me recouvrit instantanément. J'étais à l'abri de tout. Je m'assurai que le Colt à répétition était bien accessible dans son holster, puis regardai autour de moi. Toujours rien devant, ni rien derrière, et des champs de chaque côté. Mais soudain une alarme se déclencha dans l'habitacle, me faisant sursauter, et une flèche rouge se mit à clignoter sur le tableau de bord. Elle indiquait le ciel. En levant les yeux, je vis six hélicoptères noirs en formation serrée. Ils volaient dans un silence de mort. Je ne me serais aperçu de rien avant qu'il ne soit trop tard, sans les capteurs intégrés à ma voiture. Dont je venais juste de découvrir l'existence, d'ailleurs. Un point pour l'armurier, et merci oncle Jack.

J'écrasai la pédale de frein et les hélicos, surpris, me dépassèrent. Ils décrivirent un demi-cercle, toujours sans un bruit, et revinrent vers moi. Ils ressemblaient à de gros insectes maladroits. Les deux premiers ouvrirent le feu en mitraillant la route à ma droite et à ma gauche, pour me pousser à m'arrêter. J'accélérai et l'Hirondel bondit, laissant les hélicos derrière moi, mais déjà ils refaisaient demi-tour sans rompre la formation. L'un d'eux lança un missile qui me frôla et atteignit la chaussée un peu plus loin. Je dus faire une embardée à travers flammes et fumée pour éviter le cratère. L'armure m'empêchait de rôtir comme de suffoquer, mais pour l'instant elle ne pouvait rien de plus. Sa nature est fondamentalement défensive. Sauf quand l'ennemi me tombe entre les pattes.

J'appuyais si fort sur l'accélérateur que j'avais des crampes au pied. Le moteur, ravi, rugissait. Des missiles explosaient un peu partout et faisaient tanguer la voiture, mais je ne me laissai pas intimider. Ils ne pouvaient pas se permettre de détruire la voiture, sous peine d'endommager l'Âme. Mes poursuivants n'avaient aucune peine à rester à ma hauteur. Ils volaient tout autour de moi. Je réfléchissais à toute allure pour trouver une issue ; tout ce qui me venait, c'était « Mais qu'est-ce qu'ils me veulent, les Men in Black ? » Cela faisait plus de trois ans que j'avais cambriolé l'Area 51 pour éclaircir l'affaire de Roswell, et d'ailleurs je n'avais pas emporté

grand-chose... Ou alors M. le président m'en voulait pour Harley Street, et il avait demandé une faveur à son collègue américain ? Quelle mesquinerie... Allez donc rendre service !

Des balles s'incrustèrent dans la portière de l'Hirondel, la faisant valdinguer, et m'obligeant à me déporter. Je dus m'accrocher au volant pour ne pas partir dans le décor, et gueulai des obscénités aux pilotes. Ils ne voyaient donc pas que l'Hirondel était une voiture de collection, un objet rare, une œuvre d'art ? On ne canarde pas une œuvre d'art ! Quelle bande de bétotiens ! Bon, ça commençait à bien faire. Ils avaient réussi à me mettre en colère. Ils ne savaient pas à qui ils avaient affaire ou quoi ? J'enfonçai l'une des touches installées par l'armurier pour ouvrir un panneau qui dissimulait un gros bouton rouge. Du pouce, j'appuyai dessus, et un éclair électromagnétique jaillit de la voiture comme un souffle divin pour débarrasser le ciel des six hélicos noirs.

Tous leurs systèmes électriques grillèrent, et les machines décrochèrent pour venir s'écraser au sol. Deux seulement explosèrent, ce qui est tout à l'honneur des pilotes. Une épaisse fumée noire s'éleva dans le ciel bleu. Moi, je fonçais poing levé. Il est rare que les morts que je provoque me fassent jubiler, mais eux m'avaient gonflé. Me tuer, d'accord, voler l'Âme d'Albion, passe encore ; mais abîmer mon Hirondel... Les flammes de l'enfer, c'était encore trop bon pour eux.

(Ah, au fait : évidemment, elle est protégée de ses propres émissions électromagnétiques, qu'est-ce que vous croyez ? L'armurier est tout sauf un crétin.)

À la bretelle suivante, plusieurs voitures enfilèrent l'autoroute, et je me détendis un peu, puisque leur présence signifiait que l'attaque était terminée. J'aurais dû y réfléchir à deux fois : toutes étaient d'un rouge vif, luisant, et aucune ne ressemblait à un modèle connu. J'en comptai six, et la façon dont elles roulaient derrière moi me paraissait bizarre. Alors que je conduisais toujours à tombeau ouvert, elles n'avaient aucun mal à tenir le rythme. C'étaient des limousines anciennes aux ailerons élégants, qui glissaient sans effort sur la route et dansaient autour de moi comme des chats devant leur proie. Dès que je les vis de près, je les reconnus. Tous mes poils se hérissèrent et je serrai les dents. La voiture sur ma droite était assez proche pour que j'en distingue le conducteur : c'était un cadavre. Mort depuis assez longtemps, il avait le visage gris, desséché, amaigri, presque momifié. Des clous fixaient ses mains osseuses sur le volant, qui était animé d'une volonté propre.

Il ne s'agissait pas de voitures. Absolument pas. C'étaient des cannibagnoles.

J'avais lu des livres à leur sujet. D'autres agents m'en avaient parlé. Mais c'était la première fois que j'en voyais de près. Je m'en

serais bien passé. Les cannibagnoles sont des voitures conscientes, intelligentes et carnivores. Certains affirment qu'elles viennent d'une dimension parallèle où, au terme d'une évolution légèrement différente, les voitures ont pris le pas sur l'humanité. Selon d'autres, il s'agit de prédateurs bien de chez nous qui se sont camouflés en automobiles afin de s'approcher discrètement de leurs proies. À l'aube, les cannibagnoles hantent les autoroutes, aux troussees du voyageur épuisé. Elles se rapprochent, l'isolent de ses semblables et choisissent un coin tranquille pour le forcer à quitter la route. Là, elles se tapent un petit gueuleton...

Mais pourquoi autant de cannibagnoles réunies, et pourquoi en plein soleil, à cette heure de la journée ? Il fallait supposer que même des voitures maléfiques pouvaient convoiter l'Âme d'Albion. Ma mission n'avait plus rien de secret. Il y avait bel et bien un traître au sein de la famille, un traître qui nous avait tous vendus.

Les cannibagnoles me serraient de près. Celles de gauche puis celles de droite vinrent me heurter. L'Hirondel absorba le choc sans ralentir. Brave petite. Au volant, les morts s'agitaient. Leurs têtes aux yeux décomposés bougeaient au rythme de la poursuite. Une autre voiture me cogna par-derrière, m'envoyant valser contre mon volant. Encore un choc de chaque côté, plus violent. Les cannibagnoles aiment jouer avec leur repas. À ma gauche, l'une ouvrit son capot : l'acier rouge sang révéla une gueule écarlate dégoulinante de bave et des dents d'acier menaçantes. Elle avait faim ; elle me narguait.

Sous mon armure d'or, je suis à grosses gouttes. Mon visage ruisselait. J'étais à peu près sûr que le métal vivant serait de taille face aux cannibagnoles, mais il ne pourrait rien faire pour l'Hirondel. Or j'en avais besoin pour rapporter l'Âme à Stonehenge, qui était encore à une bonne heure de route. Ma voiture subissait déjà les effets nocifs de la présence des prédatrices. Elle vieillissait à vue d'œil ; elle devenait plus terne, moins fringante. Les cannibagnoles absorbent la vitalité de leur proie et l'usent au point qu'elle tombe en panne, voire se désagrège. Elles n'attendent que ça pour la pousser à l'écart et dévorer conducteur et passagers. Elles tirent leur substance des voitures mais se régalent des humains.

Elles sont accros aux protéines.

L'Hirondel disposait d'un tas d'options hors série mais restait une voiture, aussi vulnérable que les autres. Et les cannibagnoles nous serraient de près. Elles ne cessaient plus de me rentrer dedans, comme des petites terreurs de cour de récré, rien que pour s'amuser. C'était le moment de leur montrer qui était le mâle dominant. Ma main gauche se posa sur le panneau de contrôle spécialement installé par l'armurier. Même si l'émetteur électromagnétique avait eu le temps de se recharger, il serait sans doute inefficace : les cannibagnoles étaient

trop différentes, trop vivantes. J'enclenchai donc les lance-flammes. Deux jets d'un feu dévorant jaillirent par l'arrière pour submerger celle qui me suivait. Elle poussa un hurlement perçant et se mit à zigzaguer follement avant de s'embraser complètement. Une fumée noire monta au ciel.

J'écrasai la pédale de frein et fis crisser les pneus. Les deux cannibagnoles qui m'encadraient, surprises, se retrouvèrent loin devant moi, et j'enclenchai le canon électronique situé juste au-dessus du pare-chocs avant. Des fléchettes explosives se plantèrent dans les deux voitures au rythme de mille par seconde. La première explosa et partit en tonneaux avant de s'immobiliser au terme d'un dérapage impressionnant. L'autre se mit à zigzaguer ; elle se vidait de son sang et de son essence. Je la harcelai à coups de canon jusqu'à ce qu'elle explose elle aussi, défonce la barrière de sécurité et aille finir sa course sur le terre-plein central.

Trois en moins, plus que trois.

Mais les autres avaient compris. Elles freinèrent pour prendre la première sortie. Elles n'avaient pas l'habitude qu'une proie se défende. Je vérifiai mon arsenal sans ralentir. Les lance-flammes avaient consommé presque tout leur carburant, les canons étaient quasiment vides, mais le générateur électromagnétique, rechargé à bloc, était prêt à resservir. Je farfouillai dans la boîte à gants pour dénicher mes cartes routières. Puisque j'étais grillé, il fallait que je quitte l'autoroute le plus vite possible pour emprunter un itinéraire détourné qui pouvait échapper à l'ennemi. J'avais aussi besoin de m'arrêter pour trouver un téléphone fixe afin de prévenir ma famille. Impossible de faire confiance à mon portable, on risquait de le surveiller. Dans une situation aussi foireuse que celle-ci, je ne ressentirais aucune honte à demander des renforts. À cet instant, l'alarme de la voiture se remit à hurler, et je vis des seigneurs elfes foncer vers moi, montés sur leurs dragons.

J'aurais dû m'y attendre. Les elfes devaient être prêts à vendre les âmes qu'ils ne possédaient d'ailleurs pas pour faire main basse sur l'Âme d'Albion afin de détruire les hommes, qui les ont chassés de leurs terres ancestrales. Ni par force ni par ruse, non : en se reproduisant plus vite qu'eux. Ils nous haïssent d'une haine éternelle parce que nous n'avons pas gagné à la loyale. Le vent m'apportait leurs rires froids, cruels, narquois.

Il y avait vingt dragons, et pas les bêtes gracieuses et romantiques des légendes. Ceux-ci ressemblaient à des vers géants, longs de plus de dix mètres, avec des anneaux moites et luisants et de larges ailes membraneuses. Aussi laids que maladroits, ils avançaient dans un déploiement de force brute. Sur leur mufle camard, un cercle d'yeux sombres et sans paupières entourait une bouche avide de lamproie.

Les elfes se tenaient à califourchon sur des selles très anciennes faites de peau humaine, sanglées autour de l'encolure. Les seigneurs et les dames, aussi beaux qu'infâmes, humains par l'apparence mais non par l'esprit, se ruaient vers le carnage en riant. Leur bouche aux lèvres pâles scandait de vieux chants de guerre qui parlaient de mort et de souffrance.

Ils fonçaient vers moi si vite qu'ils m'avaient dépassé avant que je réagisse. Ils firent volte-face tous ensemble en me lançant des éclairs qu'ils tenaient à main nue et qui firent éclater la route devant moi. J'accélérai en slalomant pour éviter les plus gros cratères. Les dragons battaient l'air de toutes parts ; ils prenaient le temps de savourer la poursuite et s'amusaient à s'approcher le plus possible sans toucher la voiture. Les explosions, assourdissantes, ne s'interrompaient jamais, et les éclats de lumière m'éblouissaient régulièrement malgré l'armure. Le moteur de mon Hirondel était à la torture. Je cherchais une façon d'atteindre les elfes et leurs dragons, pour l'instant hors de portée, lorsqu'un éclair toucha mon capot et en brûla toute la peinture. Sous l'impact, la voiture traversa le terre-plein central avant de revenir du bon côté. Seule la force que me prêtait l'armure d'or me permettait de garder le contrôle du volant, qui se déformait peu à peu sous la pression.

Un dragon me fonçait dessus en rase-mottes. Je crus un instant qu'il voulait me rentrer dedans, mais je vis son cavalier tendre son arc. Je souris. Une flèche contre mon armure ? N'importe quoi. Je tendis la main vers la commande du canon électronique pour dégager le passage. La flèche partit. Avant que j'aie eu le temps d'appuyer, elle transperça mon pare-brise, mon armure, et s'enfonça dans mon épaule gauche. J'eus un recul violent et poussai un cri de douleur étonnée. Je dus même lâcher le volant pour attraper la hampe à deux mains. Elle ne bougea pas d'un poil. Je tirai de plus belle en ignorant la souffrance, mais rien n'y faisait, et j'eus alors si mal que mes idées s'éclaircirent comme si on m'avait plongé la tête dans un seau d'eau glacée. Je m'agrippai au volant et repris le contrôle de l'Hirondel.

Je haletais. Sous mon masque d'or, la sueur ruisselait, et du sang coulait le long de mon bras et de ma poitrine. Chaque mouvement, chaque respiration me transperçait de souffrance. Je serrai les dents à m'en faire mal aux mâchoires. J'étais en état de choc, et pas seulement à cause de la douleur. Mon armure était invulnérable. Invincible. C'était bien connu. La puissance de son métal faisait la puissance de ma famille. Elle nous permettait d'accomplir notre tâche, puisque nul ne pouvait nous atteindre si nous étions sous sa protection. Sauf que la hampe d'argent plantée dans mon épaule semblait prouver le contraire. Typique des elfes, de trouver le moyen de nous faire du mal. La douleur me cognait dans le crâne et m'empêchait de réfléchir ; je

dus faire appel à toute ma volonté pour l'écarter et me concentrer. Il y avait forcément une solution. Je ne pouvais pas leur abandonner l'Âme d'Albion. Et puis plutôt crever que de perdre la face devant un ramassis d'elfes arrogants.

Je continuai de rouler à toute allure en clignant des yeux pour en chasser la sueur. Mon bras gauche pendait, insensible. J'examinai la flèche plantée dans mon épaule. Elle était faite d'un étrange métal argenté qui luisait doucement. Dieu seul savait dans quelle dimension lointaine les elfes l'avaient volé pour disposer enfin d'une arme efficace contre nos armures. Je regardai autour de moi. Les dragons étaient toujours à ma hauteur, alors que j'avais le pied au plancher. Leurs ailes battaient si vite qu'on ne voyait qu'un brouillard. Impossible de les distancer, impossible de les semer. J'écrasai frein et embrayage pour m'arrêter dans un grand crissement de pneus, en laissant dans mon sillage de longues traînées de caoutchouc brûlé. Les elfes se retrouvèrent devant moi mais revinrent aussitôt en arrière. Certains avaient déjà encoché leurs flèches.

Ma portière criblée de balles était coincée, et je dus forcer pour l'ouvrir. À chaque geste, je poussai malgré moi un cri de douleur. À pied, je gagnai le milieu de la route, face aux dragons. Je distinguais le visage des elfes, leur sourire cruel. Ils se moquaient de moi. Je glissai la main sous mon armure pour sortir le Colt à répétition de son holster. Je dus le secouer pour le débarrasser du sang qui avait coulé dessus. Je pointai l'arme sur l'elfe le plus proche, et elle s'occupa du reste.

La balle de plomb toucha sa cible entre les deux yeux, lui arrachant le crâne. Pour faire bonne mesure, j'abattis aussi le dragon, qui vint s'écraser sur la chaussée dans un battement d'ailes peu gracieux. J'atteignis tous les elfes, tous les dragons, tous les ignobles seigneurs, toutes les affreuses dames, toutes les vilaines montures, sans que nul n'ait le temps de décocher la moindre flèche. Je tirai en rafale, sans jamais manquer de balles, sans jamais rater ma cible. Mon arme était un vrai chef-d'œuvre. Les dragons morts s'entassaient devant moi, pris de convulsions brutales tandis que leur vie surnaturelle les quittait. Aucun elfe n'échappa à ma colère froide. Dieu te bénisse, oncle Jack.

Je m'assis doucement sur le capot de l'Hirondel pour reprendre mon souffle. Mon épaule me faisait un mal de chien. Il fallait absolument que j'arrive à joindre le manoir afin qu'une équipe de nettoyage vienne récupérer elfes et dragons avant que des gens ne tombent dessus. Ensuite la matriarche pourrait adresser une plainte officielle à la cour des fées pour leur enjoindre de ne plus fourrer leur nez dans les affaires des Drood. Je m'aperçus soudain que, depuis les temps que je me battais, je n'avais vu aucune voiture – aucune voiture

normale, je veux dire. Quelqu'un avait dû se débrouiller pour isoler toute une section de l'autoroute. Pour fermer toutes les bretelles et couper les caméras de surveillance, il fallait une sacrée influence. Le traître était-il donc assez haut placé chez nous pour pouvoir mettre en place une telle opération ? Oui, il me fallait un téléphone. Prévenir la famille... Le traître...

Je dodelinais de la tête et mes pensées vacillaient, lorsque l'alarme se déclencha une fois de plus. Je sursautai, me laissai glisser sur l'asphalte et balayai du regard les environs. Derrière moi, la route était envahie par un brouillard dense, une brume gris sale trop agitée pour être naturelle. Je me rassis au volant, les dents serrées pour ne pas crier, et me mis à cogner de toutes mes forces sur mon bras blessé jusqu'à ce qu'il se réveille suffisamment pour passer la première vitesse. À l'instant où je redémarrai, de la brume surgit la Flotte Fantôme.

Dans un premier temps, je me contentai de gémir : « Ça n'est pas juste ! Pas après tout ce qui m'est déjà arrivé... » Mais, trop épuisé pour boudier correctement, je me résignai à accélérer, malgré mon bras blessé qui me hurlait d'arrêter. Je préférerais d'ailleurs ça au terrible engourdissement. La douleur me permettait de garder l'esprit clair et de rester en colère. Il me faudrait bien ça pour me farcir la Flotte.

L'autoroute déserte en était envahie : les spectres translucides de véhicules conduits ou possédés par les esprits des gouffres infernaux – voitures, camions, semi-remorques et tout ce qui avait un jour mal fini sur une autoroute. Certains semblaient parfaitement réels et solides, d'autres n'étaient que des ombres vagues, mais tous, brûlés, cabossés, portaient les marques de leur fin. Ils étaient innombrables et me pourchassaient en hurlant, meute cruelle aux moteurs assourdissants. Les pots d'échappement crachaient du soufre, les pneus brûlaient d'un feu d'enfer. La Flotte Fantôme, chasse à courre des temps modernes, voulait des âmes.

La voiture de tête, une Hillman Minx des années 1960, me rattrapa sans effort. Tout l'avant était plié, le long capot complètement enfoncé, et, à l'intérieur, des goules hilares, des démons, des mutants abominables grouillaient comme des asticots sur une plaie ouverte. Ils gigotaient, ils pressaient leurs faces difformes contre les vitres fêlées et se moquaient de moi. Aucune des armes qui équipaient l'Hirondel ne pouvait rien contre ces choses, car elles n'étaient pas vraiment là. Je n'avais sous les yeux que des souvenirs de véhicules et les êtres venus de l'au-delà qui les avaient investis.

Une autre voiture envahit mon rétro, un gros machin carré de marque étrangère, conduit par un démon bossu aux yeux exorbités et à la bouche pleine de dents pointues. Il klaxonnait sans relâche, et la

voiture beuglait comme si elle avait mal. Surexcité par la poursuite, il martelait le volant de ses mains hérissées d'énormes piquants. Soudain la voiture bondit. Sa substance morte pénétra dans l'arrière de l'Hirondel, précédée par une vague de froid surnaturel qui gela le sang dans mes veines, puis me rejoignit complètement et se superposa à ma voiture. Le démon posa la main sur mon épaule : elle traversa l'armure et, à l'instant où elle agrippa mon âme, je me mis à hurler. Le démon tira pour l'arracher à mon corps, en faire une proie pour la meute des fantômes. Une nouvelle âme volée pour faire tourner les voitures mortes.

Mais mon âme était liée à mon armure depuis ma naissance. L'une n'allait pas sans l'autre. Et, ensemble, elles étaient plus fortes qu'aucune saloperie crevée. Les doigts ne purent maintenir leur prise et, lentement, cédèrent. J'écrasai l'accélérateur et l'Hirondel bondit en avant. La voiture fantôme marqua le pas tandis que le démon hurlait de rage en se voyant privé d'une proie méritée. J'accueillis avec joie la douleur qui ressurgit de plus belle dans mon bras : elle signifiait que j'étais toujours vivant. Je dus la surmonter pour enfoncer le bouton d'urgence sur mon lecteur CD. Immédiatement, les haut-parleurs firent retentir les litanies latines du rituel d'exorcisme enregistré par notre dernier pape. Les mots résonnèrent dans l'Hirondel et en expulsèrent la voiture fantôme. Tout autour de nous, la Flotte commença à perdre du terrain dans un concert de clameurs torturées. Sous l'impact des paroles sacrées, certains véhicules se dissolvaient déjà en longues traînées spectrales. Dans mon rétro, je vis se reformer l'épaisse brume dans laquelle disparaissaient mes ennemis.

Je poursuivis ma route, à moitié mort ; pendant quelque temps j'eus l'asphalte pour moi tout seul.

Puis, droit devant, j'aperçus les Soucoupes Violentes. Sous la douleur, la fatigue et l'énervement, je ne pris même pas la peine de ralentir. Qu'ils y viennent. Qu'ils y viennent, tous ces enfoirés qui infestent les cieux, les enfers et ce qu'il y a entre les deux. J'étais furieux, et prêt à m'en prendre au monde entier. Les Soucoupes Violentes appartiennent à des magiciens de première classe qui, pour des raisons connues d'eux seuls, se baladent dans des ovnis faits d'énergie plasmatique ionisée. Pure frime, si vous voulez mon avis. Ces types sont les charognards du paranormal ; ils débarquent après la bataille pour choper les restes et embarquent tout ce qui n'est pas riveté au sol. Une stratégie assez pitoyable, je trouve, pour des gens qui veulent étendre leur domination au monde entier.

Je jetai un coup d'œil par le pare-brise fêlé, vis les soucoupes me foncer dessus et fronçai les sourcils. Il y en avait toute une escadrille, vingt, peut-être trente formes aussi évanescentes que des bulles de savon, condensées en iridescences étranges autour de leur pilote assis

en tailleur. Toute une escadrille qui me fonçait dessus en plein jour, enhardie à l'idée de récupérer un artefact aussi précieux que l'Âme d'Albion. Les connaissant, j'en étais sûr, ils avaient attendu que tous les autres me sautent dessus et m'affaiblissent avant de s'en mêler. Sous mon masque d'or, mon sourire devint celui d'une tête de mort. J'étais blessé, mais pas encore battu. Je disposais d'armes, de tactiques et de coups fourrés toujours inédits.

Les maîtres des Soucoupes Violentes sont dangereux parce que, comme les Drood, ils accordent autant de valeur à la science qu'à la magie. Ils combinent deux écoles de pensée, deux doctrines très différentes, d'une façon aussi paradoxale qu'inattendue pour aboutir à des résultats supérieurs à la somme de leurs parties. Les soucoupes à plasma, par exemple : conçues par la science, propulsées par la magie. Elles me survolaient l'une après l'autre dans un hurlement strident tandis que leurs ordinateurs prenaient ma voiture pour cible. Des éclairs d'énergie volaient en tous sens et saccageaient la chaussée. L'herbe du terre-plein brûlait, et l'Hirondel dut sauter par-dessus une large crevasse là où l'asphalte s'était effondré.

À d'autres moments, une puissance de feu aussi considérable m'aurait certainement réduit à l'état de petite chose terrifiée, mais après tout ce que j'avais déjà traversé, les soucoupes ne faisaient que m'agacer.

La route explosa juste devant mes roues. Je voulus me forcer un passage, mais la roue avant gauche s'enfonça dans le sillon laissé par un éclair et je lâchai le volant. La voiture partit dans une succession de tête-à-queue étourdissants puis s'immobilisa au terme d'un long dérapage. À moitié évanoui, j'attendis que ma tête arrête de tourner en me félicitant d'avoir fait installer des ceintures de sécurité sur une voiture de collection. Mon armure m'avait protégé de la décélération brutale, et sans doute d'un violent coup du lapin, mais j'étais quand même bien secoué. Et mon bras blessé me faisait de plus en plus mal. Dieu seul savait quels dommages la flèche des elfes était en train d'infliger à mon organisme.

Je vérifiai l'état de la voiture. Le capot fumait, ce qui n'est jamais bon signe, mais tout le reste semblait avoir tenu le choc. J'envisageai d'utiliser le générateur de champ électromagnétique, mais supposai que les Soucoupes violentes étaient équipées d'un écran de force. Moi, c'est ce que j'aurais fait. Il ne restait donc que la méthode traditionnelle.

Je décrochai la ceinture, ouvris la portière faussée, m'effondrai à demi et tombai à quatre pattes. Je me relevai en m'appuyant de tout mon poids contre la voiture : le métal gémit et plia sous mes doigts d'or. Je grimaçai. Ç'allait être infernal à redresser ensuite. Enfin debout, je me dressai de toute ma taille grâce au soutien de mon

armure et marchai en direction des soucoupes. La plus proche décrocha et ses canons à énergie ouvrirent le feu. Je dégainai mon Colt et logeai une balle dans la tête du pilote. Il avait protégé son appareil des champs électromagnétiques, des armes à énergie, des sortilèges, mais n'avait rien prévu contre une balle de plomb. Guidée par mon pistolet magique, la balle transperça les boucliers et lui fit exploser le crâne avant même qu'il ait compris ce qui se passait. La soucoupe tomba comme une pierre, partit en glissade incontrôlée sur l'autoroute en laissant de profondes ornières, et finit par exploser en un arc-en-ciel d'énergie. Je me retournai lentement pour abattre ses copines les unes après les autres. Même celles qui abandonnaient et prenaient la fuite.

Quand il n'en resta plus qu'une, je visai soigneusement pour atteindre le pilote au ventre. Sa soucoupe enchaîna loopings et tonneaux avant de s'écraser à quelques mètres de moi. L'image du véhicule vacilla tandis qu'à sa surface les couleurs dansaient comme sur une flaque d'essence, puis disparut complètement dès lors que la volonté du pilote ne fut plus assez forte pour en assurer la cohérence. Je n'avais plus devant moi qu'un homme à l'aspect très quelconque vautré sur le bas-côté, couvert de sang, roulé en boule autour de sa blessure.

Je m'approchai de lui, le saisis par l'épaule et le retournai violemment sur le dos. Son gémissement de douleur devint un cri d'horreur lorsqu'il vit ma silhouette d'or penchée sur lui. Je n'étais pas en mode furtif : je voulais qu'il me voie. Sa tunique était trempée de sang. Je posai un pied sur son ventre, sans appuyer. Pas encore. Il ne bougeait pas un muscle et m'observait avec de grands yeux effrayés. Un cerf tombé à la fin de la chasse.

« Parle, et je te laisserai appeler du secours.

— Je ne peux pas...

— Parle. Rien ne t'oblige à mourir ici. Rien ne t'oblige à connaître une mort lente et atroce.

— Qu'est-ce que vous voulez savoir ? »

Je pense que je bluffais. Je pense, oui. Mais la réputation des Drood, c'est quelque chose. J'abaissai un peu mon pied et il poussa un hurlement. Du sang jaillit de sa bouche. « À ton avis ?

— O. K., O. K. ! Bordel, calmez-vous ! La bataille est terminée. Bon, on voulait juste l'Âme d'Albion. On nous a donné tous les détails, tout ce qu'il fallait pour vous retrouver, avec la promesse que personne ne viendrait à votre aide. Les infos venaient de... de la famille Drood. Ne me faites pas de mal ! C'est la vérité, je le jure. C'est quelqu'un de haut placé chez vous qui nous a contactés. Je ne sais pas qui au juste. Je ne suis pas assez gradé pour qu'on me confie un tel secret. Je ne suis qu'un pilote ! »

Je réfléchis à ce qu'il venait de me dire. Lui, immobile sous mon pied d'or, respirait à grand bruit. Son visage livide ruisselait de sueur. Il avait bien trop peur pour mentir. Quelqu'un de ma famille voulait ma mort au point de sacrifier l'Âme d'Albion... Pourquoi ? Je n'étais pas un homme important. Je baissai les yeux vers le pilote pour continuer l'interrogatoire, mais il était mort. Je n'arrivai pas à m'en vouloir. Lui m'aurait abattu sans remords.

Je retournai à la voiture : noire de suie et de fumée, semée d'impacts de balles, la peinture du capot presque entièrement carbonisée, elle ne semblait malgré tout pas gravement endommagée. Un peu comme moi, au fond. Je me penchai à l'intérieur pour ramasser la boîte plombée qui contenait l'Âme. Tant de morts et de ravages pour un si petit objet... Je soulevai le couvercle pour vérifier que la pierre était intacte : elle n'était pas là. Sur le velours rouge, il n'y avait qu'un émetteur qui criait ma position au monde entier. Je le sortis de sa boîte et l'écrasai dans mon poing d'or.

Je n'avais jamais transporté l'Âme d'Albion. À un moment ou un autre, quelqu'un avait remplacé la boîte par une autre. Et ça n'avait pu se produire qu'avec l'accord de la matriarche. S'il était arrivé quelque chose à l'Âme, elle l'aurait su immédiatement. Et si elle était au courant pour l'émetteur, elle savait aussi tout le reste. Tout s'expliquait enfin. Seule la matriarche pouvait faire bloquer cette portion d'autoroute et réparer ensuite les dégâts. C'était elle qui m'avait envoyé au casse-pipe, qui avait décidé de ma mort. Ma propre grand-mère m'avait jeté aux loups. Mais pourquoi ? Quelle raison avait-elle ?

J'éteignis mon armure. L'air enfumé toucha ma peau nue, me faisant hoqueter. J'examinai mon bras gauche inerte. Mon sang avait imbibé toute la manche et gouttait du bout de mes doigts engourdis. La hampe qui dépassait de mon épaule était d'un argent brillant qui luisait même sous le soleil. Pas d'empennage : une flèche comme celle-ci n'en avait pas besoin pour voler droit. Il fallait que je prévienne la famille : les fées avaient découvert une arme capable de transpercer nos armures. Mais je ne pouvais pas : si je contactais le manoir, la matriarche saurait que j'avais survécu. Elle enverrait d'autres équipes à mes trousses. Je regardai de nouveau la flèche. Une substance inconnue venue d'une autre dimension. Sans doute empoisonnée. Il fallait que je la retire. Eh, merde, ça allait faire mal.

Je tirai mon mouchoir, le roulai en boule et plantai mes dents dedans. J'agrippai la hampe et l'enfonçai jusqu'à ce que la pointe barbelée ressorte dans mon dos. Le mouchoir étouffa mon cri, mais je faillis m'évanouir. En faisant passer ma main derrière mon épaule, je réussis tant bien que mal à saisir la flèche pour l'extraire complètement. Quand j'eus fini, le sang coulait à flots sur mon torse et

dans mon dos. La sueur inondait mon visage, mes mains tremblaient. Je n'avais pas été aussi salement blessé depuis bien longtemps. Je recrachai le mouchoir et saisis la flèche à deux mains. Elle parut se tortiller. Je la cassai en deux : je l'entendis hurler au fond de mon esprit. Je jetai les morceaux. Ils essayèrent de se transformer en quelque chose d'autre avant de se dissoudre en flaqes épaisses faites d'une matière incapable de subsister dans notre univers.

Je réussis à m'asseoir derrière le volant avant de m'effondrer. Au bout d'un moment, je sortis la trousse de secours, l'ouvris et en tirai une boule curative, simple amas de matière fondamentale préprogrammée, bourrée de plein de substances utiles. Je la posai contre ma plaie en prononçant les Mots appropriés ; elle la recouvrit instantanément et diffusa un antalgique dans mes veines. La douleur s'évanouit et je poussai un gémissement soulagé. La boule enfonça un tentacule à l'intérieur de la blessure pour la refermer, et ressortit dans mon dos en ne laissant qu'une cicatrice. Je la sentais agir, mais d'une façon vague et lointaine. Ça m'intéressait, oui. C'était la première fois que je m'en servais. Mais j'avais d'autres choses en tête.

Je devais découvrir pourquoi ma grand-mère m'avait trahi. Pourquoi elle m'avait envoyé à la mort par ses mensonges délibérés. Impossible de retourner au manoir demander des explications. Même si j'arrivais à franchir les protections, elle n'aurait qu'à me traiter de menteur, me déclarer renégat, apostat, et dire à la famille de m'abattre. C'est elle qu'on croirait, pas moi, parce qu'elle était la matriarche et moi Eddie Droad. À qui m'adresser, à qui faire confiance, après ce qui venait de se passer ? Peut-être un seul homme. Je pris mon portable et composai le numéro personnel d'oncle James. Il m'interrompit dès qu'il eut reconnu ma voix.

« Reste où tu es. J'arrive tout de suite. »

À la seconde suivante il était devant moi, son téléphone encore à la main. L'air déplacé par son sort de téléportation s'agitait autour de lui. Nous rangeâmes nos téléphones en nous dévisageant. Il vit mon état, mon bras trempé de sang, et son regard devint inquiet. Il fit un pas vers moi mais je levai une main pour l'arrêter. Il acquiesça lentement.

« Je sais, Eddie. C'est toujours douloureux d'apprendre qu'on ne peut se fier à personne. Tu es dans un état affreux, si je peux me permettre.

— Et si tu voyais les autres, oncle James ! »

Il regarda, derrière moi, le carnage que j'avais laissé tout au long de l'autoroute. Il eut un petit sourire.

« Tout ça, c'est ton œuvre ? Tu m'impressionnes, Eddie. Honnêtement.

— Comment as-tu fait pour arriver si vite, oncle James ? Pour se

téléporter, il faut les coordonnées exactes. Comment savais-tu aussi précisément où j'étais sur cette autoroute, alors que moi-même je n'en suis pas sûr ? Qu'est-ce qui se passe ?

— L'émetteur nous a indiqué ta position avant que tu le détruises. » La voix d'oncle James était calme, naturelle. « C'est la matriarche qui m'envoie, Eddie. Ses ordres sont très clairs... Si tu avais survécu aux différentes embuscades, je devais te tuer moi-même. Sans avertissement, sans un mot : t'abattre de sang-froid. Pourquoi m'a-t-elle ordonné cela, Eddie ? Qu'as-tu fait ?

— Je ne sais pas ! Je n'ai rien fait du tout ! Ça ne tient pas debout, oncle James !

— Tu as été déclaré renégat. Officiellement. Tu représentes un danger pour tout le monde. Tous les Drood sont autorisés à tirer sans sommation. Pour le bien de la famille. »

Nous nous dévisagions. Ni l'un ni l'autre nous n'avions notre armure. Ni l'un ni l'autre n'étions armés. Son visage était neutre, calme, mais dans ses yeux je voyais un tourment nouveau. Pour la première fois de sa vie peut-être, James Drood ne savait pas comment agir. Il était déchiré entre les ordres reçus et les cris de son cœur. N'oubliez pas, c'était le Renard Gris, le plus loyal et le plus efficace des agents de notre famille. Oncle James. Qui m'avait tenu lieu de père. Qui, au moment ultime, ne pouvait me tuer.

Nous l'avons compris tous les deux au même instant, ce qui nous a un peu détendus.

« Bon, demandai-je, qu'est-ce qu'on fait maintenant ?

— Je retourne voir la matriarche. Je lui dis qu'à mon arrivée tu étais déjà parti. Et toi... tu prends la fuite. Cache-toi. Cache-toi si bien que je serai moi-même incapable de te retrouver. Parce que si nous nous revoyons, Eddie, je te tue. Il le faudra. Pour le bien de la famille. »

Le charme d'une Innocence toute relative

O

ncle James disparut sans un au revoir. L'air se précipita pour remplir le vide laissé par son départ. J'aurais dû lui parler de la flèche elfique qui avait traversé mon armure, mais il ne m'en avait pas donné l'occasion, et puis j'étais encore très secoué. Ma famille voulait ma mort. Après tout ce que j'avais fait pour elle, après dix ans de combat contre le mal, voilà comment on me récompensait : en me déclarant renégat. Traître. Intouchable. Nous avions connu des désaccords, oui, mais c'était quand même ma famille. Jamais je ne l'aurais trahie. S'enfuir de chez soi est une chose, apprendre que si on y retourne on sera abattu sans sommation en est une autre, très différente. Je contemplai la boîte doublée de plomb qui aurait dû contenir l'Âme d'Albion comme si le velours rouge s'apprêtait à me révéler des secrets. Mais il resta muet, alors je balançai l'objet par terre.

Je regagnai l'Hirondel et me rassis péniblement au volant. Je souffrais de bien des façons, oui, mais j'étais quand même un pro. Je lançai donc une vérification complète du matériel embarqué afin de m'assurer qu'il n'y avait ni émetteur ni micro planqué quelque part, ni d'ailleurs d'autres surprises déplaisantes et peut-être mortelles. La voiture bourdonna un moment avant de conclure qu'elle n'était en rien contaminée. Je me détendis un peu et fis démarrer le moteur. Malgré tout ce qu'elle avait subi, l'Hirondel s'anima aussitôt, prête à m'emmener où je voudrais. C'était bon de savoir que tout dans ma vie ne me laissait pas tomber.

Je franchis le terre-plein central et repartis dans l'autre sens, vers le nord, vers Londres. Mon territoire. S'ils devaient venir me chercher,

je voulais que ce soit sur mon terrain. Je dépassai des cadavres, des véhicules fracassés, des flammes, de la fumée, tous les dégâts que j'avais causés. Il y en avait beaucoup. Les pauvres idiots, morts pour rien, pour un butin inexistant. Et je m'efforçai d'ignorer les points communs avec ma propre vie. L'Hirondel avançait vaillamment mais rechignait à rouler très vite. Je n'étais pas pressé. Tant que je portais mon torque, les mages de la famille ne pouvaient pas me localiser. Peu à peu mon hébétude se transforma en colère, puis en un sentiment plus froid et plus tranchant. Je voulais des réponses. Mon univers entier venait d'être bouleversé, et j'avais besoin de savoir pourquoi. Selon James, on m'avait officiellement déclaré renégat, ce qui voulait dire qu'aucun des membres de ma famille, nulle part dans le monde, ne m'adresserait plus la parole. Et que la plupart d'entre eux essaieraient de me tuer dès qu'ils m'apercevraient. Les Drood sont sans pitié pour les traîtres.

Il ne me restait donc qu'un endroit où chercher des réponses, où trouver la vérité : parmi ceux que j'avais combattus toute ma vie. Parmi les méchants.

Je quittai la M4 à la première sortie. Je devais me perdre dans les routes de campagne avant que ma famille ne lâche ses chiens à mes trousses.

Je n'avais pas couvert un kilomètre que je tombai sur un barrage de police. Composé de cônes de chantier, de deux flics et d'une voiture de patrouille, il n'était pas bien impressionnant. De l'autre côté s'étirait une longue file de véhicules, et une petite foule de conducteurs impatients apostrophait les policiers. Tous me regardèrent approcher, l'air surpris qu'une voiture arrive de cette direction. J'arrêtai l'Hirondel à distance respectueuse. Les agents vinrent me parler. Je pense qu'ils étaient ravis d'avoir une excuse pour s'éloigner des conducteurs mécontents. Ils eurent tous les deux un mouvement de recul en s'apercevant de l'état pitoyable de ma voiture. Sans s'approcher davantage, ils me dirent de couper le moteur et de sortir de mon véhicule. J'obtempérai en souriant. Ils détenaient des réponses, même s'ils n'en avaient pas conscience.

Je m'assis sur le capot pour les laisser s'approcher. Ils le firent avec précaution, en se montrant l'un à l'autre les impacts de balle et le pare-brise fêlé. Ils ne s'étaient pas attendus à un tel événement pendant une mission de routine. L'un d'eux nota mon numéro d'immatriculation dans un petit carnet, sans savoir qu'il n'en tirerait rien, et l'autre vint m'interroger. Je lui souris aimablement.

« Pourquoi cette section de l'autoroute est-elle fermée ? » demandai-je d'un ton innocent avant qu'il n'ait eu le temps de me réclamer des papiers que j'avais la ferme intention de ne pas lui montrer.

« Une fuite d'agents chimiques, monsieur. Très grave, apparemment. Vous êtes sûr de n'avoir rien remarqué ? Toute cette section de la M4 a été déclarée dangereuse.

— Ma foi, en effet, je l'ai trouvée un peu dangereuse... »

Le policier n'apprécia pas du tout mon air entendu. « Je préférerais que vous restiez là un moment, monsieur. Mes supérieurs, au poste, auront sûrement des questions à vous poser. Et les services sanitaires voudront vérifier que vous n'avez pas été en contact avec des produits dangereux. » Il s'interrompit. Je souriais de plus belle. Il me jeta un regard froid. « C'est très sérieux, monsieur. Veuillez vous écarter de votre véhicule et me présenter vos papiers.

— Sans façons, merci. » Je dégainai mon Colt. Immédiatement, l'officier mit les bras en l'air, mains ouvertes pour bien montrer qu'elles étaient vides. Son collègue s'approcha, et je levai légèrement le canon de l'arme.

« Ne bouge plus, Les, et ne fais pas de connerie ! cria le premier flic. Rappelle-toi ta formation.

— C'est peut-être un faux », dit Les, qui s'était arrêté mais semblait toujours crispé.

Je pointai le Colt vers leur voiture, tirai et crevai les quatre pneus. Les conducteurs, derrière le barrage, poussèrent de grands cris. En Angleterre, les gens n'ont pas l'habitude des armes, et je trouve ça très bien. D'un geste, j'ordonnai aux deux flics d'enlever les cônes de chantier. Ils obéirent à contrecœur. Je gardai l'œil sur eux pour m'assurer qu'ils restaient ensemble et que je pouvais les garder tous deux en joue. Je n'avais pas l'intention de leur tirer dessus, mais rien ne m'obligeait à le leur dire. Les automobilistes commençaient à protester. Il fallait que je fiche le camp avant que l'un d'eux ne se décide à jouer les héros et ne fasse quelque chose de complètement stupide. Les témoins innocents sont une vraie plaie, des fois. Je reculai et remontai en voiture. En me faisant remarquer, j'étais en train de fouler aux pieds la règle numéro un de l'agent secret. Alors, dans le doute, toujours brouiller les pistes. Je déclarai donc :

« Prévenez votre gouvernement décadent que l'Alliance séparatiste tasmanienne a entamé sa marche triomphale vers la liberté ! L'opresseur va devoir plier devant la supériorité de notre doctrine ! Les dauphins seront libérés, et nul n'obligera plus les pingouins à fumer la cigarette ! »

Ça allait leur donner du grain à moudre. Le temps qu'ils s'aperçoivent que c'était du pur n'importe quoi, et qu'ils cherchent à identifier un groupe terroriste et une plaque d'immatriculation qui n'existaient pas, je pourrais me planquer. J'allais devoir abandonner l'Hirondel. Elle était trop reconnaissable. Embêté, je démarrai et laissai derrière moi flics, conducteurs et file de voitures. Je devais

regagner Londres au plus vite. Quelques pékins se penchèrent à leur portière pour me photographier avec leur téléphone portable : je leur souris, affable, car je savais que mon torque me protégeait de toute forme de surveillance, scientifique comme magique. Sinon, comment les agents secrets pourraient-ils travailler dans un monde où ils ne sont jamais tranquilles ?

Je m'éloignai rapidement du barrage et m'enfonçai dans le réseau des routes secondaires. Je possédais plusieurs planques pour les cas d'urgence. Celle qui m'intéressait pour le moment se trouvait dans la banlieue de Londres. Ce n'était pas grand-chose, rien qu'un box de parking dans un quartier résidentiel paisible, mais il contenait tout ce qu'il me fallait pour disparaître. Pour devenir invisible. Je faisais toujours attention que mes planques disposent de tout le nécessaire pour les occasions, rares mais inévitables, où, ma couverture grillée, je devais me fondre dans le décor. J'y entrais, mais c'était un homme entièrement différent, muni de papiers d'identité en règle, qui en ressortait. La famille ne connaissait aucune de ces planques. Elle ne connaissait aucune de mes méthodes de travail. Elle ne s'y était jamais intéressée.

Je regagnai les environs de Londres sans autres incidents, alors que j'avais passé la plus grande partie du trajet recroquevillé derrière mon volant en attendant une attaque qui n'arrivait pas. L'Hirondel ravagée attirait les regards, mais personne ne dit ni ne fit quoi que ce soit. On était en Angleterre, tout de même. Quand je pénétrai dans le respectable quartier résidentiel, tous mes respectables voisins me regardèrent, bouche bée, freiner devant le garage que je louais. Je leur adressai un signe de tête aimable : ils détournèrent les yeux illico. J'avais grillé ma réputation dans le coin, mais ça n'avait aucune importance. Je n'y reviendrais jamais. Une empreinte palmaire, un scan rétinien et un Mot chuchoté plus tard, la porte s'ouvrit et je pus garer la voiture. Je m'enfermai dans le garage et m'autorisai enfin à me détendre.

Je passai dix bonnes minutes assis sur le capot, bras croisés, trop fatigué même pour bouger. J'étais épuisé, profondément épuisé, et mon âme était lasse. Tant de choses s'étaient produites en si peu de temps, et presque rien de bon. Mais finalement je me forçai à me lever. Je ne pouvais pas me permettre de me reposer. Pas même de boudier. Ma famille devait déjà avoir lancé des gens sur ma piste. Des gens futés, des gens doués. Dangereux. À présent c'était moi l'ennemi, et j'étais bien placé pour savoir comment les Drood traitent leurs ennemis.

J'ôtai ma veste et ma chemise maculées de sang afin d'examiner mon épaule blessée. La boule curative avait séché. Il ne restait qu'une

croûte de matière ratatinée à peine plus large que la blessure. Je la retirai doucement ; en dessous, le trou était remplacé par un amas de tissu cicatriciel. La boule, ayant consommé l'énergie de sa pseudo-vie pour me guérir, n'était plus qu'un bout de protoplasme inerte que je lâchai en prononçant un Mot, et qui se désagrégea pour ne laisser sur le ciment qu'une tache un peu grasse. Règle numéro un d'un agent secret : ne laisser aucune trace. Pratiques, ces boules de secours. Je me serais senti plus à l'aise si j'en avais eu quelques-unes d'avance, mais les regrets sont vains... Avec précaution, je contractai mon épaule. Raide et endolorie, elle paraissait malgré tout guérie. Mes mains se posèrent sur le collier doré qui encerclait mon cou. Mon armure n'était plus invulnérable. La protection, le sentiment de sécurité que j'avais toujours considérés comme naturels venaient de m'être retirés. Il me semblait que plus jamais je ne serais sûr de moi.

Je m'assis devant l'ordinateur qui occupait un angle du garage, l'allumai et compilai une liste d'adresses plus ou moins précises des vieux ennemis susceptibles de détenir des infos sur ce qui se passait. Avec un peu d'encouragements ou d'intimidation, certains accepteraient peut-être de m'aider. À Londres, ce ne sont pas les sales types qui manquent, mais seuls quelques-uns pouvaient détenir les renseignements que je recherchais, et presque tous étaient des gens puissants qui avaient de bonnes raisons de me tuer dès qu'ils apprendraient mon identité. J'étudiai la liste, en rayant parfois un nom quand le risque était trop grand, pour me retrouver avec douze possibilités. J'imprimai la liste finale, éteignis la machine puis restai assis un moment pour rassembler mon courage. Même avec mon armure fonctionnant à pleine puissance, ces gens étaient très dangereux. Daniel débarquant dans la fosse aux lions, c'était un petit rigolo comparé à ce que j'allais devoir faire.

Mais je n'avais pas le temps de traîasser. Mes respectables voisins devaient déjà avoir prévenu la police. J'appelai une compagnie de taxis un peu particulière – des taxis noirs anonymes qui emmenaient n'importe qui n'importe où sans poser de question. Dans ma partie, on apprend à repérer ce genre d'entreprises. Celle-ci était fiable mais hors de prix, et soudain je pris conscience que l'argent allait me poser problème. La famille avait sûrement déjà fermé tous mes comptes et fait passer mon nom sur les listes noires. Il ne me restait que les billets de mon portefeuille. Heureusement, j'ai toujours été paranoïaque et prévoyant. Au fond du garage, un petit coffre-fort renfermait cinq ou six jeux de papiers d'identité différents et dix mille livres en billets usagés. Ça me dépannerait un moment.

J'enfilai des vêtements propres, qui sentaient un peu le mois pour m'avoir si longtemps attendu au fond d'un garage, mais qui me garantissaient une discrétion confortable. Ils étaient si communs, si

quelconques, que des témoins auraient beaucoup de mal à trouver quelque chose à en dire. J'entassai par terre mes fringues sanguinolentes et versai dessus le contenu d'une capsule d'acide. Dommage, j'aimais vraiment bien ce blouson. Encore une tache sur le ciment.

J'eus un regard navré pour mon Hirondel. Je ne pourrais plus jamais conduire cette merveille, trop de gens l'avaient remarquée. Et impossible de la laisser tomber entre des mains étrangères à cause de tous les gadgets de l'armurier. J'eus un sourire sinistre. Après tout ce qui s'était passé, je m'obstinais à protéger la sécurité de la famille. Dire au revoir à l'Hirondel, c'était comme quitter un vieil ami ou une monture fidèle, mais c'était nécessaire. Je tapotai le capot décoloré puis prononçai les Mots qui déclenchaient l'autodestruction. Pas une explosion brutale et capricieuse, bien sûr ; rien qu'une combustion subatomique qui ne laisserait subsister dans le garage aucun reste de preuve. Les flics pourraient envoyer leurs meilleurs spécialistes retourner chaque grain de poussière, nul ne remonterait jusqu'à moi.

Je suis paranoïaque, prévoyant et méticuleux.

Je sortis du garage en refermant bien la porte derrière moi, et comme prévu le taxi anonyme m'attendait. Je m'y installai sans un regard en arrière. C'est important, quand on est agent secret : être capable de tout quitter sans préavis, et ne pas regarder en arrière.

Le taxi m'emmena dans Londres proprement dit et me déposa à la première station de métro. Je me perdis délibérément dans le dédale des lignes en enchaînant les correspondances un peu au hasard jusqu'à m'être assuré qu'on ne me suivait pas. Personne, pas même ma famille, n'était capable de me retrouver aussi vite, mais autant en avoir le cœur net. Je descendis à Oxford Street et regagnai la surface. Le soir tombait, la foule arpentait les trottoirs, les gens menaient leur petite vie comme si de rien n'était. Personne ne me prêta attention. Cela au moins, c'était normal et rassurant.

En tête de ma liste figuraient les Amants de Chelsea. Très discrets, très durs à débusquer. Ils déménageaient toutes les vingt-quatre heures, et faisaient bien. Ils inspiraient crainte, haine, respect, adoration, hostilité et mépris. Pour les localiser, une seule solution : lire les cartes de visite. Je descendis donc Oxford Street d'un pas nonchalant jusqu'à la rangée de cabines téléphoniques, pour consulter les cartes qui s'étaient étalées à l'intérieur. Ces cartes sont des publicités laissées par des prostituées qui cherchent à attirer le chaland. Parfois, elles comportent une photo (qui, autant le savoir, ne ressemble en rien à la femme de chair et de sang), plus souvent un dessin suggestif accompagné de quelques lignes aguicheuses et d'un numéro de téléphone.

L'histoire de ces petites cartes remonte à l'époque victorienne, et au fil des ans s'est développé un langage caractéristique. Une fille qui vante sa maîtrise du grec ancien, par exemple, n'aura sans doute pas fait d'études, mais une heure avec elle sera très instructive. Et sous les euphémismes et les doubles sens se cache, pour qui sait la déchiffrer, une langue plus secrète encore ; un message bien différent dissimulé dans des lettres ou des mots judicieusement placés, qui révèle l'emplacement de lieux de plaisirs plus ténébreux, plus dangereux. Après avoir décrypté le message du jour, je composai le numéro. La voix au bout du fil, masculine ou féminine, peut-être les deux, peut-être aucune des deux, me donna une adresse proche de Covent Garden et me précisa de demander le Kit Kat Club. Il y a encore des gens qui ont le sens de l'humour.

L'endroit n'était pas difficile à trouver. De l'extérieur, avec sa façade neutre et anonyme, il ressemblait à n'importe quel autre immeuble. Ni enseigne ni plaque. Soit vous saviez exactement ce qui se passait derrière la porte, soit vous n'aviez rien à y faire. Entouré de passants innocents, je pris mon temps pour étudier les lieux. Le Kit Kat Club n'était pas un établissement où foncer tête baissée. Il fallait d'abord s'échauffer les muscles spirituels.

Les Amants de Chelsea, mariage collectif de malades mentaux plongés dans un délire mystique, exploraient les recoins les plus noirs du sexe tantrique afin d'en recueillir les énergies magiques via une technologie informatique ultra-perfectionnée. Ils organisaient chaque jour une orgie de vingt-quatre heures, durant laquelle des participants ne cessaient d'entrer et de sortir. Avec la puissance mystique qu'ils étaient capables de générer, ils auraient pu soulever Londres tout entier et lui faire faire quelques loopings avant de le reposer, mais ils s'en dispensaient, parce que... disons qu'ils poursuivaient un but nettement plus ambitieux. Lequel exactement, personne ne le savait exactement, et personne n'osait poser la question. Les Amants de Chelsea avaient des connexions avec tous les nécrotechs, tous les psychopervers, toutes les boîtes coquines de luxe, et savaient ce que le reste du monde ignorait et voulait continuer d'ignorer. Ils remplissaient leurs caisses en piégeant puis faisant chanter les grands de ce monde : stars, hommes politiques, etc.

Et c'était pour cela qu'ils avaient de bonnes raisons de souhaiter la mort d'Eddie Drood. Un an plus tôt, la famille m'avait envoyé détruire leur ordinateur central et tous leurs fichiers, après qu'ils avaient commis l'erreur de menacer un de nos protégés. J'avais revêtu l'armure, foncé dans le tas et balancé sur leur ordi une bombe logique conçue sur mesure par l'armurier. Les circuits avaient fondu instantanément pour ne laisser qu'une grande flaque de silicone au milieu du parquet.

Ils n'avaient pas vu mon visage sous le masque d'or : ils n'avaient donc aucune raison de se méfier de Shaman Bond. Sauf, bien sûr, qu'ils se méfiaient de tout le monde et qu'ils n'avaient pas tort. Ils dérangent beaucoup de gens.

Je m'approchai de la porte parfaitement anodine et frappai poliment. Une trappe dissimulée s'ouvrit en silence sur deux yeux inquisiteurs. Je prononçai le mot de passe qu'on m'avait indiqué par téléphone, et cela suffit à me faire admettre. La trappe se referma et le vantail s'entrouvrit. Je dus me mettre de profil pour réussir à me faufiler.

Le gorille se pencha sur moi. C'était une armoire à glace dont même les muscles étaient musclés. Ça se voyait d'autant mieux qu'il était entièrement nu, à part des piercings à des endroits très douloureux, et en nombre suffisant pour qu'on s'éloigne de lui pendant les orages. Il me demanda de me déshabiller, comme l'exigeait le règlement, ou du moins de me soumettre à une fouille corporelle poussée. Je lui lançai mon regard le plus noir, et il décida d'en référer à ses supérieurs. Il haussa un sourcil lorsque je précisai que je venais voir les quatre fondateurs, et fut impressionné quand je citai leurs véritables noms. Il hocha la tête et s'en fut à pas lourds.

Je ne m'éloignai pas de la porte d'entrée. En venant ici, je ne savais pas trop à quoi m'attendre. On en voit de belles, dans mon boulot, mais pour moi les Amants incarnaient le degré ultime de la dépravation. L'immeuble tout entier avait été évidé pour former une immense salle caverneuse éclairée par des spots de couleur qui tournaient sans cesse. On se serait cru dans un kaléidoscope sous acide. Logique pour un groupe né dans les années 1960. Où que je regarde, mes yeux tombaient sur des gens nus, ou vêtus d'une de ces tenues fétichistes spectaculaires qui donnent l'air d'être plus que nu. Cuir, latex, vinyle, colliers de chien, chaînes, bracelets cloutés, masques, et des systèmes d'entrave qu'il vaut mieux ne pas détailler. Personne ne faisait tapisserie ; chacun était très occupé avec quelqu'un ou quelque chose. Ça se mouvait harmonieusement partout dans l'immense salle, la chair dansait, peau contre peau, sueur contre sueur. Pas de mots, rien que des soupirs, des gémissements, un langage plus vieux que l'humanité. Les visages que je voyais avaient une expression hagarde, animale, tout en yeux et lèvres retroussées.

Partout des hommes, des femmes, ensemble à même le sol, sur les murs, au plafond, suspendus dans le vide. Le sexe emplissait l'atmosphère d'une présence toute-puissante, chaude, humide, chargée de phéromones. Ça sentait la sueur, les parfums et les drogues hallucinogènes. Ça ne m'inquiétait pas. Mon torque servait de filtre. Même endormie à mon cou, mon armure me protégeait.

Tant de nudité, de sexe, de passion concentrés ; mais je ne

trouvais pas cela excitant. Plutôt effrayant. La magie était à l'œuvre ici, grâce à l'invocation d'énergies étranges et vives, produites par des gens qui avaient délibérément abandonné tout contrôle, des gens prêts à tout faire, à tout subir, et à s'en foutre. Ici pas d'amour, pas de tendresse, rien que des chairs faibles et des âmes égarées.

La vaste pièce caverneuse semblait beaucoup plus grande que le bâtiment lui-même. Il s'agissait d'une magie topographique alimentée par les énergies tantriques : la salle grandissait en fonction des passions qu'elle abritait. Murs, sol et plafond, d'une consistance organique et congestionnée, se teintaient d'un rose sanguinolent ourlé de longues veines palpitantes. Le mur le plus proche de moi transpirait, comme excité par les coïts perpétuels. Le Kit Kat Club était un être vivant et contribuait au processus. Quand un participant venait heurter le sol, les murs ou le plafond, il s'abandonnait au contact charnu comme aux bras d'un nouveau partenaire.

Mal à l'aise, je commençais à me dandiner et sentis le sol céder sous mes pieds comme un trampoline. Des gens s'approchaient de moi, bras ouverts, mains tendues. Quelque chose sur leur visage n'était pas entièrement humain, ou peut-être plus qu'humain, transformé par une émotion, un désir si extrême que je ne pouvais le nommer. J'étais complètement perdu. Du coup, bien sûr, je pris mon air le plus blasé, et je levai même un peu les yeux au ciel comme si j'avais déjà vu tout cela sans jamais en être impressionné. Si quelqu'un s'approchait un peu trop, je le regardais dans les yeux et il faisait aussitôt demi-tour, soudain indifférent.

À mesure que mes pupilles s'habituèrent aux couleurs et aux lumières, je commençai à reconnaître des visages dans la masse de corps : acteurs, footballeurs, politiciens, et même des hommes d'affaires très respectables que ce grand coincé de Matthew aurait été horrifié de trouver là. Je mémorisai soigneusement les identités pour y repenser plus tard. Et peut-être pour faire un peu de chantage quand j'aurais besoin d'argent.

L'armoire sur pattes revint, accompagnée des quatre membres fondateurs des Amants de Chelsea, qui fendaient la mêlée pantelante avec une grâce surnaturelle. Les gens s'écartaient sur leur passage sans jamais interrompre, ni même ralentir, leurs pratiques bizarres. Les quatre marchaient dans les airs et régnaient sur leur espace. Ils ne touchaient jamais rien que leurs compagnons. Leurs mains frôlaient sans cesse la chair nue des trois autres. Ils atterrirent doucement devant moi, et le videur retourna à la porte. Les quatre Amants d'origine : Dave et Annie, Stuart et Lenny. Deux hommes et deux femmes autrefois, mais aujourd'hui bien trop loin de l'humain pour cela. Ils étaient aussi inhumains, aussi différents, aussi *autres* que des êtres venus d'une dimension parallèle. Ils devaient avoir près de

soixante-dix ans, mais on leur en aurait donné vingt. D'une beauté de statue, minces, affamés, ils irradiaient une énergie surnaturelle et brûlaient d'un appétit qui ne venait pas de leur estomac.

Ils n'avaient pas changé depuis leur rencontre dans le Chelsea des *swinging sixties*, à l'époque où Londres dansait comme un pendule. Deux jeunes couples dans la ville, avides de nouvelles expériences. Un jour ils avaient trouvé quelque chose, ou bien quelque chose les avait trouvés, et plus jamais ils ne furent les mêmes. Ils ouvrirent leur premier club non loin de Carnaby Street, et ce qu'on y faisait choqua même les plus libérés de la génération libérée. Les Amants n'avaient jamais revu le soleil. Ils déplaçaient régulièrement leur club pour une nouvelle adresse connue des seuls *happy few*, en empruntant les chemins secrets enfouis loin sous les rues de Londres, furtifs parmi les ombres silencieuses des antiques arches romaines, là où les forces du mal se rassemblent par plaisir ou par intérêt. Nul ne toucha jamais les Amants de Chelsea. Même à l'époque, ils étaient beaucoup trop dangereux.

Debout devant moi, ils avaient la peau laiteuse, les lèvres violettes, les yeux comme de la neige compissée sous des cheveux incolores, et leurs sourires figés ne voulaient rien dire, rien du tout. Ils étaient entièrement nus, sans piercings ni tatouages, ornements indignes d'eux. Ils restaient en l'air devant moi, silencieux et tentateurs, et jamais je n'avais rien vu de plus ouvertement sexuel. Ils étaient votre première photo érotique, votre premier objet de désir, le premier garçon ou la première fille qui vous ait attiré, et votre premier amour brisé. Je les désirais et je les craignais, et Dieu seul sait ce que j'aurais fait si mon torse ne m'avait pas protégé du plus gros de leur influence.

Je connaissais les quatre noms mais ignorais qui était qui. Je pense que tout le monde l'a oublié. Eux aussi, sans doute. L'une des femmes prit la parole. Sa voix laissait penser qu'elle avait du feu dans l'âme et de la glace dans les veines. « Qu'êtes-vous venu chercher ? Où est votre plaisir ? »

Je dus m'éclaircir la gorge pour réussir à parler, et ma voix n'était pas aussi ferme que je l'aurais voulu. « J'ai besoin d'accéder à vos ordinateurs. J'ai besoin de certaines informations que vous êtes peut-être les seuls à détenir.

— Que proposez-vous en échange ? » demanda l'un des hommes. Sa voix était calme, gaie, sereine, et à peu près aussi humaine qu'une araignée. « D'autres informations, peut-être, ou bien de l'argent, ou encore votre semence ? Vous seriez surpris de voir tout ce que nous pouvons tirer de la semence humaine librement offerte.

— Des informations », me hâtai-je de répondre. J'avais la bouche sèche et les jambes tremblantes. « D'abord, la cachette secrète d'un

agent secret Drood, dans la banlieue de Londres. » Je leur donnai l'adresse du garage que je venais d'abandonner. « Ensuite, le nom du Drood qu'on vient de déclarer renégat, et qui se cache actuellement à Londres : Edwin. »

Tous quatre furent parcourus d'un frisson de délices à l'idée de mettre la main sur un Drood renégat, le premier depuis bien des années. Ils rebondissaient dans les airs avec un rire muet ; leur peau de craie scintillait. S'ils réussissaient à séduire et corrompre un renégat, à le rallier à leur cause, ils auraient accès à des secrets inestimables. Ils me dirent de les suivre et s'éloignèrent, toujours en lévitation. Ils se laissaient peu à peu redescendre jusqu'à fouler les corps toujours en mouvement ; je les suivis tant bien que mal. J'avais beau dérapier sur des chairs en sueur, je regardais droit devant moi : on ne peut pas passer son temps à s'excuser. Enfin, juste au centre de la salle, les Amants de Chelsea firent s'écarter les participants pour révéler un large orifice aux bords tout plissés. D'un geste, ils le firent se dilater sur des ténèbres et une odeur âcre comme un concentré de cannelle. Un par un, ils franchirent l'ouverture et disparurent dans le sous-sol. Je restai seul, hésitant. Finalement, je haussai les épaules et sautai à leur suite. Après tout, j'étais venu pour ça.

J'atterris dans un espace ultramoderne et brillamment éclairé, l'exact opposé de la salle du dessus. La pièce, circulaire, ne faisait guère plus de sept mètres de diamètre et débordait d'un matériel informatique de pointe. Mais les machines, ouvertes comme des fruits trop mûrs, exposaient leurs entrailles et avaient colonisé mur et plafond tel un lierre métallique. Elles retombaient même en stalactites de silicone. Ici, les ordinateurs, nourris par l'énergie sexuelle, étaient vivants, organiques ; ils pensaient et se reproduisaient. Les climatiseurs haletaient comme des poumons épuisés, et les moniteurs omniprésents évoquaient des yeux, des bouches, d'étranges orifices. Les Amants de Chelsea, réunis au milieu du tableau, m'interrogeaient du regard.

« On dit qu'il y a un traître chez les Drood. Dites-moi ce que vous savez là-dessus. »

Ils hochèrent la tête de concert, et l'un d'eux caressa une console informatique d'une main tendre et sensuelle. Je sentais de grosses gouttes de sueur perler à mon front. Les humains ordinaires, en théorie, ne devraient jamais côtoyer des créatures aussi étranges que ces quatre-là. Leur simple présence était nocive. Les ordinateurs bourdonnaient sans nous manifester aucun intérêt. Les Amants de Chelsea formaient un bloc uniforme et respiraient d'un même souffle. Ils m'observaient sans cligner des paupières. Une présence se formait peu à peu, une pression, un désir, un besoin, une nécessité physique...

« À quoi ça sert, tout ça ? Les Amants de Chelsea, le Kit Kat Club ? Le sexe tantrique et les ordinateurs ? C'est quoi, le but ?

— L'apocalypse », dit l'une des femmes. Les quatre sourires s'élargirent. « La vraie révolution sexuelle, enfin. Nous voulons bouleverser le monde, le mettre sens dessus dessous, grâce à la magie du sexe, des ordinateurs, grâce aux rituels et aux passions, à l'instinct et à la logique. Unir la chair et le silicone à un point inconcevable, et lâcher un tsunami sur la réalité fondamentale. Nous allons sexualiser l'univers. Faire de la vie et de la mort une nouvelle perversion, remplir le monde d'une passion et d'un désir qui n'auront jamais de fin. Une immense apocalypse sexuelle, joyeuse et extatique. L'orgasme de l'histoire humaine. La partouze suprême. Sensations infinies, plaisir éternel... Et tous, nous idolâtrerons la chair nouvelle, pour toujours et à jamais... »

Elle se tut lorsqu'un visage apparut sur tous les moniteurs. Les ordinateurs venaient de percer à jour l'identité du Drood renégat : moi. Ma tête s'affichait partout, et en dessous, mon véritable nom. La famille avait révélé mon identité au monde entier. Les Amants se retournèrent d'un bloc pour me faire face. Ils ne souriaient plus. Ils tendirent tous une main vers moi, et le désir me cogna comme un poing. Je criais et me tordais sous la brûlure de la passion, comme dans les cauchemars qu'on fait quand la fièvre monte et fait bouillir le sang et le cerveau. Je voulais m'approcher d'eux, à quatre pattes si nécessaire, et de ma chair rendre hommage à leur chair. J'aurais supplié, j'aurais accepté la mort pour qu'ils me touchent, pour qu'ils se donnent à moi...

Mais le Drood en moi gardait assez de discipline et de fierté pour leur résister, juste assez pour subvocaliser les Mots qui activaient mon armure. En un instant je fus doré, superbe, protégé de toutes les agressions. Je partis en arrière, trébuchant, car j'étais de nouveau moi-même, comme un homme qui recule en se réveillant au bord d'une falaise. À la vue d'une armure Drood, les Amants de Chelsea crièrent à l'unisson, d'une voix atroce emplie de rage. Je bondis de toute la force de mes jambes d'or, retraversai l'orifice au plafond et me retrouvai au beau milieu du Kit Kat Club.

Quand je fis irruption dans la caverne de chair, les gens s'écartèrent de moi, un hurlement aux lèvres. J'avais cassé l'ambiance – ou les Amants eux-mêmes s'en étaient-ils chargés ? Je piquai un sprint pour gagner la porte tandis que, obéissant à un signal imperceptible, tous les participants se ruaient sur moi pour m'attaquer à coups de poing et de pied, que je ne sentais pas à travers mon armure. Des gens nus comme des vers m'agrippaient bras et jambes pour me jeter au sol. Je courus de plus belle en repoussant mes

assaillants. Personne ne parvint à me ralentir. Sans arrêt des mains venaient me saisir, sans arrêt une muraille de corps nus me bloquait le passage, mais j'avancais en me retenant de contre-attaquer malgré ce que me hurlait mon instinct. En armure, j'aurais pu tuer tout le monde ici, et je ne le voulais pas. Contrairement à une bonne partie de ma famille, je tenais à épargner les témoins (relativement) innocents.

La porte était droit devant moi. L'énorme videur tenta de me retenir. Ses mains de portefaix s'ouvraient et se refermaient convulsivement. D'un seul coup de poing je le fis tomber à la renverse dans une gerbe de sang, et il fut piétiné par la horde autour de nous. L'air crépitait de forces étranges, de magie sexuelle, d'énergie électronique venue du sous-sol, qui rôdaient tout contre mon armure en cherchant à la traverser. Partout, des visages hurlants, des hommes paniqués qui s'accrochaient à moi, m'emprisonnaient les jambes, bondissaient du plafond pour porter d'inutiles coups à ma tête d'or. Des créatures nues et luisantes se pressaient autour de moi et me ralentissaient sous leur masse.

Je récupérai, sous mon armure, mon pistolet à aiguilles. Il ne m'avait pas quitté. En théorie, j'aurais dû le rendre à l'armurier, mais dans l'affolement l'occasion ne s'en était pas présentée. Il ne contenait plus que quelques aiguilles. Je visai une veine sur le mur le plus proche et y projetai un éclat d'eau bénite gelée. La caverne tout entière se mit à trembler en un immense séisme charnel. Tous les participants portèrent les mains à leurs tempes avant de s'écrouler dans un chœur de hurlements atroces. Dans les convulsions des murs, plus personne ne s'intéressait à moi. Je m'élançai vers la porte.

Je l'ouvris brutalement et le soleil entra. Les cris redoublèrent, de peur autant que de colère. Je pivotai sur mes talons. La situation empirait : les murs se desséchaient, se zébraient de fissures, la magie se dissipait avec l'énergie sexuelle et laissait retomber les couples en lévitation. Hommes et femmes criaient, pleuraient, s'en prenaient les uns aux autres. J'avais vraiment cassé l'ambiance. Parfait. D'accord, je n'avais rien appris d'utile, mais au moins le milieu allait vite être mis au courant : même si je ne disposais plus du soutien de ma famille, je représentais toujours une force avec laquelle il fallait compter.

Rêve un peu à ma santé

J

e repris le métro jusqu'à Leicester Square. Dans le wagon, personne ne vint s'asseoir à côté de moi, et des gens se levèrent même pour s'écarter autant que possible. Je mis un moment à comprendre que j'étais imprégné de l'odeur musquée du Kit Kat Club. Cela dit, plusieurs femmes m'adressèrent des sourires. Quelques hommes également. Après avoir émergé à l'air libre, je pris St Martin's Lane. La nuit était tombée, et les Londoniens étaient de sortie en groupes bavards. Je suppose que le parfum du musc se dissipait, parce que nul ne m'accorda la moindre attention. Ça faisait du bien d'être de nouveau transparent.

Le quartier de St Martin's Lane est agréable : théâtres, restaurants, jolis magasins et boutiques tentantes. Très civilisé. Plus bas dans la rue incurvée, j'arrivai à la seconde adresse de ma liste : le repaire secret des Modificateurs. Discrets et plus dangereux que quiconque, ils posaient tellement de problèmes qu'on ne m'avait jamais laissé m'approcher d'eux, alors qu'ils se planquaient en plein dans mon secteur. Ils dépendaient directement d'un groupe d'action spécialisé, et la famille m'avait clairement ordonné de ne pas m'en mêler.

Mais rien n'est immuable.

Les Modificateurs œuvraient dans les coulisses de la réalité pour en altérer quelques détails par-ci par-là, en fonction de ce qui les arrangeait. Il existait toute une équipe de Drood dont le boulot consistait à repérer ces altérations et remettre les choses en l'état. On supposait que nous devions gagner, tout simplement parce que les

Modificateurs n'étaient pas encore les maîtres du monde. Enfin, *a priori*.

De l'extérieur, l'immeuble n'avait rien de particulier. Il appartenait à une rangée de bâtiments récents tout en pierre blanche et larges fenêtres, mais quelque chose en lui donnait la chair de poule et faisait passer l'envie de traîner dans le coin. Inconsciemment, en passant devant, les gens pressaient le pas et baissaient les yeux. Planté devant l'entrée, je pris un moment pour réfléchir. Les agents de terrain apprennent à se fier à leur instinct ; et là, tout en moi me criait de me barrer le plus vite possible. Rester là me mettait... mal à l'aise, comme si mon corps et mon âme se voyaient menacés. Comme si, à l'intérieur, je risquais d'assister à des scènes insupportables, de découvrir des abominations. Malgré la protection apportée par mon torque, j'avais besoin de toute ma volonté pour tenir bon.

Je fixai le bâtiment en refusant de détourner le regard ; bientôt, les détails se mirent à couler, à se dissiper, comme la surface d'un tableau en train de fondre. Il me semblait qu'une couche superficielle était en train de s'évanouir pour laisser entrevoir la véritable image cachée dessous. Je l'avais lu dans les rapports familiaux : le QG des Modificateurs était protégé par un sort d'incertitude. Il fallait être convaincu que ce qu'on avait sous les yeux était bien là, sinon... ça n'y était pas. Question de discipline intellectuelle. Ma force de volonté aurait beaucoup surpris certains de mes cousins, qui aimaient faire remarquer en classe que j'en étais dépourvu.

Plus je me concentrais, plus l'immeuble de bureaux devant moi se dissipait comme un souvenir pour laisser transparaître le bâtiment réel : la large façade de plâtre et de bois d'une vieille église dotée d'un portail en ogive et de vitraux médiévaux. Elle était moitié moins haute que les bâtiments modernes qui la flanquaient, mais dégageait une impression de force et de solidité étrangement rassurante. Mon instinct n'était pas entièrement apaisé, mais je n'étais plus tenté de partir en courant. J'allai frapper à la porte comme si ma présence était naturelle.

Quand on a affaire à des gens qui passent leur temps à modifier la réalité, il est assez peu utile de viser la discrétion. Ils s'attendaient sûrement à ma visite avant que je n'y pense moi-même. Je ne comptais d'ailleurs pas recourir à la force : il y avait tout de même des limites à ce dont mon armure était capable. Au moment où la porte s'ouvrit, je me promis de faire preuve d'une politesse irréprochable et de me montrer aussi raisonnable que possible. Et puis d'être tout sourire. Et de prendre mes jambes à mon cou si mes vêtements se mettaient à changer de couleur.

Sur le seuil se tenait un type à l'air aimable, ordinaire et rassurant, qui portait un bleu de travail négligé. Il devait avoir mon

âge et n'enleva pas la cigarette qu'il avait au coin des lèvres pour me dire en souriant :

« Bonjour, chef. Vous cherchez les Modificateurs, pas vrai ? Bien, bien. Moi, c'est Bert. C'est moi qui fais tout le vrai boulot, ici, pendant que les autres sauvent le monde. Faut bien que quelqu'un entretienne la plomberie et passe la serpillière quand il y a une fuite. Une tasse de thé, ça vous dit ? La bouilloire est allumée... Bon, comme vous voudrez. J'aurai proposé. Entrez, entrez... Alors, comme ça, vous êtes le nouveau renégat ? Edwin Drood ? Enchanté. Je vous voyais un peu plus grand... Enfin bon. Et vous venez chercher asile ?

— Les nouvelles vont vite », glissai-je d'un ton sec dès que je pus en placer une. J'entrai, et Bert referma la porte. J'ouvris grand les oreilles mais ne l'entendis pas tourner la clé. L'intérieur était typique d'une vieille église, un peu déprimant malgré la lumière colorée qui tombait des vitraux. Mais il n'y avait ni bancs ni autel, et les seuls symboles religieux étaient gravés à même la pierre des murs. Visiblement, cet endroit ne servait plus de lieu de culte depuis bien longtemps.

« Oh, nous sommes toujours au courant de ce qui se passe, dit Bert avec un grand sourire. Nous l'apprenons à l'instant même où ça se produit, et parfois avec plusieurs mois d'avance. J'ai toujours dit que nous pourrions gagner des fortunes en lançant un magazine *people* – un truc très classe, hein, rien de vulgaire ! – mais je n'arrive jamais à faire inscrire la proposition à l'ordre du jour des réunions. Les autres n'ont pas les pieds sur terre. Vous voulez vous joindre à nous, pas vrai, Edwin ? Vous n'auriez pas tort : ici, nous faisons un travail très important, quand nous ne sommes pas occupés à nous disputer sur le concept de “point de divergence” ou sur le sens dans lequel il convient d'infléchir la course de l'histoire. Franchement, qui est assez bête pour croire que la Seconde Guerre mondiale aurait pu être évitée si on avait rendu à Hitler son testicule manquant ? Bon, je vous propose un truc, chef : vous venez avec moi et je vous fais visiter en attendant que les autres rappellent. Ça vous va ?

— Mais, les autres, ça ne les dérangera pas qu'on commence sans eux ? » J'essayais d'être prudent. Je ne savais pas à quoi je m'étais attendu en débarquant, mais sûrement pas à Bert.

« Bien sûr que non ! Vous étiez attendu, chef. Nous étions tous impatients que vous veniez nous voir. Tout ce que nous pourrions faire avec un Drood dans nos rangs ! Et, pour être honnête, un peu de sang neuf ne nous ferait pas de mal. En plus, vous êtes un homme d'action, pas un de ces types qui restent assis dans un fauteuil à parler de ce qu'il faudrait faire... Ça nous changerait. Croyez-moi, nous serions déjà les maîtres du monde si les types du comité se sortaient les doigts du cul une fois de temps en temps. »

Il partit vers le fond de l'église, les mains enfouies dans les poches de sa combinaison et toujours la cigarette au bec. Je le suivis en guettant du coin de l'œil une attaque surprise ou une transformation de la réalité, mais tout semblait paisible.

« Et donc, demandai-je d'un air détaché, quel est ce travail important dont vous parliez, Bert ?

— Nous triomphons du Diable, jour après jour. » Pour la première fois il semblait parfaitement sérieux. « C'est lui qui règne sur le monde, vous savez. Pas Dieu. Lui, ça fait des éternités qu'il ne dirige plus rien. Le monde n'était pas censé tourner ainsi. C'est devenu un vrai foutoir. À la base, nous devons vivre au paradis. Mais quelque chose s'est produit, et depuis lors l'humanité sert de joujou au Diable. Le salaud ! Il nous ment, nous pousse au désespoir, nous torture à chaque seconde à coups de faux espoirs, d'ambitions déçues et de coups du sort. Pourquoi les gens honnêtes sont-ils si malheureux ? Pourquoi les méchants gagnent-ils toujours ? Parce que ça fait plaisir au grand chef, tiens ! Il a transformé notre monde en véritable enfer, rien que pour s'amuser. On dit que le plus grand piège du Diable, ç'a été de nous faire croire que l'amour existe...

— Oh. »

Je ne trouvais rien d'autre à dire, à part peut-être : *C'était vraiment une bonne idée d'arrêter les antidépresseurs aussi brutalement ?*

« Mais, par petites touches, nous transformons le monde créé par le démon, reprit Bert tout guilleret. Nous réécrivons la réalité, nous la rendons plus belle et plus juste. Nous nous réapproprions le monde, pouce par pouce, pour en faire un séjour d'harmonie. Nous retournons chez nous, au paradis. C'est la raison pour laquelle nos fondateurs ont choisi une église pour quartier général. Des siècles de foi et de sainteté, ça nous aide à échapper au regard du Diable.

— Mais alors, il n'a pas toujours été le maître du monde ? demandai-je prudemment. Jadis, c'était Dieu ?

— Oh, oui ! Apparemment, c'est quand le Diable a réussi à persuader les Romains de crucifier Jésus qu'il a pu usurper le pouvoir. Le Fils de Dieu n'était pas censé mourir ! Il aurait dû rester parmi nous pour toujours afin de nous apprendre à mener des vies justes. Mais il est mort, et le Diable a volé la Création au Créateur. Et depuis, c'est cet enfoiré qui nous tient entre ses griffes. Planqué dans ses salles de torture, il gâche la vie de tout le monde et se marre doucement. C'est par là, chef. Attention à la marche. »

Bert me fit passer par le fond de l'église pour accéder à une vaste antichambre occupée par une foule d'hommes et de femmes assis autour de longues tables. Tous portaient des robes à capuche rouge vif. Ils lisaient des journaux, des livres, des magazines, ou tapaient des notes sur leur ordinateur portable. Quelques-uns levèrent les yeux

pour saluer Bert de la tête avant de se remettre au travail. Les murs disparaissaient jusqu'au plafond sous des rayonnages de livres et de magazines reliés.

« C'est d'ici que nous étudions le monde, expliqua Bert avec fierté. Les médias, les livres d'histoire, tout ce qui s'écrit. Il y a une autre pièce d'où nous regardons toutes les chaînes d'info, vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Ceux qui y travaillent, il faut les remplacer régulièrement, sinon ils deviennent paranoïaques et on se retrouve avec un schisme sur les bras. Bien sûr, nous disposons aussi d'un vaste réseau d'informateurs au sein des gouvernements, des organisations religieuses, des grandes entreprises, qui nous permet de savoir ce qui se passe réellement dans le monde. Si vous saviez ce que prépare Bill Gates, vous en mouilleriez votre froc. Nous sommes toujours à l'affût du point focal, du facteur décisif qui permettra, par une chiquenaude sur un petit domino, de tout faire basculer. Allez, allez, suivez-moi, il nous reste beaucoup à voir. »

Il me fit descendre un long escalier en colimaçon dont les marches de bois gémissaient de façon inquiétante, et qui finit par déboucher sur une salle aux murs de pierre et au plafond bas, profondément enfouie sous l'église. Elle était occupée par des cuves de produits chimiques bouillonnants, presque aussi hautes que moi et nettement plus larges. Des liquides aux couleurs criardes en jaillissaient pour emplir des kilomètres de tuyaux fixés aux murs et au plafond. Il y avait des jauges, des valves, des volants et un système de filtration assez rudimentaire. J'avais déjà eu sous les yeux des alambics plus complexes que cette pièce tout entière. Bert courait en tous sens pour tripoter le matériel, tourner une valve par-ci et ajuster un volant par-là. Il tapota une jauge, en consulta le cadran et, tout fier, se tourna vers moi.

« Les réglages sont très délicats, précisa-t-il en caressant une cuve. Ils nécessitent une surveillance constante. Ce sont les fondateurs qui ont installé tout ça voilà bien des années, et ils refusent que j'y change quoi que ce soit. Alors qu'ils sont bien trop intellos pour descendre mettre les mains dans le cambouis. Remarquez, je n'ai aucune envie qu'ils viennent fourrer leur nez ici maintenant que j'ai tout réglé au petit poil. »

Il me regarda en attendant une réponse, mais comme je ne trouvais aucun commentaire à faire sur ses chers réglages, je me rabattis sur quelque chose qui me tracassait depuis un moment.

« Mais si la foi accumulée dans l'église suffit à vous protéger du Diable, pourquoi rajouter un sort d'incertitude ? »

Visiblement, je venais de le décevoir, mais Bert répondit vaillamment. « À proprement parler, il ne s'agit pas d'un sort... plutôt d'un effet secondaire. C'est à cause du Roi Rouge dans la chambre à

rêver. Enfin, le professeur Redmond, comme il s'appelait avant. On l'appelle "Roi Rouge" à cause du personnage dans *De l'autre côté du miroir*. Vous vous rappelez ? Celui qui dort profondément, et que les gens ont peur de réveiller parce qu'ils pensent qu'il rêve le monde et ce qu'il y a dedans. Et donc, s'il se réveillait, tout cesserait d'exister. Vous voulez faire sa connaissance ? Normalement, on ne le montre pas aux visiteurs, mais vous, c'est particulier, pas vrai ? »

J'essayais désespérément de trouver une réponse lorsqu'un homme et une femme d'âge moyen firent leur apparition à l'autre extrémité de la cave. Ils portaient la robe rouge de rigueur. Leur long visage ascétique arborait une expression sévère. Bert les salua de la tête en montrant bien qu'il n'était pas intimidé.

« Merci, Bert, dit l'homme. Nous allons prendre le relais. » Il me sourit froidement. « Je suis le frère Nathaniel, et voici sœur Eliza. Bienvenue chez les Modificateurs, Edwin Drood. »

Je les saluai sans chaleur excessive. Je n'aimais pas leurs yeux : ils avaient une expression étrange de certitude absolue, de concentration inhumaine et calculatrice. Des yeux de fanatiques.

« Je suis venu chercher des réponses.

— Comme nous tous, dit Nathaniel. Je vous en prie, posez-nous toutes les questions que vous voudrez. Nous ne vous cacherons rien. Bert, il vient d'y avoir une fuite dans le système secondaire. Si vous voulez bien...

— Ça va, ça va, je vais nettoyer vos saletés pendant que vous lui faites le petit speech de bienvenue. » Il me sourit aimablement. « Amusez-vous bien avec le Roi Rouge, et avec ses rêves.

Mais après, n'allez pas faire des cauchemars ! » Il s'en fut sur un dernier clin d'œil.

« Bert est quelqu'un de merveilleux, dit Nathaniel, et ce qu'il nous apporte est inestimable. Je ne le lui dirai jamais en face, il risquerait de demander une augmentation. Bon, Edwin, écoutez : sœur Eliza et moi dirigeons cette fondation, ou à peu près. Nous préférons nous regarder comme une coopérative. Ne vous étonnez pas qu'Eliza se taise : elle n'a plus de langue. Parfois, nos petites interventions ont des conséquences imprévisibles...

— Bert m'a parlé de membres fondateurs, fis-je remarquer juste pour dire quelque chose.

— Oui, c'est nous. Nous étions six au départ, mais maintenant nous sommes sept. Un autre petit effet secondaire. »

J'essayai une autre question dans l'espoir d'obtenir pour une fois une réponse carrée : « Et combien de membres comptent les Modificateurs ?

— Davantage que vous ne le croyez, répondit Nathaniel avec un sourire figé. Et davantage que votre famille ne le croit. Vous seriez

étonné, Edwin. Nous ne cessons de croître à mesure que nous faisons comprendre aux gens la terrible réalité. Nous sommes à proprement parler l'armée du salut, en croisade contre le Diable et ses œuvres. Bert vous a expliqué tout ça, n'est-ce pas ? Parfait, parfait... Je pense que le moment est venu de vous présenter le cœur de nos efforts, notre Roi Rouge, le professeur Redmond. Nous sommes tous très fiers de lui. Par ici, je vous prie...

— Mais je suis venu vous poser des questions. À propos de ma famille, et de la raison pour laquelle on m'a déclaré renégat...

— Oui, bien sûr, mais chaque chose en son temps. Vous ne pourrez pas vraiment prendre la mesure de notre œuvre avant d'avoir rencontré le Roi Rouge. »

Avec sœur Eliza la silencieuse, il me guida poliment mais fermement dans le labyrinthe de cuves et de canalisations jusqu'à une porte à l'autre bout de la salle et un long corridor de pierre qui descendait en pente douce. Contre les murs, de gros tuyaux palpaient doucement, et du plafond pendaient des ampoules nues. La descente se prolongea, au point que je ne me rendais plus compte de la profondeur que nous avions atteinte sous les rues de Londres. L'air froid était chargé d'humidité, et les murs ruisselaient.

« Il n'y a aucune protection, ici ? » demandai-je pour rompre le silence.

Nathanial haussa les épaules. « L'effet d'incertitude garde la canaille à l'écart, l'église nous dissimule aux yeux du diable et de ses disciples. Et le Roi Rouge rêve qu'il est en sécurité, donc il ne court aucun danger.

— Mais comment ça marche ? repris-je, effaré. Toutes ces modifications ?

— C'est vraiment très simple, répondit Nathanial sur le ton satisfait qui annonce que ça sera très compliqué. Le Roi Rouge dort. Il rêve en permanence. Et, pendant qu'il rêve, il est capable de voir les coulisses de la réalité. La vraie nature des choses, la façon dont tout s'organise. Nous, nous influons sur ses rêves et le persuadons d'effectuer de petits changements. Les altérations qu'il apporte là-bas transforment l'agencement du monde réel. Nous ne touchons qu'à des détails, jamais à des choses importantes, même si c'est très tentant. Sinon, nous risquerions d'attirer l'attention de... Vous-savez-qui. Entre nous, je me demande souvent ce que le professeur voit en rêve. Nous devons nous contenter d'imaginer, et de lui glisser des suggestions au creux de l'oreille. Il faut être prudent, d'ailleurs, et très précis. Vous saviez qu'autrefois il y avait des pyramides en Écosse ? Eh oui ! Elles étaient même très touristiques. Mais le Roi Rouge a rêvé qu'elles n'avaient jamais existé et, depuis, elles ont disparu. Nous sommes les seuls à nous en souvenir. Votre famille n'a rien remarqué, et je trouve

cela fort regrettable... Enfin, quoi qu'il en soit, tous ces petits changements finissent par porter leurs fruits, quand votre famille ne vient pas s'en mêler. Nous sommes enchantés que vous ayez décidé de vous joindre à nous, Edwin.

— Mais je n'ai encore rien décidé !

— Ça viendra. Oui, ça viendra. »

Sœur Eliza gloussa tout à coup. Le bruit qu'elle émettait, sans langue, était laid et assez perturbant. Même Nathaniel fit la grimace. Le couloir tourna brusquement et déboucha sur une petite salle de pierre d'à peine quatre mètres de diamètre. Il y régnait une pénombre reposante. Au mur, des fresques maladroites représentaient un ciel nocturne piqué d'étoiles en tourbillons et traversé par les différentes phases de la lune. Au centre de la pièce, sur un piédestal de marbre, reposait une tête humaine entourée d'une dentelle de fils électriques. Le visage était celui d'un homme d'âge mûr aux traits fatigués. Vu le vilain moignon qui lui servait de cou, la décollation n'avait pas été pratiquée par un spécialiste. Quelqu'un avait posé une couronne de laurier sur le front ridé. La tête ne respirait pas, mais sous les paupières fermées les yeux bougeaient au rythme vif du sommeil paradoxal. Au sol, tout autour du piédestal, on avait dessiné un pentacle traditionnel avec une rigueur mathématique, puis une série de cercles cérémoniels ornés de pictogrammes venus d'une bonne demi-douzaine de civilisations oubliées. Un travail soigné.

Nathaniel, d'un geste, m'invita à contourner le piédestal. Là, je découvris d'épais tubes de caoutchouc fichés dans l'arrière du crâne, qui retombaient au sol et suivaient le corridor, sans doute jusqu'aux cuves chimiques. Je me penchai pour mieux les voir et fronçai le nez devant les trous pratiqués dans la boîte crânienne. Ce n'était pas l'œuvre d'un chirurgien. On s'était contenté de percer la paroi osseuse pour planter des tuyaux dans le cerveau à nu. Je retournai examiner le visage. Il n'avait l'air ni heureux ni malheureux. Seuls les mouvements des yeux indiquaient qu'il était en vie.

« Pourquoi seulement la tête ? finis-je par demander.

— Eh bien, au fond, nous n'avions pas vraiment besoin du reste, et garder tout un corps en vie aurait considérablement augmenté notre budget. Au départ, nous n'étions qu'une toute petite structure : le professeur et ses six meilleurs étudiants. Les tuyaux assurent l'entretien du cerveau, et les fils électriques envoient un courant de faible intensité dans ses lobes frontaux, afin qu'il reste plongé dans ses rêves. Nous injectons dans les tuyaux des conservateurs et tous les produits nécessaires. Rien ne s'oppose à ce qu'il vive éternellement. Ah, mais nous ne vous avons pas encore parlé des produits chimiques, si ? Comme le prônent les théories du professeur lui-même, nous lui fournissons un puissant cocktail de toutes les drogues psychotropes :

du LSD au datura en passant par le taduki. Cela lui stimule le cerveau ; ainsi, dans ses rêves, il peut défoncer les portes de la perception et voir ce qui se trouve au-delà.

— Qui était-il, à l'origine ? Comment en est-il arrivé là ?

— Au départ, l'idée était de lui, répondit Nathaniel en se rengorgeant. À l'époque, c'était notre professeur, à la Thames University. Un esprit absolument remarquable. Il est devenu notre mentor, notre guide. Ses cours nous fascinaient : drogues shamaniques, sommeil paradoxal, et comment combiner les deux pour accéder à d'autres niveaux de réalité. Il nous expliquait aussi que le résultat d'une expérience peut être modifié par l'intention à l'œuvre dans l'esprit de celui qui la conduit. Nous n'avons pas eu grand mérite à suivre ses idées jusqu'à leur conclusion logique.

» Pourtant, il s'est montré fort surpris lorsque nous, ses six étudiants préférés, sommes allés le voir pour lui annoncer que ses théories débouchaient sur une solution concrète à tous les problèmes de l'humanité. Et encore plus surpris quand nous l'avons amené ici même pour lui montrer ce que nous avions préparé, et lui accorder l'honneur de devenir le Roi Rouge. L'homme qui allait changer le monde et nous permettre d'échapper au diable. À vrai dire, quand nous lui avons précisé nos intentions, il a très mal réagi. Il a même éclaté en sanglots quand nous l'avons allongé devant la scie.

» Mais c'est de l'histoire ancienne. Depuis, il dort sans interruption et fait un excellent travail. Plus on dort longtemps, comprenez-vous, plus les rêves sont profonds, et plus les drogues sont efficaces. Aujourd'hui, ses rêves sont très puissants. Je sais qu'il serait tellement fier de voir ce qu'il nous a aidés à accomplir...

— Je n'en suis pas si sûr, coupai-je. Après ce que vous lui avez fait subir, si jamais il se réveille, pour vous c'est la fin du monde.

— Vous ne le connaissez pas ! Nous, si. Il comprendrait. Il nous a souvent répété qu'il était de notre devoir de changer le monde, et que nous devons être prêts à tout sacrifier pour la cause. Nous lui avons obéi : nous l'avons sacrifié. Vous savez, nous sommes toujours en train de réfléchir à la signification de tout ceci. Nous ne restons pas assis sur nos lauriers, ah non ! Parfois je me demande si le monde entier n'est pas qu'un rêve. Le rêve du Diable. Ça expliquerait que le professeur puisse y accéder pour le modifier. Si c'est bien le cas, nous devons faire extrêmement attention de ne pas déranger le Diable, parce que s'il se réveillait...

— Bon, ça suffit. Vous êtes complètement dingues. Vous n'êtes sûrs de rien, c'est bien ça ? Tout ça, c'est des théories, des suppositions, une philosophie piquée à droite, à gauche, et mal digérée. »

Nathaniel se drapa dans sa dignité. « Nous apprenons sur le tas.

Tout vaut mieux que le monde dans lequel on nous force à vivre. C'est pour cela que vous devez vous joindre à nous, Edwin : nous ne sommes pas des affreux méchants, contrairement à ce que prétend votre famille. Nous sommes les gentils. Nous sommes le dernier espoir de l'humanité.

— Je ne crois pas, non. J'ai lu les rapports de ma famille sur ce que vous avez fait ou tenté de faire jusqu'ici. Les changements que vous avez essayé d'apporter. Tous, absolument tous, visaient à refaire le monde à votre image. Pas à l'image de Dieu. Vous agissez en fonction de vos croyances, de vos désirs, de vos besoins. Vous voulez apporter puissance et autorité aux Modificateurs, vous voulez vous faire obéir de l'humanité.

— Bien sûr ! Ainsi, nous pourrions apporter de vraies transformations. Des transformations permanentes.

— Vos rêves sont si petits. Si mesquins. Pas étonnant que vous n'ayez rien accompli d'important. Jamais je ne rejoindrai vos rangs.

— Bien sûr que si, dit Nathaniel. D'ailleurs, c'est déjà fait. Pendant que vous bavardiez avec Bert, nous étions ici même à chuchoter dans l'oreille du professeur, qui a rêvé et opéré quelques changements si progressifs que vous n'avez rien senti. Vous êtes des nôtres, Edwin. Vous avez toujours été des nôtres. »

Je baissai les yeux : je portais une longue robe rouge, comme Nathaniel. Comme sœur Eliza. Évidemment. Je la mettais toujours quand je venais rendre visite à mes amis Modificateurs. Je travaillais pour eux depuis des années. Depuis mon arrivée à Londres. J'étais leur taupe chez les Drood. Comme ça faisait du bien de me retrouver parmi eux, avec ma robe si familière, dans cette église si familière. Je souris à Nathaniel et Eliza. Ils me rendirent mon sourire. C'était si bon d'être chez soi.

La seule chose qui ne collait pas vraiment... c'était ma montre. Je l'observai d'un œil bovin. Quelque chose me tracassait. Nathaniel me parlait, mais je n'écoutais pas. Cette montre-bracelet, c'était important, elle avait quelque chose... de particulier, quelque chose que je devais me rappeler. À mon cou, le torse brûlait d'une chaleur froide ; il cherchait sans doute à me protéger, mais de quoi ? Du bout des doigts, je caressai ma montre sans faire attention à Nathaniel qui s'énervait de plus en plus. Cette montre, l'armurier me l'avait donnée avant que je reparte du manoir. La montre inverseuse, qui remontait le temps...

J'appuyai sur le bouton. Le temps s'arrêta et repartit en marche arrière. La lumière et le son entamèrent un tourbillon pénible pendant que la montre me ramenait à l'instant où Nathaniel s'apprêtait à me parler du changement. Alors, face à un avenir encore fluide et malléable, je dégainai mon Colt et visai le professeur Redmond entre

les sourcils.

La balle lui transperça le crâne en projetant des fragments de tuyaux et de cervelle. Ses yeux s'ouvrirent d'un coup. Pour la première fois depuis bien des années, le Roi Rouge était éveillé. Sa bouche s'ouvrit sur un hurlement muet plein de rage et d'horreur. Son expression le prouvait : il savait ce qu'on lui avait infligé, ce qu'on avait fait de lui. Et durant les derniers instants d'une vie artificiellement prolongée, le professeur fit appel à un pouvoir tiré d'un lieu inconcevable pour défaire tout ce qu'on avait fait en son nom. Ses yeux furieux se posèrent sur le frère Nathaniel, et celui-ci disparut. Il n'existait plus, n'avait jamais existé. Jamais été réel. Sœur Eliza tenta de s'enfuir, mais le professeur la regarda et elle disparut à son tour.

Je fonçais déjà vers la porte quand la salle commença à se désagréger. Sous leurs fresques nocturnes, les murs devinrent transparents puis s'évanouirent. Talonné par une vague de pouvoir jaillie du professeur, je m'élançai dans le long couloir. Il y avait quelque chose derrière moi, mais je n'osais pas me retourner. Je déboulai dans la salle des cuves et tombai sur Bert qui, stupéfait, regardait autour de lui. Il poussa un cri en voyant le décor commencer à disparaître ; moi, j'étais déjà engagé dans l'escalier en colimaçon. Derrière moi, la voix de Bert s'éteignit brusquement.

Les marches de bois se faisaient de plus en plus molles sous mes pieds, mais je réussis à gagner la surface, pantelant. Je n'avais pas le temps d'allumer mon armure, et d'ailleurs je ne la pensais pas capable de me protéger contre la fureur du professeur Redmond. Je courus à toutes jambes, traversai la bibliothèque et fis irruption dans l'église. Les vitraux médiévaux, déjà, s'étaient transformés en fenêtres ordinaires. Les murs eux aussi perdaient de leur substance, laissant deviner en dessous des choses trop terribles pour l'œil. Le sol était sillonné de crevasses que je dus franchir d'un bond pour gagner la porte.

Je la défonçai et me retrouvai dehors, le souffle coupé. Enfin, je pivotai pour regarder derrière moi. L'église avait disparu. Il ne restait qu'un trou entre deux immeubles modernes, comme une dent arrachée. Les Modificateurs avaient disparu. N'avaient jamais existé. Le Roi Rouge avait fini par sortir de son long sommeil. De très mauvaise humeur.

Tant pis pour l'Intermédiaire

M

a visite suivante m'envoya à Shaftesbury Avenue, en plein cœur de Londres. J'y cherchais l'Intermédiaire, une légende du milieu. Shaftesbury Avenue, très longue, n'est pas homogène. D'un côté, restaurants chic, palaces et théâtres connus et respectés. (C'est triste à dire, mais sur l'un de ces vénérables établissements une bannière annonçait le prochain spectacle : *TrashTV, l'opéra sur glace !* Consternant... mais tout est bon pour appâter le touriste.) De l'autre, bistros minables, échoppes de bookmakers et petits sex-shops équipés de cabines privées au premier étage ; de ces établissements où une carte collée à la porte annonce que l'adorable Vera est disponible. Ce que la carte oublie de préciser, c'est que plusieurs adorables Vera font les trois huit, et que c'est la raison pour laquelle le lit n'est jamais froid. Et puis, au sous-sol, des hôteses couvertes de plus de maquillage que de tissu vous poussent à commander du « champagne » hors de prix en échange de leur compagnie. Même s'il n'y a plus que les touristes étrangers pour s'y laisser prendre.

Je n'avais jamais rencontré l'Intermédiaire, mais tout le monde savait qu'on pouvait le trouver pile au milieu de Shaftesbury Avenue, à l'endroit où le classe et le sordide se rencontrent et se mêlent en une décadence exquise. J'étais à peu près convaincu que l'Intermédiaire détiendrait des informations utiles ; je n'aurais qu'à réussir à le faire parler. Il tramait dans le milieu depuis les années 1960 et connaissait tout le monde, les gentils, les méchants et les un-peu-des-deux. Son grand talent, sa vraie passion, était de réunir des gens qui pouvaient être utiles les uns aux autres. Que vous prépariez le casse du siècle,

une conspiration secrète ou simplement un putsch à l'échelle de la planète, l'Intermédiaire pouvait vous mettre en contact avec tous les spécialistes nécessaires, organiser des rencontres, constituer une bonne équipe, voire livrer un assassinat clés en main. Il suffisait de payer. Lui ne s'était jamais sali les mains, et ne courait jamais que le minimum de risques. Quoi qu'il advienne, il y aurait toujours bien assez de fusibles pour qu'il soit impossible de remonter jusqu'à lui. On disait qu'après toutes ces années de labeur l'Intermédiaire était si riche qu'il ne travaillait plus pour l'argent mais pour le frisson.

On peut trouver l'Intermédiaire dans un restaurant thaï minable qui, de l'extérieur, a l'air ignoble et repoussant : seul un touriste naïf ou désespéré oserait l'essayer, au point que les caractères thaïs au-dessus de la porte, me suis-je laissé dire, signifient : « Barre-toi, étranger, et cesse de nous fixer avec tes yeux de crétin dégénéré. » Entre les mouches mortes qui constellaient la vitrine et les menus indéchiffrables, je réussis à glisser un œil à l'intérieur : comme de bien entendu, le restaurant était désert alors que, vu l'heure, on aurait dû être en plein coup de feu. Les tables en formica branlantes, les chaises en plastique cradingues et le lino étaient innommables. J'avais la conviction que, si quelqu'un se montrait assez courageux ou assez stupide pour entrer là-dedans, ce qu'on lui servirait n'aurait aucun rapport avec sa commande et que, s'il faisait mine de le manger, les employés se presseraient à la porte des cuisines avec force coups de coudes et gloussements. « Eh, regardez, il va vraiment se coller ce truc dans la bouche ! »

Ce resto n'est pas censé accueillir des clients. Ce n'est qu'une façade pour l'Intermédiaire. Même les serveurs se font livrer des plateaux-repas.

Je rentrai la tête dans les épaules afin de dissimuler un peu mon visage, ouvris brusquement la porte et entrai d'un pas décidé. Je gagnai la porte du fond sous les yeux des employés qui, trop stupéfaits pour m'arrêter, ne réagirent qu'en me voyant pénétrer dans la cuisine. J'entendis leurs exclamations dans mon dos comme si j'étais l'inspection sanitaire à moi tout seul. J'allumai mon armure, mais pas en mode furtif. Les cuisiniers, dès qu'ils me virent ainsi, s'écartèrent avec des cris d'oiseaux effarouchés. Les serveurs firent irruption dans mon dos, armés de couteaux et de hachettes, mais s'immobilisèrent lorsque je me tournai vers eux. Leur responsable posa son hachoir et fit signe à tout le monde de baisser les armes.

« On arrête nos conneries, dit-il avec un fort accent de l'East End. Marcus ne nous paie pas assez pour qu'on s'en prenne à un Drood. Tu veux voir l'Intermédiaire, *golden boy* ? Suis-moi. »

Il me fit traverser des cuisines étonnamment propres, sous les regards pas du tout indéchiffrables d'une armée de Thaïlandais. Il y a

des endroits où un regard peut tuer ; heureusement, cette planque n'en était pas un. Le responsable m'entraîna ensuite dans un long couloir étroit si mal éclairé qu'il en devenait déprimant. La moquette rouge sang et les murs d'un violet sombre m'oppressaient. Pour seule décoration, on avait accroché un peu partout des têtes d'animaux empaillées, surtout de gros félins et des fauves africains, qui nous suivaient du regard à mesure que nous avançons. Les trucs bizarres, ça me connaît : j'ai quand même grandi au manoir. Mais ça, ça me mettait vraiment mal à l'aise.

« Laissez-moi deviner, glissai-je à mon guide. Si je vous cause le moindre souci, vous prononcez un Mot et les animaux qui vont avec ces têtes sortent du mur pour me sauter dessus, c'est ça ? »

Le jeune Thaïlandais me jeta un regard perplexe. « Non. Elles sont juste là pour faire joli. Le patron les a achetées en gros, pour égayer le couloir.

— Oh, pardon. J'ai fréquenté des gens un peu particuliers, ces derniers temps. »

Le couloir ne menait qu'à une seule petite porte. Mon guide frappa, ouvrit et s'écarta pour me laisser passer, puis la referma sur mes talons sans m'accompagner plus avant. Je ne m'en offusquai pas. La salle, spacieuse, étalait un luxe presque excessif de tapis de haute lisse, de fauteuils profonds, de tentures et coussins en abondance. Ici la pénombre, déprimante dans le couloir, créait une ambiance chaleureuse. L'air fleurait bon l'essence de rose relevée d'une touche d'opium. Adossé à une demi-douzaine d'oreillers, au centre d'un vaste lit circulaire, m'attendait l'Intermédiaire, Marcus Middleton. Il m'accueillit d'un sourire résigné, sans faire mine de se lever.

Il portait un élégant pyjama de soie verte. D'une main, il tenait une coupe de champagne, de l'autre un cigarillo. Ses ongles étaient vernis de noir. Dans le genre abîmé et plus tout jeune, il restait bel homme : cheveux noirs et raides, maquillage d'une discrétion étonnante, et yeux bruns qui avaient déjà tout vu. Il m'observa un moment puis, le sourire vague et le geste languide, me fit signe d'approcher. Je vins me placer face à lui, debout au pied du lit.

À portée de sa main se trouvaient plusieurs dizaines de téléphones, du franchement gothique au plus futuriste, ainsi qu'une jolie collection de boules de cristal et de miroirs magiques. Je vis même un pot de chambre qui servait de bassin enchanté. Du moins, j'espérais qu'il servait de bassin enchanté. L'Intermédiaire allait dire quelque chose mais fut interrompu par la sonnerie d'un téléphone.

« Excusez-moi, très cher, il faut absolument que je prenne cet appel. Mettez-vous à l'aise, je vous en prie. »

Il m'indiqua une chaise que je refusai. Je préférais rester debout,

en armure, les bras croisés sur ma poitrine d'or. Assis, il est difficile de prendre l'air terrible et dangereux ; or j'avais besoin de toute l'assurance possible. Il poussa un soupir théâtral, laissa tomber un peu de cendre à côté du lit et décrocha un combiné *seventies* en plastique jaune pipi.

« Oh, bonjour, Tarquin. Que puis-je pour vous ? Des nains ? Mais, mon cher, je vous ai annoncé la semaine dernière qu'on prévoyait une pénurie... Ils sont tous sur le tournage de cet abominable film de *fantasy* pour les studios Elstree. Je me suis laissé dire qu'ils gagnaient des fortunes. Des lutins ne conviendraient-ils pas aussi bien ? Je pourrais vous obtenir un prix de gros. Non, il vous faut absolument des nains ? Bon, mon chou, ne vous tracassez pas, je vais voir ce que je peux faire pour vous. »

Il raccrocha en faisant voltiger la soie de sa manche puis me dévisagea entre gorgées de champagne et bouffées de cigarillo. Mon armure l'impressionnait peut-être, mais dans ce cas il le cachait extrêmement bien.

« Bonjour, finit-il par souffler en me lançant un sourire satisfait. Lequel de ces chers petits Drood ai-je en face de moi ?

— Je suis Edwin. Le nouveau renégat.

— Vraiment ? Comme c'est excitant... Personne jusqu'ici n'avait pourtant réussi à vous détourner du droit chemin. Puis-je vous offrir quelque chose ? J'ai un excellent béluga, et une marijuana martienne dont vous me direz des nouvelles... Elle est d'un velouté... Non ? Mais je tiens à vous mettre à l'aise. Et si je vous appelais une jolie Thaïe, ou un jeune garçon ?

— Vraiment pas. Je suis venu pour affaires.

— Comme c'est lassant. » L'Intermédiaire eut un reniflement hautain. « Du Drood pur jus. Vous ne savez pas vous amuser. Ce n'est donc pas en repréailles de vices raffinés que vous avez été mis au ban de votre famille si collet monté ? Quel dommage... Eh bien, mon cher, dans ce cas, que puis-je pour vous ?

— Ça fait des années que vous travaillez pour la famille Drood, dis-je en cherchant une formulation prudente. Il vous est souvent arrivé de nous fournir des spécialistes pour certaines opérations spéciales.

— Oh que oui, mon chou. Votre famille m'utilise sans vergogne et ne me verse jamais un sou. Si je cessais de collaborer, elle m'obligerait à fermer boutique. Les vôtres se montrent toujours affreusement impolis. Je n'ai jamais compris pourquoi : je me contente de fournir un service. Je réunis des gens qui ont des choses en commun, afin qu'ils puissent collaborer. Ce qu'ils décident de faire ensuite n'est pas de mon ressort.

— Effectivement. Vous vous moquez de la souffrance que vous

causez. Le sang versé à cause de vous n'a jamais souillé vos jolis doigts. Vous donnez aux gens les moyens de commettre des actes atroces, mais n'en acceptez jamais la responsabilité.

— Quel ennui... un Drood philosophe. Homme d'action malgré tout, ai-je entendu dire. La ville ne parle plus que de ce que vous avez fait aux Amants de Chelsea. Les pauvres petits ! Il leur faudra des années pour s'en remettre. Oh, je ne les plains pas : la compassion est mauvaise pour le teint. Et je suis persuadé qu'ils trouveraient mes petites fantaisies bien anodines par rapport à leurs pratiques extrêmes. De toute façon, je ne me suis jamais intéressé aux révolutions. Le monde tel qu'il est me convient parfaitement. » Il tendit le bras par-dessus ses oreillers pour puiser dans une grande boîte de chocolats belges. Il en savoura un et agita une main soigneusement manucurée. « Qu'est-ce qui vous amène exactement, mon cher ? Venez-en donc au fait. Je prends du retard sur mon oisiveté.

— Vous avez des contacts dans ma famille, dis-je lentement. Vous... entendez les bruits qui courent, forcément. Savez-vous pourquoi j'ai été banni ?

— J'ai bien peur que non. Je vous l'assure, je ne suis au courant de rien. L'information a circulé tout à coup, sans signe avant-coureur. Un courant d'air m'aurait achevé, mon chou. Je me suis dit : "Qu'on me couvre de chocolat chaud et qu'on me jette aux travelos ! Ce petit Eddie si raisonnable !" En dix ans, vous vous êtes créé une sacrée réputation en ville. Je vous aurais décrit comme honnête, droit et désespérément incorruptible. Pas étonnant que votre famille ait mis sur pied une telle armée pour l'attaque de l'autoroute.

— C'était vous ! Mais bien sûr ! C'est vous qui avez organisé l'embuscade de la M4 !

— Naturellement, mon cher. Qui d'autre ? Et n'allez pas vous imaginer qu'il était facile de coordonner autant d'éléments disparates et de les empêcher de s'entretuer pendant toute la durée de l'opération. Je désapprouvais l'emploi d'une bonne moitié des groupes auxquels on m'a demandé de faire appel, mais mes instructions étaient très précises : il fallait un panel complet, couvrant tous les domaines scientifiques et magiques. Ah, franchement, j'ai dû régler de terribles batailles de préséance. La plupart refusaient même de s'adresser la parole, de sorte que tout devait passer par moi. J'aurais voulu les faire attaquer tous en même temps, pour en finir une bonne fois, et ne pas risquer de vous louper... mais non, ils voulaient tous y aller séparément et montrer ce dont ils étaient capables. Les gens n'ont plus aucune conscience professionnelle. »

Je décroisai les bras et avançai d'un pas. L'Intermédiaire se renfonça dans son tas d'oreillers. « Il y a quelque chose que vous ne me dites pas, n'est-ce pas ? De quoi s'agit-il, Marcus ?

— D'accord, d'accord ! Voilà : cette mission n'a pas été commanditée par votre famille. Enfin, pas vraiment. Elle m'a été confiée par la matriarche elle-même. Cette vieille teigne de Martha, que Dieu la bénisse. Nous avons dansé ensemble, savez-vous, durant une soirée mémorable. C'étaient les années soixante, en plein dans la grande époque de Soho. Nous étions jeunes, et si beaux... C'était terriblement glamour. Je n'ai appris votre bannissement qu'après l'échec de l'opération. Qu'avez-vous fait pour tant lui déplaire ?

— Elle ne vous l'a pas dit ?

— Elle ne m'a dit que ce que j'avais absolument besoin de savoir, mon chou. Je ne suis qu'un mercenaire. Elle m'a fait monter tout ça à une vitesse insensée, et dans le plus grand secret. Elle ne m'a laissé que douze heures pour tout arranger – et quand j'ai essayé de lui faire comprendre combien ç'allait être difficile, elle s'est montrée extrêmement grossière. J'ai cru l'entendre prononcer les mots “tripes” et “jarretières”, et sans aucune tendresse. »

Il continua un moment à geindre qu'il se tuait à la tâche pour des ingrats, mais je ne l'écoutais plus. Grand-mère voulait ma mort et ne s'était résolue à me bannir qu'après l'échec de sa tentative d'assassinat. Douze heures... il y avait certainement là une piste. Qu'avait-il bien pu se produire en un laps de temps si court pour que la matriarche prenne une décision aussi extrême ? À l'hôpital Saint-Baphomet, j'avais fait du bon boulot. J'avais mené ma mission à bien sans la moindre bavure. Je finis par interrompre son petit couplet d'égocentrique martyrisé : « En résumé, vous n'êtes au courant de rien.

— Je pourrais me renseigner, souffla-t-il tout alangui. Mais pour le moment, on n'obtiendrait que des ragots. Bien sûr, maintenant que vous voilà renégat... Si vous cherchiez une nouvelle occupation, je vous proposerais volontiers une bonne place chez moi. Ne serait-ce que pour le plaisir incommensurable de glisser en passant, dans les soirées mondaines, que j'ai un petit Drood sous mes ordres. Les gens en crèveraient de jalousie... Je serais très généreux, Eddie. Et quelle exquise façon de vous venger de tous ces Drood puants !

— Ça ira, merci. J'ai... d'autres engagements. Quelque part, quelqu'un sait ce qui se passe, et je veux comprendre. Rien ne pourra m'arrêter.

— Oui, bien sûr. » L'Intermédiaire se trémoussa comme si quelque chose dans ma voix le mettait mal à l'aise. « Mais je crains de ne pouvoir vous aider. Vraiment. Je m'occupe de gens, vous comprenez, pas d'informations. Je pourrais vous faire rencontrer des spécialistes capables de vous assister dans votre quête. Moyennant un dédommagement, bien sûr.

— Vous pourriez décider de m'aider afin d'échapper à une mort atroce et raffinée, non ? »

Il renifla, boudoir, et tira sur son cigarillo. « Ah, ces Drood... Allez-y, menacez-moi, des fois que ça marche. Vous êtes bien comme le reste de votre navrante famille. Ma vie est un calvaire... Cela m'atteint au point que je risque fort de bientôt quitter ce monde... »

Je levai une main pour l'arrêter. « D'accord ! Disons que vous allez m'aider pour le plaisir d'embêter la famille Drood, qui se sert de vous depuis des années sans jamais vous payer. Ça vous conviendrait mieux ? »

Il réfléchit un moment. « Pourquoi prendrais-je le risque de déplaire à votre famille, que nous savons aussi puissante que rancunière, quand j'ai l'occasion de gagner sa faveur en la prévenant que vous êtes ici ? En récompense, je crois bien qu'ils me ficheraient définitivement la paix.

— Vous le pensez vraiment ? Les Drood ne renoncent jamais à ce qu'ils possèdent. Et puis réussiriez-vous à me retenir ici le temps qu'ils viennent me chercher ?

— Je dois répondre non aux deux questions. Partez donc, mon cher. Je ne vous retiens pas. Je déteste les menaces que je suis incapable de mettre à exécution.

— Ah, si tout le monde était aussi bien élevé ! »

Je m'apprêtais à partir lorsque mon hôte se pencha vers moi. « Il y a quelqu'un à qui vous devriez aller parler. Elle sait beaucoup de choses, surtout ce qu'elle est censée ignorer. Et elle a encore plus de raisons que les autres de haïr votre famille. Molly Metcalf, la sorcière des bois sauvages.

— Oh. Molly. Très bien.

— Y aurait-il un problème ? Vous n'avez pas l'air enthousiaste.

— Molly et moi avons des rapports compliqués. »

L'Intermédiaire éclata de rire et ouvrit les bras sur l'univers entier. « Vous n'êtes pas le seul, mon cher ! C'est ça qui fait tourner le monde. »

Quand je sortis du restaurant thaï, je désactivai mon armure, qui redevint un torque. Ne jamais porter l'or en public. J'esquissai un sourire. Ma famille m'avait rejeté, j'étais en fuite, mais je continuais à respecter les règles. Derrière moi, les serveurs se hâtèrent de verrouiller la porte et de tirer les stores. Je les comprenais. Je m'arrêtai un instant pour réfléchir, mais relevai les yeux quand je m'aperçus que la rue était parfaitement déserte. Il n'y avait personne nulle part. Ni voiture ni piétons. Les bruits de la ville grondaient au loin, mais mon secteur était mort. Ce qui était tout bonnement impossible à cette heure de la soirée, sauf si le quartier tout entier avait été bouclé. En plein cœur de Londres. Bien sûr, les seuls qui disposaient d'assez d'entregent pour cela, c'étaient les Drood. Nul ne

peut rien refuser à ma famille. On m'avait donc retrouvé. Je fis brutalement volte-face en voyant un homme déboucher d'une ruelle transversale. Un homme d'une élégance impeccable, dont le visage m'était bien connu et qui semblait fort content de lui : Matthew Drood.

Il paraissait sûr de lui, presque arrogant, mais il prit bien garde de ne pas trop s'approcher de moi. Il sourit, me salua de la tête, et je lui rendis la politesse. Apparemment il était venu seul. Cela m'inquiéta. Pour arrêter un renégat, d'ordinaire la famille s'y prenait autrement. Il semblait s'attendre à ce que je dise quelque chose pour me défendre ou me justifier. Je le fixai donc sans un mot. Il fronça les sourcils avec un air supérieur. « Je savais que tu foncerais tout droit ici, Eddie. C'était facile à deviner. Je n'ai eu qu'à isoler le secteur et attendre que tu débarques.

— En fait, c'était ma troisième étape. Tu as plusieurs trains de retard, Matthew, comme toujours. Pourquoi est-ce toi qu'ils ont choisi ? Tu t'es porté volontaire, je parie, pour frimer devant la matriarche ? ou pour impressionner Alex ? Tiens, à propos d'Alex, ne me dis pas que tu m'en veux toujours ? C'était il y a longtemps, voyons. Une histoire d'ados.

— Bien sûr que je me suis porté volontaire, aboya Matthew. Tu es la honte de la famille, Eddie. J'ai toujours dit que tu tournerais mal, et les faits m'ont donné raison.

— Que t'a-t-on promis ? Franchement, j'aimerais le savoir. Parce qu'enfin, pour arrêter un rebelle expérimenté, ce n'est pas à toi que j'aurais pensé en premier. Tu n'as jamais été doué pour l'aspect physique de notre boulot. La bonne vieille ultra-violence... Toi, ta spécialité, c'est plutôt harceler les costumes trois pièces et remonter les bretelles des boursicoteurs indéliçats. »

Matthew, écarlate, me fusillait du regard. « Je vais prouver ma valeur en te ramenant au manoir. Ensuite, mon vieux, on va me confier tout ton territoire et tes responsabilités en plus des miennes. Je serai le principal agent de terrain dans l'une des premières villes du monde. Le meilleur agent. La matriarche en personne me l'a promis.

— Elle se sert de toi, Matthew, comme elle se servait de moi. » Une fatigue soudaine m'accablait. « Elle nous manipule. Tu ne t'en rends pas compte ? Elle t'envoie au casse-pipe juste pour me ralentir, pour donner à des agents plus expérimentés le temps de débarquer. On ne peut plus lui faire confiance. Elle joue perso, maintenant. »

Matthew me regardait comme si je m'étais mis à parler wolof. « Mais c'est... la matriarche. Sa volonté est notre seule loi. Elle a sur nous pouvoir de vie et de mort. C'est comme ça depuis toujours. Et toi, tu es un sale traître ! »

Je regardai autour de nous. Toujours aucun signe de renforts.

Peut-être qu'effectivement Matthew avait été le seul agent disponible dans les parages.

« Je n'ai besoin de personne pour écraser un traître dans ton genre, s'écria-t-il.

— Je ne suis pas un traître, dis-je en m'approchant de lui.

— Oh si, et depuis toujours. » Il ne recula pas. Son sourire glacé était franchement hostile. « Tu trahis nos valeurs, nos devoirs et nos traditions. On n'aurait jamais dû t'accorder une telle liberté. Voilà le résultat : un chien enragé qu'il faut abattre. »

Je l'observai un bon moment. Quelque chose dans sa voix, dans son sourire... « Ce n'est pas officiel, hein ? C'est pour ça qu'il n'y a pas de renforts. La famille n'est pas au courant. Tu es envoyé par la matriarche, et par personne d'autre. Ta mission n'est pas de me ramener vivant, Matthew. »

Son sourire tourna au rictus. « À quoi bon ?

— Je n'ai jamais pu te blairer. Tu n'as jamais été qu'un sale petit chouchou. »

Nous activâmes nos armures. Le métal vivant se coula autour de nous. C'était très étrange de voir Matthew ainsi, comme un reflet de moi-même. Je ne savais pas de quelles armes il disposait, mais j'étais prêt à parier qu'il ne s'en servirait pas de peur que je sorte les miennes. Ç'aurait été trop dangereux, trop imprévisible. Et puis nous étions curieux. Nous voulions faire ça pour de vrai, à mains nues, à cœur nu, tout simplement parce que personne ne s'y était risqué depuis bien des siècles. Il est très rare que deux Drood en armure s'affrontent. On ne nous y autorise que pendant les entraînements, car les dissensions internes sont tout simplement inconcevables. De très anciennes chroniques, dans la bibliothèque, évoquaient de tels combats, mais ces textes ampoulés n'entraient pas dans les détails. Je brûlais d'envie d'essayer, et lui aussi.

Nos raisons étaient peut-être très mauvaises, mais il n'y avait personne pour nous retenir.

Je m'élançai, bras tendus. Il m'imita dans la même seconde. Nous avions la même hargne, la même colère, la même détermination. Il me rentra dedans ; nos armures se heurtèrent dans un fracas de cloches du fin fond des enfers. Nous nous frappions de toutes nos forces, et les coups se succédaient à un rythme effréné sans que nous ne prenions la peine de parer. Un vacarme terrible emplissait la rue déserte, mais nous n'avions pas une égratignure. L'or nous protégeait. Puissance immense contre résistance sans limite. Je ne sentais pas l'impact de ses poings, et je suis persuadé qu'il ne sentait pas les miens. Nous ne cherchions qu'à épuiser l'autre. Pendant un moment, torse contre torse, nous essayâmes de déstabiliser l'adversaire, sans qu'aucun des deux ne prenne l'avantage.

Je réussis finalement à le faire tomber, et j'en profitai pour lui décocher un coup de pied dans les côtes, si fort qu'il partit en un long vol plané. Je le rejoignis avant qu'il se soit complètement relevé, l'attrapai à deux mains et le balançai contre l'immeuble le plus proche. Il s'incrusta dans le mur ; des briques pleuvaient autour de lui. Et lorsqu'il se dégagea sans effort apparent, le mur s'effondra. Il se jeta sur moi, pas même sonné.

Nous n'arriverions pas à nous blesser. Matthew me repoussa, tendit un bras et saisit un lampadaire qu'il arracha du trottoir. La base déchiquetée crachait des étincelles. Il le brandit comme une batte de base-ball, et je ne réussis pas à éviter le coup. L'acier s'écrasa sur mes côtes, me souleva de terre et m'envoya valdinguer. J'atterris violemment, effectuai une roulade et me relevai, indemne, comme si de rien n'était.

Nous reprîmes le combat. La rue entière nous servait d'arène, et nous démolissions tout ce que nous touchions – sauf nous-mêmes. Pour frapper, nous ramassions tout ce qui nous tombait sous la main. Chacun à notre tour, nous passions au travers de murs. Bientôt, la rue se retrouva dévastée. Des immeubles s'effondrèrent, des vitres explosèrent, des incendies éclatèrent, sans que nous ne le remarquions. Nous combattions comme des dieux : le décor de carton-pâte où vivaient les mortels ne nous était rien.

Au bout d'un moment, je m'aperçus qu'après avoir tout saccagé nous nous retrouvions près du barrage établi au bout de la rue : une rangée de barrières hérissées de barbelés, puis des voitures de police en épi, et enfin cinq ou six flics qui nous regardaient fixement. Encore derrière, une foule de curieux attirés par le raffut, horrifiés par le féroce affrontement qui se déroulait sous leur nez. Matthew et moi, tout à notre juste colère, nous fichions complètement de montrer notre armure au grand jour.

Flics et badauds reculèrent précipitamment lorsque, à notre passage, les barrières volèrent en éclats, les barbelés cédèrent – aussi légers, pour nos muscles renforcés, qu'une nappe de brouillard. Nous étions sortis de la zone protégée. Tout le monde pouvait nous voir. Les hurlements me rendirent soudain à la réalité. Je voulus arrêter le combat, mais Matthew était trop parti pour cela. Il souleva l'une des voitures de police comme si elle ne pesait rien et la lança sur moi. Je l'évitai, et elle alla s'écraser dans une devanture. J'en attrapai une autre et la projetai vers Matthew. Il ne bougea pas un muscle : elle se fracassa sur lui, le capot transformé en sculpture contemporaine, puis explosa en une énorme boule de feu orange. Les immeubles voisins s'enflammèrent à leur tour ; l'air tremblait sous l'effet de la chaleur. Matthew sortit du cœur du brasier en écartant des débris incandescents. Il n'avait rien. Les spectateurs couraient en tous sens

avec des cris d'effroi, et les flics, accrochés à leur radio, réclamaient des renforts armés.

Je reportai les yeux sur mon adversaire, étincelant dans son armure, et mes cheveux se dressèrent sur ma tête. Était-ce ainsi que les gens me voyaient ? Un monstre terrible et inhumain ?

Matthew profita de ce que j'étais paralysé d'effroi par cette révélation pour soulever une autre voiture et l'abattre sur moi ; surpris, je fus déséquilibré et me retrouvai au sol. Il pesa sur la voiture de toutes ses forces, espérant m'écraser dessous, mais je n'eus qu'à résister pour que le métal se déchire comme un Kleenex. Je me redressai en repoussant les fragments de métal, et la bataille reprit. Les spectateurs continuaient de hurler. On aurait dit des animaux rendus fous par un phénomène qui les dépassait. L'incendie se propageait. Je me dis soudain que la famille allait avoir du boulot pour étouffer tout ça.

Matthew me fonça dessus. J'attendis le dernier moment pour faire un pas de côté. Il trébucha, perdit l'équilibre et tendit le bras pour se rattraper au mur devant lui. Je tirai de ma poche l'ouverture portative et la jetai sur la maçonnerie ; il passa au travers et atterrit à l'intérieur de l'immeuble. Je n'eus qu'à récupérer mon gadget pour que Matthew se retrouve prisonnier. La vigueur de mon armure me permit de démolir le bâtiment de façon que mon cousin se le prenne sur la tête.

Des tonnes de briques, de pierres, de béton et d'acier s'écrasèrent sur lui. La terre en tremblait. La rue fut envahie de poussière et de fumée. J'attendis un instant, aux aguets, mais rien ne bougeait. Je claquai des doigts pour marquer ma victoire. L'armure l'avait protégé, mais il lui faudrait un bon bout de temps pour se dégager. Et quand il sortirait enfin, je serais parti depuis belle lurette.

Je montai dans l'une des voitures de police abandonnées. Les flics étaient partis si vite qu'ils avaient laissé les clés sur le contact. Je démarrai, éteignis mon armure, et empruntai de petites rues pour éviter pompiers et renforts dont j'entendais les sirènes approcher. Je n'étais pas d'humeur à discuter. J'eus tôt fait de disparaître dans Londres. Je roulais lentement, prudemment, et personne ne fit attention à moi. En général, on évite de trop regarder une voiture de flics. Je m'arrêtai dès que possible et abandonnai le véhicule. Une fois de plus Shaman Bond s'enfonça dans la foule, anonyme et banal, sans rien de particulier. Cette fausse identité était la seule protection dont je disposais encore. Personne dans ma famille ne connaissait mon pseudonyme. Personne ne me l'avait jamais demandé. Personne ne s'y était jamais intéressé.

Je retournai dans le métro. Pour le meilleur ou pour le pire, une seule personne pouvait encore m'aider, la seule que la matriarche était convaincue que j'évitais comme la peste : Molly Metcalf, la sorcière

sauvage. Molly ne devait pas être trop en colère contre moi. Après tout, cela faisait plusieurs mois que nous n'avions pas essayé de nous entretenir.

Good Golly Miss Molly

O

n raconte beaucoup de choses sur Molly Metcalf. Elle a tellement effrayé un fantôme qu'il est parti en courant de la maison qu'il hantait. Elle kidnappe des aliens et s'en sert comme cobayes au cours d'expériences scientifiques bizarres. Elle a un jour invoqué le Diable en personne pour lui raconter des histoires de Toto. Et le pire dans ces racontars, c'est que la plupart sont vrais. Elle est comme ça, Molly Metcalf : passionaria de l'anarchie, fan du groupe Hawkwind et reine des territoires sauvages. Ennemie de la famille Drood et de tout ce qu'elle représente.

Quelque chose me disait que notre petite conversation allait être animée.

Je me baladais en plein Londres, contraint, parce que j'étais en fuite, de me fondre dans la brume, de ne prendre que les rues les plus sordides afin de ne pas me faire repérer par de vieux ennemis... ou d'anciens amis. J'empruntais des raccourcis secrets et des souterrains dont les gens normaux n'entendent jamais parler, pour aller voir la seule personne encore susceptible de me tirer d'affaire. Mon ennemie de toujours, mon ennemie jurée, mon exact opposé : Molly Metcalf. Exquise, menue, d'une féminité éblouissante, Molly pratiquait une magie antique aujourd'hui interdite, à grand renfort de passion et de perversité.

Un jour, elle a modifié le champ magnétique de Londres uniquement pour que les oiseaux migrateurs fassent un détour par le Parlement et chient dessus. Un jour, elle a lancé un sortilège

compliqué à des puces et des morpions et les a envoyés espionner les clients d'un bordel réservé à la haute société. Elle a naturellement obtenu des informations absolument fascinantes, qui lui ont permis de faire chanter ses victimes – pour le plaisir autant que pour l'argent, d'ailleurs. L'une d'elles, un homme politique, dut interrompre un discours du Premier ministre pendant une séance à la chambre des députés, et réciter *Une poule sur un mur* jusqu'au bout. Avec une chorégraphie. Vu qui était le type, j'estimais que Molly avait bien fait.

Oh, et puis, un jour, elle a soudoyé un groupe d'élémentaux mécontents pour qu'ils déclenchent des tremblements de terre dans les soubassements rocheux de la Grande-Bretagne. Apparemment, elle voulait secouer un peu la géographie pour créer trois îles indépendantes : l'Angleterre, l'Écosse et le Pays de Galles. Ce plan-là, j'avais réussi à le déjouer au dernier moment. Elle avait appartenu au projet Arcadia, un groupe de magiciens passionnés cherchant à modifier les règles de la réalité pour donner naissance à un monde nouveau nettement plus à leur goût. Heureusement pour le monde et la réalité, l'ego des magiciens ne cède le pas qu'à celui des acteurs : ils passent leur temps à se tirer dans les pattes. La moitié d'Arcadia a fini par transformer l'autre moitié en bestiaux divers et variés, Molly s'est énervée et a fait s'abattre sur eux une pluie de grenouilles.

Grenouilles dont les Londoniens ont mis des semaines à débarrasser leurs gouttières.

Molly Metcalf s'opposait à l'autorité, à toute forme d'autorité. Et me haïssait, non sans raisons. Nous nous étions affrontés au cours d'une bonne dizaine de missions : moi du côté de l'ordre, elle de celui du chaos. Chacun de nous avait failli tuer l'autre à de nombreuses reprises, en y mettant tout notre cœur. Si j'allais la voir en armure, sous le masque d'or qu'elle détestait si fort, elle m'attaquerait à la première seconde. Ma seule chance de l'approcher, c'était en Shaman Bond. Pour elle, Shaman était une vague connaissance, un type du milieu qu'elle trouvait plutôt sympa. Il nous était même arrivé de boire un verre ensemble. Je comptais me servir de cela pour m'introduire auprès d'elle.

Molly vivait à Ladbroke Grove, dans un quartier jadis branché mais aujourd'hui assez miteux : une longue rangée de maisons mitoyennes, un peu minables, un peu négligées, qui auraient eu grand besoin d'une couche de peinture fraîche. La rue était envahie de gamins braillards qui faisaient du vélo, shootaient dans un ballon ou traînaient en attendant qu'il se passe quelque chose. Ils m'ignorèrent tandis que je gagnais la porte de Molly et tirai la sonnette. Dans ce genre de rue, les inconnus ne sont pas rares. Au bout d'un moment assez long pour que j'envisage de sonner de nouveau, la porte s'ouvrit juste assez pour que Molly glisse un œil à

l'extérieur.

« Shaman ! s'écria-t-elle de sa voix rauque et sensuelle. Qu'est-ce que tu viens faire ici, et sans prévenir ? Je ne savais même pas que tu connaissais mon adresse. En général, d'ailleurs, ceux qui la connaissent sont morts. J'ai horreur d'être dérangée. »

Je lui sortis mon plus charmant sourire. Molly Metcalf avait le physique d'une poupée de porcelaine, mais avec des seins énormes. Carré de cheveux noirs, immenses yeux sombres, bouche en bouton de rose, robe de soie crème sans doute destinée à rendre un peu de couleur à sa peau blanche. Elle était belle, dans le genre étrange, malsain et inquiétant.

« Pardon de te déranger, Molly, expliquai-je quand je compris que mon sourire ne suffirait pas, mais il faut que je te parle. C'est au sujet d'Edwin, le Drood renégat. Je sais quelque chose que je crois devoir te dire. Je peux entrer ? C'est assez urgent. »

Elle réfléchit un long moment en m'observant de ses yeux qui ne cillaient jamais, et finit par hocher la tête, reculer et ouvrir un peu plus le battant. Je me faufilai à l'intérieur, et dès que je fus passé elle claqua la porte et poussa les verrous. Je m'en aperçus à peine : je me tenais, bouche bée, au milieu d'une clairière. Je ne savais pas trop ce que je m'étais attendu à trouver, mais sûrement pas une forêt. Molly avait la classe.

De vieux arbres m'entouraient de toutes parts, et des oiseaux chantaient dans les frondaisons. La clairière s'ouvrait sur des collines verdoyantes, et une cascade dansait le long d'une falaise pour se jeter dans un étang limpide. Entre les troncs, des chevreuils me toisaient d'un air solennel ; des rayons dorés jouaient dans les feuilles. Les ombres tachetées donnaient au paysage un air paisible et accueillant. L'air sentait la terre humide.

Molly, sans plus s'occuper de moi, gagna un petit bosquet auquel elle glissa quelques mots dans une langue mélodieuse qui m'était inconnue. Je jure que les arbres se penchèrent pour l'entendre. Des daims vinrent la frôler d'un museau timide, et elle leur rendit leurs caresses. Un écureuil niché dans les branches bondit pour se blottir sur son épaule. Il lui murmura quelque chose à l'oreille puis planta ses yeux dans les miens.

« Eh ben, Molly, c'est qui, ce ringard ? Ton nouveau jules ? Pas trop tôt, t'es pas à prendre avec des pincettes quand t'as personne pour te ramoner les conduits.

— Ce n'est pas le moment, bébé, dit Molly gentiment. Va jouer pendant que je discute avec le gentil monsieur. Et n'essaie pas de nous espionner, sinon je ferai subir à tes noisettes des trucs qui ne te plairont pas. »

L'écureuil lui fit la grimace et regagna la protection des arbres.

Molly revint vers moi d'un pas tranquille. Debout au bord de l'étang, je décidai de ne pas mentionner l'écureuil parlant. Je ne voulais pas qu'on soit entraînés dans ce qui promettait d'être une très longue histoire.

« Je t'écoute, Shaman Bond. Dis-moi ce que tu as à me dire. J'espère pour toi que ça vaut le coup, sinon mon paradis sera peuplé d'un nouveau petit animal apprivoisé.

— C'est au sujet d'Edwin Drood. Le nouveau renégat. Il a de gros problèmes. Banni par sa famille, rejeté par ses amis, il se retrouve tout seul. Il a de bonnes raisons de se méfier des autres Drood, ou du moins de certains d'entre eux, et il cherche à connaître la vérité. Il pense que tu es la seule à même de l'informer. En échange de ton aide, il est prêt à t'offrir la seule chose qui te fasse davantage envie que sa tête au bout d'une pique : l'occasion d'abattre toute cette famille de pourris.

— Ça m'intéresse. »

Molly, très détendue, s'assit au bord de l'étang et trempa le bout de ses doigts dans les eaux semées de nénuphars. Des poissons vinrent la taquiner. Moi, je restai debout. Assis, je me serais senti trop vulnérable. Molly leva vers moi des yeux pensifs.

« Mais toi, Shaman, que viens-tu faire là-dedans ? Cette affaire est trop grosse pour toi. Pourquoi devrais-je croire ce que tu me racontes ?

— Parce que je suis Edwin Drood. J'ai toujours été Edwin Drood. »

J'activai mon armure et me retrouvai couvert de l'or vivant. Molly se releva d'un bond en me transperçant d'un regard meurtrier. Sa bouche rouge vif se tordit de rage ; elle leva une main pour jeter un sort. Je me forçai à demeurer parfaitement immobile, les bras ballants, mains ouvertes et vides. Haletante, elle attendit un peu puis s'écarta de l'étang et baissa le bras.

« Enlève ton armure, croassa-t-elle. Je refuse de te parler tant que tu portes ce truc. »

Si j'obtempérais, je serais sans défense. Elle pourrait me tuer, me torturer ou m'ensorceler pour me réduire en esclavage, comme elle me l'avait maintes fois promis par le passé. Mais c'est moi qui étais venu à elle, c'était donc à moi de prouver ma bonne volonté. De la mettre en confiance en acceptant d'être vulnérable. Je subvocalisai les Mots et me préparai au pire lorsque le métal se concentra autour de mon cou. Molly m'examina des pieds à la tête, en quête de signes de trahison ; je restai aussi calme que possible. Elle hocha doucement la tête et fit un pas vers moi.

« J'ai entendu parler de ce qui t'est arrivé sur l'autoroute. Tout ce que ta famille a lancé contre toi. Londres est sens dessus dessous, les gens n'en reviennent pas que tu aies vaincu une telle armée. Ne le

prends pas mal, Edwin, mais... personne ne t'aurait cru si fort. C'est vrai que tu as été blessé par une flèche elfique ? »

Lentement, je déboutonnai ma chemise pour lui montrer mon épaule blessée. Elle se rapprocha encore de moi et se pencha sur la cicatrice. Elle ne me toucha pas, mais je sentis son souffle sur ma peau nue. Quand elle recula, ce fut pour me regarder droit dans les yeux. Elle était plus grande que dans mon souvenir, presque autant que moi. Elle sourit tout à coup, d'un sourire effrayant.

« L'armure des Drood n'est donc pas sans défaut. C'est bon à savoir. Et maintenant, je pourrais te tuer, Shaman. Edwin.

— Oui, tu pourrais. Mais tu ne le feras pas.

— Ah bon ? Tu en es vraiment sûr ?

— Non, reconnus-je. Tu n'as jamais été prévisible, Molly. Mais je ne suis plus ton ennemi. Je ne suis pas un Drood : je suis un renégat. Ça change tout.

— Peut-être. Montre-toi convaincant, Edwin. Je t'écoute. Je pourrai toujours te tuer plus tard, si l'envie m'en prend. »

Je m'autorisai à me détendre un tout petit peu et refermai ma chemise. Donnez-moi l'ombre d'un soupçon d'ouverture, et je suis capable de convaincre n'importe qui de n'importe quoi. « Tu as si souvent tenté de me tuer ! Tu te souviens, la fois où tu as fait péter toute la tour Bradbury, rien que parce que j'étais dedans ? La tête que tu tirais quand tu m'as vu sortir indemne des ruines encore fumantes ! J'ai cru que tu allais en crever de rage. »

Molly hocha la tête en souriant. « Et toi, quand tu m'as planté un pieu d'acier enchanté en pleine poitrine, pour comprendre ensuite que, comme tout magicien qui se respecte, je planque mon cœur, bien à l'abri, dans une cachette sûre ? Tu en aurais bouffé ton torque.

— On s'est bien amusés, c'est vrai », grinçai-je. Elle eut un petit rire. « Nous pouvons tout à fait collaborer. Nous poursuivons le même but et, après tout, nous sommes de vieux complices.

— Ça tient debout, bizarrement. Qui nous connaît mieux que notre ennemi ? Cela dit, le coup de Shaman Bond, je ne m'y attendais pas. » Elle pencha la tête sur le côté, comme un oiseau intrigué. « Pourquoi es-tu venu sous cette identité ? Tu aurais pu faire irruption chez moi, bien à l'abri dans ta foutue armure, protégé de tous mes sortilèges, et tout casser en exigeant mon aide.

— Non. Tu m'aurais envoyé au diable.

— C'est tout à fait exact. Tu me connais bien, Edwin.

— Appelle-moi Eddie, je t'en prie. Et puis, je voulais prouver que je te révélerais mes secrets si tu me confiais les tiens. Molly, tu sais beaucoup de choses, tu connais des secrets très bien gardés. De ceux qu'on m'a cachés. » Je jetai un regard alentour. « Et j'aimerais vraiment savoir comment tu t'y es prise pour faire entrer toute une

forêt dans ta baraque.

— Je suis la sorcière sauvage, tiens ! Je suis le rire dans les bois, la promesse au creux de la nuit, le ravissement de l'âme, l'étourdissement des sens. Et puis j'ai engagé un super décorateur. Tu m'as toujours sous-estimée, Edwin.

— "Eddie", s'il te plaît.

— Oui, ça te va mieux. Bon, si tu veux vraiment des réponses, regarde dans mon bassin enchanté. Mais si la vérité que tu découvres ne te plaît pas, ne viens pas me le reprocher ! »

Molly se rassit au bord de l'étang en rassemblant ses jupes. Je m'accroupis, circonspect. L'étang tout entier était un bassin enchanté ? Il faisait bien six ou sept mètres de diamètre, ce qui lui conférait un pouvoir inouï. Du plat de la main, Molly frappa la surface des eaux ; les vaguelettes, en se propageant, repoussèrent les nénuphars à la circonférence. L'eau, limpide, frémit avant de s'éclairer d'une luisance solaire qui m'éblouit puis s'estompa pour laisser place à l'image d'un homme et d'une femme, chacun dans une pièce différente, absorbés dans une conversation téléphonique. Je les reconnus tout de suite et tendis le cou. L'homme était notre Premier ministre ; la femme, Martha Drood.

« Tu arrives à voir l'intérieur du manoir ? » Ma voix n'était guère qu'un murmure. « On prétend que c'est impossible !

— Ne t'en fais pas, ils ne peuvent ni nous voir ni nous entendre. Allez, tais-toi et écoute un peu ça. Tu vas apprendre des choses. »

Je me tus.

« Mais enfin, tout ça est de votre faute ! criait le Premier ministre. Des agents Drood en armure, qui se battent l'un contre l'autre devant tout le monde ? Dieu merci, les journalistes n'ont pas eu le temps d'arriver. Est-ce que vous vous rendez compte du boulot que ça va entraîner ? Les reconstructions, le programme d'intimidation des témoins, les dessous-de-table ? Tout ça parce que vous lavez votre linge sale en public !

— Cessez de geindre, coupa Martha d'une voix qui claquait comme une gifle. De toute façon, vous n'êtes bon qu'à réparer les dégâts quand il est trop tard. Pour ça, vous commencez à être doué. Vous ferez le nécessaire pour arranger la situation. Vite et bien, sinon je vous fais assassiner, que votre successeur retienne la leçon. N'oubliez pas, monsieur le Premier ministre : je vous ai placé à ce poste pour que vous serviez la famille, tout comme votre prédécesseur. Les Drood décident, et vous obéissez.

— D'accord, d'accord, fit le Premier ministre, mal à l'aise. Je m'occupe de tout. Vous n'avez aucun souci à vous faire.

— Moi non, en effet. Mais vous, si. »

Molly sortit sa main de l'eau, et la vision disparut. Je la regardai,

hagard. « Comment ose-t-elle lui parler ainsi ? Et pourquoi rampe-t-il devant elle ? Elle ne lui ferait jamais de mal. Nous n'agissons pas ainsi. La famille est au service du pouvoir politique. Nous ne nous mêlons de rien. Depuis toujours, notre devoir, notre responsabilité, est de protéger...

— Mon pauvre Eddie. Tu n'aurais jamais demandé à connaître la vérité si tu avais su combien elle te blesserait. Eh bien, voilà. Tu es prêt ? Ta famille n'est pas ce que tu crois. Ne l'a jamais été. Seuls les Drood très haut perchés dans l'organigramme connaissent son but réel. Vous protégez le monde, oui, mais pas pour le bien de l'humanité : pour le bien des puissants. Les Drood assurent le respect du *statu quo*, tiennent les gens sous leur joug, forcent le bas peuple à rester à sa place : à la botte des chefs. Les Drood ne sont pas des protecteurs mais des hommes de main. Des voyous. Vous écrasez tout ce qui a l'audace de dépasser un peu trop.

» Au fil des siècles, vous avez assis votre pouvoir, étendu votre influence, vous avez assassiné les puissants qui refusaient de marcher au pas, et à force les gens ont compris la leçon. Partout sur la planète les pouvoirs politiques sont soumis à l'autorité des Drood. Ta famille, Eddie, règne sur le monde. »

J'étais incapable de prononcer un mot. Tout mon univers venait de s'écrouler. Une fois de plus. Je voulais croire qu'elle mentait, mais c'était impossible. C'était bien trop crédible, bien trop cohérent. Depuis toujours j'avais assisté à des scènes étranges, entendu des rumeurs intrigantes, eu vent d'événements incompréhensibles, de détails qui ne collaient pas... et qui soudain collaient. Il y avait une raison derrière tout ce qui se produisait, mais une raison qui ne me plaisait guère.

Je dus vaciller quelque peu, parce que Molly me jeta de l'eau glacée au visage. « Ne t'avise pas de tourner de l'œil, Eddie ! J'allais justement arriver au plus intéressant.

— Ma famille dirige le monde, ânonnai-je sans même m'essayer les joues. Et je ne le savais pas. Comment ai-je pu être aussi aveugle ?

— J'ai quand même une bonne nouvelle : il y a une résistance. Et j'en fais partie. »

Je la dévisageai. « Toi ? Tu as toujours proclamé que tu refusais de faire partie d'un groupe prêt à t'accepter comme membre. Surtout vu comment s'est terminé le projet Arcadia. La pluie de grenouilles ne te suffisait pas, tu n'as pas pu t'empêcher d'attraper le sorcier du Klan pour lui sortir les intestins par les narines !

— Il m'avait agacée. Et puis, la résistance, je travaille avec elle, pas pour elle, et c'est moi qui dicte mes conditions. »

Je pesai un moment ses paroles. Quelque chose me chiffonnait. La famille Drood a toujours redouté plus que tout l'apparition d'une

organisation rivale. D'une contre-famille, si l'on peut dire. Au cours des siècles, il y a eu quelques tentatives, mais nos adversaires ne se sont jamais trouvés assez de points communs pour rester unis. Ils ont passé leur temps à couper les cheveux en quatre, à balancer de luttes d'influence en rivalités internes, ce qui entraînait systématiquement un schisme, des bagarres, et pour finir beaucoup de larmes. Mais jamais, à ma connaissance, d'éviscération narinale.

« Cette nouvelle cabale s'appelle Manifest Destiny », reprit Molly, à la limite de la péroration, quand elle comprit que je n'avais pas de commentaire à faire. « Elle veut... Enfin, nous voulons que l'humanité soit libre de tout contrôle extérieur, exercé par les Drood ou par n'importe qui d'autre. Libre de choisir sa propre destinée. Les chefs ont rassemblé des puissances issues de toute l'opposition : les Abominations, le Culte de l'Autel Écarlate, le Rêve Mémétique, V-ri! Power Inc. et même les Guetteurs du Seuil.

— Oh. Tous ceux que nous aimons détester.

— À peu près, oui. Plus une véritable armée de sympathisants enthousiastes et influents. Des gens comme moi. Plus nombreux que tu ne pourrais jamais l'imaginer, et déterminés à mettre fin à l'emprise des Drood sur l'humanité. Une bonne fois pour toutes. Personne ne cherche à prendre le pouvoir, uniquement à le retirer aux Drood. C'est pour cela que, ce coup-ci, c'est différent. Pour la première fois, notre entreprise n'est pas égoïste.

— Cette... cabale est-elle à l'origine des récentes attaques qu'a subies le manoir de ma famille ? »

Molly haussa les épaules. « Je ne me mêle pas de ce qui se passe au quotidien. Je te l'ai dit : je ne travaille avec Manifest Destiny que lorsque j'en ai envie et que ça m'arrange.

— Alors j' imagine que tu ne sais pas qui est le traître dans ma famille, ni pourquoi on m'a déclaré renégat ?

— En tout cas, je sais qu'il y a effectivement un traître. Ce n'est pas nouveau. Et si ça t'intéresse, il paraît que c'est lui, ou elle, qui a contacté Manifest Destiny, pas l'inverse. » Son regard sur moi exprimait quelque chose qui ressemblait à de la compassion. « Pauvre petit Drood, on t'a volé ton innocence, et maintenant tu es obligé de penser par toi-même. Je ne sais pas pourquoi les tiens ont lâché les chiens sur toi, Eddie, mais je connais des gens qui pourraient le savoir. Mes amis, mes associés. Pourquoi ne viens-tu pas discuter avec eux ? Tu les verrais tels qu'ils sont vraiment quand vous n'êtes pas en train de vous entretuer. Tous ceux que ta famille condamne ne sont pas des méchants pur jus. Même les monstres ne bossent pas à plein temps. »

J'acquiesçai, trop hébété pour la contredire. Je tournais au ralenti. J'avais l'impression d'un grand vide dans mes entrailles, à la place que ma famille avait toujours occupée, et je ne voyais pas avec

quoi combler le trou. Molly m'aida à me relever, mais lâcha mon bras le plus vite possible. Elle n'avait pas encore l'habitude d'une telle proximité entre nous. Elle se détourna et s'enfonça dans la forêt, où je me dépêchai de la rattraper. Je marchai à ses côtés pendant un bon moment en respectant une confortable distance de sécurité. Où que se trouve cette forêt, ce n'était pas à l'intérieur de la maison. Molly avait dû enchanter la porte d'entrée pour en faire un portail de téléportation menant Dieu seul sait où.

J'en étais à peine arrivé à cette conclusion que j'aperçus une autre porte, dressée au milieu de rien, sans mur autour ni chambranle. Molly se planta devant et marmonna quelques Mots. Je me demandai où nous allions débarquer. Dans quel bouge infâme voulait-elle m'introduire ? Peut-être le Night, où vampires et victimes consentantes se retrouvaient pour d'horribles orgies. Au début, c'était un bar branché, mais ça avait vite tourné au donjon sado-maso. Les vampires ont enrichi de nombreux sous-entendus le sens des mots « maître » et « soumis ». Ou bien encore au Cercle des mages noirs. Autrefois les agents des ténèbres s'y retrouvaient pour faire étalage de leurs petits démons familiers, mais aujourd'hui ça ressemblait à un groupe de soutien pour victimes de troubles mentaux. L'Ordre de l'au-delà, lui, tournait toujours assez rond dans ses locaux high-tech de Grafton Way. On y mettait son corps à la disposition d'êtres supradimensionnels en échange d'un savoir incommensurable, mais interdit. Bien sûr, là-bas, les conversations frôlaient souvent le complètement barré... Molly ouvrit la porte, passa de l'autre côté, et je la suivis. Puis je m'arrêtai net, les yeux écarquillés.

« Attends un peu ! Mais... c'est le Loup Bar ! »

C'était le Loup Bar. Vaste, animé, bruyant, électrique, comme toujours. Molly me jeta un regard consterné. « Bien sûr.

Tu t'attendais à quoi ? Le Loup Bar a toujours été le centre de notre monde. Tout le monde y vient : les gentils, les méchants, les un-peu-des-deux. Tu n'as jamais remarqué les méchants, parce que tu ne trames qu'avec tes potes, et nous qu'avec les nôtres. Comme ça, personne n'est tenté de rompre la trêve. Allez, viens voir mes amis. On dirait que ça vaut le coup, ce soir. »

J'étais mal remis de mes émotions. Elle dut m'attraper le bras et me traîner jusqu'au bar. Je ne résistai pas. Il me fallait un verre. Plus exactement beaucoup de grands verres. Plusieurs clients saluèrent Shaman Bond, plusieurs autres Molly Metcalf. Certains parurent surpris et sérieusement intrigués de nous voir ensemble, mais aucun n'en fit la remarque. Ici, on sait faire l'effort d'être discret, voire carrément aveugle. Molly s'arrêta à un bout du bar ultramoderne ; le barman, armé d'une indifférence très professionnelle, nous servit. Un Southern Comfort pour elle, un méga-brandy et l'addition pour moi.

Par gestes, elle demanda à plusieurs habitués de venir nous rejoindre. Ils s'approchèrent avec circonspection.

Subway Sue, je la connaissais. Elle rôdait dans le métro, invisible, et chaque fois qu'elle frôlait un voyageur lui dérobait un peu de chance. C'est pour cela que tant de gens ratent leur train ou se trompent de quai. On l'aurait prise pour une clocharde vêtue de guenilles informes, mais c'était une stratégie pour passer inaperçue. Elle n'avait aucun mal à fourguer très cher la chance volée qu'elle recelait. Subway Sue vivait dans le luxe, mais discrètement.

Girl Flower était une ancienne élémentale galloise, mélange de pétales de rose et de griffes de chouette, créée voici très longtemps par un enchanteur errant qui était peut-être, et peut-être pas, Merlin. Les détails changeaient chaque fois qu'elle racontait son histoire. La plupart du temps, elle semblait à peu près humaine. Mais si vous la mettiez en colère, elle sortait ses griffes de chouette. Alors, dans le meilleur des cas, quand les flics retrouvaient vos restes, votre famille partait en quête d'un croque-mort très doué pour les puzzles. Girl Flower, qui plaçait la barre très haut, était souvent déçue par la gent masculine. Mais elle gardait espoir. Du coup, la police n'arrêtait pas de repêcher des restes humains dans la Tamise. Girl Flower s'habillait à la gitane, avec des couleurs douces et gaies, et portait tant de bracelets que le moindre de ses gestes vous vrillait les tympan. Ce soir-là, après une coupe de champagne, elle était agréablement éméchée.

Le Creuseur, lui, était petit, râblé, et enroulé dans un pardessus démodé souillé de boue le long des manches. En public, il ne quittait jamais ses gants de grosse laine afin de cacher ses ongles, épais et durs, faits pour creuser, lacérer, déchirer, et planquait sa figure derrière un chapeau à large bord. Le Creuseur, comme toutes les goules, puait la charogne et la terre fraîchement remuée.

« Je fais partie de la nature, expliquait-il. Je m'occupe des ordures, je nettoie les saletés, j'assure la propreté de la planète. Oui, j'aime mon travail. Depuis quand c'est un péché ? Ma tâche ne plairait peut-être pas à tout le monde, mais il faut bien que quelqu'un s'en charge. Tous ces cadavres, il faut quand même finir par les manger. Vous vous rappelez la grève des pompes funèbres, dans les années soixante-dix ? À ce moment-là, tout le monde était aux petits soins pour moi ! »

Et enfin, il y avait M. Surin. Je n'avais pas besoin qu'on me le présente : tout le monde connaissait M. Surin, au moins de réputation, l'insaisissable *serial killer* qui hantait Londres depuis si longtemps. Il avait travaillé sous différents noms, et je ne pense pas qu'il ait su exactement combien de gens il avait assassinés depuis les cinq malheureuses putes de 1888. Il avait gagné quelque chose, une sorte

de pouvoir, grâce à ce qui s'était alors passé dans l'East End et qu'il appelait « cérémonie du sang » ou « fête de la mort ». Aujourd'hui, il continue, et nul ne parvient à l'arrêter. Au Loup Bar, où il pouvait redevenir lui-même, il portait des habits de soirée à la mode de son temps, jusqu'à la cape et au haut-de-forme.

Presque tous connaissaient Shaman Bond, de près ou de loin, et ils furent stupéfaits lorsque Molly me présenta sous le nom d'Edwin Drood. Subway Sue chercha des yeux la sortie la plus proche, le Creuseur se mâchonna un doigt (enfin, je pense que c'était le sien), et Girl Flower étouffa un rire de chouette. Le sourire de M. Surin révéla des dents carrées noircies par le temps.

« Ainsi vous êtes Edwin Drood. L'homme derrière le masque. Vous avez sans doute tué autant de gens que moi.

— Moi, je tue pour mettre un terme à la souffrance. Pas pour m'en réjouir.

— Je remplis une mission, tout comme vous.

— Comment osez-vous tenter de vous justifier ? » Ma voix était si dure que tout le monde recula. Sauf M. Surin.

« Et pourtant, mon existence est dans l'ordre des choses, tout autant que celle de monsieur Creuseur ici présent. J'élague, j'élimine les plus faibles, j'améliore l'état général de l'humanité. C'est une question de santé publique.

— Vous tuez parce que vous aimez ça.

— C'est vrai aussi. »

Je commençai à subvocaliser les Mots pour activer mon armure. La seule raison pour laquelle je n'avais pas encore tué M. Surin, c'était que je n'avais jamais pu le localiser. J'avais vu certaines de ses victimes, du moins ce qu'il en avait laissé, et ça me suffisait amplement. Molly, devinant ce que je m'apprêtais à faire, me saisit le bras et me força à la regarder dans les yeux.

« Je t'interdis de me faire honte devant mes amis !

— Tu appelles ça un ami ? monsieur Surin ? Tu sais combien de femmes comme toi il a tuées ?

— Mais à moi, il n'a jamais fait de mal, ni à aucune de mes amies. Et il a toujours été là quand j'ai eu besoin de lui. Même les monstres ne bossent pas à plein temps, je te l'ai dit. J'ai tué, dans ma vie, pour des raisons qui me semblaient bonnes. Comme toi. Tu crois vraiment qu'aux yeux du monde tu serais différent de lui ? Combien de familles as-tu plongées dans le deuil et le malheur, Edwin Drood ? »

Je m'obligeai à respirer profondément pour retrouver un semblant de calme. J'étais venu poser des questions, mais je ne pourrais pas extorquer de réponses. Mâchoires serrées, j'adressai un petit signe à Molly, qui me lâcha. Je me retournai vers les autres.

« Il y a un traître dans ma famille. Si vous aviez des informations

là-dessus, je vous serais reconnaissant de m'en faire part.

— Reconnaisant ? À quel point exactement ? demanda Subway Sue. Genre vraiment beaucoup d'argent ?

— Si j'avais vraiment beaucoup d'argent, tu crois que je serais venu vous voir ? » Ça manquait un tout petit peu d'amabilité. « Je suis rejeté, banni, réprouvé. Je ne possède plus que les fringues que j'ai sur le dos.

— Je suis sûre que nous pourrions conclure un accord », susurra Girl Flower dans un battement de cils. Mais elle se remit à glousser, ce qui rompit le charme.

« Il y a un traître chez les Drood, et c'est quelqu'un de haut placé, grogna le Creuseur. Ça, tout le monde est au courant. Mais à mon avis, personne ne sait de qui il s'agit.

— Beaucoup de gens ont avancé des noms, intervint M. Surin. Mais il ne s'agit que de suppositions. Certains pensaient que c'était vous, Edwin. Un agent de terrain indépendant, hors de portée du manoir, le seul Drood à jamais avoir réussi à s'enfuir sans que sa propre famille l'abatte comme un chien enragé. L'unique raison pour laquelle tout le monde n'était pas persuadé que c'était vous, c'est simplement que ça paraissait trop évident.

— Et personne ici ne sait pourquoi on m'a déclaré renégat ?

— J'ai parfois travaillé pour ta famille, répondit le Creuseur, et j'aurais juré que tu étais maladivement honnête, comme la plupart des Drood. Enfin, vous réglez sur la planète et tout ça, mais bon...

— J'ai moi aussi travaillé pour eux, renchérit M. Surin en me glissant un sourire mauvais. Comme à peu près tout le monde, à un moment ou un autre. Après tout, cette planète appartient aux Drood, qui ont la bonté de nous y tolérer.

— Nous, proposer une mission à une raclure telle que vous ? Sûrement pas ! » J'essayais de m'indigner, mais le cœur n'y était pas. Je ne savais plus de quoi ma famille était capable.

« Beaucoup d'entre nous sont dans le même cas », dit Molly, qui marchait sur des œufs. « On nous laisse vivre notre vie tant que nous ne faisons pas trop de vagues. Tant que nous payons la dîme, et tant que nous rendons de petits services aux Drood. Les sales boulots, les missions officieuses qui ne sont pas dans les cordes des vrais agents de terrain. Les histoires dont vous ne devez jamais entendre parler, pour ne pas souiller votre cher petit honneur. Tous, nous avons déjà récupéré les sales boulots des Drood. C'est pour ça que nous désirons tant réussir à les abattre. »

J'en avais la tête qui tournait. Ça me rendait malade. Avais-je vraiment passé toute ma vie à défendre un mensonge ? Que me restait-il à présent, à part détruire ma propre famille ?

Très, très, très profond

T

ous les hommes connaissent ça : la femme qui vous accompagne s'éclipse tout à coup, et vous vous retrouvez à devoir faire la conversation à ses amis. Pour ma part, je préfère encore m'enfoncer des aiguilles à tricoter dans l'œil, mais là je n'avais pas eu le choix. Molly Metcalf avait exhibé un téléphone jetable et s'était rendue aux toilettes pour joindre son contact au sein de Manifest Destiny sans s'attirer la réprobation générale. J'approuvais cette précaution. Les téléphones jetables – impossibles à repérer – sont utilisables pour un seul appel – impossible à espionner –, après quoi on doit les détruire. Ça faisait plaisir de savoir que Manifest Destiny respectait des protocoles dignes de ce nom, mais du coup je me retrouvais seul avec les amis de Molly, des gens que j'aurais abattus sans sommation quelques jours plus tôt. Ou qui m'auraient abattu, d'ailleurs. Il y eut donc un échange de sourires gênés lorsque la seule chose que nous avions en commun disparut aux toilettes.

« Alors, comme ça, dis-je au Creuseur, le moins perturbant de la bande, il t'arrive de travailler pour ma famille ?

— Je donne un coup de main quand on me le demande, oui. Il n'y a pas trop le choix, de nos jours. Mon clan n'est plus aussi respecté qu'autrefois. Nous étions bien vus, à l'époque où nous nettoiyions les champs de bataille... Mais aujourd'hui ta famille ne nous appelle plus que pour dévorer les corps qu'il serait trop cher ou trop dangereux d'éliminer autrement. Ceux qui risquent de ressusciter, de se régénérer, ou encore de libérer des déchets toxiques en se décomposant. Les goules arrivent à digérer à peu près n'importe quoi,

même si, effectivement, nous devons nous servir de toilettes plus perfectionnées que celles du commun des mortels... »

Je levai une main pour l'interrompre. « Sur le sujet, il me semble inutile d'entrer dans les détails. Que penses-tu des Drood ? Et de ce nouveau noyau de résistants, Manifest Destiny ? »

Le Creuseur haussa les épaules. « Les noms, les visages, ça va et ça vient, mais il y a toujours des chefs. Pour l'instant, je ne vois pas en quoi Manifest Destiny vaudrait mieux que les Drood... Mais au fond ça ne m'intéresse pas. Qui que nous ayons aux commandes, il y aura du travail pour moi et les miens. »

Je me tournai alors à regret vers M. Surin, qui buvait un Perrier le petit doigt en l'air. Il incarnait l'idéal du gentleman raffiné. Un jour, j'ai aidé à repêcher une de ses victimes, retrouvée dans la Tamise près de Wapping. La femme était ouverte du pubis à la gorge, et ses entrailles avaient disparu. Il lui avait fait subir d'autres outrages avant de la tuer. La seule raison qui m'empêchait de le réduire en miettes sur-le-champ, c'était que ça aurait déplu à Molly. Or j'avais besoin d'elle. Pour le moment.

« J'ai appris que vous aviez été touché par une flèche, déclara-t-il. À travers votre fameuse armure.

— Les nouvelles vont vite, dites-moi, rétorquai-je en prenant bien soin de ne rien confirmer. Mais je serais très étonné que vous disposiez d'une arme efficace contre moi.

— Vous êtes bien sûr de vous... Mais détendez-vous donc, Edwin. Je ne suis pas une menace pour vous, tant que vous êtes avec Molly. Cette chère petite... C'est une vieille amie, et je ne voudrais pas lui faire de peine.

— Vous prétendez avoir été engagé par ma famille. Sur quel genre de mission ?

— Il y a parfois des gens qu'il ne suffit pas de tuer. Il faut les faire disparaître entièrement. Aucune trace de ce qu'ils sont devenus, ni de pourquoi on les a éliminés. Ni corps, ni indice, rien qu'un trou béant à la place qu'occupait dans le monde quelqu'un d'important. Quelqu'un qui se croyait intouchable. J'ai toujours été doué pour faire disparaître les gens. Le monde ne retrouve qu'un pourcentage infime de mes nombreuses victimes. Celles que je veux bien laisser voir pour entretenir ma légende... et ma réputation. Vanité des vanités, tout n'est que vanité. Mais ma légende est tout ce qui me reste, et je refuse de la laisser souiller par de vils imitateurs.

— Comment avez-vous rencontré Molly ?

— Elle essayait de me tuer, expliqua-t-il, attendri par le souvenir. À l'époque, elle faisait partie d'un cénacle où elle apprenait le métier, et j'ai dû tuer une petite sorcière de ses amies. Ensuite, pendant assez longtemps, nous nous sommes affrontés, mais en vain. Entre deux

tentatives d'assassinat, nous avons un peu discuté, pour nous apercevoir que nous avons beaucoup en commun. Des gens que nous détestions, non sans raisons. Des gens puissants et haut placés, que nous ne pouvions espérer atteindre en travaillant chacun pour soi, mais ensemble... Ah, quelle période heureuse ce fut, celle où je lui ai enseigné à porter la mort...

— Et elle vous a pardonné d'avoir tué son amie ?

— Non, mais elle est pleine de bon sens. Elle sait que parfois il faut passer l'éponge. Aujourd'hui, j'aime à penser que nous sommes amis. On ne peut pas partager ce que nous avons partagé sans... tisser des liens. Elle est sans doute, dans tout Londres, la seule femme que je n'ai aucune envie de tuer. Je n'ai pas oublié son amie dont le décès nous a réunis. Elle s'appelait Dorothy. Une petite chose si délicate que ma lame a fait crier si joliment... Non, Edwin. N'essayez même pas d'activer votre armure. Vous ne pouvez pas me tuer. Nul ne le peut. Cela fait partie de ce que j'ai reçu à Whitechapel, en échange de ce que j'y ai fait voici bien des années.

— Je trouverai un moyen, grinçai-je, s'il le faut vraiment. »

Girl Flower s'empressa de poser sa ravissante menotte sur mon bras. « Messieurs, messieurs... calmez-vous, très chers. Nous sommes entre amis, et je n'aime pas les vilains ronchons. »

Elle se frotta contre M. Surin comme une petite chatte. Il acquiesça du menton avant de s'absorber dans la contemplation de son verre de Perrier. Girl Flower fit jouer ses cils interminables et me dédia une moue sensuelle. « Pourquoi les hommes aiment-ils tant parler de ces horreurs ? La vie est faite de beauté autant que de laideur, et nous ne pouvons rien y faire. Alors pourquoi ne pas se contenter de célébrer la beauté ? C'est ce que je fais, moi ! Je suis l'exquise Girl Flower, créée pour donner aux hommes le plaisir de m'adorer. S'ils avaient pour deux sous de jugeote... Sincèrement, mes chéris, si les gens faisaient plus souvent l'amour, le monde serait bien plus agréable à vivre. » J'eus droit à un sourire radieux. « Tu as envie de déboutonner mon chemisier pour t'amuser avec mes nénés, Edwin ?

— Flower, tu sais pourtant que tu ne tiens pas l'alcool, lui glissa Subway Sue. Ça te monte directement aux pétales. » Elle me jeta un coup d'œil pensif. « Je dois reconnaître, Edwin, que tu es beaucoup plus intéressant que la moyenne des types que Molly nous ramène. Ça a beau être une femme intelligente, elle ne sait pas choisir ses mecs. Je commence à croire que les deux sont liés. Les hommes, ça se choisit avec le cœur, pas avec le cerveau. Remarque, aucune des deux méthodes ne m'a jamais réussi. Ah, les hommes ! Si on pouvait s'en passer sans pour autant finir seule au monde et dévorée par ses chats, je signerais les yeux fermés. »

Comme je ne voyais pas que dire après une telle sortie, je changeai de sujet. « J'imagine que, toi aussi, tu as travaillé pour les Drood ? »

— Sûrement pas ! » Sue, offusquée, se drapa dans sa dignité. « J'ai des principes, et je m'y tiens. »

Heureusement, Molly choisit cet instant précis pour nous rejoindre. Je l'accueillis avec un soulagement mal dissimulé. Je n'ai jamais été très doué pour faire la conversation aux amis des filles. « Tu les as eus ? Ils sont d'accord pour me voir ? »

Molly acquiesça. « J'ai eu beaucoup de mal à ce qu'on me passe quelqu'un d'assez haut placé, mais dès que j'ai fait comprendre que je pouvais leur amener le Drood renégat, ils se sont mis dans tous leurs états. Tu peux y aller tout de suite, si tu veux. Le grand chef en personne va t'accueillir à bras ouverts. Ils sont prêts à tout en échange des secrets de ta famille et de la possibilité d'examiner ton armure dans leurs labos.

— Je ne suis pas sûr d'être décidé à me joindre à eux », dis-je, un peu alarmé.

Molly leva les yeux au ciel. « Le contraire m'étonnerait, évidemment. Il ne s'agit que d'une entrevue. Une occasion de tâter le terrain, de voir si une collaboration est envisageable. Mais un bon conseil, Drood : négocie serré. Extorque-leur le maximum. Parce que tes secrets, une fois révélés, ne vaudront plus jamais rien.

— J'ai bien d'autres choses à offrir, figure-toi.

— Parfait, comme état d'esprit. »

M. Surin nous interrompit. « Si vous devez rencontrer le chef de Manifest Destiny en personne, je vais vous accompagner, ma foi. Car si je lui ai rendu quelques services par le passé, en échange de récompenses fort généreuses, il n'a jamais cherché à m'enrôler. Et je l'avoue, j'en suis un peu froissé. J'aimerais lui en demander la raison.

— S'il y va, moi aussi, s'écria Girl Flower en battant des mains. On ne m'emmène jamais nulle part. »

J'allais protester, mais Molly prit les devants. « Laisse-les faire, sinon ils vont se mettre à bouder. Et puis, dans une négociation, c'est toujours bien d'avoir des arguments de poids. »

Elle n'avait pas tort. J'interrogeai le Creuseur du regard, mais il secoua la tête. « Désolé, j'ai déjà quelque chose, ce soir. Un ami de la famille à dîner, vous savez ce que c'est.

— Quant à moi, vous ne me feriez pour rien au monde frayer avec Manifest Destiny, affirma Subway Sue. Je me méfie de toutes les grandes organisations. Elles écrasent systématiquement les petits artisans. Et puis, vu ce que j'entends dire à son sujet... Oui, oui, Molly, je sais, tu ne laisses personne critiquer Manifest Destiny. Mais moi, depuis le temps que je traîne dans le milieu, on m'en raconte plus qu'à

toi. J'ai vraiment l'impression que tes petits copains ne cherchent pas seulement à renverser les Drood.

Il y a quelque chose d'autre. » Elle me transperça d'un regard glacé. « Pose-leur les questions qui fâchent, Drood. Force-les à tout te dire avant d'envisager de leur faire confiance. »

Sur ces mots, elle nous tourna le dos et quitta le Loup Bar. Le Creuseur serra la main de tout le monde avant de l'imiter. Molly Metcalf, Girl Flower, M. Surin et moi partîmes rencontrer Manifest Destiny. Une sorcière des bois sauvages, une créature de fleurs et de griffes, un *serial killer* légendaire et un agent du bien complètement paumé.

Il y a des jours où on ferait mieux de rester couché.

Nous sortîmes du bar par une porte de service que je n'avais jamais remarquée et qui donnait sur une ruelle proche de Denmark Street, dans le cœur obscur de Soho. La soirée était déjà bien avancée. Les rues s'emplissaient de toutes les créatures de la nuit à peine sorties d'une bonne journée de sommeil, qui s'apprêtaient à fondre sur les moutons imprudents. Personne ne nous prêta attention. Nous n'avions pas l'air de moutons. Molly, à grands pas, gagna le milieu de la chaussée déserte et s'y arrêta en cherchant quelque chose du regard.

« Qu'est-ce que tu attends ? demandai-je pour la raisonner. Ce n'est pas ici que tu vas trouver un taxi. »

Elle se retourna avec un soupir de dédain. « O.K., gros malin. Je vais te raconter une histoire. Écoute-la, ça ne te fera pas de mal. Il était une fois, aux heures les plus paranoïaques de la guerre froide, un immense réseau de bunkers et de souterrains creusé très loin sous les rues de Londres par décision du Gouvernement, et qui devait servir d'ultime refuge aux grands de ce monde en cas d'attaque nucléaire. Afin, j'imagine, qu'ils puissent continuer à régner sur les ruines radioactives de la surface. Une grande qualité, la prévoyance, pour un homme politique. Enfin, bon, cet immense abri, parfaitement protégé, disposait de tout le nécessaire. Mais, officiellement, la guerre froide a pris fin, et le réseau souterrain a perdu sa raison d'être. On l'a laissé à l'abandon, à peine gardé par quelques militaires qui ont peu à peu rouillé.

» Aujourd'hui c'est Manifest Destiny qui occupe les lieux. Avec, semble-t-il, l'accord tacite de nos dirigeants. Malheureusement – et c'est le détail qui ne va pas du tout te plaire, Edwin – la seule façon d'y pénétrer, c'est de passer par les égouts. Selon mon contact, il y a par ici une bouche d'égout qui nous permettra d'entrer. Alors, au lieu de rester planté comme le cousin de province dans un mariage, aide-moi à la trouver. »

En fait, l'ouverture était juste derrière elle. Personne ne risqua la

moindre remarque. Elle observa la lourde plaque d'acier, et d'un claquement de doigts la projeta en l'air comme un bouchon de champagne avant de l'arrêter en plein vol. Tout le monde s'approcha pour jeter un regard dubitatif dans les profondeurs. Molly conjura un feu follet qui dansait sur sa main dans un éclat d'argent, mais même cette lumière magique ne pouvait rien nous révéler d'autre qu'une succession d'échelons métalliques plongeant dans les ténèbres. Le trou exhalait un fumet peu engageant. Après un échange de regards consternés, ce fut Molly qui, dans un soupir, s'engagea la première dans les égouts.

Quand tout le monde fut entré, la plaque d'acier retomba lourdement à sa place.

En bas, l'odeur me heurta comme un poing en pleine face. J'en larmoyais, et j'eus beau essayer de ne respirer que par la bouche, ça ne changeait rien. L'échelle débouchait dans un tunnel voûté, trop bas pour qu'on puisse s'y tenir droit. Molly intensifia son feu follet et repoussa les ténèbres. On vit alors que la brique des murs disparaissait sous la moisissure, la boue et la crasse, et qu'au milieu du tunnel bouillonnaient des eaux sombres mêlées d'ordures et de choses qu'on préférerait ne pas reconnaître. Les trottoirs étaient juste assez larges pour qu'on y marche à deux de front. Nous foulions une pierre usée incrustée d'une substance répugnante. De quoi vous faire passer l'envie de jamais retourner aux toilettes. Girl Flower et M. Surin semblaient parfaitement indifférents à la puanteur, mais Molly en avait des haut-le-cœur. Deux rats nous dépassèrent au fil du courant, vautrés sur un énorme... objet. La coupe était pleine : je m'apprêtais à revêtir mon armure pour m'isoler de la peste, mais Molly réagit vivement.

« Non ! aboya-t-elle à voix basse. Il ne faut pas attirer l'attention.

— L'attention de qui ? relevai-je. Qui, à part nous, serait assez crétin pour descendre dans les égouts en pleine nuit ?

— Elle n'a pas tort, intervint Girl Flower, qui paraissait nerveuse. On raconte que... que des choses sont venues vivre ici, loin de la lumière et du regard des hommes. Des choses terribles, des choses dégoûtantes, chéri. Des choses qu'il vaut mieux ne pas croiser.

— C'est vrai, renchérit Molly. J'ai discuté avec des gens qui travaillent ici, et tous racontent des histoires qui terroriseraient le monde civilisé. Tout ce qu'on jette dans les toilettes atterrit ici. Certaines choses se sont adaptées. Et elles ont faim. Ici vivent des fruits difformes tombés de branches pourries, des monstres issus d'expériences ratées, et aussi des créatures innommables qui, jadis, ont dû être humaines. Je veux bien générer un petit champ énergétique pour nous protéger de la... contamination, mais toute magie plus

intense pourrait les attirer.

— Dans ce cas, tu devrais peut-être éteindre ton feu follet, dit M. Surin. Je crois bien que j'ai un briquet quelque part...

— Non ! le coupa Molly. Ni flammes ni étincelles. Il y a sûrement des poches de méthane par endroits, et, vu l'odeur, on n'aurait aucune chance de les détecter avant qu'il ne soit trop tard.

— Autrefois, dit M. Surin d'un ton très naturel, les hommes qui travaillaient ici emportaient des canaris en cage : quand ceux-ci mouraient, on savait qu'il y avait un problème. »

Après un silence, Molly déclara : « Vous n'aviez rien à dire de plus constructif ?

— Les pauvres petits zoziaux », soupira Girl Flower.

Molly conjura son champ protecteur, en y incorporant un sort directionnel élémentaire : une flèche lumineuse qui flottait devant nous. Nous la suivîmes tant bien que mal, en dérapant sur le sol glissant. Longues et menaçantes, nos ombres dansaient sous le feu de Molly. Des bruits soudains éclataient le long des tunnels et résonnaient bien plus longtemps qu'ils n'auraient dû. Je surveillai chaque passage que nous croisions, et dans certains je crus voir des formes étranges fuir vers les ténèbres. Mais rien ne s'aventura dans la lumière pour s'en prendre à nous.

L'odeur restait insupportable.

Il y avait des rats partout, qui grouillaient, détaient et parfois s'arrêtaient pour nous menacer de leurs dents jaunies. Beaucoup étaient largement trop gros pour des rats bien élevés, et visiblement nous ne leur faisons pas si peur que ça. Les rats, je n'aime pas trop. La plupart se contentaient de nous regarder passer, bien planqués dans leurs trous, une lueur mauvaise au fond de leurs petits yeux noirs. Molly s'offrit le plaisir de pointer le doigt vers les plus audacieux pour les faire exploser en petits bouts humides qui s'écrasaient alentour. Chaque fois, Girl Flower poussait un glapissement strident. Finalement, elle s'arrêta pour ramasser un gros bout de rat mort et le regarder de près.

« Pauvre petit raton !

— Bouark ! s'écria Molly.

— Je suis faite de fleurs, ma chère, dit Girl Flower d'un ton boudeur. Et toute charogne, vois-tu, est compost pour mes jolis pétales. »

Elle glissa le cadavre mutilé dans son décolleté, où il disparut aussitôt. Molly me regarda en face. « Repenses-y, la prochaine fois qu'elle te propose d'ouvrir son chemisier. »

Je détournai délibérément le regard. « Si elle se met à vomir des boulettes de poils et d'os, elle dégage aussi sec. »

Nous continuions à nous enfoncer dans les ténèbres. Tunnel après

tunnel, tours et détours dans les profondeurs de Londres. D'autres nous avaient précédés ici, avaient laissé leurs traces sur les murs de briques. Certains messages étaient encourageants ; d'autres, des adieux désespérés à des proches à jamais perdus. Il y avait aussi des flèches, qui indiquaient à peu près toutes les directions, et même quelques cartes rudimentaires, des symboles maçonniques, des phrases écrites dans des alphabets oubliés... On jouait à *Voyage au centre de la terre*, ou quoi ? Et nous marchions derrière la flèche de Molly. Son champ protecteur repoussait les immondices, même quand il nous fallait patauger dans l'eau ignoble pour changer de tunnel. Malheureusement, il ne filtrait pas les odeurs.

Soudain, M. Surin s'écarta un petit peu pour examiner un pan de mur. Je m'approchai, intrigué, sans repérer ce qu'il avait de différent des autres. La surface incurvée ruisselait d'humidité, comme si la chaleur la faisait transpirer, et la couleur des briques disparaissait sous les couches de crasse et de champignons blanchâtres. M. Surin l'effleura cependant, sans souci des horreurs qui souillaient ses gants de luxe. Tout d'abord je me dis qu'il y avait visiblement des limites au sortilège de Molly, et que je devais absolument éviter de toucher quoi que ce soit, mais je fus bientôt distrait par l'expression du visage de mon compagnon. Il souriait, d'un sourire tout sauf agréable.

« Je me souviens de cet endroit. » Quelque chose dans sa voix me donna la chair de poule. « Cela fait bien longtemps que je n'étais pas descendu... Je crois qu'ils étaient en train de construire la section où nous sommes. J'y venais souvent, pour oublier le tumulte de l'humanité. Oui, je me souviens de cet endroit. »

Il repéra une brique précise et appuya doucement dessus. Elle s'enfonça avec un déclic audible. De tout son poids, il poussa contre le mur, dont un pan pivota sur des charnières invisibles. Derrière régnaient ténèbres et silence. M. Surin fit signe à Molly de s'approcher. Elle glissa par l'ouverture sa main lumineuse, et tout le monde s'avança pour regarder, mais M. Surin ne voulait pas attendre. Il prit Molly par l'épaule et la poussa doucement en avant. Ils s'enfoncèrent dans la pénombre. Girl Flower leur emboîta le pas, et je la suivis.

Le mur de brique dissimulait une pièce. Une pièce très, très secrète. Je me figeai dès que j'eus passé le seuil, paralysé par un mélange d'épouvante, d'écœurement et de rage. Au premier coup d'œil, je pensai à une maison de poupée monstrueuse. Le local ressemblait à une salle à manger victorienne raffinée : meubles massifs, tapis moelleux, chaises à haut dossier entourant une longue table couverte d'une nappe empesée, d'argenterie et de chandeliers. Il y avait même des portraits à l'huile accrochés aux murs.

Des femmes mortes, vêtues à la mode d'époques très différentes,

et dans un état de décomposition plus ou moins avancé, étaient assises à table. Bien à l'abri, elles n'étaient pas trop abîmées, ce qui ajoutait encore à l'horreur de la scène. Les mortes se regardaient. Certaines avaient des yeux, d'autres n'en avaient plus. Certaines avaient des visages, d'autres n'en avaient plus. Toutes arboraient des blessures mortelles, et il y en avait tant... Certaines portaient une robe dont le devant, déchiré, révélait un corps entièrement éviscéré. Quelques-unes serraient des tasses dans leurs mains crispées, comme si elles prenaient le thé entre amies.

« Bonjour, mes chéries, dit M. Surin. Je suis rentré ! »

Molly me regarda. « Je n'étais pas au courant, Eddie. Je te le jure. »

Je vins me placer entre elle et M. Surin. « C'est ignoble ! Donnez-moi une seule bonne raison de ne pas vous tuer sur-le-champ !

— Vous, combien en avez-vous tué, au fil des années, jeune Drod ? » lâcha-t-il sans m'accorder un regard. Il s'avança le long de la rangée de cadavres, un petit sourire aux lèvres, les mains voletant au-dessus des têtes penchées sans jamais les toucher. « Toutes vos victimes tiendraient-elles dans une pièce de cette taille ? Je sais : vous ne faisiez qu'obéir aux ordres. Vous n'agissiez jamais que par devoir. Moi, au moins, j'ai l'honnêteté de savourer mes actes. » Il se pencha par-dessus une épaule grisâtre pour contempler un visage desséché. « J'ai des caches semblables à celle-ci un peu partout dans Londres, où j'abrite mes victimes. Des locaux secrets, où personne ne les trouvera jamais. J'aime leur rendre visite pour jouer avec elles. J'aime l'ambiance et l'odeur... Je m'y sens chez moi. »

Je regardai Molly. Ses traits étaient tendus, tirés, mais la main qu'elle levait pour nous éclairer ne tremblait pas. « Qu'est-ce que tu disais, déjà ? lui murmurai-je. Que les monstres ne bossent pas à plein temps ?

— Je ne savais pas. Jamais je n'ai imaginé...

— Tu ne sais rien de moi. » M. Surin se tenait raide et droit au bout de la table en bon patriarche victorien, menton fier, yeux brûlant d'un regard terrible. « Tu ne sais rien de ce qui me pousse à agir. Fut un temps où les femmes me fascinaient. Puis elles m'ont horrifié. Elles ont le vice, le mensonge, la trahison dans la peau. Ma vengeance a été grandiose. Je les ai blessées comme elles m'avaient blessé, et j'ai tant reçu en échange... Mais à présent, la seule intimité que je puisse connaître, c'est avec mes victimes. Ce moment où leurs yeux plongent dans les miens, ce soupir quand la lame s'enfonce... c'est tout ce qu'il me reste. À mes débuts, quand tout le monde m'appelait Jack, je ne pouvais pas savoir que l'éternité que j'achetais ferait de moi une immortelle machine à tuer. En permanence, le besoin de tuer, sans jamais connaître la paix. J'avance dans un monde que je comprends

de moins en moins, et tout ce qu'il me reste, c'est le plaisir que je réussis à tirer de ma tâche immuable...

— Tu ne peux pas le tuer, Eddie, déclara Molly. C'est impossible. Même ton armure ne pourrait pas défaire ce qu'il s'est infligé.

— Et ta magie ?

— Ne me demande pas ça, Eddie. Nous avons été amis. Il a fait des choses bien quand je le lui ai demandé.

— Suffisamment pour compenser ceci ? Ceci et toutes les autres planques que nous ne connaissons pas ?

— Ne me demande pas de faire ça. Pas ici. »

Girl Flower se promenait dans la pièce, contournait des corps fanés, frôlait des visages moisis et chantonait tout bas. « Vous ne devriez pas vous mettre dans des états pareils, mes chéris. La vie prend racine dans la mort, voyons. Ainsi va le monde. » Elle glissa une main dans son corsage, frôla ses jolis sourcils et finit par extirper une poignée de graines. Elle fit le tour de la grande table pour en déposer quelques-unes dans les bouches ouvertes et les orbites vides. « Que la vie reflorisse. C'est la loi de la nature. »

M. Surin lui jeta un regard pensif ; elle lui sourit sans manifester aucune crainte. Et l'homme qu'autrefois une ville terrifiée connaissait sous le nom de Jack acquiesça doucement. « Peut-être reviendrai-je dans quelque temps. Pour voir quelle vie étrange aura fleuri ici. »

Je ne le tuai pas. Quand on travaille sur le terrain, on finit par apprendre qu'il faut quelquefois savoir se contenter de petites victoires.

M. Surin referma son antre, et nous reprîmes notre marche dans les égouts, jusqu'à enfin arriver au repaire secret, au royaume souterrain de Manifest Destiny. Depuis que j'avais appris la vérité sur ma famille, j'avais parcouru un long chemin dans l'espoir de rencontrer un groupe proposant une résistance efficace : il n'avait pas intérêt à me décevoir. J'avais besoin de pouvoir compter sur ces gens dans mon univers dangereusement instable. J'avais besoin qu'ils soient une arme efficace dans mon combat contre ceux qui m'avaient trahi. L'entrée de leur cachette était un immense portail circulaire en métal, percé dans un vieux mur de briques. Quatre grands types tout en muscles, vêtus d'uniformes noirs rehaussés d'argent, montaient la garde. À notre approche, ils levèrent d'énormes armes automatiques.

« Du fer, dit Molly en désignant le portail. À l'épreuve de la magie. Ils ne plaisantent pas avec la sécurité. »

M. Surin eut un reniflement méprisant. « Il en faudrait davantage pour m'empêcher d'entrer, si j'étais vraiment décidé. »

— Oh, arrête ton numéro ! » dit Girl Flower. Et, à notre grande surprise, M. Surin aboya un rire.

Devant les sentinelles, j'activai mon armure. Je n'étais pas encore prêt à révéler à Manifest Destiny la véritable identité de Shaman Bond. Quand ils virent l'éclat d'or dans la pénombre, ils parurent impressionnés et demandèrent par radio des instructions à leurs supérieurs. Ce qu'on leur répondit dans leurs oreillettes les impressionna encore plus ; ils s'empressèrent de m'ouvrir la porte. J'avancai comme si cet accueil m'était dû. Ils reculèrent en présentant les armes – sauf un, qui bloquait encore le passage et n'en avait pas l'air franchement ravi.

Il eut un sourire nerveux devant mon masque d'or, sans savoir où porter le regard. L'absence d'yeux dans mon armure est vraiment déstabilisante. « Je suis désolé, euh, monsieur Drood, mais... Nos ordres sont de vous laisser entrer, ainsi que la sorcière Molly Metcalf, mais on ne nous a rien dit à propos de vos... compagnons. Peut-être pourraient-ils attendre ici pendant que vous...

— Non. Je ne pense pas, non. Il s'agit de Girl Flower et de monsieur Surin. Vous feriez mieux de ne pas les contrarier.

— Écartez-vous, sinon je vous découpe en rondelles », dit M. Surin d'une voix d'outre-tombe très réussie. Les trois gardes qui s'étaient écartés reculèrent le plus loin possible, et l'un d'eux poussa même de petits couinements. Le quatrième, visiblement, l'aurait volontiers imité. Je lui fis signe de nous emmener, et il acquiesça nerveusement. Molly éteignit son feu follet. Enfin, nous allions pénétrer dans le quartier général ultrasecret d'une organisation ultrasecrète, avec l'air de vouloir acheter le bâtiment. Naturellement, Girl Flower gâcha l'ambiance en se mettant à glousser.

Un petit tunnel débouchait sur une immense salle dont les murs et le plafond étaient doublés d'un métal étincelant, sans doute posé à l'origine en prévision d'une explosion nucléaire, mais aujourd'hui bien utile pour empêcher la magie d'agir. Pas étonnant que ma famille ne se soit jamais doutée de rien. Impossible de rien voir, même avec une boule de cristal, à travers tout ce fer. Le garde nous fit emprunter d'autres couloirs, d'autres pièces, toujours recouverts de métal. Tout respirait l'efficacité et la concentration. Je vis des rangées d'ordinateurs, de moniteurs, des plans, des chronomètres, des tables chargées de papiers et des appareils de communication ultramodernes. En plus petit, cela m'évoquait la salle de commandement du manoir Drood. Partout on croisait des hommes et des femmes, splendides dans leur uniforme noir et argent, assis à des consoles, debout autour de grands bureaux, ou marchant d'un pas vif avec des messages urgents. Les hommes incarnaient l'idéal viril : énergiques, déterminés, l'air sain et enthousiaste. De parfaits soldats. Les femmes, aussi lourdement armées, étaient grandes et souples. Des walkyries. Tous saluaient respectueusement sur mon passage ; quelques-uns adressaient à Molly

un signe de tête plus familier. Aucun ne prêta la moindre attention ni à M. Surin ni à Girl Flower. Je coulai un regard vers Molly. Elle n'avait pas l'air enchantée.

« Tu étais déjà venue ? lui murmurai-je.

— Non. Je n'étais pas un personnage assez important. Et je dois dire que... je ne m'attendais pas à ça. Je n'aime pas l'atmosphère qui règne ici. »

Notre guide continuait, de couloir en couloir, et nous entraînait de plus en plus loin à travers ce surprenant labyrinthe niché dans les tréfonds de Londres. Labyrinthe métallique dont le chef de Manifest Destiny constituait le cœur mystérieux.

« Que sais-tu de l'homme que nous venons rencontrer ? demandai-je à Molly.

— Pas grand-chose. Il s'appelle Truman. Je ne l'ai jamais rencontré. Je ne connais personne qui l'ait rencontré, d'ailleurs. Tu devrais te sentir flatté, Eddie.

— Oh, je le suis, vraiment. Tu n'imagines pas. Comment t'es-tu mise à traîner avec ces gens-là ?

— J'ai été recrutée il y a quatre ans. Par Solomon Krieg.

— Ah, lui, je vois qui c'est. Le golem au cerveau atomique, c'est ça ? Pendant la guerre froide, quelqu'un a voulu combiner magie et science pour créer un supersoldat. Ça a donné une arme mortelle, une véritable légende dans ces guerres occultes dont le grand public n'entend jamais parler. Mais, aux dernières nouvelles, il avait quitté le service actif.

— Oui, il y a plus de dix ans. Ses maîtres n'avaient plus besoin de lui, mais ils ne pouvaient pas le lâcher dans la nature. Alors on l'a envoyé ici pour garder le bunker. Apparemment, après l'avoir enfermé, ils ont changé tous les codes d'accès. Mesure de précaution élémentaire. En s'installant ici, Manifest Destiny est tombé sur lui. Il s'obstinait à monter la garde. Alors Truman l'a enrôlé et lui a redonné une raison de vivre. Le golem au cerveau atomique sert une nouvelle cause, et il serait prêt à mourir pour Truman. Une telle loyauté est à toute épreuve. Depuis, Solomon Krieg sillonne la face obscure du monde, hante les clubs et les bars pour recruter des gens dans mon genre. Moi, c'est au Loup Bar que j'ai croisé sa route. Il peut se montrer très... persuasif. Tiens, le voilà, droit devant. Il garde l'ancre de son maître. »

Notre guide nous confia à Solomon Krieg sans dissimuler ni son soulagement ni sa hâte d'être débarrassé de nous. Il esquissa un vague salut et s'empressa de regagner son poste à l'entrée du bunker. J'examinai Krieg sans vergogne. Ce type était une légende vivante. L'arme secrète la plus terrible jamais produite par les services secrets britanniques. On l'avait surnommé l'« assassin anglais », le

« croquemitaine rosbif », mais le golem au cerveau atomique n'avait rien d'un héros de roman. À sa façon, il était aussi perturbant que M. Surin. Meurtrier totalement dépourvu de conscience, de compassion et, selon certains, d'âme, il était l'agent idéal : prêt à tout et incapable de désobéir. Rejeton glacé des plus froides heures de la guerre froide, conçu pour faire péter de trouille les victimes qu'on lui désignait.

La guerre froide fut une période vraiment réfrigérante. Tout le monde a commis des atrocités.

Krieg faisait un bon mètre quatre-vingts. Sa peau blafarde contrastait étrangement avec ses cheveux corbeau et son uniforme noir. Il était musclé, mais sans excès. Sa force résidait ailleurs. Krieg avait été sculpté dans de l'argile, transformée ensuite en chair grâce à des sortilèges ancestraux puis bardée de mécanismes cybernétiques. Le fleuron technologique de son époque. En travers de son front courait une profonde cicatrice. Sur les photos que j'avais vues, on l'avait dissimulée sous le fond de teint. Là, elle donnait l'impression qu'on venait de lui ouvrir le crâne d'un bon coup de scie pour y fourrer le cerveau atomique avant de tout recoller grossièrement. La subtilité était un raffinement superflu, à l'époque.

Krieg, debout devant nous, paraissait calme et parfaitement maître de lui-même. Son visage livide n'exprimait aucune émotion, ce qui le rendait encore plus impressionnant. Il dégageait un sentiment de danger, comme un serpent lové ou un tigre prêt à bondir, à frapper, à tuer sans préavis. Rien qu'en le regardant, j'étais certain que toutes les horreurs qu'on racontait à son sujet étaient vraies. Quand il se décida à parler, sa voix, monocorde et indifférente, n'était qu'un murmure rauque.

« Edwin Drood... » Entendre mon nom prononcé par cette voix glaciale, c'était comme une condamnation à mort. « Vous êtes venu à nous. C'est une bonne chose. À présent que vous êtes un renégat, vous comprenez ce que c'est, d'être trahi par ceux à qui vous avez sacrifié votre vie. Il faut que vous parliez avec monsieur Truman. C'est un grand homme, fidèle à son idéal. Vous pouvez lui faire confiance.

— Ah. C'est bon à savoir. Mes compagnons peuvent entrer, eux aussi ? »

Solomon Krieg les examina d'un œil froid et impassible. « S'ils se tiennent correctement. Comprenons-nous : s'ils font une bêtise, je me verrai obligé de leur donner la fessée.

— Oh, mais allez-y. Je vous tiendrai vos affaires.

— Mais enfin, Solomon, intervint Molly, vous devez vous souvenir de moi. C'est vous qui m'avez proposé de rejoindre Manifest Destiny. C'était il y a quatre ans, au Loup Bar.

— Non », dit Krieg.

Il nous fit emprunter un énième passage métallique, tourna

brusquement et pénétra dans un bureau sobrement meublé où nous attendait le numéro un de Manifest Destiny, le chef de la résistance contre les Drood tout-puissants. Assis dans un grand fauteuil à roulettes, il nous tournait le dos, visiblement absorbé par les informations que lui transmettaient une bonne douzaine de moniteurs. La façon qu'il avait de dodeliner de la tête donnait l'impression qu'il assimilait tout, alors que pour moi ce n'était qu'un magma de sons incohérents. Il nous fit attendre un peu, pour nous rappeler qui était le chef, puis d'un geste de la main il éteignit tous les écrans. Lentement, il se tourna vers nous.

Solomon Krieg vint se placer à côté de lui. Truman avait un visage ouvert, agréable, mais je ne m'y intéressai pas longtemps. J'ai vu pas mal de choses étranges au cours de ma vie, mais ce que Truman s'était infligé était vraiment extraordinaire.

De son crâne rasé dépassaient de longues tiges d'acier plantées à intervalles réguliers. Elles mesuraient plus de trente centimètres, et leur extrémité rejoignait un grand anneau métallique qui évoquait une auréole. Les bourrelets de peau à la base des tiges suggéraient qu'elles n'avaient pas été installées récemment. Le poids du dispositif devait être monstrueux, mais Truman n'avait pas l'air d'en souffrir. Je crus d'abord qu'il avait eu un accident et qu'il s'agissait d'un support élaboré, mais la fierté qui luisait dans ses yeux et l'arrogance de son maintien exprimaient le contraire.

Contemplez mon œuvre, disait son visage. N'est-elle pas grandiose ?

« Oui, dit-il d'une voix grave et autoritaire. Tout cela est mon ouvrage. J'ai moi-même percé les trous dans ma boîte crânienne, moi-même inséré chaque tige d'acier à la profondeur adéquate, selon les calculs que j'avais moi-même établis. Il ne me restait plus qu'à les interconnecter à l'aide d'un anneau de soutien : j'étais le premier dans toute l'histoire humaine à réaliser le vrai potentiel de notre cerveau. Oh oui, mes amis, cette couronne d'épines sert un but bien précis.

— Vraiment ? glissai-je. Je suis bien content de l'apprendre.

— Tout est venu de mes deux passions : l'acupuncture et la trépanation. » Il poursuivait son discours bien rodé comme s'il ne m'avait pas entendu. C'était peut-être le cas. « L'acier dans mon cerveau active les centres énergétiques, élargit ma réflexion et augmente la puissance de mon intellect bien au-delà des limites normales. Mon cerveau est aujourd'hui l'égal du meilleur ordinateur. Ses capacités de stockage sont faramineuses, ses processus de décision incroyablement rapides, et son potentiel d'attention sans limite. Toute l'organisation de Manifest Destiny se trouve dans ma tête jusqu'au moindre détail. Rien ne m'échappe. Je suis capable de voir l'ensemble des forces scientifiques et magiques à l'œuvre dans le monde, tout ce qui est dissimulé au regard des simples mortels. De plus, je suis

invisible et invulnérable à ces mêmes forces, qui risqueraient de causer ma perte si je les laissais faire. Ni la magie ni la science ne peuvent plus rien contre moi. »

J'essayai de l'interrompre, mais il était lancé. Son discours avait dû servir bien des fois pour ses nouvelles recrues, mais je me doutais qu'il ne s'en lassait pas.

« J'ai créé Manifest Destiny à la seule force de ma volonté. J'ai réuni des gens, je les ai convaincus de l'importance que pourrait revêtir une telle organisation. Des gens de bonne volonté, des cœurs purs, dévoués corps et âme à la tâche nécessaire qui nous attendait : libérer l'humanité du joug séculaire de la famille Drood, rien de moins. La fin de l'esclavage. Chaque jour mes agents parcourent le monde et rassemblent des alliés, sabotent les infrastructures des Drood et leur reprennent une parcelle de notre planète. Nous ne sommes pas assez forts pour une attaque frontale. Pas encore. Mais nous le serons bientôt. Et là... nous verrons l'avènement d'un monde nouveau, dans lequel l'humanité ne sera plus soumise à l'autorité de la famille Drood. Nous pourrons enfin créer notre propre destin. » Il se pencha vers moi par-dessus son bureau pour me transpercer de son regard puissant. Le masque d'or de l'armure Drood ne semblait pas le perturber. « Joignez-vous à nous, Edwin. Vous savez que votre famille vous a toujours menti. Croyez-moi, il est bien plus honorable de libérer un monde que de le faire ployer sous le joug. Avec votre aide, avec les informations que vous pouvez nous apporter, et avec les secrets de votre merveilleuse armure... il n'y a pas de limite à ce que nous pourrions accomplir. Rejoignez nos rangs, Edwin. Travaillez pour moi. Je donnerai un but à votre vie, comme je l'ai fait pour Solomon ici présent. » Il eut un léger sourire en direction de l'homme artificiel à côté de lui. « Mon fidèle Solomon. Quand je l'ai trouvé, ce n'était qu'une âme en déroute. Rejeté par ses créateurs, abandonné par ceux qu'il avait fidèlement servis, ce n'était plus qu'un guerrier sans guerre. Je lui ai ouvert les yeux, je lui ai montré les possibilités qui s'offraient à lui s'il rejoignait la cause, et aujourd'hui il fait partie d'une des plus grandes armées que la terre ait jamais portées. Une organisation qui poursuit un seul but : libérer l'humanité.

— Dites-moi, demandai-je dès qu'il s'arrêta pour reprendre son souffle, ces idées, là, vous les avez eues avant ou après avoir commencé à vous forer le crâne ? »

Il me dévisagea, interdit, et Solomon Krieg prit l'air menaçant, mais il se détendit quand son patron éclata d'un rire franc et sincère. Il hocha la tête en continuant à rire.

« Je sais, je sais, une fois que je suis parti, j'y vais un peu fort, pas vrai ? Mais les gens, face au grand homme, attendent de grands discours, alors... Bordel, c'est bon de rencontrer quelqu'un qui ne se

laisse pas intimider ! Vous imaginez à quel point j'ai du mal à mener une conversation normale ? Discuter pendant la pause café, quand tout le monde se précipite pour approuver le moindre mot tombé de mes lèvres comme autant de paroles sacrées, c'est difficile. J'ai besoin de vous, Edwin, ne serait-ce que pour avoir près de moi quelqu'un qui ose réagir quand je dis des conneries. »

Il me fit un grand sourire, que je ne pus m'empêcher de lui rendre. Il me plaisait nettement plus tout à coup, même si je ne lui faisais toujours pas entièrement confiance. Règle numéro un d'un agent secret : si ça semble trop beau pour être vrai, c'est probablement trop beau pour être vrai. Truman tourna ensuite son sourire vers Molly.

« Et ma petite voyageuse, comment va-t-elle ? Elle continue à semer le chaos chez nos ennemis ? Tant mieux, tant mieux... Vous avez bien fait, Molly, de m'amener Edwin. J'imagine à quel point vous deviez avoir envie de le tuer. Je n'ignore rien de ce qui s'est passé entre vous. Mais croyez-moi, maintenant qu'il est ici, plus rien ne sera comme avant. Le jour où nous envahirons le manoir Drood approche à grands pas, et vous avez ma parole, Molly : vous serez à nos côtés, et vous pourrez vous baigner dans leur sang.

— Vous savez parler aux filles, vous ! » s'exclama Molly.

Enfin, Truman sourit à M. Surin et à Girl Flower, d'un air un peu plus distant. « Soyez les bienvenus, mes amis. Ici, de grandes tâches vous attendent, si vous choisissez de nous aider. Dans le cas contraire, quittez-nous librement. » Il se retourna vers moi, retrouvant toute sa chaleur. « Dites-moi la vérité, Edwin. Maintenant que vous avez vu Manifest Destiny, qu'en pensez-vous ?

— L'organisation est très impressionnante, dis-je en pesant mes mots. Mais vous ne trouvez pas tout ça un petit peu... aryen ?

— Seigneur, sûrement pas ! rétorqua Truman. C'est du passé. Seul l'avenir nous intéresse. Nous obéissons à une discipline militaire parce que c'est la seule façon d'être efficace. Et tout le monde doit travailler au maximum de ses capacités. Mais, tous, nous faisons passer la cause avant tout, et nos personnes après.

— Je ne comprends toujours pas très bien la philosophie derrière tout ça. La liberté, c'est un concept merveilleux mais un peu flou. Renverser ma famille, d'accord ; mais par quoi voulez-vous la remplacer ? Quel est le but exact de Manifest Destiny ? »

Truman se carra dans son siège et me contempla d'un air pensif. Il ne souriait plus. Il savait qu'avec moi ses beaux discours ne prendraient pas. Des étincelles semblables à des pensées vagabondes dansaient entre les tiges d'acier. Quand il reprit la parole, ce fut avec des mots soigneusement pesés. Il ne parlait plus qu'à moi, comme si nous étions seuls dans son bureau.

« L'homme s'est amolli. Sous le règne des Drood, il a perdu sa fierté et son courage. Les Drood ont profité d'avantages injustes, inhumains, pour nous contrôler comme autant de moutons. Ils entretiennent un statu quo qui permet aux aliens et aux créatures surnaturelles de vivre en liberté dans un monde qui devrait nous appartenir. Qui appartient aux hommes. L'emprise des Drood doit être brisée, par tous les moyens nécessaires, afin que nous puissions nous débarrasser des non-humains. C'est à cette condition que l'humanité pourra choisir sa destinée.

— Pourtant, murmurai-je, certaines de ces créatures sont vos alliées. Les Abominations, les Guetteurs du Seuil : selon certains, ces êtres sont... mauvais. En tout cas, ils ne portent pas l'humanité dans leur cœur. »

Truman ouvrit les mains. « Je suis en guerre, Edwin, contre le pire complot de l'histoire. Contre un ennemi puissant et impitoyable. Je prends les alliés que je trouve. Nous travaillons ensemble pour soutenir une cause, pour abattre les Drood. Ensuite... les choses seront différentes. »

J'avancai d'un pas, et Solomon Krieg banda ses muscles. Je me penchai sur le bureau de Truman de manière qu'il voie son propre reflet sur mon masque d'or. « Si tu me veux comme allié, dis-moi la vérité, Truman. Toute la vérité. Ne me cache rien. D'aussi près, mon armure me préviendra si tu mens, même par omission. Dis-moi tout, sinon je m'en vais. Immédiatement. » Mon armure n'était pas un détecteur de mensonge, mais il n'avait aucun moyen de savoir que je bluffais. Vu toutes les merveilles dont elle est capable, pourquoi pas une de plus ? Je misais sur le fait que Truman avait tellement envie de connaître mes secrets qu'il m'avouerait ce qu'il cachait au reste du monde. Lentement, un sourire naquit sur ses lèvres. Ses yeux brillaient à l'idée des révélations qu'il s'apprêtait à me faire. De nouveau, il ne parlait qu'à moi et ignorait mes compagnons.

« Pourquoi pas ? J'ai toujours su qu'à vous je pourrais parler. Je pourrais confier... tout ce que je sais. La science est née de l'esprit des hommes. Elle est nôtre. Nous l'avons créée et pouvons la contrôler. La magie... est sauvage, anormale, incontrôlable, et n'obéit qu'à elle-même. Nous l'utilisons quand c'est nécessaire, mais sans pouvoir lui faire confiance. Pas plus qu'à ses zéloteurs. Quand nous accéderons au pouvoir, la science remplacera la magie. C'est la seule façon d'assurer l'indépendance de l'homme. Les Drood ne sont que nos premiers ennemis. Quand nous les aurons renversés, nous éliminerons toutes les autres formes de magie, toutes les créatures surnaturelles. L'humanité connaîtra enfin la liberté. »

Je coulai un regard en direction de Molly. La stupéfaction la laissait bouche bée, livide. Visiblement, elle n'avait jamais entendu ce

refrain. Je posai doucement ma main sur son bras, afin qu'elle ravale sa colère le temps que nous entendions la suite. L'expression qu'arborait notre hôte m'assurait qu'il n'avait pas fini.

« Éliminer tous les indésirables ? demandai-je. Lourde tâche.

— Ça, oui ! dit Truman qui arborait toujours un grand sourire. Mais les débuts sont prometteurs. Vous voulez voir ?

— Oui.

— Oui », répéta Molly.

Truman eut un rire léger. « Après tout, pourquoi pas ? Je vais vous montrer le futur, Molly. Vous allez le trouver très... instructif. Suivez-moi, tous les quatre. » Il n'avait pourtant d'yeux que pour moi. « J'ai si longtemps attendu quelqu'un avec qui je puisse partager ceci, Edwin. Quelqu'un capable de comprendre. Venez, Edwin Drood, venez voir la raison d'être de Manifest Destiny. »

Solomon Krieg n'aimait pas beaucoup cette idée, mais Truman affirma son autorité, même s'il dut pour cela hausser un peu le ton. Krieg nous emmena donc dans des cavernes situées sous le bunker, creusées à même le roc pour abriter le plus précieux secret de Manifest Destiny, quelque chose que la piétaille devait toujours ignorer. Krieg et Truman marchaient devant moi. Molly et les deux autres me suivaient. Nous approchions enfin du cœur véritable de ce labyrinthe, où l'ultime vérité allait nous être révélée.

En file indienne, sans un mot, nous descendîmes des escaliers de pierre brute. J'ignorais ce qui nous attendait, mais ça se rapprochait. Et c'était glacial. Molly marchait sur mes talons. Son visage n'était qu'un masque figé. Truman avançait, le pied léger, en fredonnant un air qu'il était seul à pouvoir suivre.

L'escalier débouchait sur une immense grotte dont la plus grande partie était plongée dans l'ombre. L'air, froid et humide, charriait une odeur qui me rappelait les égouts : malsaine, putride, faite de crasse, de douleur et de mort. Même M. Surin fronça le nez. Personne ne disait rien. Nous savions tous qu'il s'agissait d'un antre de malheur et d'ignominie. Truman, seul, continuait de fredonner sa ritournelle. D'un geste théâtral, il alluma toutes les lumières. La grotte s'offrit à nos regards. Nous nous trouvions sur une étroite plateforme à mi-longueur de la muraille, face à des rangées de cellules dont chacune renfermait une créature martyrisée. Cela me rappelait l'établissement des docteurs Dee, dans Harley Street, sauf qu'ici il n'y avait pas de cages, mais un ensemble de cachots en béton brut munis de barreaux en fer. Ni lits ni sièges, pas même de paillasses, rien que des grilles métalliques permettant l'évacuation d'une partie des ordures.

« Je n'étais pas au courant, me souffla Molly. Je te jure que je n'étais pas au courant.

— Venez voir, venez voir ! » insistait Truman, tout content, en nous faisant signe d'avancer. Il nous entraîna dans l'allée centrale pour nous faire les honneurs de chaque cellule. La première contenait un loup-garou d'un gris luisant qui, ayant achevé sa métamorphose, mesurait plus de deux mètres de long. On l'avait étendu sur le dos, pattes écartées, avant de le clouer au sol à l'aide de pointes d'argent. Comme un sujet d'expérience sur une table de dissection. Quand il nous vit, il poussa un gémissement pathétique.

« Nous n'avons pas le choix, expliqua Truman. Si on ne les immobilise pas, ces brutes épaisses se rongent les pattes pour pouvoir s'échapper. Ce sont des animaux, rien de plus. De toute façon, ils ne souffrent pas longtemps. »

Je ne voyais rien d'autre dans les yeux fous de la créature qu'un chien qui souffrait le martyre. Les loups-garous ne m'inspiraient rien de bon. J'avais vu trop de leurs victimes à moitié dévorées dans des villages de campagne. Mais ça... Même son pire ennemi, on n'avait pas le droit de le traiter ainsi.

Un peu plus loin, des vampires étaient fixés au mur par des pieux en bois qui leur transperçaient bras et jambes. Ils nous montrèrent les dents, trop abrutis de douleur pour conserver la moindre parcelle d'intelligence. Puis je vis des seigneurs elfes, nus, privés de leur luxe habituel et couverts de chaînes. Au contact des maillons de fer, leur chair pâle brûlait affreusement, se consumait jusqu'à l'os. Pourtant, ils se contentèrent de nous rire au nez. Ils n'avaient rien perdu de leur superbe. Dans les cachots suivants se trouvaient des griffons énucléés. Ils gémissaient doucement. Même rendus incapables de voir l'avenir, ils savaient ce qui les attendait. Il y avait aussi une licorne dont on avait brisé les ailes et scié la corne. Sa splendeur n'était qu'un souvenir. Ensuite, un esprit de l'eau qu'on avait congelé. Dans la statue de glace ne bougeaient plus que les yeux.

Des hommes-lézards, gris et froids, venus des tanières souterraines du sud de Londres ; des gargouilles arrachées aux rares églises et cathédrales qu'elles hantaient encore ; un croquemitaine verdâtre aux membres fracassés, qui rampait sur le sol nu. Et quelque chose qui puait le soufre : un véritable sang-mêlé, fruit de la terre et des enfers. Les succubes emmagasinent la semence des hommes avec qui ils couchent, puis se transforment en incubes de forme masculine et déposent ce sperme volé dans la matrice d'une femme. Le résultat a le corps d'un humain, mais l'âme d'un démon. Il est à moitié de ce monde, à moitié du monde souterrain. Il choisit notre camp ou celui des enfers, ou les deux, ou ni l'un ni l'autre. Ces bâtards diaboliques sont bien plus nombreux qu'il n'est strictement nécessaire. Celui-ci était maintenu prisonnier par un pentacle profondément gravé dans le ciment du sol.

En voyant M. Surin, il eut une inclinaison de tête ironique, comme s'il saluait un confrère. Il ne pouvait pas parler. On lui avait coupé la langue, au cas où.

Truman avait les yeux rivés sur moi. Il attendait ma réaction mais, comme je me retenais, il me montrait horreur sur horreur. À peu près tous les êtres enfermés ici étaient maléfiques ou avaient commis le mal, mais rien n'arrivait à la cheville de la cruauté froide avec laquelle on les traitait. En tant qu'agent secret, j'avais affronté une grande partie de ces créatures, et j'en avais tué beaucoup, mais toujours dans le feu de l'action, pendant un combat. J'avais tué, jamais torturé. Je n'avais jamais savouré la souffrance de mes ennemis. Les Drood n'étaient pas ainsi. Nous nous battions contre les forces du mal, nous protégeons les hommes, et nous en étions fiers. Mais ça, là, c'était une abomination.

Dans le dernier cachot se trouvait Subway Sue, couverte de sang, ses guenilles plus déchirées encore qu'à l'accoutumée. On l'avait passée à tabac avant de l'enchaîner au mur, les yeux bandés. Molly s'approcha des barreaux. Elle irradiait une fureur froide et terrifiante. Je regardai Truman.

« Tout cela n'est que la récolte du jour. Un tas de créatures surnaturelles, arrogantes et agressives. Une menace pour l'humanité, vaincue par la science et la valeur de soldats d'élite. En ce moment, mes équipes sont très occupées. Elles traquent la vermine et la rapportent ici en vue de son élimination. Nous ne pouvons pas tuer en public, naturellement, cela attirerait trop l'attention. Il vaut mieux que ces monstres ignorent que nous sommes à leurs trousses. Ah, si seulement nous avions le temps de mieux nous occuper d'eux, de les tuer comme ils le méritent, afin qu'ils souffrent comme ils ont fait souffrir les hommes... Mais nous ne pouvons pas nous le permettre. Du coup, on les amène ici, et quand toutes les cellules sont pleines on leur accorde une mort digne avant de livrer leur corps aux flammes purificatrices. L'opération est très efficace. Les fours n'ont jamais le temps de refroidir, Solomon y veille. Un monstre après l'autre, nous reprenons le pouvoir sur la planète en la débarrassant des horreurs dont elle est infestée.

— Il n'y a qu'un seul monstre ici, gronda M. Surin, et pour une fois ce n'est pas moi. J'imagine qu'il y a quelque part un cachot qui m'attend ?

— Pas tant que vous soutenez notre cause, répondit Truman avec un clin d'œil complice.

— Je connais cette femme, dit Molly, les yeux toujours rivés sur Subway Sue derrière les barreaux. C'est une amie à moi.

— C'est une sangsue, trancha Truman. Elle vole la chance des innocents, pour la revendre à des gens qui ne la méritent pas. C'est un

parasite qui vit aux dépens de l'espèce humaine. »

Molly fit volte-face et le fusilla du regard. « C'est une amie à moi. »

Truman la menaça du doigt comme une gamine insolente. « Pas de ça avec moi, petite sorcière. N'oublie pas quelle est ta place ici. Nous t'autorisons à te servir de tes dons pervers, en échange de quoi tu as la chance de collaborer avec la seule organisation capable d'abattre ces Drood que tu hais tant. Obéis-moi, et tu seras récompensée à l'avènement du monde pour lequel nous combattons. Il y aura une place pour toi et les tiens, mais seulement à condition que tu restes dans le rang.

— C'est ça le risque, quand on voit une situation par le petit bout de la lorgnette, dit Molly. Je ne pensais qu'à une chose : vous cherchiez à éliminer les Drood. Pendant vos beaux discours, je n'entendais que ce que je voulais entendre. Mais vous m'avez enfin ouvert les yeux, Truman. » Elle se retourna vers la cellule. « Sue, c'est moi, Molly. À ton avis, quelle est la probabilité pour que les verrous de toutes les cellules s'ouvrent tous en même temps ?

— Assez faible, gémit Sue à travers ses lèvres éclatées. Pas tant que le fer des barreaux retient mes sortilèges. »

Molly me jeta un coup d'œil. D'une main d'or, j'attrapai les barreaux et les arrachai du béton. D'un geste, Molly défit les chaînes de Sue, qui se releva, s'étira avec peine et retira son bandeau. « Bingo », murmura-t-elle.

Les verrous de toutes les cellules s'ouvrirent en même temps.

Bouche bée, Truman me regarda écraser les barreaux jusqu'à en faire une boule informe que je jetai à ses pieds. « Jamais vous ne supplanterez ma famille. Vous êtes bien trop minable. Bien trop cruel. »

Il tourna les talons et partit à toutes jambes en criant à Solomon Krieg de nous retenir le temps qu'il envoie des renforts. Le golem bondit pour nous bloquer le passage tandis que son maître courait vers l'escalier. Partout, des créatures titubantes sortaient de leurs cellules. Au loin, des sirènes hurlaient. Molly et Girl Flower aidaient Subway Sue à marcher. M. Surin et moi nous occupions de Krieg.

L'homme artificiel sourit pour la première fois, d'un sourire dépourvu d'humour, qui n'exprimait que la satisfaction d'avoir enfin une mission dans ses cordes. Lorsqu'il leva une main, un pistolet jaillit de son poignet. Il ouvrit le feu sur nous deux sans pouvoir nous blesser. Les balles ricochaient sur mon armure et semblaient traverser M. Surin comme s'il était fait de fumée impalpable. Krieg pointa alors son arme sur les trois femmes, mais je me déportai pour les protéger. Il leva son autre main, libérant un lance-flammes caché dans son avant-bras et m'inondant d'un feu liquide. La chaleur était telle que

même M. Surin dut reculer, mais je ne sentis rien.

Krieg cessa de tirer et fronça les sourcils comme s'il se concentrait sur un problème compliqué. Des étincelles d'électricité statique apparurent autour de son crâne comme un halo de lucioles. Elles crépitaient, crachotaient, sans cesse plus grosses et plus nombreuses, et elles fondirent enfin sur M. Surin en une décharge d'énergie. L'impact le souleva de terre et le rejeta contre un mur de béton dix mètres plus loin, sur lequel il s'écrasa avec une violence impressionnante. Le mur s'effondra, enterrant M. Surin sous les décombres. Solomon Krieg, le golem au cerveau atomique, se tourna vers moi. Je contractai mes muscles. Naguère, j'aurais été certain que mon armure allait me protéger, mais depuis l'incident de la flèche elfique, je me méfiais. Pourtant, je ne bougeai pas. Il n'y avait que moi pour protéger les trois femmes des frappes de Krieg.

À cet instant, les prisonniers évadés se ruèrent sur lui comme une meute de loups affamés. Humains, non-humains, démons et créatures des ténèbres se jetèrent sur leur ennemi commun pour l'écraser sous leur nombre. Griffes et crocs plongèrent dans sa chair livide, mais le sang ne coula pas. Krieg faiblissait mais ne cédait pas. Il cognait de toute la force de ses bras cybernétiques et envoyait valser ses adversaires, morts ou blessés. Il ne recula pas d'un pouce. Sa force était stupéfiante. Les prisonniers continuaient d'affluer de toutes parts. Tous voulaient une chance d'éliminer leur tortionnaire.

Krieg ainsi occupé, je pus aller fouiller les décombres du mur, mais M. Surin, indemne, se relevait déjà, surtout préoccupé d'épousseter sa veste et sa cape. Il se pencha pour ramasser son haut-de-forme et s'en recoiffer, coquet. Ce type était sans doute le pire *serial killer* de toute l'histoire, mais il avait la classe. Il jeta un coup d'œil aux cachots en ruine et secoua la tête. « Non. C'est intolérable. Je connais la joie que procurent la souffrance et la mort, Edwin, mais là... Un vrai gentleman s'impose des limites. »

Il m'accompagna de cellule en cellule pour libérer ceux qui ne pouvaient le faire seuls : le loup-garou, les vampires... Ce n'était pas dans ma nature de venir en aide à des êtres aussi vils, surtout après des années passées à les combattre, mais j'étais incapable de les laisser là. À cause des fous. Comme le faisait remarquer M. Surin, certains comportements sont tout à fait inacceptables.

Le bâtard d'humain et de démon, nous ne lui avons pas ouvert. Il aurait fallu être vraiment crétin.

À notre retour, Solomon Krieg tenait toujours bon au milieu d'un tas d'ennemis vaincus. Girl Flower se jeta sur lui. Elle criait des obscénités en gallois. L'énergie atomique jaillit du front de Krieg et frappa son adversaire de plein fouet. Elle implosa en un nuage de pétales de rose qui se mirent à tourbillonner puis se transformèrent :

un millier de serres de chouette se précipitèrent sur Krieg, véritable tornade qui entreprit de lui déchirer la peau et la chair. Mais il résistait obstinément. J'aurais pu l'admirer si je ne l'avais pas autant haï. (« Les fours n'ont jamais le temps de refroidir »...) La tempête tranchante finit par s'apaiser et les serres retombèrent. Je m'avançai pour attaquer le golem. J'avais besoin de punir quelqu'un pour ce qui s'était passé ici. Il conviendrait parfaitement. J'ai beau faire des efforts, parfois je suis un peu teigneux.

Les créatures des ténèbres s'écartèrent pour me laisser passer. Elles reconnaissaient l'armure d'or. Solomon me vit arriver et sourit de nouveau. Sur son visage, des chairs déchiquetées pendaient sur les os dénudés par l'assaut de Girl Flower. Son œil n'était qu'une plaie rouge. Pourtant, il souriait. Il ne prit pas la peine de dégainer son flingue ou son lance-flammes. Il avança vers moi, simplement, et me décocha un direct de toute la force de ses servomécanismes. Lorsque son poing s'écrasa sur mon armure, j'entendis ses os se fracasser. Sans lui laisser le temps de retirer le bras, je le saisis à deux mains et le brisai sur mon genou comme du petit bois : de la blessure jaillirent des éclats de métal déchiré. Solomon Krieg poussa un grognement, un seul. Je lui lâchai le bras pour lui attraper la tête et tirer de toutes mes forces. Il résista, mais sa vigueur pourtant légendaire ne faisait pas le poids. L'énergie atomique crachotait autour de lui tandis qu'il essayait d'y faire appel pour m'abattre. Je réussis enfin à lui arracher le sommet du crâne, le long de sa vieille cicatrice au front. De l'autre main, je plongeai dans sa boîte crânienne pour en arracher la cervelle.

Je la gardai un instant au creux de la main, pour observer cet infâme chef-d'œuvre né de la guerre froide. Puis je le laissai tomber pour l'écraser du talon jusqu'à ce qu'il n'en reste qu'un amas de grumeaux. Le corps de Krieg fut pris de convulsions et tomba à la renverse. Je m'éloignai. Les prisonniers se jetèrent sur lui, pleins d'une rage vengeresse, et entreprirent de le dépecer.

Alors, un portail dimensionnel s'ouvrit devant nous, crachant une armée de soldats de Manifest Destiny. Dès qu'ils nous virent, ils ouvrirent le feu avec leurs armes automatiques. Les balles étaient impuissantes contre mon armure, mais je ne pouvais pas protéger tout le monde. Les prisonniers libérés mouraient les uns après les autres. Je fis jaillir de longues pointes sur mes poings d'or et chargeai les mercenaires. Hommes et femmes, je frappais tous ceux qui voulaient me tuer ; ils s'effondraient et ne se relèveraient pas. Mais d'autres arrivaient sans cesse par le portail. Leurs visages irradiaient une rage fanatique. Je brisais des cous, fracassais des crânes, projetais mes ennemis dans les airs, mais j'étais comme un rocher cherchant à retenir un fleuve.

Je me battais. C'était bon de m'en prendre à eux. Manifest

Destiny m'avait trahi, m'avait privé de la lueur d'espoir dont j'avais tant besoin.

M. Surin vint se placer à mes côtés ; dans sa main, un long scalpel étincelant pour étancher sa soif. Rien de ce que pouvaient tenter les soldats ne l'atteignait. Élégant et dédaigneux, il tailladait tous ceux qui passaient à sa portée. Au cœur du massacre et de la mort, il se trouvait enfin dans son élément. Les créatures des ténèbres, blessées et affaiblies, affrontaient néanmoins les soldats noirs au milieu d'un chaos de cris et de sang. Pas à pas, la progression des soldats ralentit. Pas à pas, ils durent reculer. Sans doute leur fanatisme ne faisait-il pas le poids devant notre fureur. Pour les repousser, il nous fallut fouler aux pieds leurs morts et les nôtres, jusqu'à ce qu'enfin les survivants renoncent à résister et s'enfuient par le portail dimensionnel qui se referma sur eux.

Debout au milieu du carnage dans mon armure sanguinolente, je levai mon poing hérissé de piquants dans un geste de triomphe. Autour de moi, les prisonniers vociféraient et scandaient mon nom.

Molly avait joint sa voix aux leurs, mais elle se tut quand je rabaissai le bras en la regardant. « Eddie ! Il faut qu'on dégage d'ici. Truman doit avoir un plan B en cas d'évasion collective. Et je pense qu'on ferait mieux d'être partis avant qu'il le déclenche. »

J'acquiesçai et m'approchai d'elle en dégageant à coups de pied les cadavres des mercenaires. Du sang et des substances ignobles dégouttèrent de mes mains lorsque j'en fis disparaître les piquants. Ma respiration reprit un rythme normal et mes idées s'éclaircirent. M. Surin, à mes côtés, n'avait pas une seule tache de sang sur son costume.

« Je sais que tu veux abattre Truman, dit Molly. Moi aussi, Eddie. Mais pour l'instant, nous n'avons aucun moyen de le retrouver.

— Tu as raison. On s'occupera de lui plus tard. Qu'est-ce qu'on fait, alors ?

— J'ouvre un autre portail dimensionnel, on se barre et on se disperse dans la nuit.

— Ça me paraît bien. Où est Girl Flower ?

— Oh, elle va se rassembler d'ici deux ou trois jours, quelque part où elle se saura en sécurité. » Molly lança à M. Surin un regard interrogateur. « Je peux compter sur toi pour veiller sur Sue ? Moi, il faut que je reste avec le petit Drood. On a des vengeance à organiser. »

Il se fendit d'une gracieuse courbette. « Bien entendu, ma chère. Avec moi, elle n'aura rien à craindre. Je t'en donne ma parole. »

Chose étrange, je le crus. Je ne le pensais pas capable de mentir à Molly. Il offrit son bras à Subway Sue, qui l'accepta avec soulagement. Molly évoqua un portail par lequel nous fîmes passer les prisonniers

survivants aussi vite que possible. M'attendant à une nouvelle attaque surprise, je ne cessai de jeter des regards autour de nous, mais rien ne vint. La grotte restait aussi calme qu'une fosse commune. Pour finir, il ne resta plus que Molly et moi.

« Nous voilà avec deux ennemis mortels aux basques, soupirai-je. Ma famille et Manifest Destiny. C'était vraiment une super journée. Est-ce qu'il reste quand même quelqu'un à qui faire confiance ?

— Peut-être, répondit Molly. J'ai quelques noms en tête. Mais serions-nous seuls contre le reste du monde, je ne m'inquiétera pas trop. Je rétablirai la justice, même si je dois tuer la terre entière pour ça.

— Tu sais, tu aurais fait une bonne Dhood.

— Tu n'es pas obligé de te montrer désagréable. »

De l'autre côté du portail, l'air de Londres était froid et pur.

Une nuit avec mon ennemie

L

e portail débouchait exactement là où j'avais demandé à Molly de nous emmener : sur les quais de Greenwich, au niveau du *Cutty Sark*, le grand voilier. L'aube pointait. L'air matinal, délicieusement limpide après l'ambiance malsaine qui régnait dans les cachots de Manifest Destiny, se zébrait de longues traînées écarlates contre lesquelles se découpait la mâture du musée naval. Le quai de pierre, je m'empressai de m'en assurer, était désert. C'était normal : les gens étaient couchés, et je comptais bien les imiter le plus vite possible. Avec tout ça, la journée avait été longue.

« Tu as le don de m'emmener dans les plus charmants endroits, Eddie. Tu veux bien m'expliquer ce qu'on fiche dans ce coin où même les anges déchus ne s'aventurent qu'avec une armée de gardes du corps et un sauf-conduit officiel ?

— Greenwich n'est plus aussi mal famé. Le quartier devient presque chic. J'y possède une péniche, dotée de tout le nécessaire. C'est une de mes planques quand j'ai besoin de me faire discret. Personne ne peut m'y retrouver, pas même ma famille.

— Elle n'est pas au courant de son existence ?

— Elle n'a jamais posé la question. Tant que j'obéissais aux ordres, elle ne s'intéressait pas aux détails. Viens, c'est par là. »

Quelques minutes plus tard, nous arrivions devant ma péniche, la *Veinarde*, amarrée parmi quelques dizaines d'autres. Une manière abordable de vivre dans un quartier plutôt cher. J'ai beaucoup d'acteurs parmi mes voisins... La *Veinarde*, peinte de rouge vif et de vert, dansait doucement sur les eaux noires, et ses cuivres luisaient

dans la lueur dorée des lampadaires. (Un petit farfadet vient deux fois par mois pour tout briquer, en échange d'un bol de whisky single malt que je laisse sur le pont. Il faut entretenir les vieilles traditions, surtout quand elles me permettent d'échapper à une corvée. J'ai horreur de faire les cuivres.)

J'aurais préféré emmener Molly dans mon bel appartement de Knightsbridge, mais je n'osais pas. Ma famille connaissait cette adresse. Au mieux, elle y aurait mis des agents en planque, au cas où je serais assez crétin pour y pointer mon nez. Au pire, et c'était le plus probable, on avait déjà mis l'appart' à sac afin d'y pêcher des indices ou des documents permettant de retrouver ma trace. Je connaissais les procédures pour les avoir moi-même suivies tant de fois. Eh bien, qu'ils fouillent. Je ne laisse jamais rien d'important chez moi. Ni où que ce soit, d'ailleurs. Un agent secret doit toujours être prêt à tout abandonner, sans préavis et sans jamais regarder en arrière. Nous ne pouvons nous permettre d'être sentimentaux ni de créer des attaches. Nos seuls liens sont ceux qui nous unissent à la famille. Elle y veille.

J'expliquai cela à Molly, qui hocha la tête.

« Ils ont sûrement réduit en miettes toutes tes affaires, rien que pour marquer le coup. Je connais les méthodes des Drood. Tu es sûr qu'il n'y a rien pour les conduire jusqu'à toi ? Moi, je serais capable de te retrouver n'importe où, rien qu'en touchant un objet qui t'a appartenu.

— Pas tant que je porte le torque. Mon armure me protège d'absolument tout. »

Je tendis la main à Molly pour l'aider à monter à bord et l'y rejoignis d'une petite enjambée. Elle me contemplait, songeuse.

« Ton armure vient de ta famille. Tu es sûr qu'il n'existe aucun moyen secret de percer ses défenses ?

— Certain. C'est notre grande force, et notre talon d'Achille. Cette armure qui nous rend si puissants nous isole en même temps du monde extérieur.

— Tu es toujours seul, alors ?

— Oui. C'est pour ça que si peu d'entre nous supportent de vivre hors du manoir, hors de l'étreinte puissante de la famille. Viens, il fait froid. Entrons. »

J'ouvris l'écouille. Quelques marches donnaient accès à l'intérieur de la *Veinarde*, luxueusement meublé. Où que je sois, j'aime le confort. J'ai gagné la péniche au poker voilà plusieurs années, contre un détective privé poursuivi par la poisse. Le pauvre a dû s'installer un matelas dans son bureau. Ça lui apprendra à tricher. Rien ne m'amuse plus que battre un tricheur à son propre jeu. Je peux planquer des as dans les endroits les plus improbables.

Je m'affairai dans le salon tout en longueur, à allumer des

lampes-tempête dont je réglai les mèches pour éclairer la pièce d'une chaude lumière dorée. Molly tomba en arrêt devant la beauté des meubles et s'extasia sur les ornements d'époque. La *Veinarde* est dépourvue de tout objet moderne et n'a même pas l'électricité, puisqu'elle me sert justement à oublier le monde extérieur. (Il y a des toilettes chimiques et un lecteur de CD. L'intégrisme est un vilain défaut.) Finalement, nous nous assîmes dans des méridiennes bien rembourrées, et je pus me détendre pour la première fois depuis une éternité.

« J'aime bien ce décor, Eddie, dit Molly en ramenant ses jambes sous elle. Il ne te ressemble pas du tout. C'est un peu isolé, quand même.

— C'est le but. »

Elle m'étudia sans sourire. « Je n'arrive pas à imaginer ce que ça doit être, de mener une vie aussi solitaire. D'être coupé de tout et de tous. De ne pouvoir faire confiance qu'à ceux de ta famille.

— C'est le métier qui veut ça. Et puis, après dix-huit ans dans un manoir bourré de cousins à en éclater, j'étais content de prendre le large.

— Il n'y a jamais eu... quelqu'un ? Quelqu'un qui compte ?

— Non. Personne. Pour me lier avec quelqu'un, il faudrait que je lui parle de mon métier. Et la famille l'interdit. Les mariages, même les... amitiés, tout dépend du bon vouloir de la famille. Il faut des autorisations. Surtout pour ceux qui sont sur le terrain, exposés aux tentations. Dès l'instant de notre naissance, quand on nous referme le torse autour du cou, nous appartenons corps et âme à la famille. Je vis où je veux, mais seul, et je peux parfois inviter des gens à venir me voir, mais ils n'ont pas le droit de rester. Pour leur propre bien.

— Et donc... pas de petite amie ? Pas de partenaire ? Pas de vrais amis ? Ce n'est pas une vie.

— C'est un sacerdoce, une vie au service d'une grande cause. C'est ce que je croyais. Ce qu'on m'a enseigné. Comment aurais-je pu savoir que c'était un mensonge ?

— Tu as de quoi manger ? demanda doucement Molly pour changer de sujet. J'avalerais bien quelque chose, si c'était possible.

— Bien sûr. Laisse-moi juste le temps d'enlever les charançons d'une miche de pain de munition. »

J'entrepris de concocter un repas froid à partir des boîtes de conserve de ma réserve, et j'ouvris la bouteille de brandy prévue pour les urgences médicales. Molly, pour s'occuper, farfouilla dans ma collection de CD en lançant des remarques désobligeantes sur mes goûts musicaux.

« Comment ça ? Ni Hawkwind ni Motörhead, ni même Meat Loaf ? Rien que... Judy Collins, Mary Hopkin, Kate Bush...

— J'aime les chanteuses à voix, protestai-je quand je revins avec un plateau.

— Bon, je te prêterai des imports Within Temptation. Ça va te plaire. C'est un groupe néerlandais, et la chanteuse est grandiose. On dirait ABBA sous crack.

— Voilà qui fait envie... »

Nous mourions de faim. Molly dévora sa part, ce que j'appréciai en silence. Je déteste les gens qui chipotent. Ensuite, tandis que le brandy nous chauffait doucement le ventre, nous passâmes un moment dans une proximité agréable, encore trop pleins d'adrénaline pour pouvoir dormir tout de suite. On se mit à parler du bon vieux temps, de nos aventures, des missions où nous étions dans des camps opposés et où, la plupart du temps, chacun des deux s'efforçait de tuer l'autre. Il y a des choses dont on ne peut parler qu'avec un vieil ennemi. Il faut les avoir vécues pour se comprendre.

Le bogue du millénaire avait été l'archétype du foirage monstrueux. Ma famille avait appris qu'un grand scientifique allemand, s'apprêtant à trahir V-ril Power Inc., l'entreprise munichoise, venait d'arriver à Londres pour vendre au plus offrant le résultat de ses travaux. Ça se passait dans mon secteur ; on me demanda donc de faire en sorte que l'acheteur soit quelqu'un que ma famille voyait d'un bon œil. Ou, si l'Allemand faisait preuve de mauvaise volonté, de l'éliminer purement et simplement.

D'ordinaire, l'espionnage industriel ne nous intéressait pas plus que ça, mais *Herr Doktor* Herman König travaillait sur une interface cerveau-machine et venait de mettre au point un système permettant une synergie absolue entre pensées et puissance de calcul. En théorie, la combinaison des deux pouvait donner naissance à quelque chose de bien plus puissant que la somme de ses parties. Un sacré paquet de gens étaient prêts à sortir un sacré paquet de fric pour s'assurer l'exclusivité d'un tel procédé. Je devais donc m'assurer qu'il tombait entre les mains d'un gentil, ou de personne. Ma famille, parfois, est très rabat-joie.

Le docteur König s'était installé un labo de fortune dans une salle de réunion désaffectée de la vieille tour Bradbury, tout près du building Centre Point. Y pénétrer fut un jeu d'enfant. J'ai l'habitude des systèmes de sécurité qui au moindre pépin lancent tout l'enfer à vos trousses : les verrous électroniques et les détecteurs de mouvement, forcément, c'est de la petite bière. *Herr Doktor* n'avait même pas voulu se payer des vigiles, le pingre. Honnêtement, certaines personnes méritent les emmerdes qui peuvent leur tomber sur la gueule.

Arrivé dans la tour trois bonnes heures avant le début des

enchères, je n'eus aucun mal à atteindre l'étage du labo. Tout était calme. Les employés, inconscients du drame qui se préparait, étaient rentrés chez eux. J'ai activé mon armure et grimpé allègrement les quarante-quatre volées de marches qui me séparaient du *Doktor*. (Ne jamais se fier aux ascenseurs.) Je ne m'attendais à aucune résistance digne de ce nom.

J'ignorais que Molly Metcalf était déjà sur place.

Elle avait utilisé un sort de téléportation pour arriver par le toit puis, forçant la porte d'accès, était descendue tranquillement afin de protéger le *Doktor König* de toute interférence. Elle ne comprenait rien aux implications de l'interface esprit-machine, et d'ailleurs si elle avait compris elle aurait été contre, mais elle se battait pour le droit de chacun à s'améliorer par tous les moyens, parce que ça contribuait à libérer le monde de l'emprise des Drood.

« Pas faux, releva Molly à ce moment-là. Les ordinateurs, ça me dépasse. Je suis tout juste capable d'envoyer un courriel. Et j'aime bien les sites de cul, aussi. »

Toujours est-il que nous avons déboulé dans le labo au même instant, le type a failli en faire une crise cardiaque, et nous nous sommes dévisagés, stupéfaits. Je connaissais Molly de réputation, et bien sûr l'armure d'or lui était familière. Nous nous sommes jetés l'un contre l'autre en activant des armes, des énergies et des forces qui auraient tué sur-le-champ n'importe qui d'autre. Le docteur König hurlait en allemand et tentait de faire écran de son corps pour protéger son précieux matériel. Les explications se sont vite envenimées... et pour finir tout s'est effondré. La tour Bradbury tout entière s'est écroulée sous l'impact de nos coups. Il n'en resta qu'un champ de ruines. Molly et moi en sommes sortis indemnes, bien sûr, mais *Herr Doktor König* a disparu avec tout son équipement. C'est à lui qu'on a fait porter le chapeau, mais tout de même, j'ai passé un sale quart d'heure. Dans ma famille, certains ne mâchent pas leurs mots.

La dernière fois que nos routes s'étaient croisées, c'était à l'occasion de la réincarnation du Pendragon. Dans tout le pays, tous les médiums à peu près compétents annonçaient le retour du Pendragon, le roi Arthur réincarné qui bientôt se souviendrait de sa véritable identité. On se précipita à sa recherche ; tous les camps voulaient faire valoir leurs droits sur lui.

« Et endoctriner le pauvre gars pour qu'il les soutienne contre le reste du monde, coupa Molly.

— Ce n'est pas complètement faux », reconnus-je.

Enfin, bon, ma famille, comme d'habitude, disposait des meilleurs tuyaux. Elle a vite déterminé que le Pendragon réincarné était un certain Paul Anderson, publicitaire dans le Devon, pour ensuite

s'apercevoir que le seul agent Drood présent dans la région n'était pas encore remis d'un malencontreux incident provoqué par une rencontre avec Joan la Bouchère. C'est moi qu'on envoya à sa place, parce que tous les autres étaient en cours de mission. La famille ne pouvait pas m'y téléporter, de peur qu'on ne détecte un champ magique révélateur de notre intervention. J'ai dû prendre le train. C'est vraiment loin, le Devon.

En plus, la famille avait refusé de se fendre d'un billet de première classe.

J'ai tout de même retrouvé Paul Anderson avant les autres. J'ai fait de mon mieux pour lui expliquer la situation, en lui montrant mon armure pour lui prouver que je n'étais pas fou, et l'ai convaincu de m'accompagner au manoir pour quelques examens, afin de vérifier qu'il était vraiment ce que tout le monde croyait. (Vous n'imaginez pas combien de prétendants au trône apparaissent chaque siècle. Et encore, ce n'est rien à côté de l'autre emmerdeur de Roi Pêcheur.) Paul, d'ailleurs, se sentait plutôt soulagé. Apparemment, il faisait toutes les nuits des rêves hyperréalistes où des chevaliers en armure s'entretuaient sur des champs de bataille apocalyptiques, ce qui n'était pas très rassurant pour un jeune publicitaire plein d'avenir.

Et là, Molly est arrivée. Elle a sauté sur Paul en lui criant de ne pas s'approcher de moi, m'a traité de menteur et de raclure fasciste, puis a coincé Paul contre un mur pour lui balancer une argumentation en béton. Comme, de mon côté, je défendais mon point de vue avec la même énergie, Molly et moi nous sommes vite retrouvés à nous engueuler sans plus lui prêter attention.

Malheureusement, ça n'a réussi qu'à terrifier Paul, qui nous a hurlé de sortir de sa maison, de sa vie, et de ne plus jamais revenir. Molly n'avait pas l'habitude qu'on crie plus fort qu'elle. Elle a lancé son meilleur sort de révélation, faisant émerger la personnalité profonde du pauvre bonhomme.

C'est là que tout est parti en sucette.

Le sort a ricoché au fond de l'âme d'Anderson, a pris une ampleur incontrôlable pour finalement faire exploser la maison tout entière. J'ai d'abord cru que Molly et moi avions recommencé la même boulette, mais quand la fumée s'est dissipée, nous étions trois à nous dévisager dans les décombres. Moi en armure, Molly protégée par un bouclier magique, et Paul Anderson, les vêtements noircis et déchiquetés, avec une expression nouvelle. Molly, déterminée à empêcher les Drood d'imposer leur influence à ce Pendragon, a choisi cet instant pour m'attaquer. Je me suis défendu, naturellement, et le nouveau Pendragon a profité de notre distraction pour s'enfoncer dans la nuit.

Le premier détail qui nous a mis la puce à l'oreille, ce fut quand

la forêt qui moutonnait derrière la maison explosa. Nous avons interrompu la bataille pour observer ce qui se passait. D'après ce que j'en voyais, l'horizon entier avait pris feu. Des arbres centenaires flamboyaient dans le ciel nocturne. Les flammes, féroces et malveillantes, s'élançaient à une hauteur qui prouvait qu'elles ne répondaient pas qu'aux lois de la physique. Une trêve extrêmement temporaire nous permit d'aller voir sur la colline ce qui se passait au juste. Je n'oublierai jamais l'image de celui qui avait été Paul Anderson, transformé, transfiguré, dressé au milieu du brasier et indemne malgré la chaleur infernale. Entre deux éclats de rire, il proférait d'antiques sortilèges dans une langue depuis longtemps oubliée.

En fait, les médiums s'étaient à moitié plantés, comme d'habitude. Paul Anderson était la réincarnation d'un Pendragon, ça oui, mais pas Arthur : Mordred, son fils, revenu écraser le monde sous sa cruauté.

Nous nous sommes approchés avec d'infinies précautions. Nous savions qui il était. Il n'y avait pas trente-six possibilités.

J'envisageais sérieusement d'appeler des renforts. Si Mordred avait récupéré tous ses pouvoirs, il était bien trop fort pour moi. Par chance, comme le sort de Molly l'avait fait revenir trop tôt, il était un peu désorienté. Sinon, voyant mon armure, il n'aurait jamais lancé un sort d'attaque aussi rudimentaire. L'influx magique a rebondi sur l'or pour réduire en charpie son corps encore mal protégé. On a retrouvé des grumeaux sanglants dans un périmètre assez large.

Molly a disparu tandis que je m'occupais d'éteindre le feu de forêt.

Et, cette fois-ci, ma famille n'a vraiment pas mâché ses mots.

Ce fut le principe de base pendant des années. Molly et moi courions après un objet ou une personne, toujours dans des camps opposés, plus que disposés à tuer l'autre pour l'empêcher de faire main basse sur la personne ou l'objet. Parfois c'était moi qui gagnais, parfois c'était elle, et globalement je dirais que nous étions à égalité. Je ne peux même pas dire que je l'avais jamais haïe, et je fus soulagé d'apprendre qu'elle était dans le même cas. Il ne s'agissait que d'une rivalité professionnelle. Rien de personnel. Sauf que, d'une manière détournée, je crois que ça avait fini par le devenir. Rien de mieux qu'essayer de tuer quelqu'un pendant des années pour apprendre à le connaître et à l'admirer. Pour prendre conscience de ses qualités.

« Combien de gens as-tu tués, Eddie ? » finit par me demander Molly, les genoux serrés entre les bras.

Je haussai les épaules. Ce n'était pas que la question me mettait mal à l'aise. Pas vraiment. Mais je ne me la posais pas souvent. « Ça

fait des années que j'ai arrêté de compter. Et toi ?

— Étonnamment peu, à bien y réfléchir. Ce n'est pas rien, tuer quelqu'un. On ne tue pas seulement une personne, mais toutes les personnes qu'elle aurait pu devenir, et tout ce qu'elle aurait pu faire.

— C'est parfois le but. » J'avais besoin qu'elle comprenne mon point de vue : j'étais un agent, pas un assassin. « J'aime me dire que je n'ai jamais tué que pour me défendre ou protéger le monde. Pour éviter des souffrances et des morts inutiles. Mais au bout du compte... mon boulot, c'était de faire ce qu'on me disait de faire. J'obéissais, parce que j'avais confiance en ma famille. Si on me disait que quelqu'un devait mourir, je supposais qu'il y avait une bonne raison. À ma décharge, je dois dire qu'en général il n'y avait pas photo. J'ai vraiment tué quelques immondes salopards. Je pourrais te citer des noms...

— Je les connais sans doute déjà. Tu as une sacrée réputation, Eddie.

— Oui... j'en étais fier, avant. Mais pas seulement en tant que tueur, j'espère ?

— Euh... surtout, si. Tu n'as jamais été le roi de la subtilité.

— C'est ce que tu crois, glissai-je. La plupart de mes missions, je les ai effectuées en douceur, sans laisser la moindre trace. C'est à ça qu'on reconnaît un bon agent : il fait le boulot sans que personne s'en aperçoive.

— Si tu le dis, répondit Molly avec un sourire. Mais... tu n'as jamais remis en cause un de tes ordres ? une de tes missions ?

— Pourquoi l'aurais-je fait ? C'était ma famille. Tous, nous avons été élevés pour combattre les forces du mal, pour protéger le monde. Nous nous considérions comme les héros de l'histoire. Dans un monde dangereux, on ne pouvait se reposer que sur la famille. Alors je tuais ceux qu'elle me désignait. Et si quelquefois ça ne me plaisait pas trop... j'ai appris à vivre avec.

— C'est pour ça que tu vis seul. À part ta famille, qui pourrait comprendre la vie que nous menons ? »

Je ne répondis pas. Nous écoutions Enya qui chantait dans le lecteur CD, et au-dehors le doux murmure du vent, le clapotis de l'eau, les rumeurs du quai et des voitures dans le lointain. Le monde tournait, comme toujours, et ignorait que tout avait changé. Mais ça... c'était pour demain. Je sentais mon corps se détendre après une journée qui m'avait semblé interminable.

« Bon, finit par demander Molly, qu'est-ce qu'on fait ? qu'est-ce qu'on peut faire ?

— Je ne sais pas, reconnus-je. J'ai appris beaucoup de choses que j'ignorais, mais pas ce que j'ai besoin de savoir. Pourquoi ma famille m'a rejeté. Pourquoi on a fait de moi un renégat, alors que j'ai

toujours été un serviteur fidèle. Pourquoi ma propre grand-mère est si déterminée à me faire assassiner. J'ai dû faire *quelque chose*, mais du diable si je sais quoi. Bon, maintenant je sais pourquoi ma famille est au pouvoir depuis si longtemps. Je connais la véritable nature de ses actes. Mais ce n'est pas comme si j'avais été au courant, ou même comme si je m'étais douté de quelque chose, avant aujourd'hui.

— Tu as envisagé de t'adresser à d'autres Drood renégats ? demanda Molly de but en blanc. Tu voudrais ? Au moins, ils devraient pouvoir te donner de bons tuyaux pour empêcher ta famille de te retrouver, pour t'aider à survivre seul, isolé dans le vaste monde. »

Je réfléchis à sa proposition. Le mot « renégat » ne m'avait jamais plu, et en être devenu un ne changeait rien à l'affaire. Dans l'histoire familiale, il y en avait toujours eu. Des individus qui rejetaient l'autorité et partaient dans le monde. Ou qu'on avait chassés, avec de bonnes raisons. Leurs noms étaient rayés des annales, et nul n'était autorisé à parler d'eux. Jamais. En ce moment même, au manoir, quelqu'un supprimait toute trace de mon existence, et tous ceux qui m'avaient connu recevraient l'ordre de ne plus jamais prononcer mon nom. Même oncle Jack et oncle James obéiraient. Pour le bien de la famille. Les renégats faisaient pire que la trahir : ils lui faisaient honte. Ils passaient donc leur vie terrés dans leur cachette pour éviter qu'on ne les pourchasse et qu'on les tue.

« Le seul renégat que j'aie connu, dis-je lentement, c'était le Sanguinaire. Arnold Drood. Une ordure ignoble. Tu sais ce qu'il a fait à tous ces petits enfants ? Je n'en reviens pas qu'il ait réussi à le cacher si longtemps... Enfin, bon, la famille m'a dit ce qu'il avait fait, et où il se cachait. Je suis allé le tuer. » Une pensée affreuse se fit jour dans mon esprit. Je jetai à Molly un regard inquiet. « Ce qu'ils m'ont dit... c'était vraiment vrai ? Ai-je tué un innocent ?

— Non, s'empressa de répondre Molly en me tapotant le bras. Calme-toi, Eddie. Il a vraiment commis toutes les atrocités dont on l'a accusé. Ta famille n'était pas la seule à en vouloir au Sanguinaire. Mais seul l'un de vous pouvait l'atteindre malgré son armure. » Elle m'étudia un instant. « Comment as-tu réussi à le tuer ?

— Facile. J'ai triché. Changeons de sujet, veux-tu ? Vu que j'ai été un bon petit soldat pendant autant d'années, est-ce que les autres renégats accepteront de me parler ?

— À moi oui, en tout cas. Il m'est arrivé de travailler avec certains d'entre eux. Ne prends pas cet air offusqué, Eddie. Tu es dans le monde réel, à présent, et ça s'y passe différemment. Les alliances se font, se défont, nous collaborons avec qui nous permet d'atteindre nos objectifs. Moi, je n'ai pas une famille derrière moi. Alors, je me suis créé la mienne avec ceux en qui j'ai confiance. Je connais des gens partout. Et je connais des gens qui connaissent des gens... Plus

précisément, je connais trois Drood renégats dans Londres ou sa banlieue. Si je me porte garante, ils accepteront de te rencontrer. Sans doute.

— Survivre ne m'intéresse pas. Je refuse d'aller m'enfermer dans un trou comme ont fait les autres. Je veux abattre ma famille, l'abattre complètement, après ce qu'elle a fait. Et parce qu'elle n'est pas ce qu'elle prétend. Mais... il faut absolument qu'il y ait quelqu'un capable d'arrêter Manifest Destiny. Ma famille est mauvaise, mais ces gens-là sont pires. Et tu peux être sûre que les dégâts que nous leur avons infligés aujourd'hui ne vont même pas les ralentir. C'est une grosse organisation, et pourrie jusqu'au trognon. Si j'arrive à mettre un terme à l'emprise des Drood sur le monde... qui restera-t-il pour empêcher Truman de réaliser toutes les horreurs qu'il réserve à ceux qui ne prêtent pas allégeance ?

— Il y a une solution évidente, soupira Molly. Les monter l'un contre l'autre.

— Non, coupai-je. Je ne veux pas être responsable d'une guerre. Trop d'innocents mourraient en dommages collatéraux. Et dans ma famille, tout le monde n'est pas pourri. Il y a des gens bien, qui défendent une cause juste non par devoir mais parce qu'ils croient sincèrement à leur mission.

— Si tu le dis. »

À mon tour je l'observai. « Je n'ai pas pu m'empêcher de remarquer que tu as été très... discrète, aujourd'hui, Molly. En retrait, disons. Pendant aucune de nos batailles tu ne t'es servie de ta magie habituelle. En fait, tu m'as laissé faire tout le boulot. »

Elle eut un grand sourire. « Je me demandais quand tu t'en apercevrais. Je t'ai regardé faire, Eddie. Pour voir de quoi tu es capable. Pour essayer de comprendre qui tu es vraiment. Je déteste les Drood depuis toujours, je les ai combattus presque toute ma vie, et avec les meilleures raisons du monde. Ils ont tué mes parents quand j'étais toute petite.

— Je suis désolé. Je ne savais pas.

— Je n'ai jamais pu découvrir pourquoi. Les Drood n'aiment pas trop se justifier. C'est pour ça que Truman m'a convaincue si facilement... Mais, toi, tu as toujours été différent, Eddie. J'ai dû affronter une bonne douzaine d'agents de ta famille, mais toi... tu es le seul à toujours se battre à la loyale. Tu m'as toujours... intriguée, Eddie.

— Oh, j'adore les mots crus. »

Nous n'étions vraiment pas loin l'un de l'autre quand l'alarme de la péniche se déclencha : une lumière rouge vif qui emplissait la cabine de son clignotement muet. D'un geste, j'intimai le silence à Molly avant d'aller éteindre la musique. Dehors, le vent hurlait d'une

voix qui n'était plus seulement la sienne. Rapidement, j'éteignis la lumière rouge puis me rassis près de Molly et collai ma bouche contre son oreille.

« Pas un geste, pas un mot, rien. Il y a quelque chose dehors. Et si mes alarmes ont réagi ainsi, c'est quelque chose de vraiment mauvais.

— Quelque chose qui nous cherche ? souffla-t-elle.

— C'est probable. Mais pas ma famille. Sinon, c'est une autre alarme qui se serait déclenchée.

— Tu as des armes à bord ?

— Non. Et aucun système défensif. C'est le principe : il n'y a rien ici pour attirer l'attention. Cette péniche n'existe pas. Mes ennemis ne peuvent rien détecter. »

Le vent faisait rage. Nous tendions l'oreille. Le bateau gîtait violemment sur des eaux de plus en plus houleuses. La température chuta. Ma respiration formait des nuages de buée qui se mêlaient au souffle de Molly.

« C'est quoi, à ton avis ? chuchota-t-elle.

— Une saleté, forcément, mais je ne sais pas laquelle. Je me suis fait de sérieux ennemis, au fil du temps. Ils se disent sans doute que, à présent que ma famille m'a renié, je suis vulnérable.

— Mais tu as ton armure, et moi mes sortilèges...

— Non. Si nous trahissons notre position, nous serons obligés de fuir. Et je n'ai plus beaucoup de planques sûres. Fais-toi toute petite et serre-toi contre moi. Si tu restes tout près de mon torque, ça devrait te rendre invisible toi aussi. »

En silence, nous sentions la péniche frémir et trembler, nous entendions le vent hurler comme un être vivant. L'une après l'autre, les lampes-tempête vacillèrent et s'éteignirent ; la pénombre envahit la cabine et s'épaissit comme si, tout près, quelque chose repoussait la chaleur et la lumière. Je sentais la présence d'une entité profondément étrangère qui s'approchait, inexorable, cruelle et mauvaise comme une épine dans mon âme. Je tremblais, Molly aussi, et pas seulement à cause du froid mordant qui envahissait la pièce. Quelque chose nous cherchait, quelque chose de dangereux pour notre corps et notre âme, et s'approchait. Je pris Molly dans mes bras, et elle me serra très fort. Je ne savais pas si je cherchais à la rapprocher du torque ou si j'avais simplement besoin d'un contact humain.

J'aurais pu activer mon armure. Elle m'aurait certainement protégé de ce qui se trouvait dehors. Mais une magie aussi puissante m'aurait fait repérer dans l'instant. Et Molly se serait retrouvée vulnérable.

Enfin, la présence s'éloigna. La nuit redevint normale. Le vent ne fut plus que murmures, les eaux s'apaisèrent et la péniche cessa de danser. Les lampes se rallumèrent une à une. Chaleur et lumière

refirent leur apparition. Molly fit mine de s'écarter, et je me hâtai de la lâcher. Elle hochait lentement la tête puis s'étira en exagérant ses mouvements.

« Seigneur, je suis fatiguée. Ne te fais pas d'illusions, Eddie : dans cette histoire, nous sommes alliés et rien de plus.

— Bien sûr. Il faut que je dorme. Tu aurais envie d'une tasse de chocolat chaud avant d'aller te coucher ?

— C'est une bonne idée. Mais me coucher où, exactement ? Tu as combien de lits, ici ?

— Un seul. Dans la chambre, tout au fond. Prends-le, je me mettrai des couvertures par terre.

— Tu es très chevaleresque », dit Molly en souriant.

J'allai préparer deux tasses de chocolat fumant dans le carré minuscule, puis revins m'asseoir et faire un brin de causette. Après notre dure journée, nous avions besoin de nous détendre un peu. Nous ne tardâmes pas à nous mettre à bâiller. Les yeux de Molly se fermaient tout seuls, et elle s'endormit sur le canapé. Le somnifère que j'avais versé dans sa tasse venait de remplir son office, masqué par les riches arômes du cacao. On ne pouvait pas dire que je me méfiais d'elle, mais, après tout, nous avions bien des fois essayé de nous entretuer, et j'avais besoin de me sentir en sécurité pendant mon sommeil.

Je la pris dans mes bras pour la porter jusqu'à la petite chambre à l'extrémité de la péniche. Je la déposai doucement sur le lit. Elle chuchotait des mots indistincts, comme un enfant qui rêve. J'entrepris de sortir quelques couvertures pour me faire un lit de fortune, mais j'étais trop fatigué. Et le lit était bien assez grand pour deux. Je m'allongeai à côté d'elle, qui ronflait déjà. J'imaginais bien les reproches qui m'attendraient à son réveil, mais je réglerais ça le moment venu.

Mon lit se coula autour de moi comme un gant. Jamais dormir n'avait été aussi délicieux.

Résidence des Camés

J

e rêvais. Une voix puissante emplissait mon esprit et disait : « Je peux t'aider, si tu me laisses faire. Ensemble, il n'y a pas de limite à ce que nous pourrions accomplir. Toi et moi. Je suis la réponse à toutes tes questions, la solution à tous tes problèmes. Cesse de me combattre. »

Je voulais croire ce que la voix me disait. Vraiment. Mais je n'ai jamais pu faire confiance qu'à moi-même. La famille a tout fait pour cela.

À mon réveil, j'avais un couteau contre la gorge. Molly était assise à califourchon sur moi, mais pas de la façon la plus agréable. Penchée sur moi, elle appuyait juste assez pour que la lame entame ma peau. C'était plus agaçant que vraiment douloureux, mais ça picotait tout de même et je sentais un filet de sang couler jusqu'à ma nuque.

Je décidai de ne pas bouger un muscle. Le visage de Molly, tout près au-dessus du mien, brûlait de rage, mais ses yeux étaient de glace. Sa main ne tremblait pas. Le fil tranchant comme un rasoir reposait contre ma pomme d'Adam. Dire que je sortais d'un rêve si agréable... J'essayai mon sourire le plus courtois.

« Bonjour, Molly. Tu as bien dormi ?

— Tu m'as droguée, espèce d'enfoiré ! Tu pensais que je ne remarquerais rien ? Et tu as dormi ici, après m'avoir parlé de mettre des couvertures par terre !

— C'est vrai, dis-je prudemment. J'ai dormi dans le même lit que toi. Le mot clé, c'est "dormi". Tu avais besoin d'une bonne nuit et moi aussi, alors... j'ai voulu faire simple. »

La mine de Molly s'assombrit, devenant nettement menaçante. « Tu m'as droguée, bordel. Tu crois vraiment que je pourrai encore avoir confiance en toi après ça ? Tu aurais pu me faire n'importe quoi pendant mon sommeil.

— Oui. J'aurais pu. Mais je n'ai rien fait. D'ailleurs, tu ne devrais pas le prendre aussi mal. J'étais épuisé. Je suis sûr de faire mieux la prochaine fois.

— Il n'y aura pas de prochaine fois, infâme petit traître », crachait-elle. Mais elle avait peut-être un soupçon de sourire planqué au coin des lèvres. Elle écarta son couteau de ma gorge et descendit de ma poitrine. Je portai une main à ma blessure et fis la grimace en voyant mes doigts poisseux de sang. Molly leva les yeux au ciel tandis qu'elle finissait de se lever. « Ne fais pas ton bébé. Tu t'es déjà coupé plus profondément en te rasant le matin. Je suppose qu'il n'y a pas de douche à bord ? Je me sens crade d'avoir dormi tout habillée.

— Pas de douche, confirmai-je, mais tu peux faire chauffer de l'eau sur le réchaud. »

Je décidai de me lever mais poussai un cri et dus interrompre mon mouvement : un éclair de douleur envahit mon épaule et mon bras. Je me forçai à m'asseoir malgré la douleur infernale, en serrant mon bras contre ma poitrine. J'essayai de le plier lentement, mais criai de nouveau quand la douleur explosa jusque dans mes doigts. En pliant le coude, j'avais l'impression qu'on me plantait un tournevis rouillé dans l'articulation. Même bouger les doigts me faisait mal. Je lançai un regard mauvais à Molly, mais elle fit signe que non.

« Je n'y suis pour rien. Laisse-moi regarder ton épaule. »

Je ne pus pas enlever ma chemise tout seul. C'était trop douloureux. Molly dut m'aider à la déboutonner puis à écarter le tissu. Elle ne me fit pas plus mal que nécessaire. Je tournai la tête avec précaution. Tout autour du tissu cicatriciel qui refermait la blessure due à la flèche elfique, ma peau était enflée et congestionnée. Molly s'approcha pour mieux voir et tâta la rougeur avec une douceur surprenante. La souffrance me fit gémir. Elle hocha la tête.

« Tu as été blessé, hier, dans les cellules de Manifest Destiny ?

— Non. Je portais l'armure. Rien ne peut m'atteindre quand je porte l'armure.

— La flèche du seigneur elfe l'a traversée, pourtant, remarqua-t-elle en observant la cicatrice d'un air songeur.

— Oui, mais c'était... très inhabituel. Et j'ai soigné la plaie avec une boule curative.

— Qui n'a pas l'air d'avoir très bien opéré. »

Molly recula et traça dans les airs une série de glyphes complexes. Ses doigts laissaient derrière eux une traînée lumineuse qui formait des symboles mystérieux. Elle les étudia un moment sans mot dire

jusqu'à ce que, reportant son regard sur moi, elle les laisse se dissiper. Je n'aimais pas son expression.

« C'est gentil de vouloir aider, dis-je pour alléger l'atmosphère, mais si tu comptes m'opérer avec ton couteau, je préfère m'abstenir.

— Handicapé, tu ne me servais à rien. Malheureusement, je ne peux rien faire pour toi. La blessure d'origine est guérie, mais la flèche a dû laisser quelque chose dans la plaie quand tu l'as extirpée. Pas du poison à proprement parler ; je saurais que faire. Mais il y a dans ton corps quelque chose qui ne devrait pas s'y trouver. J'ignore de quoi il s'agit, mais ça gagne du terrain. »

Je secouai la tête. « La flèche venait d'une autre dimension. Il n'y a que ça pour expliquer qu'elle ait traversé mon armure. J'avais déjà vu cette substance, dans le labo de l'armurier. Il appelait ça de la matière étrange.

— Elle porte bien son nom. Ma magie la détecte mais ne peut pas agir dessus. Tout ce dont je suis sûre, c'est que ton corps ne peut pas s'en protéger. Tu vas déjà mal, mais ça va empirer.

— Dis-le. Vas-y, crache le morceau.

— Je suis désolée, Eddie. Cette matière étrange est en train de te dévorer vivant, et je n'ai aucune idée de la façon dont on pourrait l'arrêter.

— Combien de temps ? demandai-je, hébété.

— Trois jours, quatre maximum.

— Et ensuite ?

— Il n'y aura pas d'ensuite. Je suis navrée, Eddie. »

Je m'assis au bord du lit pour réfléchir. Je ne ressentais rien. Pas encore. « Je pensais avoir plus de temps, finis-je par reconnaître. Pour faire tout ce que j'ai à faire. Mais je suppose... que c'est un nouveau défi. Et ça, j'ai l'habitude. Aide-moi à remettre ma chemise. »

Il fallut s'y prendre à deux pour faire passer mon bras gauche dans la manche, et je ne pus rester stoïque, même en serrant les dents. Sans bouger, je laissai Molly reboutonner ma chemise. Je haletais, et une sueur glacée perlait sur mon visage. Mais je ne cessai pas de réfléchir. Trois jours, quatre maximum. Les seules personnes susceptibles de m'aider étaient les médecins du manoir. Et peut-être l'armurier. Oncle Jack. Je ne savais de la matière étrange que ce qu'il m'en avait dit. Elle venait d'ailleurs, elle avait des propriétés utiles mais que nul ne comprenait, et n'obéissait à aucune règle connue. Mais même si je décidais de retourner au manoir pour me rendre, il était probable que ma grand-mère ait donné l'ordre de tirer à vue.

Plus que jamais j'avais besoin de réponses. D'informations. De choix. Et les seules personnes à pouvoir me fournir cela... étaient les autres renégats.

Molly referma mon col et tira son mouchoir pour m'essuyer le

visage. Je la remerciai d'un hochement de tête. Je n'avais pas l'habitude d'avoir besoin d'aide. Je n'avais pas l'habitude de souffrir. La seule façon de blesser un Drood, c'était de le surprendre armure désactivée, mais nous sommes durs à surprendre. Je n'avais jamais vraiment eu mal depuis mon adolescence. La peur et la douleur étaient pour moi des nouveautés, et je les détestais. Molly lut cela sur mon visage et me fit un petit sourire.

« Bienvenue dans le monde où nous vivons tous, Eddie. Qu'est-ce que tu veux faire, maintenant ? »

Je me levai doucement. Mon bras gauche pendait et ne me faisait pas mal tant que je n'essayais pas de le bouger. Il fallait que je m'active, que je fasse... quelque chose. « Quel renégat vaut-il mieux aller voir en premier ? Lequel a le plus de chances de pouvoir m'éclairer sur ma famille et sur moi-même ?

— Probablement John Zarbi, répondit Molly sans hésiter. Je n'ai jamais réussi à en tirer grand-chose, mais j'ai de bonnes raisons de croire qu'il en sait long.

— Il est loin d'ici ?

— Il faut y aller en train. Il y a une correspondance.

— Pas question. Évoque un autre portail dimensionnel.

— Je ne suis pas sûre que ce soit une bonne idée. Ils sont prévus pour les situations d'urgence. Cette magie me demande un gros effort.

— Une fois qu'on l'a franchi, est-il possible à quelqu'un de nous suivre ?

— Non. Mais des tas de gens détecteraient un tel sortilège, et se précipiteraient pour voir ce qui se passe.

— Si ça les amuse. Ça n'a plus d'importance. Je ne pense pas que je reviendrai ici un jour. Nous ne pouvons plus nous permettre de nous montrer dans Londres. À l'heure qu'il est, et ma famille et Manifest Destiny doivent avoir lancé une horde d'agents à notre recherche. Parle-moi de ce... John Zarbi.

— Il vit à Flitwick, dit Molly en s'efforçant de me regarder en face. Une jolie bourgade de grande banlieue.

— Tu me caches quelque chose.

— Je te cache beaucoup de choses. Mais ça... il vaut mieux que tu le voies par toi-même, Eddie.

— Très bien. Allons-y. »

Le portail nous déposa à l'entrée d'une petite ville, au sommet d'une colline herbue qui dominait un vieux manoir de style géorgien entouré d'un vaste parc. Les oiseaux chantaient, le ciel était bleu, l'air vif et pur. Une vraie carte postale. Mais les murailles de pierre qui bordaient le parc étaient surmontées de piques métalliques et de barbelés. La seule entrée était barrée d'une lourde grille de fer, assez

massive pour arrêter un tank. Par-delà le mur d'enceinte, j'apercevais des gens qui semblaient se promener. Tout était paisible. Mais, même de loin, le manoir semblait austère et rébarbatif, et ses occupants m'avaient l'air bizarres. Quelque chose dans leurs mouvements, lents et machinaux, et dans le fait qu'ils ne formaient jamais de groupes. Je regardai Molly.

« Bon. Explique. Dans quel genre d'endroit m'as-tu amené ?

— La Résidence des Camélias, répondit Molly d'un ton calme. Un établissement de haute sécurité pour psychopathes. Dans la région, on l'appelle tout simplement la Résidence des Camés.

— Et notre type est dedans ? Il est dingue, c'est ça ?

— Oui et non. Attends de voir par toi-même. La situation de John Zarbi est... particulière. »

Nous commençâmes à descendre la colline en dérapant sur l'herbe encore humide de rosée matinale, en direction du foyer pour psychopathes. Soudain, la grille de fer n'avait plus du tout l'air assez solide. Incertain, j'étudiai le manoir jusqu'à ce que les murailles le dissimulent à nos regards. Je n'étais encore jamais entré dans un asile de fous. Je ne savais pas à quoi m'attendre. Quand un Drood devient vraiment barge, on l'abat. On n'a pas le choix : l'armure le rend bien trop dangereux. Comme Arnold Drood, le Sanguinaire. Je n'en reviens pas que cet enfoiré ait réussi à nous berner aussi longtemps. Une fois en bas de la colline, je laissai Molly passer devant. Ce n'est pas que je traînais les pieds, non. Simplement, elle connaissait le chemin.

« Dis-moi... Des psychopathes... ça veut dire *serial killers*, massacres à la tronçonneuse, ce genre de passe-temps ?

— Oh, au moins, oui, dit Molly, toute guillerette. Mais ne t'inquiète pas, je suis sûre que tu te sentiras comme chez toi. »

La grille, encore plus impressionnante vue de près, semblait avoir été coulée d'une seule pièce, et ses barreaux étaient si épais qu'on n'aurait pu en faire le tour d'une main. Simple et purement fonctionnelle, elle ne servait qu'un seul but : empêcher les détenus de sortir. Molly pressa la sonnette encastrée dans l'un des gros piliers, et au bout d'un long moment un gorille en blouse blanche approcha, l'air méfiant. Au ceinturon de cuir qui entourait sa taille épaisse pendaient une radio, un spray au poivre et une lourde matraque.

« Bonjour, George, dit Molly d'un ton très naturel. Vous vous souvenez de moi ? Je viens rendre une petite visite à mon oncle John. John Stapleton.

— Vous connaissez la procédure, Molly, répondit George avec une douceur et une amabilité surprenantes. Vous devez me présenter une autorisation datée et signée par l'hôpital.

— Oui, bien sûr. »

Molly lui tendit une main vide. Il se pencha pour étudier un

papier inexistant. Ses lèvres bougeaient au rythme de sa lecture. Finalement, il hocha la tête, et Molly se hâta de retirer sa main. George appuya sur un bouton de l'autre côté de la grille, et j'entendis s'ouvrir les lourds verrous métalliques. Les charnières électriques ronronnèrent, et la grille pivota lentement. Molly m'entraîna à l'intérieur du parc. La porte se referma. Nous étions enfermés avec les détenus.

« Vous voulez que j'appelle l'administration pour qu'on vous envoie une escorte ? demanda George, une main sur la hanche, entre le spray au poivre et la matraque.

— Non, ça ira, merci. Je connais le chemin. »

Je devais paraître un peu déconcerté, parce que George m'adressa un sourire rassurant. « Votre première visite ? Ne vous inquiétez pas. Aucun des patients ne va vous embêter. Ne quittez pas l'allée et tout se passera bien. »

Pendant que nous remontions l'allée de gravier, je murmurai : « C'était quoi, ce petit numéro avec ta main vide ?

— Un sort d'illusion élémentaire. Les gens voient ce qu'ils s'attendent à voir.

— Oncle John, dis-je d'un ton théâtral. Et tu connaissais le nom du gardien. Laisse-moi deviner, tu viens souvent ?

— Gagné, Sherlock. C'est par hasard que j'ai découvert l'identité réelle de John Zarbi, et je ne l'ai dit à personne. J'espérais pouvoir me servir de lui pour déterrer des histoires sordides sur ta famille. Des secrets d'initiés dont j'aurais pu me servir.

— Et ? »

Le coup d'œil qu'elle me jeta était indéchiffrable. « Attends de l'avoir vu. Tu comprendras. »

Des pelouses vertes, tondues et entretenues avec un soin maniaque, s'étendaient de chaque côté du chemin. Des patients en robe de chambre, hirsutes et hagards, prenaient l'air en errant sans but. Une poignée de gardiens en blouse blanche, l'air blasé, faisaient une pause cigarette près d'une fontaine. Certains des patients parlaient tout seuls. D'autres se contentaient de bruits indistincts. Aucun n'avait l'air d'un *serial killer*. Et aucun ne s'intéressa à Molly et moi. Ils étaient trop absorbés par leur monde intérieur.

En approchant du manoir, je m'aperçus que toutes les fenêtres étaient munies de barreaux et de volets métalliques prêts à se rabattre. Des caméras pivotantes nous observaient. La porte d'entrée avait l'air très solide et très fermée. Molly s'inclina vers un poteau surmonté d'un clavier électronique. Elle y tapa quatre chiffres.

« Ils pourraient changer le code de temps à autre, s'offusqua-t-elle. Ou, au moins, en choisir un digne de ce nom. Là, c'est 4321 depuis ma première visite. Juste pour que les employés ne risquent

pas de l'oublier en cas d'urgence. N'importe qui pourrait le deviner ! Du moins n'importe qui avec assez de neurones. J'écrirais bien une lettre de protestation, mais on ne sait jamais. Un jour, j'aurai peut-être besoin d'entrer discrètement. Ou de sortir. »

La porte s'ouvrit sur un vestibule accueillant : moquette épaisse, meubles confortables, diplômes et certificats aux murs. La seule fausse note était la cabine de verre blindée dans laquelle se tenait la réceptionniste, une femme imposante en blouse blanche elle aussi, qui nous adressa un sourire aimable. Quand Molly lui eut rendu son salut, elle nous glissa un registre par une petite fente devant elle. Après une brève hésitation, j'inscrivis *M. et Mme Jones*.

« Ah, c'est bien, dit-elle d'un ton léger. Ça nous change de tous les Smith qui viennent ici. En général, les gens évitent de donner leur vrai nom quand ils viennent voir un parent. Ils préfèrent cacher qu'ils ont un cannibale dans leur famille. Même si, bien sûr, nous faisons toujours attention. Ça fait plaisir de vous revoir, Molly. La plupart des gens se dispensent de venir. On récupère tous les cas graves : ceux qui ont tué des enfants, violé des dizaines de femmes ou torturé des animaux... Les patients dont personne ne veut, ou que personne ne peut gérer. Rien que la semaine dernière, on a récupéré le Violeur du Dorset. Il n'a causé aucun problème, il est doux comme un agneau.

— Nous sommes venus voir mon oncle John, glissa Molly pour couper court à un monologue qui s'annonçait interminable.

— Bien sûr, ma chère. Nous l'appelons John Zarbi. Le patient idéal. Je ne sais pas ce qu'il a fait pour atterrir ici, c'était avant que j'y travaille. Mais ça ne devait pas être joli-joli, parce que, malgré son comportement exemplaire, on n'a jamais envisagé de le transférer dans un établissement moins protégé. N'oubliez pas : surveillez vos arrières. Le visage de nos patients est la dernière chose que certains voient de toute leur vie. Bon, mettez-vous à l'aise, j'appelle un employé pour vous faire monter. »

Molly s'installa dans un fauteuil moelleux, mais je préfèrai rester debout. Malgré tous les efforts, l'endroit n'était pas agréable. Une porte ouverte donnait sur un salon plein de patients en peignoir. Ça ne ressemblait pas à ce à quoi je m'étais attendu. Pas d'hystériques en camisole de force, pas de gardiens hypermusclés prêts à éclater la tête des plus agités. Rien qu'un tas de gens très ordinaires assis sur des chaises, occupés à feuilleter journaux et magazines ou à regarder la télé. La seule infirmière présente, au fond de la pièce, était plongée dans les mots croisés du *Times*. Molly apparut près de moi et me fit sursauter.

« Aujourd'hui, on fait ça en douceur, souffla-t-elle. La fameuse camisole chimique. Ils sont tous shootés jusqu'aux yeux, comme ça ils ne créent pas de problèmes et restent bien gentils. C'est bien moins

cher que l'ancien système. Tu remarqueras quand même qu'il y a des caméras de surveillance dans tous les coins, juste au cas où. Et les patients les plus durs sont hors de vue, pour ne pas inquiéter les visiteurs.

— Exactement », dit notre accompagnateur en apparaissant devant nous. Lui aussi était un balèze en blouse blanche. Le crâne rasé, le sourire suffisant, il gardait la main à proximité de sa matraque. « Bonjour. Je m'appelle Tommy. Posez-moi toutes les questions que vous voudrez. Je suis ici depuis toujours. Ça paie bien, il y a beaucoup de vacances, et la plupart du temps ce n'est pas un boulot fatigant. De nos jours, il n'y a presque plus d'action. Les merveilles de la science moderne ! Une vie meilleure grâce à la chimie. » Il jeta un coup d'œil dans le salon voisin et ricana sans vergogne. « Regardez-moi ça. On mettrait le feu à leurs pantoufles qu'ils ne s'en apercevraient pas. Comme l'a si bien dit votre dame, les animaux, on les planque en bas, dans la fosse aux ours. » Il ricana de nouveau en coulant à Molly un regard oblique. « On a dû y descendre votre oncle John pas mal de fois, au début de son séjour ici. Depuis, il n'a plus jamais fait d'histoires.

— Comment va-t-il ? demanda Molly. Il est plutôt dans un bon jour ? »

Tommy haussa les épaules en souriant. « C'est dur à dire, avec lui. Moi, tant qu'il se tient bien, c'est tout ce qui m'intéresse. » Encore un ricanement, cette fois en me dévisageant. « John Zarbi, c'est comme ça qu'on l'appelle. Pauvre type. Il n'est pas vraiment là. C'est votre première visite ? N'attendez pas trop du vieux. On le défonce à mort pour qu'il ne parte pas en vadrouille. Ils sont beaucoup à choper des fourmis dans les jambes...

— C'est bon de savoir que vous prenez bien soin de mon oncle, dit Molly. Je tiens absolument à vous donner quelque chose avant de partir. »

Tommy hocha la tête en souriant. L'imbécile.

Il continua un peu à discuter avec Molly, mais je n'écoutais plus. J'avais fait appel à la Vue du torque pour observer le salon tel qu'il était en réalité, et tel que les yeux des simples mortels ne pouvaient le voir. Il était plein de démons qui couraient au plafond, grimpaient aux murs et sautaient sur le dos des patients. Les démons ne sont pas la cause de la folie, mais ils se délectent des souffrances qu'elle entraîne. Certains étaient obèses, congestionnés, comme des parasites gorgés de sang. Un gros insecte noir tapi aux pieds de l'infirmière évoquait un animal de compagnie attendant des caresses. Quelques démons s'aperçurent que je les Voyais. Mal à l'aise, ils gigotaient et plantaient des crocs barbelés et des griffes tranchantes dans les épaules de leurs victimes, pour bien montrer qu'ils n'y renonceraient pas sans

combattre. J'avais envie de les tuer tous, de leur arracher les pauvres types qu'ils torturaient, de sentir crânes et carapaces se briser sous mes poings d'or, mais je ne pouvais pas me permettre de me donner en spectacle. Il fallait que je voie John Zarbi. J'avais besoin d'apprendre ce qu'il savait.

Je me détournai de la porte ouverte et désactivai la Vue. Si je m'en sers rarement, ce n'est pas pour rien. Si nous pouvions tous Voir le monde tel qu'il est vraiment, nous ne supporterions pas d'y vivre. Pas même les Drood. Parfois, l'ignorance est une bénédiction.

Je m'approchai de Molly, qui perçut tout de suite mon impatience. Elle cessa de tirer les vers du nez au gardien et déclara qu'elle souhaitait aller voir son oncle. Tommy, indifférent, nous escorta jusqu'aux ascenseurs. Et pendant tout ce temps-là je me disais : *Trois jours, quatre maximum*. Une partie de moi voulait boudier, taper du pied et crier : *C'est pas juste !* Mais ma vie avait-elle jamais été juste ? Je ne pouvais pas m'offrir le luxe d'une crise d'hystérie. Il me fallait rester calme et concentré. Peut-être, au bout du compte, ne me resterait-il rien d'autre à faire que mourir en combattant et entraîner dans la tombe autant d'ennemis que possible.

Je brûlais d'impatience.

Tommy nous conduisit au dernier étage. L'ascenseur était équipé d'un système de verrouillage indépendant. Je regardai discrètement par-dessus l'épaule de Tommy lorsqu'il composa le code : évidemment, c'était 4321. Une troupe de boy-scouts déterminés aurait pu cambrioler cet établissement. De nos jours, d'ailleurs, ça leur vaudrait sans doute un badge.

« Pourquoi John Zarbi ? demandai-je tout à coup. Qu'est-ce qu'il a de si... bizarre ? »

Tommy ricana. Ce qui commençait à être fatigant. « Parce qu'il parle à des gens qui ne sont pas là, et souvent refuse de parler à ceux qui sont là. Il voit des choses que personne d'autre ne voit et se met à délirer à leur sujet, si on le laisse faire. Il vit vraiment dans un monde à part, celui-là. Il faisait d'horribles cauchemars avant qu'on lui augmente ses doses de médicaments. Mais il faut lui reconnaître ça : il n'est jamais violent, il mange tout ce qu'on lui donne et ne fait jamais d'histoires pour prendre ses cachets. Ici, c'est le patient idéal. »

Il nous guida dans un couloir aux murs peints de couleurs pastel censées calmer les patients. Des caméras équipées de détecteurs de mouvement nous suivirent pas à pas. La porte de la chambre de John Zarbi était entrouverte. Tommy s'écarta et nous fit signe d'entrer.

« Au moindre problème, il y a un gros bouton rouge près de la porte. Appuyez dessus, et j'accours. N'hésitez pas. Il n'y a pas longtemps, une infirmière a laissé un type s'approcher un peu trop, et

il lui a bouffé la moitié de la figure avant qu'on réussisse à lui faire lâcher prise. On lui a éclaté la tête dès qu'il a été immobilisé, mais pour elle, la pauvre, ça n'a pas changé grand-chose. Elle n'est jamais revenue. Je la comprends. Il paraît qu'elle a touché une belle indemnité, cela dit. N'oubliez jamais : même s'ils sont tout gentils, ne leur faites jamais confiance. Ce sont d'immondes tordus, sinon ils ne seraient pas là. Désolé, Molly. Profitez bien de votre visite à votre oncle John. »

Il s'éloigna, et j'échangeai un long regard avec Molly. « Sympa, ce type, fit-elle remarquer.

— C'est exactement ce que je me disais.

— Avant qu'on s'en aille, rappelle-moi de lui donner une monstrueuse crise d'hémorroïdes.

— Bonne idée. On y va ? »

Nous entrâmes. La chambre semblait agréable. Toujours les mêmes couleurs tendres aux murs, un lit qui paraissait confortable, des meubles simples rivés au sol. Une étagère avec quelques livres, des fleurs dans un vase, une télé, éteinte, dans un angle. Tranquillement assis à la fenêtre, un vieillard frêle dans un peignoir fané regardait à travers les barreaux. Il ne réagit pas à notre arrivée, ni lorsque je m'approchai. J'activai brièvement ma Vue. Il n'y avait pas de démon près de lui, mais il portait bien un torque d'or autour du cou. C'était effectivement un Drood. Je me déplaçai pour mieux voir son visage et restai bouche bée.

« Quoi ? demanda Molly. Qu'est-ce qui se passe ? Tu le reconnais ?

— Bordel, bien sûr que oui ! Il ne s'appelle pas John. Ce type est William Dominic Drood. Et ce n'est pas un renégat. Il est porté disparu. Ça fait des années que la famille le recherche. C'était le bibliothécaire en chef. L'un de nos plus grands érudits. Un jour, il a tout bonnement disparu. On ne l'a plus jamais revu. Et, crois-moi, on a vraiment cherché partout. Il connaissait toute sorte de secrets sur les Drood et le manoir, des secrets qui ne doivent surtout pas sortir de la famille. Mais nous ne l'avons jamais localisé. Sa disparition est l'un des plus grands mystères de nos annales. Et pendant toutes ces années, il était... ici ? »

Je me tus pour jeter un regard mauvais à la caméra de surveillance fixée dans un angle du plafond.

« Tout va bien, me rassura Molly. Je lui ai lancé mon sort d'illusion dès que nous sommes entrés. Ils ne verront que ce qu'ils s'attendent à voir. Mais ça ne tiendra pas longtemps. Alors parle-lui. Appelle-le par son vrai nom. J'ai essayé tout ce qui m'est venu à l'esprit sans jamais lui tirer plus d'une douzaine de mots. Vois si tu arrives à mieux. Mais magne-toi. Le temps joue contre nous.

— Je sais. Crois-moi, je sais. »

Je m'accroupis près du fauteuil de John Zarbi. C'était plus facile de lui donner ce nom, surtout à cause de l'expression étrange dans ses yeux. Je ne savais pas ce qu'il regardait par la fenêtre, mais j'étais sûr que ce n'était pas ce que, moi, j'y aurais vu. Ni ce que j'aurais voulu y voir.

« William ? William Dominic Drood ? Vous m'entendez ? »

Ses yeux ne cillèrent même pas. Il ne se départit pas une seconde de son air triste et perdu.

« Essaie de lui montrer ton torque, suggéra Molly. Ça pourrait déclencher quelque chose. »

Je défis le col de ma chemise, de ma seule main droite, pour dégager le cercle d'or autour de mon cou. J'attrapai le menton de John Zarbi et, doucement mais fermement, l'obligeai à me regarder. « Écoutez-moi, William. Je suis Edwin Drood. Je vous cherchais. Vous voyez mon torque ? Vous vous souvenez de moi ? Quand j'étais petit, je passais mon temps dans la bibliothèque. »

Il regarda le torque et s'éveilla tout à coup. C'était étrange, presque dérangeant, de voir une personnalité différente prendre possession de son visage comme de l'eau emplissant un verre. Il avait l'air intelligent, lucide, ni fou ni drogué pour un sou. Il bondit de son fauteuil et recula, les mains tendues comme pour me tenir à l'écart.

« Ça y est ? La famille t'a envoyé me tuer ?

— Non, non ! Je ne vous veux aucun mal. Je ne suis pas en mission officielle. On m'a déclaré renégat, et je ne sais pas pourquoi. J'espérais que vous auriez la réponse à mes questions. Ou, au moins, des conseils à me donner. »

Il se calma aussitôt et retourna s'asseoir. « Allons bon... Edwin Drood. Bien sûr que je me souviens de toi. Tu me harcelais de questions, tu doutais de tout, tu empruntais des livres sans jamais les rendre. Le meilleur élève de ma carrière. Et te voilà renégat, en compagnie de l'abominable Molly Metcalf. Pardon, ma chère.

— Mais je vous en prie. Vous vous souvenez que je suis déjà venue ?

— Je crains bien que non, désolé. Je ne... sors plus beaucoup. Sauf quand je n'ai vraiment pas le choix. Il a été question de me libérer. J'ai dû les convaincre de me garder...

— Mais pourquoi ? demandai-je. Qu'est-ce que vous faites ici ? Qu'est-ce qui vous est arrivé ? »

Il me regarda tristement. « Je Vois les fantômes de tous ceux que tu as tués, Eddie. Ils sont si nombreux... Et il y a quelque chose en toi, quelque chose d'étranger... Je Vois avec tant de clarté, à présent, que je le veuille ou non. » Il observa Molly, accroupie de l'autre côté de son fauteuil. « Et vous, vous avez conclu des pactes bien regrettables

pour obtenir les pouvoirs que vous convoitiez. Pour venger vos pauvres parents. Je Vois les chaînes que vous portez, qui vous entravent. Quel poids, pour quelqu'un d'aussi jeune... » Il reporta son regard par la fenêtre pour ne plus être obligé de nous voir.

« Que Voyez-vous dehors ?

— Toutes les dimensions qui traversent la nôtre. Je Vois une forêt de fleurs qui chantent d'infâmes harmonies. Je Vois une immense ruche pétrifiée de mille pieds de haut, avec des gens qui rampent dans les alvéoles de pierre et grouillent sur les murs comme une nuée d'insectes. Je Vois des tours de lumière pure, des cascades de sang, un cimetière où les morts sortent de leur tombe pour danser sous la lune. »

Du coin de l'œil, j'interrogeai Molly. « Tu penses qu'il Voit vraiment tout ça ?

— Qui sait ? Il est de ta famille. »

John Zarbi me foudroya du regard. « Bon, tu es le nouveau renégat. Qu'as-tu fait, Eddie ?

— Je n'en sais rien ! Je comptais sur vous pour...

— Tu n'es pas venu me demander de l'aide. Tu cherches un abri, comme moi. J'ai fait semblant d'être fou pour être admis ici. J'ai simulé les symptômes, j'ai fourni de faux certificats. C'était très convaincant. Ici, je suis en sécurité. Ce n'est pas moi qui ne peux pas sortir, c'est la famille qui ne peut pas entrer. Elle ne me retrouvera jamais. Les Drood veulent ma mort, tu sais. En tout cas certains d'entre eux. À cause de ce que je sais. De ce que j'ai découvert.

— Je vais abattre la famille. Briser son emprise sur l'humanité. M'aidez-vous ?

— Non ! cria John Zarbi en abattant les poings sur les accoudoirs de son fauteuil. Ça ne suffit pas ! La famille doit être éradiquée, massacrée, jusqu'au dernier d'entre nous. Y compris toi et moi. Nous devons mourir. La famille Drood est mauvaise, corrompue jusqu'à la moelle. À cause de ce que nous avons fait, de ce que nous sommes... Notre péché est impardonnable. Seule la mort peut racheter un tel crime. » Il me saisit la main et la serra à la broyer. « Ils sont toujours à ma recherche ? Après tout ce temps ?

— Oui. Bien sûr. Vous êtes très important pour la famille.

— On me recherche à cause de ce que je sais. » Il me lâcha et regarda de nouveau par la fenêtre. « Ils n'abandonneront jamais.

— De quoi s'agit-il ? demanda Molly. Qu'avez-vous découvert ?

— Leurs agents peuvent être n'importe où, reprit John Zarbi d'un ton rusé. Des visiteurs, des patients, des gardiens. Mais ils ne trouveront jamais William Drood, parce qu'il n'est pas là. Il n'y a que John Zarbi. Je me cache au fond de lui, si profondément que personne ne peut me voir... Mais vous êtes là. Si vous m'avez retrouvé, ils le

peuvent aussi. »

Il s'agitait de plus en plus et balançait sa tête émaciée. Molly mit un peu de temps à réussir à le calmer. Elle dut le consoler comme un enfant sortant d'un cauchemar. « Pourquoi la famille tient-elle à ce point à vous retrouver ? Quel secret détenez-vous ?

— Je ne sais pas, gémit John Zarbi. Je ne me rappelle pas. Je me suis forcé à oublier, tu comprends. C'était la seule solution pour ne pas devenir fou... J'ai découvert quelque chose, ça j'en suis sûr. J'ai lu un livre que je n'aurais pas dû ouvrir. Un livre très ancien, qui m'a appris quelque chose au sujet de notre famille. De sa vraie nature.

— Je sais. Ça m'a secoué, moi aussi, d'apprendre que nous sommes les maîtres occultes de la planète.

— Non, pas ça, cracha John Zarbi. On s'en fout, de ça. Je pourrais vivre avec... Non, c'était bien pire... Parfois je rêve que je suis de nouveau au manoir. J'entre dans le sanctuaire, je me retrouve devant le Cœur... et je me réveille en hurlant. Il y a quelque chose dont je ne me souviens pas, quelque chose dont je ne dois pas me souvenir, parce que c'est terrible, insoutenable. Le secret au cœur de la famille Drood... J'ai quitté le manoir. Je me suis enfui. Pour finir je suis arrivé ici. Je suis en sécurité. À l'abri de tout, à l'abri de tout le monde. Y compris de moi-même. Je ne sais plus rien de ce qui se passe dans le monde, et je m'en fous. La connaissance ne rend pas heureux.

— Personne ne m'a suivi, me hâtai-je de préciser. Personne ne sait que nous sommes ici. Vous ne craignez rien.

— Que Dieu te bénisse, Eddie. J'aimerais pouvoir t'aider. Mais c'est impossible. Je ne peux aider personne. Nous sommes tous damnés, comprends-tu. Tous damnés, à cause de ce que nous avons fait, à cause de ce que nous sommes... »

Et il retourna en lui-même. William Dominic Drood disparut. Il ne resta que John Zarbi. Toute personnalité déserta son visage. Une coquille vide, assise dans un fauteuil, regardait par la fenêtre ce qu'elle seule voyait. À l'abri de ma famille et d'un secret dont il ne fallait surtout pas se souvenir. Ce que cet homme avait découvert, la vérité sur laquelle il était tombé par hasard, était-ce donc tellement pire que ce que je venais d'apprendre ? Inutile de poser la question à John Zarbi, ou à William Drood.

Il était peut-être sain d'esprit lors de son admission, mais, devant moi, il venait de plonger dans la folie.

L'homme à abattre

U

ne fois de retour au sommet de la colline, je me retournai pour observer la petite ville de Flitwick. Maisons pittoresques, venelles, fermes et champs dans le lointain. Un monde ordinaire, banal, inconscient des abominations avec lesquelles l'humanité partage la planète. Naguère, je servais à protéger les gens normaux des saletés tapies dans l'ombre ; mais plus je posais de questions, plus je creusais, plus cette ombre me semblait noire et profonde. Et je soupçonnais que ma famille s'y dissimulait pour mieux me retrouver. Quel secret William avait-il découvert ? Était-ce vraiment si terrible qu'il ait dû l'effacer de son esprit ? Si je l'apprenais à mon tour, me retrouverais-je forcé de l'imiter ?

Frissonnant, planté en haut d'une colline perdue au milieu de nulle part, je contemplai un monde que je ne reconnaissais plus.

Mon bras me faisait mal. Même quand je prenais garde de ne pas le bouger, il me faisait mal comme une dent gâtée. Quelque chose en moi me dévorait vivant. Trois jours, quatre maximum. Et toujours cette pression, ce constant besoin d'agir, de faire quelque chose, n'importe quoi, pour ne pas perdre un seul des précieux instants qui me restaient. Pourtant, malgré mon enquête, malgré mes recherches, je ne disposais d'aucune cible claire. Je connaissais le nom de mes ennemis, mais pas leurs mobiles. Il fallait que je réfléchisse, que je conçoive un plan ; mais l'heure tournait... Je me tournai vers Molly, muette à mes côtés.

« Eh bien, merci de m'avoir amené ici, Molly. Ce fut... parfaitement déprimant. Tu en as beaucoup d'autres à me faire

rencontrer, des renégats aussi brillants et optimistes ?

— Rien ne m'empêche de me barrer par un portail en t'abandonnant ici, tu sais.

— Mon humour étincelant te manquerait trop.

— Ne te rends pas malade, Eddie. John Zarbi t'en a raconté bien plus aujourd'hui qu'à moi au cours de toutes mes visites. Et j'ai quelqu'un d'autre en tête. Quelqu'un qui pourrait beaucoup t'aider. On l'appelle la Taupe.

— Un nom qui inspire confiance.

— Tu veux le rencontrer, oui ou non ?

— "La Taupe" ! Non, mais je te jure... Et après on ira voir Winnie l'Ourson, Bambi et Pinocchio ? demandai-je, plein d'espoir.

— Tu me fais payer ta rencontre avec M. Surin, c'est ça ? soupira Molly.

— Non, non, vraiment, j'ai hâte d'aller voir la Taupe dans son terrier. »

Elle m'adressa un long regard. « L'état de ton bras empire, hein ?

— Oui. Allons-y. »

Molly se concentra pour évoquer un nouveau portail dimensionnel. Son visage ruisselait de sueur, et cette fois le processus me sembla plus long. L'air devant nous se mit à tourbillonner comme de l'eau dans un siphon, nous souleva de terre et nous aspira. Nous étions repartis.

Quand nous réapparûmes, nous étions dans des toilettes. Un peu à l'étroit, voire carrément serrés l'un contre l'autre. En d'autres circonstances, j'aurais pris le temps de savourer, mais j'avais un pied enfoncé dans la cuvette.

« Oh, merde, dit Molly.

— N'y pense même pas, protestai-je en m'efforçant de retirer mon pied. Je suppose que ce n'est pas là que nous étions censés arriver ?

— Bien sûr que non ! Mais ç'aurait pu être pire.

— Oh, *merde* !

— Quoi, Eddie ?

— Le type qui nous a précédés n'a pas tiré la chasse. Tu veux bien rentrer le ventre, que je puisse bouger la jambe ? »

Il nous fallut un moment pour nous dépêtrer en nous cognant violemment contre les parois. Finalement, dans une secousse, je récupérai mon pied. Le bas de mon pantalon était trempé, et je préfère éviter d'entrer dans les détails. Je dévisageai Molly. « J'ai entamé la journée avec un couteau sur la gorge, et c'est allé de mal en pis. On est où ?

— À la gare de Paddington.

— Tu es sûre ? Dans mon souvenir, elle était plus grande.

— Imbécile. Nous sommes dans les toilettes de la gare de Paddington. Ce qui veut dire que quelqu'un a essayé de dévier mon sortilège. »

La porte s'ouvrant vers l'intérieur, il nous fallut autant de stratégie que de force brute pour réussir à sortir. Devant les lavabos, une demi-douzaine de femmes occupées à ajuster leur robe ou à se remaquiller s'interrompirent pour nous dévisager. Molly leur rendit leur regard. « Enfin, vous ne voudriez pas me faire croire que vous n'avez jamais eu envie de faire ça dans des toilettes publiques ? »

— Quelle salope je fais, gémis-je. Vous me donnerez une bonne fessée quand on sera rentrés à la maison, maîtresse ? »

Les femmes se ruèrent vers la sortie. J'eus un grand sourire, mais Molly n'était pas d'humeur.

« Bon, repris-je d'un ton plus naturel. Sur une échelle de un à dix, c'est grave comment ? »

— Au moins onze, je pense. Quelqu'un a essayé de modifier nos coordonnées d'arrivée pour nous récupérer quelque part. Où on doit nous attendre. Mais mon petit cerveau paranoïaque m'a depuis longtemps poussée à prévoir les interférences. Mon sortilège est programmé pour m'envoyer, en cas d'attaque extérieure, vers une destination programmée.

— Oh, j'adore tes considérations techniques.

— Ta gueule. J'ai choisi des toilettes parce que c'est l'un des rares endroits où on peut apparaître sans se faire remarquer. Inutile de préciser que je n'avais pas prévu d'être accompagnée.

— Et pourquoi Paddington ?

— C'est en plein centre de Londres, et on peut sauter dans un train pour n'importe où. Tu en prends un au pif, et hop, tu disparais sans laisser de trace. Bon, allons-nous-en. Les seuls individus capables de dévier un portail dimensionnel sont des sorciers de première catégorie. Donc, peut-être, ta famille.

— Ou bien Manifest Destiny, non ? demandai-je rien que pour la contredire.

— Tu as entendu ce que disait Truman. Ils croient en la science, pas en la magie. Ils n'acceptent mes pareils qu'en tant que comparses. Ce qui m'intéresse, c'est de comprendre comment ta famille pourrait savoir que tu es avec moi. »

Je haussai les épaules. « Nous avons sans doute des agents infiltrés dans Manifest Destiny. Nous avons des gens partout, dans toutes les organisations, afin de toujours être prévenus quand quelque chose se prépare. Comment crois-tu que nous faisons pour être toujours au courant de tout ? »

— Et c'est seulement maintenant que tu penses à me le dire ?

— Désolé. Je croyais que tu connaissais nos méthodes. Et puis

j'étais préoccupé. J'ai pas mal de soucis, ces temps-ci.

— Il y a d'autres choses que j'ai besoin de savoir ?

— Dans ma chaussure, il y a un truc qui fait sprouitch.

— J'aurais dû te poignarder pendant ton sommeil. »

Au bout d'un escalier et d'un couloir, nous débouchâmes dans le hall principal de la gare. Le vaste espace grouillait de gens qui s'agitaient comme si leur vie en dépendait, ou qui se massaient en troupeaux de moutons devant les panneaux d'arrivée et de départ. Les trains rugissaient, les gens gueulaient dans leur téléphone portable en cherchant à faire croire que leur conversation était d'une importance capitale, les haut-parleurs diffusaient périodiquement des messages suraigus et totalement incompréhensibles.

Je commençais à me détendre. J'aime les foules. Dans une foule, il y a toujours moyen de se cacher. Molly et moi, tout en faisant mine d'étudier le menu d'un fast-food, jetions à la ronde des coups d'œil discrets. Tout semblait normal. Deux policiers armés passèrent devant nous, encombrés de matos et de gilets pare-balles, prêts à régler tous les menus problèmes. Molly et moi ne les intéressions pas. Ils ne savaient pas que des gens comme nous existaient. Les sales veinards.

« J'aimais mieux cette gare avant qu'ils refassent tout, dis-je à Molly. Ici, avant, il y avait un restaurant qui servait du chili con carne et des frites, ou bien des haricots au bacon avec des saucisses. Tout à volonté. Ça, c'était un vrai repas. Ils proposaient même du rab' de cholestérol. Rien qu'en lisant le menu, tu sentais tes artères durcir. »

Dans le regard de Molly, le dégoût confinait à l'écœurement.
« C'est bizarre que ton cœur n'ait jamais explosé.

— J'ai toujours aimé vivre dangereusement. Tiens, puisqu'on parle de ça, ne te retourne pas trop vite, mais il y a deux types qui s'approchent de nous. À quatre heures. Je pense qu'on est repérés.

— Déjà ? Merde. »

Molly coula un regard dans la direction que je venais de lui indiquer. Deux hommes en costume sombre marchaient vers nous. La main à hauteur du visage, ils parlaient à leur poignet. Soit ils avaient une radio dans la manche, soit ils s'étaient échappés d'un asile. Molly prit une mine sombre.

« Ce ne sont peut-être que des policiers en civil... »

Les deux types sortirent de leur veste des armes automatiques et se mirent à tirer dans le tas pour nous atteindre malgré la foule. Des passants s'effondrèrent dans le sang et les cris, et moururent. Des corps valsèrent sous les impacts de balles. Un homme tenta de fuir lorsque son crâne explosa. Son corps décapité fut pris de convulsions. Sa compagne tomba à genoux près de lui et se mit à hurler de chagrin et d'horreur. Partout on courait, on cherchait un abri. Les deux

hommes coururent droit sur Molly et moi sans cesser de tirer. Les policiers se précipitèrent à la rescousse et furent criblés de balles jusqu'à ce qu'ils aient cessé de bouger.

Je me tapis derrière la guérite du fast-food, Molly tout contre moi. Au-dessus de nos têtes, des bols de soupe éclatèrent en répandant un liquide chaud. Les employés se jetèrent derrière le comptoir en hurlant de terreur, mais leurs cris disparaissaient sous le chaos ambiant et le vacarme des flingues. La guérite se mit à tanguer sous l'assaut répété des balles. Combien de flingues ces enfoirés trimbalaient-ils ? Ils auraient bientôt épuisé leurs munitions, non ? Je risquai un coup d'œil de l'autre côté. Les types nous fonçaient dessus, protégés par un feu nourri et suivis d'une bonne dizaine d'hommes identiques qui accouraient des quatre coins du hall. Partout des cadavres pissaient le sang.

« Faut pas qu'on reste ici, dis-je à Molly. Je pourrais activer mon armure, mais ça ne te protégerait pas.

— Je n'ai pas besoin de protection. Je crée une diversion, et on cavale vers l'issue la plus proche. Ça te va ?

— Un plan parfait. Quel genre de diversion ?

— Ferme les yeux et plaque tes mains par-dessus. »

J'obéis, et malgré cela une déflagration incandescente me brûla la rétine. J'entendis des hurlements de douleur. Molly m'attrapa par l'épaule et me fit quitter l'abri de la guérite criblée de balles. J'ouvris les yeux à contrecœur et la suivis tant bien que mal. Des taches noires dansaient dans mon champ de vision, mais je n'étais pas aveugle. Nos assaillants titubaient, des larmes coulant de leurs paupières enflées, et tiraient au jugé quand ils percevaient un bruit ou croyaient deviner un mouvement. Et puisque la plupart des civils étaient morts ou enfuis, cela voulait dire qu'ils se tiraient dessus. Ça ne me dérangeait pas. Collé aux basques de Molly qui cherchait à gagner la rue, je frôlai l'un d'eux et m'arrêtai le temps de lui briser la nuque d'un coup de poing. Ils n'avaient qu'à pas mêler des innocents à nos histoires.

J'aurais bien aimé en tuer davantage, mais nous n'avions pas le temps. Je ne suis pas un assassin, d'accord, mais quand on a affaire à de tels salauds, la simple justice impose de les zigouiller jusqu'au dernier. Je déteste que des innocents soient impliqués dans nos guerres occultes. C'est ça qui m'a poussé à devenir agent secret : je voulais protéger l'humanité des horreurs qui hantent mon univers.

Ces types devaient appartenir à Manifest Destiny. Ma famille aurait fait preuve d'une plus grande subtilité. Et, j'en demeurais persuadé, d'un plus grand respect des civils. Mais comment Manifest Destiny nous avait-il localisés si rapidement ? Peut-être toutes les gares étaient-elles surveillées. Ça paraissait logique. Mon bras blessé hurlait sa douleur, et je lui intimai l'ordre de se taire. J'étais occupé.

Des balles volaient autour de moi, mais toutes me manquèrent de beaucoup. Certains de nos agresseurs y voyaient un peu mieux. J'aurais pu activer mon armure, mais le mode furtif n'était pas fiable vu le nombre de personnes présentes. Et je n'étais toujours pas prêt à exposer le plus grand secret de ma famille. Sauf si on m'y forçait vraiment.

Je rattrapai Molly lorsqu'elle pila à mi-chemin du plan incliné qui donnait sur la rue. Nous haletions. Voitures et fourgonnettes roulaient comme si de rien n'était. Je regardai Molly. « Et maintenant ? On chope un taxi ?

— Mauvaise idée. On ne sait jamais pour qui le chauffeur travaille. J'ai une meilleure solution. »

Elle se pencha et releva sa robe. À la cheville gauche, elle portait une fine chaînette d'argent ornée de petites amulettes. Elle en arracha une et me la montra : c'était une minuscule moto. Molly murmura quelques Mots dans une langue râpeuse qui devait lui irriter la gorge, et souffla sur l'objet. Il se tortilla dans sa paume, en bondit, grossit dans les airs et retomba : devant nous apparut une Vincent Black Shadow. Un énorme engin noir, un modèle de légende. J'étais impressionné.

« Je suis impressionné. Vraiment. Tu as un goût exquis en matière de motos. Un brin suranné, mais exquis.

— Ne me parle pas des modèles récents. Aucune personnalité. »

Les balles se remirent à pleuvoir autour de nous. Ils se rapprochaient. Je me retournai : ils couraient dans notre direction, même si leurs larmes continuaient à couler. Ils avaient encore du mal à viser, mais avec des armes automatiques ce n'était pas un bien gros handicap.

« Monte, bordel ! » cria Molly.

Je fis volte-face. La Vincent rugit sous un violent coup de kick, puis Molly enfourcha la selle de cuir.

« Attends, attends, protestai-je. Je ne monte pas en croupe.

— C'est ma moto, c'est moi qui conduis. Monte.

— Je ne monterai pas en croupe ! C'est une question de dignité. »

Les balles se multipliaient. Ça commençait à vraiment chauffer. Molly me fit un sourire angélique : « Ta dignité et toi pouvez courir derrière, si vous voulez, mais moi j'y vais... »

En grommelant, je m'installai derrière elle. Molly mit les gaz. La moto bondit, poursuivie par les balles, et jaillit en pleine rue. Klaxons et cris outragés accueillirent notre arrivée inopinée, mais Molly, sans pitié, se fraya un chemin. Heureusement, la vitesse moyenne dans les rues de Londres dépasse rarement quinze à l'heure entre deux feux rouges : il était donc possible de slalomer entre les véhicules et d'atteindre une vitesse respectable. Du bras droit, je me tenais ferme à

la taille de Molly. J'essayai d'utiliser le gauche également, mais c'était bien trop douloureux. Je posai donc l'avant-bras sur sa cuisse, ce qui ne sembla pas la déranger. Même blotti derrière elle, je sentais l'air me gifler le visage et me plaquer les cheveux contre le crâne. Je collai ma bouche à l'oreille de Molly. « Ça t'aurait sans doute tuée de faire aussi apparaître des casques ? »

— Les casques, c'est pour les tarlouzes ! » cria Molly par-dessus le bruit du moteur. Elle partit d'un rire joyeux. « Accroche-toi, Eddie ! »

— Je parie qu'en plus tu n'es pas assurée. »

Molly zigzaguait entre les voitures comme si elles ne roulaient pas, et accélérât sans cesse sous les insultes des chauffeurs de taxi. Les vitrines des magasins n'étaient qu'un brouillard indistinct. Nous avions déjà fait tant de détours que j'étais perdu. Un gros bus rouge déboîta juste devant nos roues, parce qu'à Londres les bus préfèrent mourir que céder une priorité, et mon cœur faillit jaillir d'entre mes côtes quand Molly se jeta à toute allure dans l'interstice comme un lemming shooté aux amphètes. J'ai peut-être poussé un tout petit hurlement.

« Penche-toi avec moi dans les virages ! » cria Molly, tout enjouée. C'est plus facile pour moi. »

Elle franchit des carrefours à une vitesse terrifiante et afficha un mépris royal pour tout ce qui ressemblait à un feu rouge. La moto dansait en tous sens, évitait les obstacles, bondissait entre les voitures et n'aurait ralenti pour rien au monde. J'aurais conduit, la balade aurait été fantastique. Mais, là, je m'accrochai de toute la force de mon bras droit en adressant des prières à saint Christophe, le patron des voyageurs. Il a récemment été licencié, mais personne ne m'a demandé mon avis, alors...

C'est quand une balle me siffla près de l'oreille que je sus que nous étions pris en chasse. Je m'accrochai à Molly et risquai un regard en arrière. Deux grosses voitures noires nous suivaient et gagnaient du terrain. Elles devaient être solidement blindées, parce qu'elles se frayaient un chemin en cognant dans les autres véhicules et en envoyant valser tout ce qui se trouvait sur leur passage. Quand il n'y avait pas la place de passer, elles roulaient par-dessus l'obstacle et l'écrasaient, comme des tanks. Affolés, les conducteurs montaient sur les trottoirs ou s'empressaient de tourner dans des petites rues qu'ils n'avaient jamais eu l'intention d'explorer. Il y avait de moins en moins de monde entre nous et les deux voitures noires, dont les vitres teintées se baissèrent pour laisser passer des hommes qui se mirent à nous tirer dessus. Heureusement, c'est beaucoup moins facile que dans les films.

Je tendis le cou pour crier à Molly : « Manifest Destiny, juste derrière nous ! Ils nous tirent dessus !

— Figure-toi que j'avais remarqué. Tu es sûr que ce n'est pas ta famille ?

— Certain. Des Drood n'auraient pas sorti les flingues. On préfère des moyens encore plus radicaux. »

Molly se pencha pour négocier un virage extrêmement serré. Je l'aidai de mon mieux en suivant le mouvement, mais avec un seul bras je ne pouvais pas faire grand-chose. Pendant une seconde, la chaussée me parut bien trop proche à mon goût. Molly parvint à redresser la Vincent et mit les gaz à fond. La moto laissa sur place les voitures stupéfaites, en en frôlant quelques-unes au point de les érafler avec nos rétroviseurs, et toujours en slalomant pour éviter les balles. Nos poursuivants seraient bientôt assez près pour viser correctement. Je jetai un nouveau coup d'œil dans leur direction en me tournant presque complètement sur la selle en cuir. Les voitures noires écrasaient tout sur leur passage et envoyaient voler les autres véhicules dans toutes les directions. Ils partaient en dérapage et se carambolaient en faisant des tonneaux. Des épaves fracassées jonchaient la rue sur toute sa longueur. Les balles se faisaient plus précises malgré nos manœuvres et nos précautions.

J'activai mon armure. Le métal vivant se coula sur ma peau en un instant pour m'isoler de ce monde hostile. Des balles m'atteignirent dans le dos et rebondirent. Molly et moi étions protégés. Les voitures noires étaient presque sur nous, et le feu devenait de plus en plus nourri. Les balles pleuvaient sur mon dos, mes épaules et mon crâne. Je ne sentais pas les impacts, mais je les entendais. Mon bras gauche, par la vertu de l'armure, avait retrouvé sa force, même s'il continuait à me faire souffrir. Je le glissai autour de la taille de Molly et me sentis un peu plus à l'aise.

La Vincent filait comme l'éclair. Le décor était un brouillard de couleurs. Molly, ivre de vitesse, riait à gorge déployée. Moi, je m'inquiétais de ce qui se passerait si une balle touchait le réservoir. J'en parlai à Molly.

« Ne t'en fais pas ! cria-t-elle. Ce n'est pas vraiment une moto. Ça n'en a que l'apparence.

— Pas une moto ? Ce n'est pas une vraie Vincent Black Shadow ?

— Mais enfin, elle vient d'un grigri pendu à un bracelet. Tu t'attendais à quoi ?

— Tant qu'elle ne se transforme pas en citrouille au douzième coup de minuit... »

Molly se remit à rire et continua d'accélérer. Je libérai mon bras droit pour tirer de mon holster le Colt à répétition. Ça me prit un bon moment, et ça déclencha une douleur atroce dans mon épaule gauche,

mais je finis par y parvenir. Après avoir soufflé un moment pour me calmer, maîtriser la douleur et me préparer à la suite des événements, je serrai mon bras gauche autour de Molly, me détournai et examinai les voitures à notre poursuite. À présent elles étaient quatre, plus une cinquième qui n'allait pas tarder à les rattraper, et renversaient tout ce qui ne s'écartait pas assez vite de leur chemin. Des hommes penchés aux portières me tiraient dessus avec tout un arsenal. Je vis même un lance-roquettes. Le type tira : une roquette m'atteignit aux côtes, ricocha et alla faire exploser un magasin Gap. J'espérais qu'il n'y avait personne dedans, mais je n'avais aucun moyen de m'en assurer. Manifest Destiny se moquait de blesser et de tuer des innocents. À cet instant, je décidai que je ne me contenterais pas d'échapper à ces enfoirés.

Ils m'avaient tous pris pour cible. Les balles martelaient mon visage et ma poitrine. La moto slalomait en tous sens dans les embouteillages. La douleur dans mon bras me tira des sanglots. Sous le masque, mes larmes coulaient. Mais dans ma main droite le Colt était parfaitement stable. Je le braquai sur mes poursuivants.

J'essayai d'abord d'atteindre les pneus. Au ciné, ça marche à tous les coups. Mais, alors que tous mes tirs touchaient leur cible, rien n'éclata. Les voitures blindées étaient équipées de pneus pleins. Les types de Manifest Destiny avaient dû voir les mêmes films que moi. Je visai donc le conducteur le plus proche. Il me rit au nez à travers son pare-brise incassable, jusqu'au moment où ma balle fracassa la vitre et lui explosa la tête. La voiture partit en tête-à-queue, monta sur le trottoir et plia trois parcmètres avant de s'immobiliser. Soigneusement, j'abattis les quatre autres chauffeurs, dont les voitures vinrent finir leur course dans des vitrines.

Mais d'autres arrivaient déjà à chaque intersection. Elles furent bientôt une dizaine à zigzaguer pour m'empêcher de leur tirer dessus. Je tuai quand même les conducteurs les uns après les autres. Dans des conditions normales, ç'aurait été impossible, mais le Colt se chargeait à ma place du plus gros du boulot. Merci, oncle Jack. De nouvelles voitures jaillirent de partout comme si les autres véhicules n'existaient même pas : elles leur rentraient dedans ou leur roulaient dessus. Aussi loin que portait mon regard, la rue n'était qu'un chaos de métal en feu. Des passants stupéfaits se massaient au seuil des boutiques en criant dans leurs téléphones portables.

Les coups de feu incessants, dirigés contre la moto ou contre moi, cherchaient à nous faire tomber. La plupart des balles, après avoir ricoché, criblaient les murs de trous et massacraient les piétons. Manifest Destiny se servait de moi pour tuer des innocents. Je n'allais pas laisser passer ça.

Une voiture noire déboucha d'une petite rue et se mit à rouler à

notre hauteur. Un homme à l'arrière me tira en pleine figure à bout portant, puis poussa un cri de rage en voyant son tir dévié par mon masque d'or. Il était sur ma gauche : je ne pouvais pas tirer. Je pris le risque de lâcher Molly pour libérer mon bras, briser la vitre, attraper le conducteur et l'extirper du véhicule avant de le jeter devant moi. La voiture lui roula dessus, dérapa, heurta une fourgonnette en stationnement et partit en tonneaux avant de s'arrêter. Je repassai mon bras douloureux autour de la taille de Molly.

Une voiture de police fit mine d'intervenir. Elle déboula à un carrefour, toutes sirènes hurlantes, tous gyrophares dehors. Deux voitures noires la prirent en tenaille et convergèrent inexorablement : elles l'écrasèrent entre elles deux, le châssis d'acier pliant comme du fer-blanc sous la pression de leur blindage. Les flics se retrouvèrent incrustés dans la devanture d'un magasin. Leur sirène n'émettait plus qu'un gémissement lamentable. Je les plaignais.

La police n'est pas censée se retrouver mêlée à nos guerres. Elle n'est pas de taille.

Je me retournai pour hurler dans l'oreille de Molly : « Il y a nettement plus de bagnoles qu'au début ! Où est-ce qu'on va, exactement ? »

— Ailleurs ! »

Je ne pus retenir un éclat de rire. « C'est rassurant d'avoir un plan ! »

— Tu as d'autres remarques, Eddie ? Là, je suis un peu occupée...

— Trop de dommages collatéraux ! On ferait peut-être mieux de s'arrêter et de régler ça sur place.

— N'y pense même pas ! On n'aurait aucune chance. À tous les coups, ils ont planqué des snipers qui n'attendent que ça. Ton armure ne pourra pas me protéger. Ils menaceront de me tuer jusqu'à ce que tu la désactives, ensuite ils t'enverront une fléchette tranquillisante, te ramèneront à leur QG et te couperont en petits morceaux pour apprendre les secrets de ta famille et le fonctionnement de ton armure. Ils me réservent sans doute le même traitement, d'ailleurs, pour les avoir trahis. Je préfère mourir en combattant. Ou en tentant de fuir.

— Tu as vraiment pensé à tout !

— Hé, c'est ma spécialité. Accroche-toi. Notre seul espoir, c'est de les semer. »

Devant nous, une énième voiture noire émergea d'une contre-allée en bloquant la rue. Elle pivota dans un crissement de pneus et fonça droit sur nous. Il y avait trop de véhicules pour que nous puissions manœuvrer. J'aurais pu sauter en marche. L'armure m'aurait protégé. Mais cela aurait impliqué d'abandonner Molly... J'étais encore en train de réfléchir lorsqu'elle fit cracher au moteur tout ce qu'il avait dans le ventre et pointa la moto droit sur le radiateur de la

voiture qui s'approchait à toute allure. Je l'entendais marmonner quelque chose, mais le vent m'empêchait de comprendre ce qu'elle disait. Quand nous en fûmes au point de distinguer le conducteur qui nous narguait, à la toute dernière seconde la Vincent décolla de terre, s'envola par-dessus le capot de la voiture et atterrit de l'autre côté, presque sans à-coup. Nous n'avions pas ralenti. Je me retournai juste à temps pour voir la voiture percuter l'une de celles qui nous poursuivaient. Elles se heurtèrent de plein fouet et disparurent dans une explosion tout à fait réjouissante.

Je revins me serrer contre Molly afin qu'elle puisse m'entendre. « Je ne savais pas que la moto était capable de ça !

— Elle, non. Moi, oui ! Mais pas très souvent, alors prie pour qu'on n'en ait plus besoin. »

Je réitérai mes prières à saint Christophe.

Molly tourna à angle droit et freina si violemment que, sans la protection de l'armure, j'aurais eu le souffle coupé. Devant nous, la rue était déserte. Il n'y avait ni voiture ni piétons. Seuls les Drood étaient capables d'organiser cela avec une telle rapidité. Et ils n'étaient pas loin. Par-dessus l'épaule de Molly, je vis ce qu'elle avait déjà remarqué : trois silhouettes dorées, dressées comme des statues à mi-hauteur de la rue. Le soleil matinal faisait reluire leur armure.

Honnêtement, je me sentis flatté. Trois agents rien que pour m'arraisonner. Je savais qu'ils en étaient capables. Je rengainai donc le Colt et enfonçai le bouton spécial de ma montre. Dieu te bénisse, oncle Jack. Le temps fit demi-tour et ramena le monde trente secondes plus tôt. Molly s'apprêtait à négocier son virage. Je lui hurlai dans l'oreille, elle écrasa les freins et la moto s'arrêta dans un long dérapage, la roue arrière tressautant violemment. Nous sautâmes à terre et Molly prononça les Mots qui retransformèrent la moto en grigri. Je désactivai mon armure et l'entraînai dans une ruelle qui s'ouvrait devant nous.

Les agents Drood s'étaient déjà élancés à notre rencontre, mais une dizaine de voitures noires déboulèrent au même instant pour se retrouver face à trois silhouettes d'or. Elles leur foncèrent dessus. Pas bien malin. Molly et moi, tapis dans l'ombre, vîmes la première voiture percuter le premier agent. Il encaissa le choc sans sourciller et abattit le poing sur le capot. Tout l'avant se déforma et rebondit contre la chaussée ; l'arrière se souleva, et la voiture partit en saut périlleux par-dessus l'agent avant de s'écraser.

Le deuxième homme plongea à travers le pare-brise de la voiture suivante dont il tua tous les occupants avant de ressortir par la vitre arrière et de sauter sur le capot de la troisième. Le dernier, lui, souleva l'une des voitures blindées et s'en servit pour en fracasser une autre. Les véhicules restants pilèrent. Des hommes équipés d'armes

hétéroclites en jaillirent et firent feu. La rue semblait pleine d'agents dorés infligeant des souffrances atroces à leurs adversaires.

De quoi vous rendre fier d'être un Drood.

« On ferait mieux de se barrer, soufflai-je à Molly.

— Vous êtes balèzes, dans la famille, quand même. »

Nous partîmes sur la pointe des pieds, semblables à tous les autres passants terrifiés qui fuyaient le carnage. Je m'aperçus soudain que Molly avait du sang sur le visage. Il en dégouttait de son nez et de sa bouche jusque sur son menton. Je la fis s'arrêter et tirai mon mouchoir. Immobile, elle me laissa l'essuyer.

« Qu'est-ce qui s'est passé ? Tu es blessée ? Tu as pris une balle ?

— Non. Je me suis fait ça toute seule. Je t'avais prévenu : les portails dimensionnels, ce n'est pas de la magie de débutant. Ça me demande beaucoup d'énergie. Avec en plus ce que j'ai fait à la moto... La magie, ça se paie, d'une manière ou d'une autre. C'est pour ça que les rituels préparatoires ont une telle importance : ils permettent d'accumuler l'énergie nécessaire aux sortilèges, et donc de ne pas faire appel aux réserves physiologiques du sorcier. Or, ces derniers temps, je n'ai pas arrêté de te bricoler des sorts improvisés, Eddie.

— Je suis désolé. Je ne savais pas. Je ne me rendais pas compte de ce que je te demandais, Molly. Je te suis très reconnaissant. Tiens, voilà. Tu es plus présentable.

— Merci.

— Je t'en prie. Il ne faudrait pas que tu nous fasses remarquer.

— Mais quel gentleman. » Elle m'observa un instant. « Et toi, tu as une mine... abominable. Comment va ton bras ?

— C'est pire, sans l'armure.

— Le poison se diffuse, c'est ça ?

— Oui. Je n'ai plus seulement mal à l'épaule. La douleur gagne ma poitrine. On est loin du prochain renégat ?

— Pas trop. Depuis la gare, j'ai roulé à peu près dans la bonne direction. On peut finir à pied.

— Parfait. Allons voir la Taupe au fond de son terrier.

— Tu ne crois pas si bien dire, Eddie. »

Le roi des profondeurs

J

e n'étais pas très enthousiaste à l'idée de retourner dans le métro, mais Molly insista. Il me semblait qu'à chaque fois que j'étais allé sous terre, ces derniers temps, j'avais eu des raisons de m'en mordre les doigts. Cela dit, le niveau du sol n'avait pas été très confortable non plus. Nous revînmes donc sur nos pas en direction de la station Blackfriars. J'avais l'impression de traverser un champ de bataille. Voitures fracassées, boutiques en flammes, massacres et ruines partout. Des gens erraient, hébétés, ou se raccrochaient les uns aux autres en pleurant à chaudes larmes. Des cadavres jonchaient le sol, en plein milieu de la rue ou bien sur le trottoir, certains noircis de cendres. Quelques-uns avaient été recouverts d'un manteau, mais la plupart n'avaient même pas eu droit à cet égard. J'étais bouleversé. Écœuré. De telles horreurs n'étaient pas censées se produire. Pendant nos guerres secrètes, j'avais toujours fait en sorte de ne pas contaminer le monde extérieur. Jamais je n'avais permis que des civils soient blessés.

« Arrête, dit Molly calmement. Tu n'y es pour rien. Manifest Destiny porte toute la responsabilité de ce qui s'est passé ici. Quelle bande de salauds !

— Nous les avons laissés nous prendre en chasse.

— Quel choix avions-nous ? Les affronter en face et, avec un peu de bol, mourir sur le coup ? Non, merci. Tu ne peux pas te permettre d'être fait prisonnier, Eddie. Manifest Destiny ne doit surtout pas faire main basse sur une arme aussi précieuse que ton armure. Et puis tu connais la vérité : tu as donc le devoir d'agir. D'empêcher Manifest

Destiny et ta famille de traiter la planète comme leur terrain de jeu privé. Tu es le seul espoir qui reste à tous ces gens.

— Dans ce cas, ils sont vraiment mal barrés, dis-je au bout d'un moment.

— Je te préfère comme ça. Ne laisse pas ces enfoirés te saper le moral, Eddie. »

L'entrée de la station Blackfriars était pleine de gens tentant de fuir le chaos qui régnait au-dehors. Ils échangeaient bredouillis hagards et hurlements paniqués, mais, cela sautait aux yeux, nul n'avait la moindre idée de ce qui se passait. Molly et moi nous frayâmes un passage jusqu'aux escaliers roulants. J'avais craint que Manifest Destiny ou ma famille n'aient placé des agents dans la station, mais dans une telle foule nous passerions forcément inaperçus. Même les escaliers, arrêtés, étaient envahis de gens traumatisés qui pleuraient, consolaient ou se faisaient consoler. Ils comprenaient seulement que quelque chose d'abominable avait fait irruption dans leur petit monde tranquille. Exactement ce que j'avais passé ma vie à éviter.

J'avais l'impression de les avoir trahis, et c'était bien pire pour moi que d'avoir trahi ma famille.

Sur les quais bondés, Molly et moi nous approchâmes discrètement d'un distributeur de boissons portant un écriteau HORS SERVICE. Après un coup d'œil pour m'assurer que personne ne nous observait, je tirai l'appareil vers moi. Il coulisça facilement pour révéler une porte dérobée dans le mur derrière lui. Je ne pus retenir un sourire. Le métro de Londres est truffé de passages secrets, la plupart planqués derrière des distributeurs HORS SERVICE. C'est un message codé pour les *happy few*. Et c'est la raison pour laquelle tant d'appareils sont perpétuellement « hors service ». Les passages débouchent dans toutes sortes d'endroits intéressants dont le grand public a la chance de ne jamais entendre parler. Molly murmura quelques Mots et la porte s'ouvrit sans faire de manières.

Une fois que nous eûmes pénétré dans les ténèbres, elle se referma derrière nous.

Molly évoqua un petit feu follet, lumière argentée qui tremblait et crachotait autour de sa main tendue sans vraiment réussir à percer l'obscurité. Un long tunnel humide s'ouvrait devant nous. Ses murs de brique incurvés et son plafond bas s'enfonçaient dans les entrailles de la terre. Les ombres étaient particulièrement noires.

« Cette vague lueur, c'est ton maximum ? demandai-je.

— Non, mais c'est tout ce que je suis prête à oser. Ici, il vaut mieux ne pas attirer l'attention.

— Où est-ce qu'on va exactement ? Dis-moi qu'on ne retourne pas dans les égouts.

— On ne retourne pas dans les égouts.

— Je jubile.

— Tu commences à me les briser menu, Drood. Ce tunnel débouche dans le réseau qui se trouve juste en dessous du métro. Des salles abandonnées, d'anciennes stations désaffectées, des chantiers jamais terminés. Et ainsi de suite. »

J'acquiesçai. Je savais très bien où nous nous trouvions et où nous allions ; je cherchais juste à montrer à Molly que j'étais de nouveau moi-même. J'entendais le grondement des rames qui circulaient tout près de nous. Lorsque nous nous enfonçâmes dans le tunnel, le bruit s'éloigna peu à peu.

« Dis-moi, Molly, qu'est-ce qu'on fait si on tombe sur des trolls ?

— Moi, j'ai prévu de courir très vite. Toi, essaie de me suivre.

— Quelqu'un m'a dit qu'ils étaient menacés par la surpopulation.

— Comme tous les cinq ans. Ça ne rate jamais. Les trolls se multiplient, remplissent les tunnels, ne trouvent plus assez à manger, et pour finir la faim les pousse à remonter vers la lumière. Vers les gens. Donc, tous les cinq ans, les chasseurs de primes se font des couilles en or en ramenant le troupeau à un nombre acceptable.

— Pourquoi est-ce qu'on ne se contente pas de les exterminer ? Ce n'est rien que de la vermine.

— Impossible, expliqua Molly. Toutes les espèces ont une fonction bien précise dans l'ordre naturel, même si on ne voit pas toujours laquelle. Si on éliminait les trolls, quelque chose de bien pire pourrait les remplacer dans la même niche écologique. Mieux vaut garder la vermine qu'on connaît déjà. »

Les tunnels se succédaient, de plus en plus profond. L'air devint chaud, chargé d'une humidité presque palpable. Il nous fallut patauger dans des flaques d'eau stagnante en tâchant d'éviter celle qui gouttait du plafond. Dans cette atmosphère de serre, les champignons poussaient comme du chiendent en amas blanchâtres au pied des murs, ou en traînées organiques au plafond. Des tapis de mousse bleu-vert épais d'une bonne main s'épalaient à perte de vue. À leur surface dansaient de lentes vaguelettes, comme si la mousse s'offusquait de notre présence.

« Certains disent que si on la fume ou qu'on l'ingère, elle permet de voir l'invisible et de découvrir des mondes inconnus, dit Molly.

— Je n'ai pas besoin de cette saleté pour ça. C'est l'histoire de ma vie. Dis-moi, tu as remarqué qu'il n'y a pas de rats ? Pas la queue d'un ?

— Oui. Je sais. Les trolls ont dû tous les manger. Et s'ils en sont là, c'est qu'ils ont déjà dévoré tout le reste. Ils ne vont pas tarder à

atteindre une masse critique.

— Et si on repassait plus tard ? La Taupe peut attendre, non ?

— Quel trouillard tu fais, pour un Drood !

— Prudent. Je préfère le terme “prudent”.

— Écoute, Eddie, les autorités ont sûrement déjà lâché les chasseurs de primes.

— Effectivement. Je crois que je viens d'en trouver un. »

Nous tombâmes à genoux pour examiner ce qui avait naguère été un corps humain. Allongé sur le dos, ça trempait dans une mare de sang déjà collant aux doigts. On avait réduit en lambeaux son armure de cuir et défoncé sa cage thoracique pour atteindre la viande, arraché bras et jambes pour les ronger tranquillement ; il n'en restait que des os nettoyés qui jonchaient le sol. Le visage n'était qu'un crâne à nu, sans yeux ni lèvres.

« Tu as une idée de qui il s'agit, Molly ? » L'état du corps ne me dérangeait pas plus que ça. Des cadavres, j'en ai vu beaucoup.

« Non, répondit-elle en fronçant les sourcils. Comme chasseur de primes, je ne connais que Janissary Jane, et ce n'est pas son armure.

— Tu connais Jane ? » J'étais surpris.

« On a parfois travaillé ensemble. Je me tue à te le répéter, Eddie : rien n'est aussi manichéen que ta famille cherchait à te le faire croire. »

Je ramassai un automatique abandonné près du cadavre et l'examinai de plus près. « Il n'a pas eu l'occasion de s'en servir. Mais... où sont ses autres armes ? Je n'imagine pas une seconde qu'il soit parti à la chasse aux trolls avec un seul flingue. »

Mais nous ne trouvâmes rien d'autre aux alentours. Molly me jeta un regard inquiet. « Ils n'ont pas pu les emporter.

— Et pourquoi ça ?

— Les trolls ne sont que des animaux. Ils n'utilisent ni outils ni armes.

— Les animaux peuvent évoluer. Surtout sous la pression extérieure. Des trolls capables de se servir d'armes ? Voilà qui deviendrait flippant.

— Il faut qu'on se bouge, dit Molly qui se redressa en regardant autour de nous. Qu'on aille voir la Taupe et qu'on dégage avant que les trolls arrivent.

— Du calme. Ils ne peuvent rien contre nous. J'ai mon armure, et toi ta magie.

— Ton armure te protégerait d'une attaque directe, mais une meute de trolls te renverserait, te traînerait jusqu'à son garde-manger préféré et attendrait que tu sois obligé de la désactiver. Et à ce moment-là... » Nos yeux se tournèrent vers le chasseur de primes à moitié dévoré. « Et ma magie commence à fatiguer, reprit Molly avec

réticence. J'ai déjà trop puisé dans mes réserves. Un sortilège puissant m'achèverait.

— Tu aurais pu me dire ça avant qu'on descende, non ? »

Les ténèbres s'emplirent de bruits. Nous nous tîmes pour tendre l'oreille. Molly agita sa main lumineuse pour éclairer les tunnels qui s'ouvraient devant et derrière nous. Pas très loin, j'entendais des clameurs, des mugissements aigus, et le raclement de griffes et d'ergots contre les dalles de pierre. Je tournai la tête en tout sens, mais la réverbération empêchait de savoir d'où venaient les sons. Molly et moi nous plaçâmes dos à dos, le souffle court. Soudain, par le tunnel d'où nous venions, de plus en plus sonore, j'entendis un galop d'enfer, des corps massifs qui se précipitaient vers nous. Molly entama une course éperdue dans les ténèbres devant nous.

Plus nous nous y enfoncions, plus les tunnels étaient délabrés. Les murs de brique se couvraient de fissures et, par endroits, ils étaient même effondrés. Mousses et moisissures prospéraient au point de dissimuler les œuvres des hommes. Les entrées d'autres tunnels alternaient avec des trous grossièrement pratiqués dans la maçonnerie, aussi crus que des blessures saignantes. Des choses bougeaient dans le noir et sifflaient à notre passage. Nous courions à toutes jambes, sans même regarder sur les côtés, et derrière nous le tonnerre des trolls furieux se rapprochait sans cesse.

J'aurais pu activer mon armure et les laisser sur place, mais les trolls sont sensibles à la magie. Ils n'auraient eu aucun mal à me suivre à la trace dans l'obscurité. Même le feu follet de Molly était un peu risqué.

« C'est encore loin, la Taupe ? dis-je entre deux halètements.

— Je... ne suis pas bien sûre.

— Quoi ?

— Hé, ça fait longtemps que je ne suis pas venue ici ! Je me suis peut-être un peu... égarée. »

Sans ralentir, je glissai une main dans ma poche intérieure d'où je tirai la boussole que l'armurier m'avait fournie lors de mon passage au manoir.

« Je sais où est le nord, protesta Molly. Et ça ne me sert pas à grand-chose.

— Sauf que cette boussole-ci est censée m'indiquer la meilleure issue dans les cas d'urgence », expliquai-je en m'efforçant de stabiliser l'instrument malgré notre course folle. L'aiguille, après quelques hésitations, se bloqua au nord-est à l'instant précis où nous arrivions à hauteur d'un tunnel qui partait dans cette direction. « C'est par là !

— Ta famille fabrique vraiment des trucs super », dit Molly, qui s'engouffra dans l'ouverture sans ralentir.

Nous courions de tunnel en tunnel selon les indications de

l'aiguille. Clameurs et mugissements venaient de partout à la fois. Nous finîmes par arriver dans une caverne naturelle hérissée de stalactites et de stalagmites. D'étranges minéraux incrustés dans les parois reflétaient le feu follet et repoussaient les ténèbres de leur éclat scintillant. La boussole s'agitait follement, comme si elle hésitait, et je m'arrêtai net en attendant qu'elle se décide. Molly s'appuya sur moi pour essayer de reprendre sa respiration. Je n'étais pas beaucoup plus en forme. Mon bras et mon épaule me faisaient un mal de chien.

« On est dans la merde, dit-elle.

— Oh, tu crois ? Je ne m'en étais pas rendu compte. Saloperie, tu vas nous montrer le chemin, oui ? » Et je balançai quelques coups de poing à la boussole pour lui montrer que ce n'était plus le moment de rigoler.

« On est vraiment dans la merde, je veux dire. Je ne reconnais pas cette caverne. Je ne suis jamais passée par là quand j'allais voir la Taupe. Tu es sûr que ce machin est fiable ?

— Bien sûr ! » Je mentais. L'aiguille consentit enfin à cesser de gigoter. Elle pointait droit devant nous. Je levai les yeux vers Molly. « Prête à repiquer un sprint ? »

Elle réussit à sourire. « Quand on est sur le point de se faire dévorer vivant, je l'ai souvent observé, on découvre au fond de soi des ressources insoupçonnées.

— J'adore quand tu fais de belles phrases. »

À cet instant une meute de trolls déboula d'un tunnel secondaire juste derrière nous. Ils avaient tellement hâte de nous attraper qu'ils se battaient entre eux. Molly et moi partîmes à toutes jambes dans la direction indiquée par la boussole, mais nous commençons à fatiguer. Je n'avais vu nos poursuivants que le temps d'un éclair, et c'était suffisant. J'avais déjà croisé des trolls, et ceux-là étaient comme les autres : d'immenses créatures bossues, blafardes et dégingandées, avec des doigts griffus et des ergots dentelés qui dépassaient des talons. Leur dos et leurs membres sont hérissés d'aiguillons pointus, leur crâne allongé évoque celui d'un cheval, et leur gueule est pleine de crocs énormes. Ils ont de grands yeux noirs dépourvus de paupières et courent à quatre pattes, en s'appuyant sur le dos des phalanges comme les grands singes. Maintenant qu'ils avaient trouvé leurs proies, ils ne se fatiguaient plus à nous hurler après. On n'entendait plus que des sortes de toux rauques qui exprimaient une tension affamée.

J'évitai de me retourner. Je savais qu'ils étaient très rapides. Et ce qui nous attendait s'ils nous rattrapaient.

Ils étaient tout près et gagnaient du terrain. Mes poumons brûlaient à chaque inspiration. La douleur déchirait mon bras et mon épaule. J'entendais Molly haleter à côté de moi. Nous ralentissions, tout en sachant que nous allions en mourir. J'activai donc mon

armure, pris Molly dans mes bras et m'élançai dans les tunnels à une vitesse surnaturelle. Elle, trop essoufflée pour protester, ne réussit à émettre qu'un couinement étonné avant de s'accrocher à moi de toutes ses forces. Tandis que je courais dans le labyrinthe, elle nous éclairait de son feu follet dont le reflet dansait sur l'or de mon armure.

Les trolls, incapables de me rattraper, refusèrent néanmoins d'abandonner la poursuite. J'entendais toujours leurs pas furieux. Concentré sur la boussole nichée au creux de ma main, je longuai des murs fissurés sans y prêter attention. Soudain Molly poussa un cri en m'indiquant quelque chose. Je m'arrêtai après un dérapage de quelques mètres. Elle gigota pour que je la pose par terre puis se précipita vers un renforcement de la muraille qui, à mes yeux, n'avait rien de particulier.

« C'est ça ! C'est ici ! Je reconnais... La porte est là, Eddie ! Juste là, tout près... »

Elle se pencha pour passer la main sur le mur, où je ne voyais aucune porte. Je me retournai pour surveiller nos arrières. Les trolls étaient hors de vue, mais je les entendais s'approcher dans le noir. Ils n'avaient pas l'air très contents. Molly poussa un nouveau petit cri et, lorsque je fis volte-face, je la vis suivre du doigt les contours d'une porte dans les pierres grisâtres.

« C'est ça, j'en suis sûre ! Ça mène directement chez la Taupe !

— Dans ce cas tu ferais sans doute bien de l'ouvrir. Les trolls ne vont pas tarder.

— Mais je ne peux pas ! Il n'y a que la Taupe qui puisse l'ouvrir !

— Écarte-toi. Je vais la défoncer.

— Sûrement pas ! » Molly m'agrippa le bras et colla son visage à mon masque d'or. « La Taupe tient à son intimité, et je te parie ce que tu veux que cette porte dispose des meilleures protections. Regarde-la de travers et tout le secteur explose, à mon avis. Laisse-moi lui parler. Il y a un interphone quelque part... » Elle se rapprocha du mur. « La Taupe ? C'est Molly Metcalf, vous vous souvenez ? Je vous avais apporté l'intégrale de *Desperate Housewives* en DVD... Dites-moi, je suis avec un Drood, le dernier renégat, et on a vraiment besoin de venir vous parler. Rapidement. »

L'attente fut d'une longueur désagréable. Les trolls se rapprochaient. Je sentais le sol vibrer sous leur cavalcade. Je rangeai la boussole sous mon armure et voulus dégainer mon Colt à répétition, mais les trolls jaillirent du tunnel, bras tendus vers nous. Molly me hurla de fermer les yeux, et à peine eus-je obéi qu'elle déclencha la même explosion lumineuse que dans la gare de Paddington. Les trolls se figèrent puis s'effondrèrent les uns sur les autres en plaquant leurs longues pattes sur leurs yeux habitués aux ténèbres. J'avancai pour tuer les cinq ou six premiers à coups de poing, leur fracassant les os du

crâne, puis je me servis des cadavres pour édifier à l'entrée du tunnel une barricade qui retiendrait les autres. Ils poussaient de toutes leurs forces, et mon armure faisait à peine le poids.

« Eddie ! La porte s'est ouverte ! Dépêche ! »

Je me précipitai vers l'étroit passage qui venait d'apparaître dans le mur. Molly était déjà à l'intérieur. Elle me tira vers elle puis claqua la porte au nez des trolls. Cette porte n'était pas bien impressionnante, mais elle tint bon malgré les énormes poings qui tambourinaient. Clameurs et mugissements reprirent en un concert de rage et de frustration.

« On se prépare à ce que tout pète ? demandai-je à Molly.

— La Taupe sait bien ce qui se passe, dit-elle, tout essoufflée. Il nous attend. Eddie, sois aimable avec lui. Il n'a pas l'habitude de voir des gens. »

Je suivis Molly dans un étroit tunnel éclairé par des ampoules nues qui pendaient du plafond à intervalles réguliers. Malgré ma réticence, je désactivai mon armure. La Taupe, renégat lui aussi, n'avait certainement aucune envie de voir un Drood en or lui sauter sur le poil. Ça faisait du bien de ne plus courir, de pouvoir respirer paisiblement. Je frottai mon bras endolori, mais ça ne changea rien. Je me concentrai donc pour tenter d'oublier la douleur. J'avais des soucis plus immédiats. Si la Taupe était aussi barge que John Zarbi, j'allais devoir la jouer fine.

Les parois du tunnel étaient couvertes d'un fouillis de câbles électriques multicolores branchés à des boîtiers de tirage et de bidules technologiques qui me dépassaient complètement. Des caméras pivotantes suivaient notre progression, et je m'efforçai de leur adresser mon sourire le plus aimable et le moins menaçant.

« Toi qui es déjà venue, Molly, dis-moi, comment c'est chez lui ?

— Ah... répondit-elle en évitant de croiser mon regard. En fait, je n'y suis pas vraiment venue. Pas en personne, je veux dire. D'ailleurs, je ne connais personne qui soit entré ici. Tu devrais te sentir honoré qu'il nous ait ouvert sa porte. D'ordinaire, la Taupe ne reçoit aucun visiteur. Il a tendance à tuer tous ceux qui viennent jusqu'ici.

— Attends, attends. Tu veux dire qu'il a failli ne pas nous ouvrir ? Nous laisser mourir dans les tunnels ?

— Eh bien, c'était possible, oui. Mais j'étais prête à parier que la curiosité le pousserait à nous ouvrir. Et puis il m'aime plutôt bien.

— Il t'aime plutôt bien ?

— Bon, d'accord, il m'aime vraiment bien.

— Je croyais que tu n'étais jamais venue ?

— Je suis souvent venue le voir dans son repaire, mais pas en chair et en os. J'ai bien dû y faire une douzaine d'apparitions dans le

plan astral. C'est pour ça que je connais le chemin. Et puis on se téléphone souvent. Il est très bavard, de loin. Non, crois-moi, j'étais à peu près sûre qu'il nous laisserait entrer.

— Parce qu'il t'aime vraiment bien ?

— Oui. Je lui rends des services.

— J'ai peur de poser la question. Quel genre de services ?

— Je lui trouve des sites de cul vraiment crades avec...

— J'avais raison d'hésiter. Je ne veux pas savoir. »

Le tunnel déboucha sans crier gare dans une vaste grotte creusée à même la roche. C'était immense au point de bouleverser tous les repères, mais visiblement la Taupe avait eu le temps de bien s'installer. Ces locaux, luxueux et bien conçus, étaient dotés de tout le confort moderne et d'une montagne d'équipement informatique. D'immenses écrans plasma couvraient les murs et diffusaient une bonne cinquantaine d'images différentes, heureusement sans le son. Et le moindre espace libre était occupé par des moniteurs sur lesquels s'affichaient des douzaines de sites Web. Molly me guida dans le dédale jusqu'au centre du repaire : au cœur du labyrinthe nous attendait la Taupe, assis dans un luxueux fauteuil de bureau en cuir rouge vif. Il nous tournait le dos et attendit le dernier moment pour pivoter et nous faire face. Il leva une main pour nous empêcher d'avancer davantage, nous arrêtant à six pas de lui. Il nous examina sans prendre la peine de se lever.

Je m'étais attendu à un petit bonhomme bigleux avec de grosses lunettes. J'avais eu raison. Il était pâle et bouffi, et ses cheveux longs portaient en mèches folles. Il gigotait nerveusement et clignait sans cesse des yeux. Il portait un bermuda, de vieilles tennis et un tee-shirt qui disait *Tarzan, Lord of the Geeks*, ainsi qu'un pendentif représentant l'œil du Bouddha. Et bien sûr le collier d'or des Drood, qu'il tripota d'une main grassouillette tandis qu'il examinait le mien. Enfin, il parut se détendre. Il me fit un petit sourire et adressa un signe de tête à Molly.

« Bonjour, ma chère. Ravi de te revoir. Et en personne, cette fois. Oui. Mais je vous en prie, tous les deux, n'approchez pas davantage. Je n'ai plus l'habitude des gens. Non. Non. Bonjour, Edwin. Un autre Drood renégat... Oui. Oui. D'habitude, je n'accepte aucun visiteur. Ils m'épuisent nerveusement. Mais un autre renégat, évidemment que je lui fais confiance... Donc, Edwin, Molly, bienvenue dans mon repaire. Oui.

— Chouette fauteuil », dis-je. Je n'avais pas trouvé d'autre remarque polie et rassurante.

« N'est-ce pas ? répondit la Taupe, tout content. Je l'ai commandé spécialement, via une enfilade d'intermédiaires. Je dois rester prudent. Dans les accoudoirs, il y a des glacières. Vous voulez un soda ?

— Pas pour le moment.

— Tant mieux, parce qu'il ne m'en reste plus beaucoup. Il faut que je passe une nouvelle commande. Oui. Je paie plusieurs personnes pour me fournir en douce tout ce que je demande, mais ici ce n'est pas facile de se faire livrer. Non. Non. Je dois me montrer... circonspect. En permanence. Ici, je suis en sécurité. À l'abri. Et je compte bien que ça continue. Isolé du monde. En plus, la famille n'est pas la seule à vouloir ma mort. Oh non.

— Vraiment ? Qui d'autre ?

— À peu près tout le monde, soupira la Taupe. Je détiens tant de secrets... Je sais des choses que certains veulent absolument m'empêcher de révéler. Oui, tant de secrets ! vous seriez stupéfaits. Vraiment. Oui.

— Comment faites-vous pour alimenter tout votre matériel ? » demandai-je, sincèrement intéressé.

La Taupe haussa les épaules. « Je puise toute l'énergie qu'il me faut dans le métro. Et dans la ville. Nul ne remarque rien. J'ai tout ce qu'il faut ici, sans jamais avoir payé la moindre facture. Pourtant je pourrais, si j'en avais envie. Mes richesses sont vraiment immenses. Oh oui. Alors, Edwin, vous êtes le nouveau renégat... Laissez-moi vous regarder. Je vous connais de réputation, bien sûr. Le seul agent de terrain à avoir gardé ses distances avec la famille pendant presque dix ans. C'était sans précédent ! Je savais bien que ça ne pourrait pas durer... La famille ne se fie qu'à ceux qu'elle peut contrôler. Autrefois j'étais Malcolm Droad. »

Il dit cela comme s'il s'attendait à une réaction de ma part, mais ça ne m'évoquait rien. Nous sommes une famille nombreuse. Il m'observa, plein d'espoir, puis se mit à boudier en s'apercevant que son nom m'était inconnu.

« Ah, alors comme ça on m'a effacé des annales officielles. Gommé. Je m'y attendais. Oui. À l'heure qu'il est, vous aussi avez disparu, Edwin. Pour les générations futures, vous n'aurez jamais existé. Toute votre vie ne sera plus rien. Oui. Tout ce que vous avez fait pour la famille, toutes vos batailles, vos victoires, vos missions, tout cela sera réparti entre vos collègues, attribué à d'autres. À des agents qui sont restés bien sages et respectent l'autorité familiale. C'est sans doute Matthew qui y gagnera le plus. Il a toujours parfaitement respecté la ligne officielle, ce petit merdeux avec son balai dans le cul. Un bon petit soldat... Pas comme nous, hein, Edwin ? Nous, on pense par nous-mêmes. Notre âme n'appartient qu'à nous. Oui. Oui !

— Ils en sont vraiment capables ? me demanda Molly. Vous effacer de l'histoire comme si vous n'aviez jamais existé ?

— Bien sûr ! s'écria la Taupe. C'est comme ça que ça marche. C'est décidé par le premier cercle de la famille. Dont j'étais jadis un

membre très estimé.

— Qu'est-ce que vous faites ici, au juste ? demandai-je brusquement. Pouvez-vous m'aider ? Et en quoi ? »

Peu accoutumé à se voir directement pris à partie dans son propre royaume, il me fixa, les paupières agitées de spasmes. Il tendit une main vers les télécommandes incrustées dans un accoudoir, puis la retira. Il sourit nerveusement et regarda Molly, qui lui dédia son plus gentil sourire, ce qui le décida à se calmer un peu.

« J'observe le monde », se rengorgea-t-il. Il fit pivoter sa chaise pour nous indiquer les écrans d'un doigt boudiné. « D'ici, je vois tout ce qui se passe, ou du moins tout ce qui compte. J'ai planqué des caméras dans des endroits inimaginables. J'espionne, j'écoute, je prends des notes. Si vous saviez ce que Bill Gates s'apprête à faire, c'est à en chier dans son froc. Oui. Oui... Je vis sur Internet. J'étudie les théories du complot, je recherche des traces de ce que fait notre famille, et je transmets l'info à ceux que j'estime capables d'en faire bon usage. Je cherche à me rendre utile et à nuire à la famille. » Il me considéra d'un air très solennel. « Il faut empêcher notre famille de continuer. Il faut la briser, la faire tomber, l'abattre. Au nom de ce que vous et moi avons subi. Au nom de ce que tous les autres ont subi. Et j'appartiens à une bonne centaine d'organisations subversives. Sous une centaine d'identités différentes. Oh, oui ! Tous les plans, toutes les opérations, j'en entends parler à l'avance. J'ai besoin de tout savoir, de comprendre tout ce qui se passe sur la planète. Oui... C'est difficile. Ça paraît sans fin... Mais il faut bien que quelqu'un s'en charge.

— Est-ce que, par hasard, vous appartenez à un groupe du nom de Manifest Destiny ? demanda Molly.

— Bien sûr. Ces gens sont paranos et xénophobes, ils ne vivent que pour idolâtrer leur chef et se montrent franchement négligents sur le terrain... mais au début, je plaçais de grands espoirs en eux. Naturellement, ce sont de parfaits salopards, mais au moins ils semblent capables de vaincre les Drood. Je les soutiens de loin, j'essaie de les pousser à se fixer des buts plus concrets, parce qu'enfin tous ceux qui s'opposent à la famille méritent d'être encouragés. Oui. Vous aimeriez voir l'affrontement qui oppose leurs troupes et les trois agents Drood au-dessus de nos têtes ?

— Ce n'est toujours pas fini ? s'exclama Molly.

— Oh non. Manifest Destiny jette toutes ses forces dans la bataille. Quelle idiotie ! On ne vaincra jamais la famille en combat loyal. Non. Non...

— Faites-moi voir. »

La Taupe manipula quelques touches sur son accoudoir, et le plus grand des écrans plasma s'anima soudain. En pleine rue, les forces de Manifest Destiny attaquaient trois silhouettes dorées. La qualité

stupéfiante de l'image et le son *surround* donnaient l'impression qu'on se trouvait au cœur de la mêlée. Je devinais les odeurs de sang et de fumée. Truman avait envoyé toute une armée contre les Drood qui avaient osé le défier. Et le résultat était concluant : voitures blindées, soldats suréquipés, hélicoptères de combat qui crachaient des flammes... La rue disparaissait sous les fumées noires jaillies des immeubles en flammes et des voitures incendiées, mais les trois hommes en armure d'or étaient parfaitement indemnes.

Ils traversaient les rangs ennemis avec une aisance surnaturelle, tuaient d'une caresse et passaient au suivant. Morts et mourants s'empilaient un peu partout. D'une seule main, les Drood retournaient des voitures blindées, et ni les balles ni les explosions ne les dérangent. Un hélico noir, volant très bas, se mit à mitrailler la chaussée, mais une silhouette d'or sauta droit vers lui et s'accrocha à la portière, qu'elle arracha pour s'introduire dans la cabine et en faire tomber les occupants qui moururent en s'écrasant. L'agent ne resta à bord que le temps de diriger l'appareil vers un véhicule ennemi. Au dernier moment, il sauta à terre d'un bond gracieux. Son armure absorba le choc de l'atterrissage. Les troupes de Manifest Destiny disposaient de tous les avantages que pouvait leur assurer un matériel de pointe, mais contre trois Drood ça leur faisait une belle jambe.

Je me sentis presque fier d'être un Drood, devant une résistance héroïque dans un combat aussi déséquilibré. Presque.

« Celui de l'hélico, ça devait être Matthew, remarqua la Taupe. Rien qu'un sale frimeur.

— Mais comment vont-ils réussir à étouffer ça ? demanda Molly, fascinée par le carnage. Autant de morts, autant de dégâts, une guerre civile en plein milieu de Londres ?

— Vous voyez des journalistes ? demanda la Taupe. Des caméras de télé, des photographes ? Ou simplement des paparazzi ? Non. De nos jours, si ça ne passe ni à la télé ni dans la presse *people*, ça n'existe pas. Tous les civils subiront un effacement mémoriel et les enregistrements des caméras de surveillance seront effacés. Quant aux dégâts... on fera porter le chapeau aux derniers terroristes à la mode. Ou bien à l'explosion d'une conduite de gaz. Ou à un accident d'avion. Ça dépendra de l'humeur de la famille. Oh, la nouvelle va se répandre, forcément. Le Net adore ce genre de rumeur. Mais personne ne saura jamais la vérité. La famille a l'habitude d'enterrer les faits. Oh oui.

— Comment obtenez-vous ces images ? Puisqu'il n'y a aucun journaliste...

— J'ai des caméras partout, je vous l'ai dit, expliqua la Taupe, tout fier. Je peux intercepter les images filmées par les caméras de surveillance, les systèmes de sécurité, sans compter tout un tas d'appareils que mes amis ont dissimulés dans des recoins discrets. J'ai

des yeux et des oreilles dans toutes les grandes villes du monde. Et dans tous les endroits qui sont secrètement importants, même si j'ai actuellement du mal à m'introduire dans l'Area 53... En tout cas, à Londres, il ne se passe rien sans que je ne finisse par être au courant. Oh, non... Je savais que vous partiriez à ma recherche avant même que vous ne le décidiez. Oui ! J'ai eu largement le temps de décider si, oui ou non, je vous laisserais entrer, Edwin. Mais comme vous étiez accompagné de Molly... Un agent double ne se serait jamais acoquiné avec l'abominable Molly Metcalf. »

Concentré sur les images à l'écran, il ne se rendit pas compte de l'agacement de Molly. Les soldats de Manifest Destiny, poursuivis par les trois Drood, avaient entamé une retraite générale. La Taupe gloussa. « Je suis content d'avoir enregistré tout ça. Je connais des gens qui paieront très cher pour voir des agents Drood en pleine action. Et d'autres qui paieront encore plus cher pour voir Manifest Destiny se prendre une dérouillée. Ah, tant que j'y pense... excusez-moi une minute, il faut que je m'assure que les machines enregistrent bien mes feuilletons télé. Je déteste rater un épisode parce qu'elles se sont trompées de chaîne. »

Il s'absorba dans le tripatouillage de ses télécommandes. Molly et moi en profitâmes pour discuter en aparté. Je fis attention de parler à voix très basse. La Taupe était parfaitement capable d'avoir truffé son propre repaire de micros espions. « Qu'est-ce que tu en penses ? On peut lui faire confiance ? Parce qu'honnêtement j'ai l'impression qu'il lui manque quelques cases.

— Tu t'attendais à quoi ? répondit Molly tout aussi bas. Il se terre ici depuis Dieu sait combien d'années et ne connaît plus du monde extérieur que ce que ses écrans et Internet veulent bien lui montrer. C'est comme John Zarbi : s'il n'était pas complètement taré au début, maintenant ça y est.

— Mais il dit qu'il sait des choses.

— C'est sûrement exact. Mais des choses vraies ? des choses utiles ? Eddie, c'est à toi de lui faire dire ce que tu as besoin d'apprendre. Parce que, bon, il est bien gentil, mais il ne vit pas dans le même monde que nous. Et au sens propre.

— Alors pourquoi m'as-tu fait venir ici ? demandai-je, un poil agacé.

— Parce qu'effectivement il y a des secrets qu'il est le seul à détenir.

— Ce n'est pas poli de chuchoter, s'exclama la Taupe. Et je n'aime pas les gens mal élevés.

— Pardon. Nous avons peur de vous déranger. J'espérais que vous pourriez m'apporter des éléments de réponse.

— Allez-y. Je détiens une grande sagesse, et je sais bien des

choses. Oui. Dont beaucoup qu'on croit que j'ignore.

— Savez-vous pourquoi on m'a déclaré renégat ? Et pourquoi la matriarche tient tellement à me voir mort ?

— Ah. » Les traits de son visage s'affaissèrent, et il croisa les mains sur son ventre rebondi. « On ne me tient pas informé des affaires internes de notre famille. Plus maintenant. Non. Je ne pourrais même pas vous dire pourquoi on m'a banni, moi. » Ses yeux papillotaient derrière ses grosses lunettes, puis il poussa un profond soupir. « À l'époque, j'étais un savant respecté. Je n'avais jamais quitté le manoir, et je n'en avais jamais eu envie. Je travaillais sur une histoire officielle de la famille Drood. J'avais libre accès à la bibliothèque, je pouvais consulter tous les documents et rencontrer qui je souhaitais. J'ai engrangé des anecdotes vraiment fascinantes... Et tout à coup je suis l'homme à abattre, la meute entière à mes trousses. Heureusement, j'étais déjà assez voyeur, en ce temps-là. » Il ricana doucement. « Rien de bien méchant, au fond. Simplement, j'aimais me tenir informé... Je n'ai pas eu à le regretter : j'avais quitté le manoir avec tous les objets précieux que j'ai pu fourrer dans mon sac avant que mon mandat d'arrêt ait été diffusé. Oh, oui... je suis venu me cacher ici. Je connaissais bien ces souterrains. Je ne suis pas la première taupe à me cacher dans le sous-sol de Londres, vous savez. Il y en a eu d'autres avant moi, pour des raisons diverses. J'ai simplement amélioré leurs installations. Mais je ne sais toujours pas pourquoi on m'a déclaré renégat. Après toutes ces années d'enquête et d'espionnage, je n'en ai toujours pas la plus petite idée. Non. Je suppose seulement que... que j'étais sur le point de découvrir quelque chose de très important, sans doute un terrible secret de famille que les Drood veulent cacher à tout prix. Je regrette de ne pas savoir de quoi il s'agit. Je le vendrais à tout le monde, rien que pour me venger de ce que la famille m'a fait. »

Encore une impasse. Je réfléchis un instant, sourcils froncés, et remarquai finalement : « Ça ressemble à l'histoire de l'ancien bibliothécaire.

— Oh oui, répondit la Taupe. Ce pauvre vieux William. Vous savez ce qu'il est devenu ?

— Oui. Molly et moi sommes allés le voir ce matin. Il n'a pas pu nous dire grand-chose.

— C'est déjà étonnant qu'il vous ait parlé. Je lui envoie des émissaires depuis des années, sans succès. Il faut absolument que vous me répétiez tout avant de partir. J'enregistrerai. Jusqu'au moindre mot. Oui. Ensuite j'étudierai ça pour établir des connexions intéressantes.

— Savez-vous quel est le secret qu'il a découvert ? Ce qui l'a rendu fou ? Il a mentionné le sanctuaire et le Cœur...

— Ah ? Vraiment ? Intéressant... Mais ça ne m'évoque rien. Non. Il va falloir que j'y réfléchisse. Oui. Même si j'ai l'impression qu'il vaut mieux ne pas être au courant. Quand on voit à quoi en est réduit un esprit aussi brillant que lui... » La Taupe cligna des yeux et changea délibérément de sujet. « Je travaille toujours à mon histoire de la famille, vous savez. De loin. C'est incroyable, la quantité d'informations qu'on peut trouver. Les Drood n'arrivent pas à tout contrôler. Oh non. Je n'arrête pas de tomber sur des horreurs commises par notre famille au cours des siècles, Edwin. Quand je pense aux abominations dont nous sommes responsables... C'est terrible ! Oui. Ces derniers temps, je me suis intéressé aux motifs réels qui ont présidé à certaines de nos opérations les plus célèbres. Tenez, Edwin, savez-vous pourquoi notre famille est aussi déterminée à éliminer les Abominations ?

— Oui. Elles se nourrissent d'âmes humaines.

— Certes, mais à part ça ? La famille veut les réduire au silence parce que c'est elle qui a ouvert la faille dimensionnelle par où elles ont fait irruption dans notre réalité, et il ne faut pas que ça se sache. Elle les a engagées comme fantassins pour combattre V-ril Power Inc. pendant la Seconde Guerre mondiale. Sous Hitler, V-ril avait gagné en puissance au point de menacer la famille et disposait même d'une milice. Oh oui, il y a toujours des guerres secrètes cachées derrière le conflit officiel, et jamais le reste du monde n'en entend parler. Ensuite, les Abominations ont fait leur boulot, mais quand on leur a demandé de retourner dans leur dimension natale, comme spécifié dans le contrat, elles ont tout simplement refusé. Elles se plaisent bien ici. Faut dire qu'elles n'ont jamais aussi bien mangé. Et depuis, les Drood essaient de les éliminer afin que personne n'apprenne jamais que c'est nous qui les avons lâchées sur le monde.

— Seigneur !

— Et encore, ce n'est rien ! glapit la Taupe qui trépignait d'excitation. Ce n'est rien par rapport à d'autres de mes découvertes... L'histoire familiale qu'on nous a enseignée n'est qu'une version officielle, débarrassée des ratés, des erreurs et des accords secrets qui ont très mal tourné. » Il se tut un instant pour réfléchir. « Je dois l'avouer, je crois qu'une grande part de ce qu'on nous a raconté était vrai... au moins d'un point de vue factuel. Mais il faut tout replacer dans son contexte et prendre en compte la finalité de nos actes...

— Devenir les maîtres secrets de la planète.

— Oui. Je me demande parfois... s'il n'existe pas un autre but, plus important encore, et que j'ignore. Une raison très secrète pour laquelle nous devrions absolument diriger le monde. Dans l'intérêt général. J'aimerais pouvoir croire cela. Oh oui.

— Et vous avez des éléments qui le suggèrent ?

— Non, soupira la Taupe. Si seulement j'avais accès à notre bibliothèque ! Aux volumes interdits, aux livres inaccessibles. Si je pouvais apprendre la vérité sur l'histoire des Drood... Mais je n'ai aucun moyen de m'introduire dans leurs systèmes. Eh non. Au manoir, ils ne se fient qu'au papier, à cause de gens comme moi. Et, bien sûr, impossible d'y faire pénétrer la plus petite caméra. Non ! Non...

— En bref, vous ne savez pas pourquoi j'ai été banni ? insistai-je.

— Ce doit être à cause de quelque chose que vous savez, dit la Taupe d'un ton sec. C'est toujours la connaissance qui fait de quelqu'un une menace pour les Drood. Quand on sait quelque chose qu'ils veulent garder secret, qui ne doit pas sortir du cercle dirigeant : la matriarche, son conseil, ses favoris... Les maîtres du monde.

— Mais je ne sais rien ! » J'entendais le désespoir dans ma voix.

« Eux croient que si », se contenta de répondre la Taupe.

Tout à coup, la grotte s'emplit d'une musique tonitruante. Apparemment, Molly, que nos vieilles histoires de famille barbaient, était allée se balader. Tombant sur un écran qui diffusait MTV, elle avait poussé le volume à fond : *She Bangs* de Ricky Martin. Les rythmes de salsa résonnaient entre les murs de pierre, et Molly dansait, joyeuse, tapait du pied, balançait la tête et faisait tourner sa robe. Trop fascinés pour protester, la Taupe et moi regardions danser la sorcière des bois sauvages. Après nos tristes conversations, ce moment de joie innocente était exquis. Molly savait que le but de la vie, c'était de la vivre, et de la vivre dans l'instant. En toute autre circonstance je l'aurais rejointe, j'aurais dansé avec elle, mais à cette seule idée la douleur dans mon bras redoublait.

À la fin de la chanson, la Taupe coupa le son avec sa télécommande. Molly continua de danser dans le silence puis revint vers nous. Ses joues empourprées, ses yeux brillants irradiaient le bonheur. « Rabat-joie ! » lança-t-elle à la Taupe avec un grand sourire, avant de lui planter un baiser sur la joue. Il vira à l'écarlate. Elle se tourna vers moi. « On a fini ?

— Presque. » Je jetai un coup d'œil à la Taupe. « Que savez-vous de la matière étrange ?

— Ah, oui. Oui ! J'ai entendu parler de la flèche elfique. C'est vrai qu'elle a traversé votre armure ? Intéressant... Je n'irai pas jusqu'à dire que c'est une première – il y a des histoires similaires – mais c'est le premier cas authentifié que j'aie jamais croisé. Tout ce dont je suis sûr, c'est que la matière étrange vient d'une autre dimension de la réalité où les lois de la physique sont légèrement différentes. Des choses inconcevables ici sont possibles là-bas. Par exemple la matière étrange et ses stupéfiantes propriétés.

— J'en ai en moi. Elle m'empoisonne. Elle me tue. Y a-t-il un remède, un antidote ? Quelque chose qui réussirait à en débarrasser

mon organisme ?

— Je l'ignore, reconnut la Taupe que cet aveu gênait visiblement. J'aurais besoin de savoir d'où elle vient exactement. Seul un seigneur elfe pourrait nous le dire, et les elfes n'acceptent d'adresser la parole qu'à leurs congénères. J'ai bien quelques contacts indirects... Oui. Laissez-moi quelques semaines et j'aurai peut-être du nouveau.

— Je n'ai pas quelques semaines. Et je commence à penser que le seul endroit où je pourrais obtenir les informations nécessaires est la bibliothèque du manoir.

— Ils refuseront de vous aider. »

J'eus un sourire méchant. Ça faisait du bien. « Je ne comptais pas leur demander leur avis. J'avais plutôt l'intention d'entrer par effraction, de mettre la bibliothèque à sac et de prendre ce qu'il me faut. Et si en prime je dois casser la gueule à quelques zozos, comme par exemple l'époux bien-aimé de grand-mère, eh bien, tant mieux.

— Ah, voilà qui me plaît davantage ! s'écria Molly en joignant les mains. Fonce, Eddie ! Ça fait des générations que personne n'a eu le cran de cambrioler le manoir. Laisse-moi t'accompagner ! Je t'en prie ! Je te promets que je ravagerai tout sur mon passage.

— Edwin, non ! N'y pensez même pas ! supplia la Taupe. Vous savez de quelles protections dispose le manoir. Les forces abominables que la famille emploie pour préserver son intimité. Tous les mots de passe que vous connaissiez ont forcément été modifiés. Vous n'avez pas envie d'aller grossir les rangs des épouvantails ?

— Attendez, attendez, cette histoire est vraie ? demanda Molly. Je croyais que c'était un racontar destiné à effrayer les gens.

— Elle est vraie, répondis-je. Je les ai entendus hurler. Les intrus sont traités avec autant de cruauté que ce qu'on prétend. » Je regardai la Taupe. « Vous connaissez sans doute mieux les défenses des Drood qu'aucun de leurs ennemis. Si vous veniez avec nous...

— Non ! Non. Impossible.

— Pas même pour vous venger de ceux qui ont foutu votre vie en l'air ?

— Vous ne comprenez pas, dit l'homme brisé qui avait jadis été Malcolm Drood. Je n'ai pas quitté ce repaire depuis mon installation. Toutes ces années... Je ne me sens en sécurité qu'ici. L'idée d'en partir m'est insupportable. Vous êtes les premiers visiteurs de chair et d'os que j'ai laissés entrer depuis que je me suis coupé du monde en refermant la porte derrière moi. » Il réussit à sourire. « Vous devriez vous sentir flattés.

— Entièrement seul ? Toujours ? souffla Molly. Je l'avais entendu dire, mais sans jamais vraiment y croire. Comment faites-vous pour le supporter ?

— Les autres options sont pires. Je vis grâce à mes écrans, et sur

le Net. Une existence virtuelle, mais ça vaut mieux que rien.

— Pendant toutes ces années, vous avez collecté des informations, fis-je remarquer, mais sans jamais chercher à révéler aux médias la vérité sur notre famille. Pourquoi ?

— Parce que je ne suis pas encore prêt à mourir », dit la Taupe.

Quand on cherche, on trouve

« D

ites-moi, demandai-je à la Taupe, y a-t-il par le plus grand des hasards un moyen de sortir d'ici ? L'idée de me frayer un chemin jusqu'à la station Blackfriars dans des tunnels pleins de trolls furieux ne m'enthousiasme pas vraiment. D'ailleurs, le métro est probablement bourré de gens prêts à tout pour nous choper, Molly et moi.

— Bien sûr qu'il y a une autre sortie. Vous n'imaginez tout de même pas que je courrais le risque d'être coincé où que ce soit, à commencer par mon propre repaire ? Je suis peut-être paranoïaque, agoraphobe et accro à eBay, mais pas stupide. J'ai toujours su qu'un jour mes nombreux ennemis me retrouveraient, et qu'il me faudrait quitter ma confortable tanière. En quatrième vitesse. Oui. En conséquence, si vous voulez bien prendre la peine de gagner le fond de la salle, et de préférence sans faire tomber ni abîmer mon très fragile matériel, vous trouverez un ascenseur de secours prêt à vous emmener directement à la surface.

— Où exactement ? demanda Molly.

— Exactement où vous voudrez, dit la Taupe d'un ton assez fat. Dites-lui où vous voulez aller et il vous y emmène.

— N'importe où dans Londres ? s'étonna Molly.

— N'importe où dans le monde. Vous n'avez jamais su voir grand, ma chère.

— Un ascenseur capable d'aller dans le monde entier ? Mais comment est-ce possible ? » m'exclamai-je.

La Taupe me lança un regard un peu méprisant. « Même si je vous expliquais, vous ne comprendriez pas. Disons que l'incertitude

quantique est une chose merveilleuse, et restons-en là. J'ai été ravi de vous rencontrer enfin, Molly. Vous aussi, Edwin. Mais ne revenez pas. Votre compagnie est bien trop dangereuse. Ciao. Faites bon voyage. Vous n'êtes toujours pas partis ? »

Ayant perçu le message quasiment subliminal, Molly et moi le saluâmes d'un signe de tête et partîmes vers le fond de la grotte. Où se trouvait effectivement, dans la paroi de basalte noir, un ascenseur d'aspect parfaitement ordinaire à la porte d'acier brossé, près de laquelle se trouvait un gros bouton rouge marqué d'une flèche verticale. J'interrogeai Molly du regard. « On va voir le renégat suivant, j'imagine. On n'a rien de mieux à faire. Tu en connais un ? »

— Bien sûr. Sébastian Drood. Il a un chouette appartement dans Knightsbridge, tout près de chez toi. »

J'ai peut-être écarquillé les yeux. « Je ne savais pas. »

— Je sais beaucoup de choses que tu ignores. Tu n'en reviendrais pas. Sébastian est un vieux de la vieille, même si on le voit rarement dans le milieu. Il se la joue gentleman cambrioleur, mais ce n'est qu'un petit voyou atteint de folie des grandeurs.

— Son nom ne me dit rien. Il a dû être radié de l'histoire familiale, comme la Taupe. Comme moi.

— Sébastian est beaucoup plus vieux que toi, dit Molly. Et même s'il ne se tient pas complètement à l'écart des magouilles, il préfère travailler en coulisses. Il a horreur de mettre les mains dans le cambouis. Il ne bouge le petit doigt que s'il y a directement intérêt. Mais il pourrait t'aider, ne serait-ce que pour se venger d'une famille qui a osé le bannir. Sébastian voue un véritable culte aux vieilles rancœurs. »

Elle appela l'ascenseur en prononçant le nom d'une rue très chic. Les portes s'ouvrirent sur une cabine parfaitement banale, puis se refermèrent dès que nous fûmes entrés. Il n'y avait aucun bouton, et je ne sentis aucun déplacement. Mais très vite elles coulissèrent de nouveau : nous nous trouvions dans une rue qui n'était qu'à quelques minutes de marche de mon ancienne adresse. Une fois sur le trottoir, je jetai un regard prudent aux alentours, sans repérer la trace d'un agent Drood. La surveillance ne concernait sans doute que mon appartement, au cas où je serais assez abruti pour y retourner.

Le soleil était haut dans le ciel. Une demi-journée sacrifiée pour des clopinettes. J'avais du mal à réfléchir, à élaborer un plan, avec le poids qui m'écrasait. Je me retournai vers Molly et constatai sans surprise que l'ascenseur avait disparu.

« Comment connais-tu Sébastian ? Tu as travaillé avec lui aussi ? »

— J'espère que tu plaisantes, répondit-elle les lèvres pincées. Je ne toucherais pas ce type avec des pincettes stérilisées. S'il travaille seul, c'est que personne ne lui fait confiance. Ce n'est qu'une petite

frappe sournoise qui a entubé à peu près tout le monde à un moment donné. Mais... c'est parfois le mieux placé pour te fournir quelque chose que personne d'autre ne peut se procurer, de façon légale ou non. Sébastien peut dénicher n'importe quoi, et à un bon prix, tant qu'il est bien clair qu'il niera toute implication. Et qu'il n'interviendra pas si le propriétaire légitime découvre qui a hérité de son bien. Si tu t'aperçois que la marchandise ne correspond pas exactement à tes attentes, n'espère pas être remboursé. Tu n'avais qu'à te renseigner avant de sortir ton portefeuille. L'acheteur doit prendre ses responsabilités, et si possible une énorme massue.

— Et c'est à ce type que tu veux que je demande de l'aide ?

— Je vais d'abord l'appeler, dit Molly en brandissant un téléphone Hello Kitty rose bonbon. Vérifier s'il est chez lui et s'il accepte de nous recevoir.

— Ce n'est sans doute pas une très bonne idée de prononcer mon nom dans une communication non cryptée. Ma famille a mis tout le monde sur écoute.

— On n'apprend pas à une grand-mère comment égorger des poulets. Ça fait des lustres que je n'utilise que des lignes protégées. Les anges eux-mêmes ne pourraient pas espionner mes conversations sans que Dieu en personne leur file un coup de main. »

Elle s'éloigna de quelques pas tout en composant un numéro. Je m'appuyai à un mur de pierre sculpté pour réfléchir à ma situation. Les deux renégats que Molly m'avait présentés pour l'instant ne m'avaient pas fait grosse impression. John Zarbi avait perdu la boule, et la Taupe n'allait pas tarder à l'imiter. Tous deux s'étaient eux-mêmes construit une jolie petite prison. Et ce Sébastien devait être une belle ordure. Même s'il acceptait de parler, comment me fier à ce qu'il pourrait me dire ? Mais le temps pressait, et je devais trouver des réponses à mes questions. J'étais convaincu que, d'une façon ou d'une autre, je reconnaîtrais la vérité quand on me la dirait enfin. J'avais eu beau coincer ma main gauche dans ma ceinture pour soulager mon bras, il me faisait atrocement mal. Je le massai un peu, sans résultat. La douleur puisait jusque dans ma poitrine. Inexorablement, la matière étrange se répandait dans mon organisme. Trois jours, selon Molly. Peut-être quatre, peut-être pas. Je devais absolument me dépêcher de découvrir la vérité tant que j'étais encore à peu près en forme.

Le temps jouait contre moi...

Molly raccrocha et rangea son téléphone. « Il accepte de nous voir, mais seulement si on y va tout de suite. Ce n'est qu'à quelques minutes à pied. Eddie... essaie de rester aimable. Il peut se montrer odieux, mais... il détient des secrets inestimables. As-tu quelque chose à lui révéler en échange ? Un secret de famille, peut-être, une histoire

qui se serait passée après son départ ? Sébastian adore les secrets. Il les vend plus vite que son ombre.

— “Je détiens une grande sagesse, et je sais bien des choses.” Et je me montrerai très courtois envers Sébastian. Jusqu’au moment où il refusera de me dire ce que j’ai besoin de savoir. Là, je lui fracasserai la tête contre le mur le plus proche jusqu’à ce que ses yeux changent de couleur. Je me sens vraiment d’humeur à réduire les emmerdeurs en purée. J’ai eu une sale journée. Est-ce que ce programme te pose un problème ?

— Et merde... Je lui tiendrai les bras pendant que tu cogneras. »

L’appartement de Sébastian, somptueusement meublé, se trouvait au premier étage d’un immeuble dont le rez-de-chaussée était occupé par une boutique d’antiquités haut de gamme à l’enseigne du Temps Jadis. Je jetai un coup d’œil dans la vitrine. On y trouvait de ces objets que seuls peuvent s’offrir les gens qui ne pensent même pas à demander le prix. Molly regarda par-dessus mon épaule, renifla de mépris et sonna à une porte discrète. Le nom inscrit sous la sonnette n’avait rien à voir avec « Sébastian Drood ». Au bout d’un long moment, que Sébastian mit à profit pour nous observer par des moyens discrets et sûrement très ésotériques, la porte s’ouvrit sur un escalier étroit. Assez étroit pour obliger ceux qui montaient chez lui à le faire en file indienne. Bonne précaution défensive. Molly passa la première. Je la suivis, consterné par les scènes de chasse ringardes qui décoraient les murs.

En haut des marches, une autre porte, celle-ci en chêne massif, fer et argent, protégeait l’appartement. Elle s’ouvrit à notre approche, et nous pénétrâmes dans un salon clair et spacieux où nous attendait Sébastian. Il était grand, séduisant et teeeeellement raffiné. Ça sautait aux yeux. Il faisait tout pour que ça saute aux yeux. Il devait approcher des soixante-dix ans, mais pas un cheveu blanc ne déshonorait ses boucles noires et son visage un peu figé trahissait un fréquent recours aux liftings et aux injections de Botox. Ses yeux bleu acier étaient aussi glacés que son sourire, trop fugitif pour être sincère. Il portait un col roulé blanc et un pantalon discrètement hors de prix, ainsi que des chaussures sur mesure qui devaient coûter un bras d’enfant. Son torque d’or avait beau être caché par le col roulé, je savais qu’il était là.

« Molly ! Eddie ! » s’écria-t-il d’une voix grave longuement travaillée, et sans doute devant un miroir. « Entrez, je vous en prie. Je suis absolument ravi de vous voir. »

Sa poignée de main était cordiale, mais il resta debout et s’abstint de nous proposer un siège. Apparemment, nous n’étions pas censés nous attarder. Il tira de sa poche une ravissante tabatière d’argent qu’il ouvrit d’un geste gracieux. Un mécanisme dissimulé se mit à

jouer une version métallique de *The British Grenadiers*, tandis que Sébastian déposait deux petits tas de poudre noire sur le dos de sa main et reniflait, une narine après l'autre. Immédiatement, il étouffa un énorme éternuement dans un mouchoir de soie, puis le rangea dans sa poche avec la petite boîte. Il s'agissait évidemment d'un numéro bien préparé. Présenté par quelqu'un d'autre, je l'aurais applaudi.

« Ce truc est pire que de la coke, dit Molly. Vous verrez, un jour tout le cartilage va vous dégouliner par les narines.

— J'aime les vices désuets, dit Sébastian sans s'inquiéter. Les qualités du passé me séduisent bien plus que celles de notre époque. Comme vous le voyez... »

D'un geste gracieux de ses doigts effilés, il nous fit admirer la décoration de son intérieur. Le moindre objet était une œuvre d'art. Sur le parquet ciré brillant comme un miroir, des meubles anciens d'une dizaine de styles différents parvenaient à se mettre mutuellement en valeur sans jamais détonner. Des spots discrets, savamment disposés, éclairaient des toiles de maîtres et quelques dessins érotiques de l'époque victorienne allant de la vulgarité bon enfant à la pornographie la plus crue. Il y avait même un lustre en cristal. Pourtant, je n'arrivais pas à m'ôter de la tête que la pièce ressemblait davantage à une salle d'exposition qu'à un séjour où vivre.

« C'est charmant. Ça vous va parfaitement, dit Molly. Le magasin d'antiquités en dessous vous appartient ?

— Naturellement. Il constitue une excellente couverture lorsque arrive une nouveauté que je viens... d'acquérir. J'en ai confié la gestion à une jeune femme délicieuse. Une ravissante pouliche. En réalité, il s'agit d'un golem sous l'emprise d'un sortilège d'embellissement, mais les clients n'ont jamais rien remarqué. À présent, Eddie, parlons affaires.

— Je ne demande pas mieux. »

Il m'observa comme si j'étais une statue à vendre et qu'il s'apprêtait à ne pas acheter. « Voici donc le nouveau renégat. Ce petit saint d'Eddie, rien de moins. Le quartier grouille de Drood en train de vous chercher. J'ose à peine sortir de chez moi. J'ai été très surpris d'apprendre la nouvelle. Je me suis donné tant de mal pour vous cacher ma présence pendant toutes ces années... et vous voilà en disgrâce, tout comme moi. Savez-vous pourquoi j'ai quitté la famille, Eddie ?

— Non. Mais je suis sûr que vous allez me le dire. »

Molly me donna un coup de coude, mais Sébastian ne s'en aperçut pas. Il voulait parler, et seule l'apparition de la Mort en personne aurait pu le distraire.

« La famille m'a envoyé dans le monde pour être son agent, déclara-t-il. Mais j'ai décidé que je préférerais le monde à la famille, au

sein de quoi il n'y a pas la moindre place pour l'ambition personnelle, l'évolution de carrière ou l'acquisition de jolies choses. Je suis donc parti. Je me suis fondu dans les coulisses, et j'ai décidé d'utiliser mon torque à mes propres fins : enrichir ma vie et la rendre infiniment confortable. Et j'ai réussi ! Je me suis forgé une grande réputation dans la profession que j'ai choisie, et je suis l'un des plus grands gentlemen cambrieurs de tout Londres. J'aurais pu viser le monde entier, mais j'ai les voyages en horreur.

» Grâce à mon armure, je peux m'introduire n'importe où et emporter ce qui me plaît. J'en profite. Quand je porte l'or, alarmes et systèmes de sécurité n'ont plus d'importance. J'entre, je ressors, simplement alourdi par mon caprice du jour. Nul ne voit jamais rien, sauf quand il est trop tard. Scotland Yard en pleure des larmes de sang ! Ma collection d'objets d'art est unique au monde. Je possède tout, du fauteuil Louis XV au buffet Hepplewhite. Des toiles célèbres dans le monde entier, et dans leur cadre d'origine ! Tout ce qui m'accroche l'œil. Rien ne m'est inaccessible.

» Et savez-vous comment je m'y prends pour les localiser ? Tout simplement en fréquentant les ventes huppées et en notant qui achète quoi. Certains se cachent derrière des enchères anonymes, mais pour des gens comme nous, Eddie, les protections informatiques sont transparentes. Toutes les merveilles que renferme cet appartement ont un jour appartenu à des gens qui n'ont pas été capables de les conserver. Qui plus est, je suis sûr qu'ils ne les appréciaient pas à leur juste valeur. Alors que moi, si. Elles sont bien plus heureuses auprès de moi.

— Attendez une minute ! » Molly s'approcha d'un guéridon et se saisit de la statuette très épurée d'un chat noir. « C'est à moi, espèce d'enfoiré ! Je me suis toujours demandé ce qu'il était devenu... C'est le Manx de Bubastis ! J'ai remué ciel et terre pour me le procurer, et tout d'un coup, il y a quatre ans, il a disparu de mon ancienne maison !

— Vraiment ? dit Sébastien d'un ton désinvolte. Sincèrement, je n'ai aucun souvenir de la façon dont j'ai acquis cette pièce.

— Je vous dis qu'elle est à moi ! grinça Molly.

— Ma chère Molly, un objet n'est à vous que si vous êtes capable de le conserver. Mais si vous vous apprêtez à faire une scène...

— Ce chat repart avec moi, dit Molly en revenant près de moi, la statuette serrée contre elle. Et si j'entends la moindre objection, Sébastien, je vous arrache les tétons à coups de dents.

— Cette chère Molly. Toujours aussi raffinée.

— Je croyais que nous devions nous montrer polis, dis-je, amusé.

— Vas-y, toi, grogna-t-elle. De ma part, il n'y croirait pas un instant. Le Manx renferme des pouvoirs que j'y ai instillés il y a bien longtemps, capables de régénérer une bonne partie de l'énergie que

j'ai dépensée depuis hier. Mais ça va quand même prendre un moment. »

Je reportai mon attention sur Sébastian, qui ne semblait accorder aucune attention à Molly. « Comment avez-vous réussi à échapper à la famille pendant si longtemps ? D'ailleurs, comment avez-vous fait pour que je ne vous remarque jamais ?

— Oh, je pense que la famille sait plus ou moins où me trouver. Mais elle préfère ne pas faire de vagues : j'ai jadis pris la précaution d'adresser des documents fort intéressants à des journalistes du monde entier. Dans des boîtes scellées qui s'ouvriront automatiquement à ma mort. Même notre famille ne peut pas être sûre de les récupérer tous ; on me fiche donc la paix. On fait même en sorte qu'il ne m'arrive rien...

— Quelle belle organisation. Mais vous pourriez mourir dans un accident. Que se passerait-il ? »

Il haussa les épaules. « Je serais mort : ça n'aurait plus d'importance pour moi. Je suis sûr que la famille trouvera une solution. Comme d'habitude. » Il me jeta un regard pensif. « Je crois vraiment que je ne peux rien pour vous, Eddie. Quoi que vous soyez venu me demander, je ne peux pas vous le fournir. La famille est très en colère contre vous, et je n'ai aucune intention d'être pris entre le marteau et l'enclume. Je ne m'occupe que de moi. Je n'ai aucun contact avec la famille. Je ne parle même pas aux autres renégats. Votre présence ici est une perte de temps pour nous deux.

— Alors pourquoi avoir accepté de me rencontrer ? » Une colère sourde me gagnait peu à peu. « Je n'ai pas de temps à perdre, moi. »

Il me rit au nez. « Je me suis toujours demandé si ce serait vous qu'on enverrait me tuer. Dans l'hypothèse où les Dhood réussiraient à abattre les petits garde-fous que j'ai mis en place. Après tout, nous étions voisins, et c'est vous qui avez abattu ce pauvre Arnold.

— D'ailleurs, comment t'y es-tu pris pour tuer le Sanguinaire, Eddie ? demanda Molly. Je croyais que vos armures vous rendaient invulnérables.

— Seulement quand nous les portons. Je l'ai épié pour connaître ses habitudes, puis, sans l'approcher, je lui ai logé une balle dans la tête avec une carabine à visée laser. Il n'a jamais eu conscience de ma présence. Il n'avait aucune raison de se protéger. Pas très honorable, mais très efficace, mon système. Mais j'étais beaucoup plus jeune, et puis c'était quand même le Sanguinaire. Avec quelqu'un comme lui, on ne prend pas de risque. »

Sébastien sourit. « C'est amusant que vous disiez ça. »

Dans la même seconde, j'entendis derrière moi une vitre se briser et sentis une piqûre dans mon cou. Je voulus me retourner. *On m'a tiré dessus*, pensai-je. Mais mes jambes cédaient sous moi, et lentement je

tombai à genoux. Je portai une main à ma nuque : le geste me prit une éternité. Le son se ralentit, ma vue se brouilla, comme si j'étais sous l'eau. Mes doigts engourdis tombèrent sur une fléchette plantée juste au-dessus de mon torse. Je fis appel à mes dernières forces pour l'extraire. *Un sédatif*, pensai-je. Ces mots résonnèrent sans fin dans mon crâne. J'essayai d'activer mon armure, mais j'étais déjà trop hébété pour subvocaliser les Mots. Enfin, je m'écroulai en un petit tas flasque, sans même sentir le choc.

Cela n'avait pris que quelques secondes. Molly se jeta à terre près de moi, sous la fenêtre cassée, hors de portée d'une autre fléchette, me prit le visage entre les mains et murmura quelques phrases. Ce contact-là, je le sentis, alors que le reste ne m'atteignait plus. Soudain une magie subtile se coula en moi pour combattre les effets du sédatif. Mon corps restait engourdi, impuissant, mais mes pensées commençaient à s'éclaircir. Molly leva les yeux vers Sébastien.

« Enfoiré ! Tu nous as vendus !

— Évidemment, souffla-t-il en tirant sur ses manchettes. C'est ma spécialité. Ne craignez rien, j'ai obtenu un très bon prix. Pour vous deux. Un certain monsieur Truman, de Manifest Destiny, a été ravi d'apprendre où et quand il pourrait vous retrouver. Je me suis permis de l'appeler juste après votre propre coup de fil. Je n'ai eu que la peine de vous distraire pour laisser à ses employés le temps de prendre leurs dispositions. »

La porte s'ouvrit à la volée sur une douzaine d'hommes armés dont l'uniforme noir nous était familier. Ils firent irruption dans l'appartement et s'assurèrent qu'ils contrôlaient la situation sans jamais détourner leurs armes de Molly ni de moi. Elle ne bougeait pas ; moi, je réussis à soulever le bout de mes doigts. Son sortilège venait à bout du produit chimique, mais très lentement. Je regardai les flingues en me demandant pourquoi les miliciens n'avaient pas encore tiré. Moi, à leur place... L'un des hommes se pencha sur moi, tâta le pouls mollasse à ma jugulaire et se releva, satisfait. Il cria quelque chose, et son chef de section entra d'un pas tranquille. Si je n'avais pas été shooté jusqu'à l'os, j'aurais hurlé de rage et de surprise.

Ce chef de section, je le connaissais. Elle portait un vieux treillis noir de sang coagulé, souvenir d'un combat contre des démons dans une dimension lointaine. Ses cheveux noirs étaient coupés ras afin de ne pas offrir de prise à l'adversaire pendant les affrontements au corps à corps, et les cicatrices qui marquaient son visage l'empêchaient d'être belle. Ses bras musclés étaient eux aussi couverts de balafres. Je savais tout cela parce que je la connaissais bien. C'était Janissary Jane, une vieille amie, une collègue. Mais ce n'était pas elle. Pas vraiment. Elle portait au cou une amulette kendarienne : il s'agissait donc en réalité de mon vieil ennemi, Archie Leech.

Archie Leech, possesseur en série, avait volé un nouveau corps. Mais cette fois il avait pris quelqu'un qui comptait pour moi, certainement pour me punir de l'avoir enfermé dans la cave de Harley Street. Archie/Jane s'avança, un grand sourire aux lèvres, en agitant le flingue avec lequel il m'avait anesthésié, puis il planta une fléchette dans le cou de Sébastien. Celui-ci s'écroula, secoué de convulsions, avant de s'immobiliser, le visage déformé par une expression de stupeur comique. J'aurais éclaté de rire si mon corps en avait été capable. Le traître enfin trahi.

Archie marcha jusqu'à lui ; ses mouvements virils juraient avec la silhouette de Jane. « Tu aurais dû t'en douter, Sébastien. La solitude ne t'a pas réussi. On joue le gentleman cambrieleur, on chope la grosse tête, on se croit invincible. Mais on aurait dû comprendre que deux Drood se vendent plus cher qu'un seul. » Il fit brutalement volte-face pour me regarder dans les yeux et sourit de plaisir. « Que penses-tu de mon nouveau look, Eddie ? Il te plaît ? J'ai eu envie d'enfiler quelque chose d'un peu plus confortable. Tu sais... je déteste que tu détruises mes corps quand j'en ai encore besoin. Quand je peux encore m'amuser avec. Du coup, là, j'ai fait l'effort d'aller chercher une amie à toi, pour bien te montrer à quel point je suis capable de te faire souffrir. »

Jane me décocha plusieurs bons coups de pied dans les côtes pour me faire comprendre qu'Archie ne plaisantait pas, avec une violence qui me souleva de terre. Pourtant, je ne sentis rien. J'avais des fourmis dans les pieds et les mains, et mon visage semblait moins engourdi, mais ça s'arrêtait là. La magie portait ses fruits : mes idées s'éclaircissaient. J'aurais sans doute pu activer mon armure, mais je ne me sentais pas encore prêt à courir le risque. Pas avec autant d'armes braquées sur Molly et moi. Je restai donc sagement immobile, à écouter, observer et gagner du temps. Molly, elle aussi, évitait de donner à Archie une raison de lui tirer dessus.

« Et maintenant ? demanda-t-elle d'une voix aussi neutre que possible.

— Je vous livre tous les trois à monsieur Truman, dit Archie. Mon employeur actuel, un homme fort généreux. Il brûle d'impatience à l'idée de récupérer deux Drood avec leurs torques. J'ai cru comprendre qu'une équipe de chirurgiens s'apprêtait à démonter les deux cobayes, morceau par morceau, afin de comprendre les particularités de vos armures. Un procédé long et douloureux, j'imagine... Peut-être que, si je lui demande poliment, monsieur Truman me laissera regarder. Il a été très impressionné par ce que trois agents ont pu faire subir à l'armée aussi coûteuse que redoutable qu'il leur a opposée. Il n'a qu'un désir : pouvoir passer un torque au cou de tous les soldats de Manifest Destiny avant de les lâcher sur le

monde. J'admire les hommes animés de grandes ambitions.

— La vivisection ne lui apprendra rien, déclara Molly. Il ferait mieux de se rappeler l'histoire de la poule aux œufs d'or. »

Archie haussa les épaules de Jane. « Je crois qu'il s'en fout. Il a juste besoin de se défouler sur quelqu'un. Il est vraiment très en colère depuis le massacre de son armée. Si vous aviez entendu ça ! J'ai suggéré qu'il se contente de tuer Eddie et Sébastien pour en faire des zombies : il aurait disposé de deux Drood en armure, forcés de lui obéir aveuglément. Mais ça ne lui suffisait pas. Les Drood ont des torques, et il en veut aussi. Question de justice. Mais il ne faut pas que tu te sentes rejetée, Molly. Il a tenu compte de toi en échafaudant ses plans. Il a des salles de torture réservées à ceux qui le trahissent. »

Une force nouvelle déferla dans mes veines à l'instant où la magie de Molly triompha du sédatif. Les sensations affluèrent dans chacune de mes cellules, et mon esprit était parfaitement affûté. Je jetai un regard à Molly pour attirer son attention et soufflai : « On y va ! » Elle me sourit avant de lancer aux miliciens un sort de confusion. Tous les douze s'écroulèrent dans la même seconde, leurs muscles pris de folie sous un déluge d'éclairs magiques qui crépitaient dans toute la pièce. Archie Leech fut touché lui aussi, mais il se contenta de reculer à la hâte et recourut à son amulette pour résister.

J'étais déjà debout et je fonçais vers lui. Je cherchais désespérément une façon de l'arrêter sans avoir à tuer ou à blesser Janissary Jane. La dernière fois, j'avais détruit le corps qu'il occupait, mais à présent ce n'était plus envisageable. Je ne voulais plus provoquer la mort d'innocents. Malheureusement, cela lui donnait l'avantage. Lui se moquait de ce qui pourrait arriver au corps de Jane : il n'aurait qu'à sauter dans un autre. Je lui rentrai dedans alors qu'il se débarrassait des derniers effets du sortilège et l'entraînai dans ma chute. Il lâcha son arme et se débattit comme un enragé en essayant de dégainer le poignard qu'il portait à la ceinture.

À deux mains, j'attrapai l'amulette kendarienne qui se tortillait pour m'échapper mais n'avait guère où se cacher. Je refermai les doigts sur l'horreur surnaturelle et serrai de toutes mes forces. La pierre me brûla les paumes d'un froid plus mordant que la pire des brûlures. Je subvocalisai les Mots, l'armure d'or me recouvrit à l'instant précis où Archie voulut me planter son couteau dans les côtes. L'épaisse lame d'acier vola en éclats. Le métal vivant avait gagné mes bras, puis recouvert mes mains et ce qu'elles protégeaient. L'amulette kendarienne se retrouva prise sous l'armure, isolée du monde extérieur. Il n'en fallait pas plus pour rompre le lien qui l'unissait à Archie.

En roulant sur moi-même, je m'écartai de lui. Forcé de renoncer à son enveloppe physique, il hurlait comme un damné. Le corps de Jane,

tordu de spasmes violents, réussit à le rejeter. Archie n'avait nulle part où aller : son organisme d'origine n'existait plus depuis longtemps. Ma Vue me permit de deviner la forme de mon ennemi qui rôdait autour de Jane, mais très vite il quitta ce monde dans un cri atroce. L'enfer, qui l'attendait depuis de longues années, l'accueillait enfin. J'éteignis ma Vue. Je ne voulais pas Voir ce qu'on allait faire de lui.

Janissary Jane, inconsciente, tremblait violemment. Épuisée, et sans doute traumatisée. Mais elle s'en remettrait. C'était une dure à cuire, et elle avait connu pire.

Entre mes mains frétillait l'amulette kendarienne qui brûlait comme un hiver éternel. Elle glaçait le cœur et l'âme. Je sentais sa présence dans mon armure, je sentais qu'elle cherchait à m'imposer sa volonté. L'or était impuissant à me protéger. Je percevais, de plus en plus proche, un chœur inhumain de voix ténébreuses : *Viens avec nous. Viens avec nous.* C'était un chant écœurant, une traînée de bave dans mon esprit. Je désactivai mon armure et, dès que le métal vivant se retira de mes mains, je jetai l'ignoble pierre.

Elle glissa sur le parquet. Vivement, Sébastian sortit de sa léthargie, roula sur lui-même et l'attrapa. Il se releva, l'amulette serrée contre lui comme un trésor, et sourit froidement. « Vous n'êtes pas le seul à savoir faire le mort, Eddie. Cela fait des années que je me suis mithridatisé contre tous les poisons connus. Et à présent... je détiens des pouvoirs inimaginables. Vous, vous n'avez pas les couilles de vous en servir, Eddie, mais moi oui. Cette pierre va m'offrir des milliers de corps, des milliers de jeunesses. L'éternité...

— Jetez-la, dis-je en me remettant sur mes pieds. Elle va vous détruire.

— Comme elle a détruit cet abruti de Leech ? Je ne pense pas, non. Je suis capable de la maîtriser.

— Personne n'en est capable. Elle corrompt. C'est sa seule fonction. Vous finirez comme Archie, à enchaîner les viols mentaux.

— J'ai besoin d'un nouveau corps, rétorqua Sébastian. Celui-là commence à se faire vieux. Il n'a plus les mêmes réflexes. Il me ralentit. Les gens comme moi ne devraient pas être obligés de vieillir. J'aime tant la vie ! J'en savoure si bien les plaisirs ! Il serait injuste que je meure à cause d'un corps trop usé. » Il me gratifia d'un sourire qui n'était déjà plus le sien. « Je vais peut-être prendre le vôtre, Eddie, pour mes premiers essais. Et peut-être vais-je m'en servir pour commettre d'affreux méfaits. Voilà qui serait amusant... »

Molly l'assomma par derrière d'un grand coup de chat. Il s'effondra, inconscient. Il s'était tellement absorbé dans ses menaces narquoises qu'il n'avait pas remarqué qu'elle se glissait derrière lui. La statuette se brisa en mille morceaux. Molly me jeta un regard navré, haussa les épaules et finalement sourit. Elle se frotta les avant-bras

pour en faire tomber les derniers éclats de pierre. L'amulette avait glissé des doigts de Sébastien et traînait par terre entre nous. Si petite et si dangereuse. Je posai un pied dessus et l'écrasai de tout mon poids ; elle tomba en poussière.

Mais à présent que la statuette était détruite, plus rien n'alimentait le sort de confusion : les douze hommes en uniforme noir se relevaient tant bien que mal, armes brandies. Furieux, ils ouvrirent le feu sur Molly. Son sang jaillit de dizaines de plaies, sa tête tressautait sous les impacts répétés. Elle n'arrivait même pas à hurler. Quand ils arrêtèrent de tirer, elle s'écroula, comme si seuls les coups de feu l'avaient maintenue debout. Je me jetai à genoux et lui pris la main. Elle voulut me dire quelque chose, mais de sa bouche ne sortaient que des jets de sang. Je ne pus que serrer ses doigts entre les miens jusqu'à ce que la dernière étincelle de vie s'évanouisse de ses yeux. Le regard que je lançai alors aux soldats les fit reculer d'un pas. Ce qu'ils lisaient sur mon visage devait être terrifiant.

Mais je n'allais pas les tuer. Ça n'aurait pas suffi.

Je pensai enfin à ma montre inverseuse. Je pressai le bouton et le temps recula. J'avais trop attendu : la montre ne voulait pas remonter aussi loin. Alors je recommençai à appuyer jusqu'à me retrouver au moment où les soldats s'apprêtaient à viser Molly. Je me jetai entre elle et les balles, tout en activant mon armure. Le métal vivant me recouvrit alors que les balles étaient déjà parties : elles étaient rapides, mais l'armure l'était davantage.

Toutes celles qui auraient dû tuer Molly ricochèrent contre mon torse.

Je me jetai sur les soldats, leur éclatai la tronche et les envoyai valdinguer un peu partout jusqu'à ce que Molly me force à m'arrêter. Pas pour leur bien, non : pour le mien. Elle savait que, si je les tuais, je finirais par m'en vouloir. Je désactivai mon armure et lui adressai un sourire timide. J'avais failli la perdre.

« Je suis une sorcière, souffla Molly en plongeant ses yeux dans les miens. Je vois des choses, je me souviens de choses que les gens ordinaires ne perçoivent même pas. Je me souviens d'être allongée par terre. Je mourais. Et tu as réécrit l'histoire, tu as modifié le cours du monde, pour me sauver. En risquant ta peau. Tu ne pouvais pas être sûr que l'armure te recouvrirait à temps pour te protéger de leurs flingues. Pourquoi avoir pris un tel risque juste pour me sauver la vie ?

— Je n'avais pas le choix.

— Eddie...

— Molly...

— Oh, Seigneur... C'est le début d'une scène romantique, non ? »

Nous échangeâmes un regard interdit. Et je ne sais pas qui de

nous deux était le plus révolté.

Pêche miraculeuse

« J

'ai pris une décision, déclarai-je à Molly.

— Tant mieux.

— J'ai décidé que je ne voulais plus rencontrer de renégats. Pas s'ils sont du même tonneau que les trois premiers. Franchement : un dingue, un emmuré vif et un handicapé du sens moral ? C'est un avenir comme ça qui s'offre à moi si, par miracle, je ne meurs pas dans les jours qui viennent ?

— Probablement. Si tu baisses les bras comme eux, qui n'ont rien fait de valeureux. Alors ?

— Alors je rentre chez moi. » En prononçant ces mots, je sus que j'y étais fermement décidé. « C'est tout ce qui me reste. Je retourne au manoir, à la bibliothèque, à la famille qui m'a trahi. C'est là que je pourrai trouver les réponses dont j'ai besoin.

— Tant mieux ! Je t'accompagne.

— Certainement pas ! Ça sera bien assez dur comme ça, je n'ai pas envie de devoir m'occuper de toi.

— Je n'ai pas besoin qu'on s'occupe de moi. » Son visage se crispa dangereusement.

« Rien qu'en essayant de pénétrer dans le parc, tu mourrais d'une bonne centaine de morts successives, expliquai-je de mon ton le plus raisonnable. Ma famille dispose de protections que même moi je trouve assez perturbantes.

— Si tu crois que je vais rater une occasion de m'en prendre aux Drood sur leur propre terrain, tu te trompes. J'ai toujours rêvé d'une telle revanche ! Enfin, "rêvé"... ça ressemble souvent à des

cauchemars, mais bon... Je t'accompagne, et tu n'arriveras pas à m'en empêcher.

— Vous ne pourriez pas faire moins de bruit ? » grogna Janissary Jane. Elle se rassit péniblement avec force grimaces et gémissements, puis jeta un œil hébété sur les soldats de Manifest Destiny empilés un peu partout. « On dirait que j'ai raté une superfête... Shaman ? C'est toi ? Où je suis, bordel ? Et qu'est-ce que j'ai foutu ? J'ai l'impression que quelqu'un m'a chié dans la boîte crânienne.

— Tu étais possédée par Archie Leech, dis-je en l'aidant à se mettre debout. J'ai obligé son esprit à te libérer, puis je l'ai détruit. Il ne reviendra pas. Jamais.

— Leech ? Cette vermine ? Il a dû profiter d'un moment où j'ai baissé ma garde. Attends, attends, tu l'as détruit ? Ne le prends pas mal, Shaman... Enfin, je veux dire, bravo, merci pour tout, patate patate, mais... je n'aurais jamais cru que tu étais de taille à t'en prendre à Archie Leech.

— Euh... oui, c'est parce que Shaman Bond n'est pas Shaman Bond, dit Molly. Il nous a joué pendant toutes ces années le rôle du journaliste à lunettes, et personne n'a jamais pigé qu'il allait ensuite se changer dans une cabine téléphonique.

— Molly ? Tu es là aussi ? » Janissary Jane serra les paupières et secoua lentement la tête. Ça n'eut pas l'air de changer grand-chose. « Alors, si ce n'est pas Shaman Bond, c'est qui ?

— C'est pas évident à annoncer, répondis-je. Je suis un Drood, Jane. Eddie Drood, agent de terrain, à votre service. Mais je ne travaille plus pour la famille. On m'a déclaré renégat, et je suis en fuite.

— Je pars un mois pour une baston en enfer, et le monde en profite pour devenir complètement barge. » Janissary Jane me jeta un regard suspicieux. « Tu es un Drood, Shaman ? Toi ? Putain de déguisement ! Eddie. Sale petit menteur sournois. Donne-moi deux minutes, je réactualise mes idées. Tu es un renégat ? Qu'est-ce que tu as fait ?

— Je ne sais pas. Mais ma famille veut ma mort. C'est pour ça qu'Archie était à mes trousses. » Dans un premier temps, je préférais faire simple. Et je n'allais pas lui dire qu'Archie l'avait choisie exprès pour se venger de moi. Je pourrais toujours lui préciser ce détail plus tard. De loin.

« Au moins, tu as tué ce gros enfoiré. » Jane se tâta le corps, comme pour vérifier que tout était en ordre. « Je te parie que tu n'as pas pris le temps de le torturer convenablement, hein ? J'en étais sûre. Bon, Eddie : qu'est-ce qu'on fait ici, qui sont les Belles au bois dormant en noir, et que fabriques-tu aux côtés de l'abominable Molly Metcalf ?

— Si j'entends encore quelqu'un prononcer ce mot... gronda

Molly. Quelques troupeaux de bétail mutilés, quelques aliens kidnappés, et voilà la réputation qu'on me fait...

— Changeons de sujet, voulez-vous ? Molly et moi travaillons ensemble en ce moment. Nous avons des intérêts communs.

— Comme quoi ? demanda Jane. Qu'est-ce que deux tarés comme vous peuvent bien avoir en commun ?

— Nous allons faire un tour dans la famille d'Eddie pour remonter quelques bretelles et distribuer des coups de pied au cul, dit Molly toute contente. Et si possible réduire le manoir en cendres, tant qu'on y est.

— Tu n'es pas très douée pour garder un secret, toi, hein ?

— Vous comptez pénétrer dans le manoir ? demanda Janissary Jane. Tant que ce n'est pas moi qui m'en charge... J'ai fait l'aller et retour entre ici et l'enfer tant de fois qu'on m'a attribué un visa spécial, et pourtant je ne m'approcherais du manoir pour rien au monde. Les systèmes de défense des Drood résisteraient à une bombe atomique. D'ailleurs les Chinois ont essayé, en 64.

— Non, 65.

— La ferme, Eddie, je suis lancée. Ce que je veux dire, c'est que le domaine est très bien défendu. Les intrus y meurent d'une centaine de façons différentes, toutes plus spectaculaires et plus détestables les unes que les autres.

— C'est exact, glissai-je. C'est parfaitement exact.

— Il vous faut donc un passe-partout », reprit Jane.

J'échangeai avec Molly un regard perplexe. « Pardon ?

— Un objet capable de vous faire franchir les défenses du manoir sans qu'elles vous pètent à la gueule. Quelque chose grâce à quoi vous pourrez passer.

— Une seconde, m'exclamai-je. Ça n'existe pas. Le principe même des défenses installées par ma famille, c'est qu'elles n'ont pas de point faible et qu'on ne peut pas les contourner. Les Drood ont passé des générations à les concevoir puis à les améliorer. Le système est truffé de redondances, et chaque détail a été étudié avec un soin aussi maniaque que pervers. C'était nécessaire, sans quoi nos ennemis nous auraient massacrés depuis longtemps. On en a beaucoup, des ennemis. »

Je m'interrompis lorsqu'une nouvelle vague de douleur m'envahit. Elle déferla dans mon épaule comme si la flèche elfique venait seulement de s'y planter. Je ne pus retenir un cri. Tout mon flanc gauche parut s'enflammer. Impossible de respirer, impossible même de penser. Je partis en avant, et je serais tombé si Molly et Jane n'avaient pas été là pour me rattraper.

« Shaman ? Qu'est-ce qui t'arrive ? Molly, qu'est-ce qu'il a ?

— Un seigneur elfe l'a touché avec une flèche de matière étrange.

La substance est encore dans son organisme et l'empoisonne peu à peu. Eddie, tu m'entends ? Eddie ?

— Ça va », dis-je. Ou j'en eus l'impression.

« Seigneur, il a une sale tronche, s'exclama Jane. On l'emmène voir un guérisseur ? J'en connais des très compétents et très discrets...

— Ça ne changerait rien, dit Molly d'un ton neutre.

— Oh. C'est à ce point ? » Jane se tut un instant puis reprit : « Putain d'elfes. De vrais pervers. Bon, de la matière étrange... c'est une vraie saleté. Ça vient d'une autre dimension... Très mauvais pour le karma quand on arrive à s'en procurer, ce qui est normalement impossible. Personnellement, je n'y ai jamais touché, mais je connais quelqu'un qui en a un peu l'habitude. À ce qu'on dit, il peut même s'en procurer directement à la source. »

À force de volonté, je retrouvai un peu de force dans les jambes et relevai la tête pour dévisager Jane. « Qui ?

— Je crois que tu ferais mieux de t'allonger, Shaman. Eddie, je veux dire.

— Pas le temps. Je m'allongerai quand je serai mort. » Je pris quelques longues inspirations pour combattre la douleur et m'en détacher. Lentement, je libérai mes bras de ceux de Molly et de Jane, qui reculèrent aussitôt pour me laisser respirer tout en me gardant à l'œil. Je sentais des traînées de sueur froide sécher sur mes tempes, mais j'avais de nouveau les idées claires. « Jane, qui est ce type qui connaît la matière étrange ?

— Fée-Bleue.

— Quoi ? lâcha Molly. Lui ? Ce type est le roi des poivrots. Il n'a jamais croisé une bouteille de gnôle sans en tomber amoureux !

— Oh, une fois je l'ai vu à jeun, glissai-je. C'était un spectacle horrible. »

Janissary Jane poussa un grand soupir. « Vous êtes bien placés pour savoir qu'il ne faut pas s'arrêter aux apparences. Vous savez pourquoi on l'appelle Fée-Bleue, au moins ?

— Bien sûr, répondis-je, étonné. Parce qu'il est pédé.

— Non ! Enfin, si, il est pédé, mais ce n'est pas de là qu'il tient son nom. Il est à moitié elfe.

— Arrête ! s'écria Molly. Tu es sûre qu'on parle du même bonhomme ? Le petit crétin insipide qui s'enfile verre sur verre au Loup Bar ?

— Il ne peut pas avoir du sang d'elfe, renchéris-je. Les elfes ne couchent jamais qu'entre eux. C'est leur plus grand tabou.

— Il y a toujours des gens qui sortent du rang, dit Jane. Les elfes ont un mot pour désigner ceux qui déchoient au point de coucher avec nous : pervers. »

Molly eut un sourire forcé. « Ou bien "humanosexuels" ?

— Je vous en prie, mesdames, nous nous égarons.

— Quoi qu'il en soit, reprit Jane d'un ton ferme, Fée-Bleue a quelques caractéristiques elfiques, et même des contacts directs dans leur royaume. Je parierais gros que c'est lui qui a fourni à votre seigneur elfe la matière étrange pour fabriquer ses flèches. Il est donc bien placé pour vous trouver un remède. Et en tout cas, c'est sûrement lui qui en sait le plus long sur cette substance.

— Parfait. » Pour le moment, je me sentais d'attaque. « Vous savez où il peut se planquer ? Il a déménagé après le malencontreux incident du kobold dans son appart' de Leicester Square. Je me demande ce qu'ils se trouvaient, d'ailleurs...

— Il a pas mal bougé ensuite, répondit Jane. Et il a dégringolé la pente. Il ne voulait pas que ses amis constatent à quoi il en était réduit.

— Nous, on s'en serait foutus, protesta Molly.

— Sans doute, oui. Mais pas lui. Moi, je sais où le trouver. Je lui rends parfois quelques services en souvenir du bon vieux temps. Si vous voulez, je peux vous y emmener.

— Oui, je veux, m'exclamai-je. Mais on ne peut pas se balader dans Londres comme si de rien n'était maintenant que je suis recherché par Manifest Destiny, à qui appartiennent d'ailleurs les Belles au bois dormant.

— Manifest Destiny aussi te court après ? demanda Janissary Jane. Bravo ! Tu n'arrêtes pas de monter dans mon estime, Eddie. Je ne peux pas blairer ces soldats d'opérette dans leurs jolis uniformes. Ils donnent mauvaise réputation aux vrais mercenaires. À tous les coups, si tu les largues au milieu d'une vraie guerre, ils chient dans leur froc et se barrent à toutes jambes. En réclamant leur mère.

— Pourrions-nous au moins faire un effort pour rester concentrés ? gémis-je. Le problème, c'est que ni Molly ni moi ne pouvons plus nous montrer à visage découvert, et qu'elle ne peut plus évoquer de portails.

— Comment suis-je venue ici ? demanda Jane, logique. Comment ces trous du cul de Manifest Destiny sont-ils venus ici ? Ils avaient forcément un moyen de transport, non ? »

Nous allâmes regarder par la fenêtre fracassée. Devant l'immeuble étaient garées trois grosses voitures noires qui m'étaient familières. Je souris sans pouvoir m'en empêcher.

« Parfait, dit Molly. Regardez, il y a même des vitres teintées. On ne voit pas l'intérieur ! Personne ne fera attention à une voiture de patrouille parmi tant d'autres.

— Très bien, conclus-je. Allons faire un petit coucou à Fée-Bleue. »

Molly exigea que nous prenions le temps de laisser un message d'insultes à ceux qui viendraient récupérer les mercenaires. Aidée de Janissary Jane, elle leur ôta pantalons et sous-vêtements avec force commentaires aussi injustes qu'explicites, puis disposa les hommes inconscients en farandole obscène. Toutes deux s'écartèrent un peu pour admirer leur œuvre et glousser à qui mieux mieux. Seigneur, préservez-moi de jamais tomber entre les griffes des femmes.

« Je donnerais cher pour les voir s'expliquer devant leurs supérieurs », remarqua Molly, satisfaite. Jane approuva d'un air convaincu.

Pendant qu'elles s'amusaient, j'eus l'idée d'une autre petite farce nettement plus utile. Je décrochai le téléphone affreusement kitch de Sébastien et appelai le manoir. Comme toujours, on décrocha à la première sonnerie, et j'entendis une voix bien connue. Une que j'avais cru ne plus jamais entendre.

« Bonjour, Penny. Devine qui c'est ? »

Après un hoquet nettement audible, le professionnalisme de Penny reprit le dessus. « Bonjour, Eddie. D'où appelles-tu ?

— Localise la ligne, je t'en prie. Le temps que vous arriviez, je serai parti depuis longtemps. Mais vous trouverez quand même quelque chose d'intéressant. Passe-moi la matriarche, s'il te plaît.

— Je ne peux pas, et tu le sais très bien, Eddie. Tu as été déclaré renégat. Je suis sûre que c'est un malentendu. Dis-moi où tu te trouves, et j'envoie quelqu'un te chercher.

— Je veux parler à la matriarche.

— Mais elle, elle ne veut pas te parler, Eddie.

— Bien sûr que si. C'est bien pour ça qu'elle nous écoute en ce moment même. Parlez, grand-mère, et je vous donnerai des nouvelles de Sébastien.

— Je suis là, Edwin », dit Martha Drood. J'entendis qu'elle basculait en mode crypté. Elle savait que nous allions aborder des sujets pour lesquels l'accréditation de Penny n'était pas suffisante. Même si Penny, officiellement, a une accréditation de niveau un.

« Bonjour, grand-mère. » Nous avions l'air si bien élevés, comme s'il ne s'agissait que d'une petite querelle de famille qui s'arrangerait après une bonne tasse de thé. « Ça fait quel effet, Martha, de discuter avec un mort ? Ça fait quel effet d'ordonner l'assassinat de son petit-fils ?

— La famille passe avant tout, Eddie, tu le sais bien. » La voix de la matriarche était parfaitement calme. « Je ferai toujours le nécessaire pour protéger la famille. Toi, tu n'avais qu'à mourir, et même ça tu n'as pas pu le faire correctement.

— Je serais mort pour vous. Pour la famille, dis-je, la main tellement crispée sur le combiné que j'en avais des crampes. Si vous

m'aviez donné une bonne raison. Si vous m'aviez fait assez confiance pour m'expliquer. J'aime la famille, à ma façon. Mais c'est fini. Vous avez fait de moi un renégat ? Je serai un renégat.

— Pourquoi as-tu appelé, Eddie ? Que veux-tu ?

— Vous parler de Sébastian. Qui, actuellement, se trouve chez lui, par terre, très, très inconscient. Si vous envoyez quelqu'un, vous le récupérerez avant qu'il se réveille. Et vous n'aurez plus à vous inquiéter des documents avec lesquels il vous menace depuis des années. C'est contre vous que je suis en guerre, grand-mère. Pas contre la famille.

— La famille, c'est moi. Je suis la matriarche.

— Plus pour très longtemps. J'ai mis le nez dans tous vos petits secrets, grand-mère, et je suis très en colère contre vous. À cause de ce que vous avez fait au nom de la famille. Je rentre pour découvrir la vérité, même si je dois pour cela briser la famille. À bientôt, grand-mère. »

Je raccrochai et restai un moment les yeux dans le vide. J'avais les mains qui tremblaient. Si je n'avais pas été sur le point de mourir, je me serais senti terrifié. Je vérifiai où en étaient Molly et Jane. Elles venaient de penser à fouiller le tas de pantalons pour y récupérer des clés de voiture.

« Faut y aller, mesdames. La famille ne va pas tarder.

— O.K., dit Molly. Je pense qu'on a causé tous les ennuis possibles dans le coin. »

Janissary Jane prit le volant : elle connaissait le chemin, et de toute façon c'était elle qui avait trouvé les clés et elle refusait de s'en séparer. Molly, à l'arrière avec moi, boudait, les bras croisés. Elle n'était à l'aise que quand elle commandait. Jane roulait trop vite et enchaînait les manœuvres dangereuses pour, disait-elle, rendre notre couverture plus crédible, mais nous arrivâmes indemnes à Wimbledon. Ce nom évoque surtout des courts de tennis, mais aujourd'hui c'est une ville peuplée d'une grande majorité d'immigrants, où pullulent les petites boutiques. Dans les vitrines, des posters aux couleurs éclatantes proposaient des produits étranges en hindi ou en urdu, et quelques danseuses indiennes à la peau bleue tournoyaient au son des sitars. Dans les méandres des petites rues, notre voiture aux vitres teintées attira des regards hostiles et méfiants. Jane finit par s'arrêter devant une petite épicerie, de celles où l'on peut acheter de l'alcool vingt-quatre heures sur vingt-quatre, et qui n'est jamais vide. En sortant de la voiture, Molly et moi jetâmes un coup d'œil interrogateur à Janissary Jane.

« Fée-Bleue a un appartement ici. Au-dessus du magasin. Préparez-vous, ça fait un moment qu'il n'a pas la tête à faire le

ménage. Et pour y accéder, il faut passer par la boutique, donc n'oubliez pas : nous allons rendre visite à monsieur Blue.

— Pourquoi... ici ? demandai-je.

— Ça te serait venu à l'idée de le chercher ici ? »

Je hochai la tête. Jane avait marqué un point.

Elle nous entraîna dans le magasin. Les murs disparaissaient sous une variété incroyable de bouteilles dont beaucoup portaient des étiquettes qui m'étaient inconnues. Derrière la caisse, un Pakistanais d'une quarantaine d'années nous salua aimablement, et acquiesça du menton quand Jane lui dit que nous allions chez M. Blue.

« Bien sûr, bien sûr. Et bonjour, madame Jane. C'est un plaisir de vous revoir. Monsieur Blue est chez lui. Montez, je vous en prie. Il se repose, je crois, et n'a pas l'air très en forme. Je suis sûr que ça lui fera du bien de passer un moment avec ses amis. »

Il nous désigna l'arrière-boutique sans cesser de sourire. Un escalier mal éclairé menait à une porte flanquée d'une sonnette marquée du nom de celui que nous cherchions. La porte était entrouverte. Mauvais signe. Je dégainai mon Colt à répétition, Janissary Jane deux coutelas, et Molly tira du néant un couteau magique. Je leur fis signe de rester derrière moi. Elles m'ignorèrent, bien sûr, et je soupirai *in petto*. Jane poussa lentement la porte, qui pivota sans un bruit. L'appartement, plongé dans l'obscurité, était peuplé d'ombres alors que nous étions en plein après-midi. L'un après l'autre, nous entrâmes, prêts au pire, mais rien n'aurait pu nous préparer à ce qui nous attendait.

Le désordre était abominable. Vraiment abominable. Un désordre pareil, il fallait s'appliquer pour le réussir. J'ai d'abord pensé que le salon avait été retourné par des pros qui cherchaient quelque chose, mais aucun pro digne de ce nom n'aurait mis les mains dans la crasse qui régnait. Poussière et moisissures se disputaient la moindre surface libre, ce qu'on voyait de la moquette n'était qu'une tache multicolore, et les détritrus formaient une couche si épaisse qu'il nous fallut les déblayer à coups de pied. Des fringues s'empilaient dans un coin, en attendant soit d'être lavées, soit, plus probablement, d'être brûlées, et des cartons de bouffe à emporter avaient commencé à créer une civilisation. Sous mon talon, j'entendis un craquement mouillé, et j'espérai qu'il s'agissait d'un cafard. Les rideaux étaient ouverts, mais les vitres si sales que seule une vague lueur filtrait.

Des bouteilles vides, surtout de la bière India Pale Ale et du Bombay Gin, jonchaient toute la pièce. Il y avait des boîtes de pilules, et pas du genre qu'on trouve en pharmacie. Des bouts de feuille d'aluminium froissée, pour chasser le dragon. Cinq ou six seringues près d'un briquet destiné à stériliser les aiguilles. Quand on était tombé si bas, il ne restait qu'à boire de l'alcool à brûler directement au

goulot, allongé sur un tas de vieux cartons sous un pont quelconque. À condition de ne pas mourir avant.

Nous visitâmes le salon sans faire de bruit. Pas trace d'intrusion ; je commençais à me demander si nous cherchions une personne ou un cadavre. J'ouvris la porte de la chambre et tombai sur Fée-Bleue couché sur le ventre. Il ronflait doucement et marmonnait des mots sans suite. Un peu plus détendus, nous rengainâmes nos armes. Fée-Bleue ne portait qu'un boxer défraîchi et un grigri à la cheville gauche. Jane, Molly et moi eûmes une discussion brève mais animée pour déterminer qui allait le toucher assez longtemps pour le réveiller. Il fallut quelques tours de pierre-papier-ciseaux : je perdis. Je suis aujourd'hui encore persuadé qu'elles ont triché. J'agrippai l'épaule étonnamment poilue de Fée-Bleue, le retournai et lui hurlai son nom à deux centimètres du visage. Après quoi je m'écartai d'un bond tandis qu'il se redressait violemment dans une affreuse quinte de toux.

« C'est bon, c'est bon, je suis réveillé ! Allez-y doucement, je suis fragile. Surtout tôt le matin.

— C'est l'après-midi.

— Pour vous, peut-être. Pour moi, une nouvelle journée commence, et j'aurais aimé qu'elle s'en abstienne. Vous allez devoir me pardonner : ma vieille matière grise n'est jamais très en forme au début. Il lui faut quelques tasses de café et une clope. Bon. Vous êtes qui, vous êtes quoi, et pourquoi est-ce que vous persécutez une pauvre fée à cette heure indue ? Je n'ai rien commandé, si ? J'aurais juré que l'agence d'escort-boys m'avait rayé de la liste de ses clients. »

Il crispa les paupières, expectora un demi-poumon puis rouvrit les yeux et me jeta un regard larmoyant. Dès qu'il m'eut reconnu, il en resta bouche bée puis leva les mains comme pour se protéger et recula sur les draps froissés jusqu'à ce que, bloqué par la tête du lit, il n'ait plus nulle part où se réfugier. Il tenta de sourire, mais ce n'était pas convaincant.

« Eddie ! C'est toi ! Si j'avais su que tu allais passer, j'aurais un peu rangé, j'aurais fait un effort... Sers-toi, fais comme chez toi... Oh, merde, Eddie, je t'en prie, ne me tue pas ! Je ne suis pas dangereux !

— Intéressant. Tu ne devrais connaître que Shaman Bond. Mais tu m'appelles par mon vrai nom. Comment ça se fait ?

— Je vois ton torque, répondit-il, les paupières agitées de tics nerveux. Je suis à moitié elfe, tu sais. Bien sûr que tu le sais. Les Dhood savent tout. Et j'ai parfois travaillé pour ta famille. Je n'avais pas le choix. J'avais besoin d'argent. Ne me tue pas, Eddie, je t'en prie. On m'a forcé !

— C'est bon, Eddie, laisse-le tranquille, dit Jane en s'approchant de nous. Salut, Bleu. C'est moi, Jane. Tu t'es fourré dans de beaux draps ce coup-ci, pas vrai ? Même moi, j'aurai peut-être du mal à t'en

sortir. Qu'est-ce que tu as fait au juste pour les Drood ? De quoi as-tu si honte ?

— Ah, Jane, soupira Fée-Bleue en se détendant un peu. Et Molly. C'est un plaisir. Bienvenue dans mon humble demeure. Excusez le désordre, c'est parce que je vis ici. Et je n'arrive plus à trouver l'énergie de ne pas m'en foutre. Ce n'est pas très sérieux, je sais bien, mais c'est la vie. Ma vie, en tout cas. Mais je suis content de vous voir. Quand on est au seuil d'une mort atroce, la présence de ses amis vous requinque un chouïa. Pourriez-vous éventuellement convaincre votre ami l'assassin de me laisser m'habiller ? J'aimerais autant ne pas rencontrer mon créateur en sous-vêtements.

— Habille-toi, dis-je, amusé malgré moi. Je ne suis pas venu te descendre, Bleu. Seulement te poser quelques questions.

— Tu dis ça parce que tu n'as pas encore entendu les réponses », gémit-il.

Tandis que nous nous écartions du lit, il quitta son matelas fatigué et enfila un peignoir de soie élimé. Il passa la main dans ses cheveux déjà rares, attrapa une cigarette dans le paquet posé sur sa table de nuit, l'alluma du bout d'un doigt et tira une longue bouffée. Après une nouvelle quinte de toux accompagnée de bruits horribles, il se rassit sur le lit. Son visage, gris et luisant, était empâté d'une graisse malsaine, surtout sur les joues et la mâchoire, et ses yeux étaient injectés de sang. À ce qu'on disait, il avait jadis été un véritable dandy, au temps béni du glam-rock, mais les années ne lui avaient pas fait de cadeau. Fée-Bleue, plus cigale que fourmi, avait été grand – mais c'était bien fini. Cela dit, s'il avait effectivement réalisé la moitié des exploits qu'on lui attribuait – dans un lit ou en dehors –, c'était déjà un miracle qu'il ait survécu jusqu'ici. Visiblement, même les demi-elfes avaient la peau dure.

« Seigneur, regarde un peu dans quel état tu es, soupira Jane. Tu es moins beau à voir que ta chambre, et ça n'est pas peu dire.

— Je sais, je sais, rétorqua Fée-Bleue entre une taffe et une quinte de toux homérique. Mais il faut me voir comme un processus évolutif. Je m'obstine à espérer que si je bois assez, ou si j'ingère assez de produits toxiques, je n'aurai plus besoin de me réveiller dans ce décor horrible. Dans cette vie horrible. Ce trou à rat que je me suis creusé, ce bouge où je me tapis... Mais je me réveille toujours. C'est dur de tuer un elfe, même s'il y met autant de bonne volonté que moi. Même un demi-elfe. Merci, mon vieux papa aux gonades trop curieuses.

— Pour quelqu'un de si décidé à mourir, tu n'avais pas l'air ravi à l'idée que j'étais venu te tuer.

— Je préférerais m'en aller avec dignité. Pas dans les hurlements pendant que tu me découpes en morceaux sanguinolents. Je les connais, les Drood.

— Mais pourquoi est-ce que tu veux mourir ? demanda Molly. Si tu n'aimes pas ta vie, changes-en. Change-la. Tu as encore le temps. »

Fée-Bleue lui sourit tendrement. « Ah, l'optimisme, l'innocence de la jeunesse ! On croit la vie pleine de promesses et d'espoirs. Mais une fée de cinquante ans n'intéresse plus personne. Les gens veulent une magie de jeune. D'ailleurs la mienne, c'est triste à dire, n'est plus ce qu'elle était. Elle s'est enfuie avec ma beauté... qui a été fabuleuse. J'étais invité aux plus grandes soirées. Je fréquentais des stars, on me voyait dans la presse *people*... Mais hélas, les demi-elfes se fanent aussi vite qu'ils fleurissent. L'énergie de mon cher papa s'étiole, dans une enveloppe trop humaine. Brûler la chandelle par les deux bouts... n'est pas vraiment une bonne idée.

» Aujourd'hui, je ne suis plus assez beau pour séduire les jolis garçons qui, seuls, donnaient un sens à ma vie. Mon lit continue à voir passer ces exquis créatures, mais seulement quand je les paie. Et ma fortune d'antan, dont je pensais qu'elle serait éternelle, a fondu depuis longtemps. En plaisirs divers... et variés. Je ne me suis jamais inquiété pour des questions d'argent, jusqu'au jour où je n'ai plus eu un sou. C'est pour ça qu'à présent je me retrouve obligé d'accepter tous les boulots qu'on me propose. Même ceux dont je sais qu'ils reviendront me hanter.

— Qu'as-tu fait ? » demandai-je.

Il m'adressa un regard pitoyable. « Je n'avais pas le choix. Un Drood a débarqué ici sans prévenir. Je ne pensais pas que ta famille se rappelait mon existence. Encore moins qu'elle savait où me trouver. Mais il avait un boulot pour moi, et la paie était conséquente. Très conséquente. Aussi conséquente que les menaces qui l'accompagnaient. On ne dit pas non à un Drood. En plus, il ne voulait rien d'autre qu'un peu de matière étrange... Je n'ai pas pensé à mal. Trouver des objets inhabituels dans d'autres dimensions, c'est l'une des dernières choses pour lesquelles il me reste un peu de talent. C'est dans les gènes, vous comprenez. Un jour, il y a des années, j'ai procuré un peu de matière étrange à votre armurier, et ça devait être noté quelque part, puisque c'est à moi qu'on est venu en demander quand on en a voulu davantage.

— Qui s'est chargé de la commission ?

— Matthew, dit Fée-Bleue. C'est toujours Matthew qu'ils délèguent quand ils veulent éviter qu'on les envoie chier.

— Évidemment. Évidemment que c'était Matthew ; il ferait n'importe quoi pour la famille. Continue, Bleu. »

Il perçut le froid de ma voix et me jeta un regard inquiet. Il écrasa sa clope à peine entamée sur sa table de chevet et s'efforça de se tenir droit, les mains serrées sur ses genoux pour les empêcher de trembler. « Eh bien, je suis allé à la pêche. C'est mon boulot. Je lance ma ligne

dans les mondes parallèles et je vois ce que je peux trouver. Ce n'est pas évident de dégouter de la matière étrange. Je lui ai donné ce nom parce que je n'ai pas la moindre idée de ce que c'est ni de ce à quoi ça sert. C'est organique, peut-être vivant et peut-être pas, et ça a des propriétés extraordinaires. Pêcher dans d'autres dimensions, ça peut être très dangereux, vous savez. Si c'est quelque chose de très méchant qui mord, par accident, ça traverse tous les plans astraux pour venir se venger... Mais j'ai mis la main sur ce que Matthew m'avait réclamé, et il m'a payé cash. Beaucoup d'argent. Beaucoup trop pour quelqu'un d'aussi minable que je le suis aujourd'hui. Ça m'a d'ailleurs mis la puce à l'oreille. Mais je n'ai pas réagi. Ça me permettait de picoler, de me shooter, et puis... et puis c'était quand même un Drood. Devant un Drood, on file doux. Mais ensuite j'ai appris que tu avais été attaqué par un seigneur elfe payé par les Drood et armé d'une flèche en matière étrange, et j'ai tout compris. Je m'en suis voulu, Eddie, vraiment. J'ai toujours su que tu étais un Drood : des yeux d'elfe ne se laissent pas abuser par vos petites illusions. Et puis, au Loup Bar, on a passé de bons moments tous les deux. Tu me payais des coups, tu m'écoutais parler, tu ne te moquais jamais de moi. Alors, quand j'ai appris... ce qui s'était passé... j'ai attendu ta visite. Et te voilà. Mais tu ne vas pas me tuer, hein ? Tu veux quelque chose.

— La matière étrange est toujours en moi. Et elle me détruit. Tu peux me trouver un remède ?

— Non, dit Fée-Bleue sans détourner les yeux. Ce n'est pas dans mes cordes. Quand je vais à la pêche, il faut que je sache exactement ce que je veux remonter. Sinon, ça ne marche pas. Et je n'en sais pas assez sur la matière étrange pour deviner quel antidote il faudrait. Je suis navré, Eddie. Vraiment navré. Je ne savais pas ce qu'ils préparaient.

— Ça aurait changé quelque chose ?

— Sans doute pas, reconnu-il. C'était très très bien payé.

— Et si on te donnait une chance de te racheter ? intervint Molly. Tu accepterais d'aller pêcher pour nous ?

— À quoi penses-tu exactement ?

— On a besoin d'un passe-partout pour pénétrer dans le manoir, expliquai-je. Tu peux nous trouver ça ? »

Son visage s'illumina. « Oh oui ! C'est... Voilà des années que j'attends que quelqu'un me demande ça. En réalité, c'est simple comme bonjour, et très élégant. Mais tu es sûr de toi, Eddie ? Quand les gens sauront que les défenses des Drood ont été battues en brèche...

— Tant pis, coupai-je. Que la famille entière finisse dans les feux de l'enfer s'il me faut ça pour découvrir la vérité. »

Dans la pièce voisine, Fée-Bleue farfouilla dans un tas de débris jusqu'à mettre la main sur une canne à pêche très ordinaire. Un de ces instruments qui servent à passer un dimanche tranquille plutôt qu'à se lancer dans la compétition. Il tira ensuite un couteau du néant, remonta la manche gauche de son peignoir et pratiqua une petite incision juste au-dessus du poignet. Des cicatrices plus ou moins anciennes s'alignaient sur tout l'avant-bras. Un sang doré perla de la blessure, qu'il laissa couler sur une petite surface dégagée du plancher, où se forma peu à peu une flaque aux reflets d'ambre. Lorsqu'elle eut atteint douze ou quinze centimètres de diamètre, Fée-Bleue marmonna quelques phrases en posant ses doigts sur la plaie, qui se referma immédiatement en ne laissant qu'une nouvelle cicatrice.

Il rabattit sa manche sans nous accorder un regard et cracha une incantation en elfique ancien. Je compris quelques mots, mais il avait un accent bizarre. Soudain, la flaque s'emplit d'une lueur d'or et grandit jusqu'à mesurer un bon mètre. Ça ne ressemblait plus du tout à une flaque de liquide, plutôt à un puits sans fond qui paraissait plus profond à chaque regard. J'avais l'impression de chanceler, comme si j'allais tomber dedans. À l'instant où je me rattrapai au bras de Molly, elle se rattrapa au mien : nous échangeâmes un sourire embarrassé. Janissary Jane ne jeta pas un seul regard dans le puits. Elle accordait toute son attention à Fée-Bleue. Ainsi qu'à ses deux coutelas, au cas où.

Fée-Bleue saisit sa canne, en vérifia le moulinet, puis fit couler la ligne dans la lumière d'or. L'hameçon disparut, puis une longueur de ligne qui semblait sans limite.

« Ça va jusqu'où ? demanda Molly.

— Jusqu'au bout, répondit Fée-Bleue.

— Question idiote.

— Le sang d'elfe a des propriétés fort utiles, déclara Fée-Bleue calmement. Même dilué, impur comme le mien. Les elfes ont un talent inné pour le voyage. Ils peuvent danser de l'autre côté du soleil, accéder à des plans de réalité inconnus, explorer des dimensions que ni vous ni même moi ne pouvons concevoir. Sans parler de s'y rendre. Mais le sang lui-même suffit à ouvrir des portes par lesquelles il m'est possible de pêcher. Quelquefois pour m'amuser, pour attraper ce qui me tombe au bout de l'hameçon... et quelquefois sur commande. En me concentrant bien, je peux trouver à peu près n'importe quoi. Ce qu'il te faut, Eddie, c'est un *confusulum*.

— Un quoi ?

— Un *confusulum*. Ne me demande pas ce que c'est, parce que je n'en ai aucune idée. C'est justement le principe. Ça ne change pas la réalité, mais ça la rend horriblement confuse. C'est basé sur le principe d'incertitude : rien n'est forcément ce qu'il paraît être. J'ai trouvé mon

premier confusulum voici des années, et j'étais mort de peur. On a tous besoin de quelques certitudes. Je l'ai vite rebalancé là d'où il venait, mais j'y repense souvent. Les défenses du manoir Drood reposent sur des certitudes : ami ou ennemi, accès autorisé ou interdit, ce genre de truc. Mais le confusulum supprime ces certitudes de l'équation. Les systèmes de sécurité seront tellement désorientés qu'ils ne sauront plus s'ils fonctionnent ou non, si vous êtes un intrus ou non, ni même si vous êtes effectivement là ou non. Ils mettront tellement de temps à se décider que vous pourrez les franchir tranquillement. Quand quelqu'un au manoir s'apercevra de la catastrophe, vous serez déjà dedans.

» Le confusulum n'est pas garanti à cent pour cent. Son incertitude s'applique même à sa propre nature. Impossible de prévoir ses effets, et même de dire combien de temps ils vont durer. Mais puisque je suis le seul à en avoir eu un dans les mains, tu peux être sûr que ta famille n'est pas armée pour y résister. »

Il pécha au hasard pendant quelques minutes, pour se mettre dans l'ambiance. Molly, Jane et moi, assis autour de la flaque, attendions avec une patience relative. J'avais du mal à me faire à l'idée que je serais bientôt rentré chez moi, et que les célèbres protections derrière lesquelles ma famille se retranchait pouvaient être déjouées si facilement. Tout ça grâce à un petit homme rancunier qu'il suffisait de prendre dans le sens du poil.

Il ramena d'abord une botte de sept lieues avec un trou à l'âme, puis une petite boîte à secrets en laque, un moumineletroll en peluche et une statuette représentant un oiseau noir. Il rejeta l'ensemble dans le puits, puis y plongea les yeux pour mieux se concentrer. Ses paupières s'écarquillèrent, ses lèvres se retroussèrent sur des dents serrées en un rictus figé. La sueur se mit à perler sur son visage tendu. La ligne tressauta, ce qui déclencha une série de lentes vaguelettes à la surface du puits. Fée-Bleue soupira profondément et entreprit de remonter sa prise. Absorbé au point de ne plus respirer, il prenait son temps et maintenait une tension modérée mais constante. Pour finir, quelque chose apparut.

Je ne pourrais vous dire ce que c'était au juste. Accroché à l'hameçon, ça se tortillait comme un animal alors qu'au fond de moi je savais que ça n'était pas vivant et ne pourrait jamais l'être. À chaque instant ça changeait de taille, de couleur, de forme et de texture, ça avait trop de dimensions et pas assez, ça n'arrêtait pas de fluctuer. Ça ressemblait à ce qu'on voit du coin de l'œil au réveil, quand on dort encore à moitié.

« Vite ! cria Fée-Bleue que la concentration rendait méconnaissable. C'est pour toi que je l'ai attrapé, Eddie, c'est donc à toi de lui donner une forme dans notre dimension. Attribue-lui une

nature afin qu'il puisse survivre. Le lien ainsi créé sera tel qu'il ne servira nul autre que toi. Mais fais vite, avant qu'il n'adopte une apparence que nos pauvres yeux humains ne supportent pas de voir. »

Je me concentrai sur la première image qui me vint à l'esprit : un badge blanc que j'avais remarqué des années plus tôt dans un coffee shop de Denmark Street, et qui disait *Go, Lemmings, Go*.

Ce ne fut pas plus compliqué que ça. La chose horripilante qui gigotait sur l'hameçon disparut, un badge apparut dans le creux de ma main. Il avait l'air parfaitement normal, parfaitement anodin. Je l'épinglai soigneusement au revers de mon blouson.

« Quand on pense à tout ce que tu aurais pu choisir, gémit Molly. Excalibur, la Sainte Grenade d'Antioche, tout, et tu as pensé à ce truc ? Le fonctionnement de ton cerveau reste pour moi un mystère complet, Eddie.

— C'est la phrase la plus gentille que tu m'aies jamais dite. »

Nous sourîmes tous les deux.

« Bon, alors, vous êtes ensemble ou pas ? demanda Jane sans crier gare.

— On n'est pas encore trop sûrs, répondis-je.

— On y réfléchit, répondit Molly.

— On est... associés dans cette entreprise un peu particulière.

— Complices des mêmes crimes.

— Ou alliés dans un pacte suicidaire.

— Vous êtes faits l'un pour l'autre », conclut Jane, l'air consterné.

Nous n'avions pas remarqué que Fée-Bleue avait, par maladresse, laissé retomber sa ligne dans le puits de lumière. Il poussa un cri lorsque quelque chose agrippa l'hameçon et tira d'un coup sec. Fée-Bleue faillit tomber dans le trou. Le moulinet se dévida dans un sifflement strident puis se bloqua dans un sursaut. Fée-Bleue repartit en avant mais résista.

« Qu'est-ce que tu as pris ? demandai-je. Sur quoi te concentrais-tu ?

— Je ne pensais à rien ! Ce n'est pas moi qui ai pris quelque chose, c'est le quelque chose qui m'a pris ! »

J'appuyai sur le bouton de ma montre inverseuse, mais en vain. J'insistai : rien ne se produisit. J'agitai vigoureusement le poignet. « Oh, merde.

— C'est un tout petit mot, mais Eddie sait vraiment quand le placer, releva Jane.

— Il s'est beaucoup entraîné ces derniers temps, dit Molly. Qu'est-ce qui ne va pas, Eddie ?

— Je crois que j'ai cassé ma montre inverseuse. Ou vidé les batteries – enfin, ce qui sert de batteries à cet objet du diable. J'ai dû trop tirer dessus quand je l'ai obligée à te sauver.

— C'est donc de ma faute ?

— Toujours », conclus-je en un sourire.

Tandis que nous nous retournions vers Fée-Bleue qui se battait contre sa canne à pêche zigzaguant au-dessus du puits, la ligne céda brusquement, et il partit à la renverse. Quelque chose de grand, de long et de monstrueusement costaud jaillit pour se saisir de lui : un unique tentacule violacé semé d'une rangée de ventouses aux dents aiguës. Mètre par mètre, il s'extrayait de nulle part en violentes ondulations.

« Barrez-vous ! cria Fée-Bleue. Je m'occupe de lui !

— Ne fais pas l'imbécile ! aboya Janissary Jane. Tu ne peux pas affronter un truc pareil tout seul !

— C'est par mon sang qu'il est venu. Moi seul peux le faire repartir. Allez-vous-en. Vous avez à faire. Beaucoup à faire. Et ça... c'est moi que ça regarde. Même pas en rêve une saloperie des abysses va venir m'emmerder sous mon propre toit ! Bon, dégagez, tous, vous serez gentils, et laissez-moi me concentrer. Oh, Eddie, fais-leur payer, à tous ces Drood. Fais-leur payer ce qu'ils t'ont fait, et ce qu'ils m'ont fait à moi ! »

Le tentacule, toujours plus long, se frayait un chemin dans notre monde, et élargissait peu à peu les bords du puits. Fée-Bleue se débarrassa de sa canne à pêche pour tracer dans l'air des glyphes plus anciens que l'humanité. Ses mains dansaient et faisaient naître des traces incandescentes qui flottaient devant lui. Il scandait des phrases dans un elfique si archaïque que je ne reconnaissais qu'un mot sur dix. L'air autour de lui crépitait de magie. Pour la première fois, je le vis sourire. D'un sourire froid et inhumain.

Molly, Janissary Jane et moi le laissâmes seul, debout au bord du bassin doré. Il affrontait le monstre venu le pêcher. Je le laissai seul, parce que j'avais à faire et parce que... c'était la seule façon de le remercier de son aide. Une occasion de défier un adversaire terrible en combat singulier et de retrouver sa fierté... ou de mourir dignement. Avant de refermer la porte, je me retournai pour le regarder une dernière fois, fier et intrépide dans sa magie tourbillonnante. Je n'eus aucun mal à voir l'elfe en lui.

**On peut rentrer chez soi
(penser quand même à emporter un très gros
bâton)**

M

olly, Janissary Jane et moi, plantés devant l'épicerie pakistanaise, observions les fenêtres de Fée-Bleue. Les éclairs lumineux avaient cessé, et tout était redevenu tranquille. Autour de nous, les passants ne nous prêtaient aucune attention. Pour eux, il s'agissait d'une journée comme les autres. Ils ignoraient qu'un autre monde, un monde bien plus dangereux, leur apparaîtrait s'ils prenaient seulement le temps de regarder. Nous trois, nous observions les fenêtres silencieuses. Enfin, nous baissâmes la tête.

« Est-ce qu'on... ? demanda Molly.

— Non, trancha Jane. Dans un sens ou dans l'autre, c'est terminé.

— Le moment est venu de rentrer chez moi, déclarai-je. Car j'ai des promesses à tenir, et bien des choses à faire avant que le sommeil ne puisse descendre sur moi.

— J'adore quand tu fais des jolies phrases, glissa Molly.

— Eddie, fit Jane, désolée, mais je ne vous accompagne pas. Je connais mes limites. Combattre des démons dans les royaumes infernaux, c'est une chose ; m'en prendre à ta famille au cœur même de son pouvoir... je ne suis pas de taille. Je ne ferais que vous gêner. Je crois que je vais passer mon tour, si ça ne te fait rien.

— Bien sûr, Jane. Je comprends. Crois-moi, si j'avais le choix, je t'imiterais. » Je regardai Molly. « Toi non plus, tu n'es pas obligée, Molly. Ma famille ne sait sans doute même pas que tu es mêlée à tout ça. Rien ne t'empêche de te retirer du jeu. Je comprendrais.

— Plutôt crever, ricana Molly. Ça fait des années que j'en rêve. De toute façon, sans mon aide, tu ne tiendrais pas dix minutes. Et tu le sais très bien.

— Merci, Molly. Ça représente beaucoup pour moi.

— Mais promets-moi quelque chose. » Elle planta ses yeux dans les miens, impérieuse. « Promets-moi que si on y va, c'est pour tout raser. Promets-moi que tu ne vas pas t'effondrer et les supplier de te reprendre.

— Aucun risque, dis-je en soutenant son regard. Le problème n'est plus ce que ma famille m'a infligé. C'est ce qu'elle a infligé à tout le monde.

— Tu as beaucoup changé, Eddie. Je... J'aimerais tant pouvoir faire quelque chose pour t'aider. Pour te sauver de ce qui te dévore de l'intérieur. Pendant des années j'ai essayé de te tuer, et voilà qu'une flèche bizarre me prend de vitesse. Si je le pouvais, je te sauverais, Eddie. Tu le sais ?

— Je le sais. Mais... quelques jours avec toi valent bien mieux que toutes mes années de solitude.

— Merde, allez à l'hôtel, tous les deux, grinça Jane. Moi, je me barre avant que vous commenciez à vous réciter vos poèmes préférés.

— Mais on n'est pas ensemble ! jura Molly.

— On n'est absolument pas ensemble, assurai-je.

— Ouais, c'est ça. Bon, je prends la bagnole et je file à mon syndicat, voir si je peux monter un coup contre Manifest Destiny. En représailles pour s'être servi de moi comme arme dans ses guéguerres. La guilde des mercenaires ne laisse jamais tomber les siens. Et on réprime très sévèrement la concurrence déloyale des amateurs. Si une société secrète veut se monter une milice, elle n'a qu'à s'adresser à nous. Et accepter le tarif syndical. Bon, eh bien... Eddie, Molly, au revoir. Bonne chance. Vous allez en avoir besoin. Et, Eddie... merci. De m'avoir permis d'échapper à Leech. Pour te débarrasser de lui, tu n'avais qu'à détruire mon corps. C'est ce que la plupart des gens auraient fait.

— Je ne suis pas la plupart des gens.

— Ce n'est pas faux », glissa Molly.

Nous commençons à rire lorsque Janissary Jane se détourna et s'éloigna sans un regard en arrière. Elle était très sentimentale, pour une mercenaire. Molly et moi, après l'avoir vue démarrer la voiture noire, passâmes un moment debout l'un en face de l'autre à nous dévorer du regard. Je ne savais vraiment pas quoi lui dire. Étions-nous ensemble ? Étions-nous... un couple ? C'était nouveau pour moi. Je me trouvais en terrain inconnu. J'admirais Molly. J'avais du respect pour elle. J'appréciais sa compagnie. Et... je risquais ma peau pour sauver la sienne sans même me poser la question. Était-ce l'amour, un

peu tard dans ma vie et si peu attendu ? La famille autorise ses agents à avoir des amis, et même des amants, mais jamais d'amours. Les mariages sont décidés en interne. Ils ne sont qu'un moyen de contrôle. L'amour, ça vient après, avec de la chance. Ce qui prime, c'est le devoir, la famille.

Parce que nous protégeons le monde. Pour ce mensonge-là, je le tuerais tous.

Et aussi parce que je savais combien ma famille était mal placée pour diriger le monde. Je devais l'arrêter, la briser, la réduire à néant. Tant qu'il me restait assez de forces pour cela. J'étais peut-être incapable de sauver ma peau, mais je pouvais sauver le monde. Une dernière fois.

« Je sais ce que tu es en train de te dire, Eddie, souffla Molly en posant sa petite main sur mon bras droit.

— J'en doute.

— Crois-moi, je suis aussi perdue que toi. Tu es quelqu'un de bien. Je crois que je pourrais beaucoup t'aimer... avec le temps. Mais du temps, on n'en a pas beaucoup, hein ? Je propose donc qu'on fasse ce qu'il y a à faire et qu'on s'inquiète du reste plus tard. S'il y a un plus tard. » Elle me gratifia soudain d'un grand sourire. « Et puis, merde, ta famille va sans doute nous éliminer tous les deux. Alors, ne prévoyons qu'une chose à la fois.

— D'accord. Tu as raison.

— Commençons par ce bidule accroché à ton blouson, dit-elle en se penchant pour examiner le badge. Le confusulum. Tu sais comment t'en servir ? »

Je fronçai les sourcils en baissant les yeux sur l'objet. « Fée-Bleue n'en a rien dit. Et je n'ai pas trop eu l'occasion de demander le mode d'emploi. » Je le tapotai du bout du doigt. « Allô ? Il y a quelqu'un là-dedans ? »

Et le contact s'établit. Pas dans mon esprit ; plutôt dans mon âme. Je sentais quelque chose dans ma tête, dans mon cœur. Ce n'était pas humain, pas du tout. C'était grand, amusé, joueur, curieux. Le confusulum trouvait tout absolument hilarant : le monde fascinant dans lequel il venait de débarquer, mais aussi sa propre forme, sa nature profonde... Il était vivant, il n'était pas vivant, il était plus que vivant. Il était une force, une intention et une personne. Ce monde, les gens qui y vivaient, constituaient une nouveauté fascinante pour lui. Il jouerait avec. Jusqu'à ce qu'il commence à s'ennuyer. Le confusulum me servirait aussi longtemps qu'il trouverait cela divertissant, après quoi il irait ailleurs. Faire autre chose. Il tenta de me montrer quoi, mais je n'arrivais ni à comprendre ni à deviner. Le confusulum éclata de rire comme un enfant devant un jouet tout neuf, puis coupa le contact. Je regardai Molly.

« Alors ?

— Je pense qu'il fera ce qu'on lui dira de faire, déclarai-je assez prudemment. C'est... très étrange. Je ne sais pas si ça va dérouter nos ennemis, mais en tout cas, moi, ça me met la tête à l'envers. »

Molly renifla. « Il aurait fallu que ce soit moi qui le prenne. Je lui aurais vite appris à faire le beau. J'ai l'habitude des objets magiques dotés d'un esprit propre. Il faut leur montrer qui est le patron.

— Oh, je crois que c'est très clair dans sa tête !

— Il peut nous aider à régler le plus pressant de nos problèmes : comment atteindre le manoir ? Toutes les sorties de Londres, classiques ou insolites, sont forcément surveillées par ta famille ou par Manifest Destiny, et je suis loin d'avoir l'énergie nécessaire pour faire apparaître un portail dimensionnel. Ah, si seulement je n'avais pas été obligée de casser le Manx pour te sauver la vie ! Cette statuette m'aurait fourni une immense quantité de pouvoir.

— En d'autres termes, tout est de ma faute ?

— Tout est toujours de ta faute, Drood, jusqu'à preuve du contraire.

— Très bien. On va commencer par là. Confusulum, peux-tu aider Molly à récupérer ses pouvoirs ? »

Ça roule, mes poules ! glapit une voix dans mon crâne. *Hyperfastoche !*

Le badge palpita d'une lumière impossible, et autour de nous le monde devint incertain. Le confusulum rendait tout tellement confus que l'univers ne savait plus bien si Molly disposait de ses pouvoirs ou pas. On aurait dit que quelqu'un s'amusait à chatouiller l'univers, qui venait d'être pris de hoquet, et ce fut suffisant : tout à coup, le monde avait légèrement changé. La magie emplît Molly au point de faire crépiter l'air qui l'entourait. Elle éclata d'un rire extatique et balança les mains pour en faire jaillir des éclairs d'énergie. Son visage exprimait une excitation presque sexuelle. Elle semblait terriblement vivante, débordante de toute la puissance des bois sauvages.

Elle n'avait jamais été aussi belle.

(Je remarquai aussi quelques effets secondaires. Dans les vitrines, les affiches avaient changé de couleur ou vantaient des produits différents. Les gouttières débordaient de roses rouges. Et sur le trottoir marchait un mouton solennel.)

« Putain ! s'écria Molly en souriant d'une oreille à l'autre. C'est... stupéfiant ! Je me sens cap' d'attaquer la terre entière et de lui faire pleurer sa mère ! Tu veux un portail dimensionnel, Eddie ? Je pourrai t'envoyer toute la rue de l'autre côté du pays !

— Honnêtement, ça risque de manquer de discrétion, dis-je d'un ton que j'espérais calme, raisonnable et surtout apaisant. Et puis on ne peut pas débarquer au manoir par un portail, Molly. Les systèmes de

défense le repéreraient instantanément.

Non, notre seule chance, c'est de prendre ma famille au dépourvu.

— Mais tu as dit que tu voulais l'abattre !

— Oui ! Mais même maintenant que tu es au mieux de ta forme, on ne peut pas espérer survivre en attaquant les Drood de front. Tu le sais très bien, d'ailleurs. »

Elle se rembrunit. « Tu as peut-être raison. Alors on y va comment, au manoir ?

— Grâce au confusulum. S'il peut faire croire à l'univers que tu disposes de tes pouvoirs, il peut aussi lui faire croire que nous sommes au manoir. Pas vrai, badge ? »

Bien sûr ! Aucun problème ! J'adore ça, moi, créer le doute ! Tu sais que tu es vachement futé pour une entité tridimensionnelle ?

Le confusulum remplit donc son office : le monde leva les bras au ciel en s'exclamant « D'accord, après tout, fais comme tu veux », et Molly et moi apparûmes dans le parc du manoir, tout près du mur d'enceinte. D'immenses pelouses s'étiraient devant nous, et au loin mon foyer écrasait l'horizon. Le soir commençait à tomber. La lumière se retirait peu à peu d'un ciel traversé de nuages bas. L'air était lourd. Je jetai un coup d'œil à la ronde mais ne vis personne. À moitié plié en deux, j'attendais avec appréhension que des alarmes se déclenchent ou que des défenses se mettent en marche, mais tout semblait tranquille. Le calme de cette soirée n'était troublé que par le chant d'oiseaux somnolents et le hennissement des licornes à l'écurie. Je ne me laissai pas berner pour autant. Le manoir et son parc disposaient de défenses très puissantes, à la fois scientifiques, magiques et sadiques. Mais pour l'instant le confusulum les égarait complètement. Je me redressai et hochai lentement la tête.

J'étais de retour.

« Reste près de moi, murmurai-je à Molly. Mon torque empêche la famille de me voir, et si tu te colles à moi tu devrais être protégée.

— Mais je peux me protéger toute seule », répondit Molly du tac au tac. Elle promenait alentour un regard ébahi et un sourire incrédule. « Oh, Eddie, tu aurais dû me prévenir... c'est fabuleux ! Regarde-moi la taille de ce parc ! Bordel, on pourrait faire atterrir un avion sur la pelouse ! Et ces fontaines, et ce lac... et des cygnes ! Ooooh, j'adore les cygnes !

— Moi aussi. C'est délicieux.

— Barbare ! Et là-bas, ce sont des paons ?

— Oui. Tâche de ne pas les effrayer. Ils sont plus bruyants que toutes nos alarmes réunies.

— J'ai toujours supposé que vous étiez bien installés, mais c'est

absolument incroyable. Je connais des aristocrates dont le château est une loge de concierge à côté de ça !

— Bienvenue chez moi. Un jour, rien de tout cela ne sera à moi. »

Molly me regarda. « Pourquoi nous avoir fait arriver ici, si loin du bâtiment ? Ça aurait été plus pratique d'apparaître directement à l'intérieur !

— Ça aurait déclenché des sirènes. Même le confusulum n'est pas de taille face au système de sécurité du manoir lui-même. Les alarmes y sont réglées pour se déclencher dès qu'elles ont un doute, ou si elles font un cauchemar. Ici, c'est plus simple : *on/off*, tue/laisse passer, une logique binaire. Un jeu d'enfant pour le confusulum. »

Molly me dédia un grand sourire. « Si j'avais su qu'il était si facile de cambrioler le manoir, je n'aurais pas attendu si longtemps. »

Pour approcher du bâtiment, mieux valait éviter les allées de gravier, bien trop bruyantes, rester sur la pelouse et passer nettement au large des paons. Quelques-uns se mirent à crier, mais on ne prêterait pas grande attention à leurs plaintes. Molly et moi avions déjà beaucoup progressé quand six robots-mitrailleurs émergèrent brusquement de leurs cachettes souterraines. Gros, affreux, violents, ils oscillaient pour mieux calculer la position exacte des intrus qu'ils devaient éliminer. Je fis signe à Molly de ne plus bouger un muscle tandis que je touchais du doigt le badge épinglé à mon revers. Le confusulum fit son boulot : sous l'afflux d'instructions incohérentes et contradictoires, les flingues accélérèrent leur balancement pour finir par conclure, puisqu'ils étaient les seuls éléments mobiles présents, qu'ils devaient être de dangereux ennemis. Ils se tirèrent dessus. Les canons crachèrent, et un par un les robots-mitrailleurs explosèrent en chaleur et fumée. Pas une balle ne se dirigea vers nous.

« Bon débarras, gloussa Molly lorsque les derniers échos des déflagrations se furent tus.

— Tais-toi et cours ! »

Nous courûmes. Au manoir, des fenêtres s'allumèrent. Je savais que des opérateurs fondaient vers les moniteurs de surveillance pour comprendre ce qui se passait. Avec un peu de chance, le confusulum les égarerait un moment. Les robots-mitrailleurs avaient déjà connu des dysfonctionnements ; leur installation était une idée d'Alistair.

« Droit devant, dit Molly. C'est quoi, ces horreurs ?

— Oh merde.

— Je déteste vraiment quand tu dis ça.

— Reste tout près de moi, d'accord ? »

Deux griffons, grosses bestioles couvertes d'écailles grises, s'approchaient à pas lourds. Leur figure tout en longueur n'exprimait que la morosité, comme d'habitude. Pourtant, quand on signale un intrus, les griffons au moins sont heureux : ils ont le droit de le

manger. Ils n'échappaient pas à l'influence du confusulum : autrement, ils auraient pressenti notre arrivée et prévenu le manoir. Mais de près, malgré la confusion ambiante, ces âmes simples se fiaient au témoignage de leurs sens. J'attendis que les deux animaux soient presque sur nous pour m'accroupir et leur parler doucement, le temps qu'ils se rappellent ma voix et mon odeur. Ils vinrent jusqu'à moi, me reniflèrent des pieds à la tête puis fourrèrent leur museau tout doux au creux de ma main. Ils jetèrent des regards mauvais en direction de Molly, mais je les cajolai de plus belle pour qu'ils se concentrent sur moi. Ils finirent par s'asseoir et se blottir contre moi de tout leur poids avec des grognements de bonheur.

« Ces choses puent atrocement.

— Chut, Molly, tu vas leur faire de la peine. Ce sont des griffons. Bien supérieurs à des chiens de garde parce qu'ils voient l'avenir proche. D'habitude. Mais ils adorent se rouler dans la charogne, et du coup ils n'ont pas le droit de franchir la porte du manoir. Quand j'étais petit, ils me faisaient de la peine, dehors tout seuls par tous les temps. La nuit, je sortais discrètement pour venir leur donner des abats piqués en cuisine. Apparemment, ils ne m'ont pas oublié.

— Espèce de chochette sentimentale. »

Molly se pencha doucement et grattouilla l'un des griffons derrière ses longues oreilles pointues. Il eut un rôle de gratitude.

« Baisse-toi ! » m'écriai-je.

Tapis derrière les griffons, nous n'étions qu'une forme grise dans la pénombre qui tombait. Je vis le sergent d'armes sortir par la grande porte. Il observa le parc sans se presser, et son regard glissa sur les griffons sans s'y arrêter. Il ne pouvait pas croire une seconde que l'explosion des mitrailleuses était due à un dysfonctionnement. Il ne vivait que pour défendre le manoir. D'autres membres de la famille le rejoignirent, et en quelques mots il les envoya remplir différentes missions. Certains, répartis autour du bâtiment, cherchaient des signes d'intrusion, tandis que d'autres organisaient une battue dans le parc. Quelques-uns partirent même des héliports situés sur le toit, à bord de vieilles chaises à hélices modèle Léonard de Vinci. Celles-là mêmes dont l'armurier cherchait depuis des années à comprendre pourquoi elles ne marchaient pas bien. Tant pis pour eux. Je les entendais fendre l'air. Leurs projecteurs trouaient l'obscurité.

Je n'avais pas prévu qu'un si petit incident déclencherait une réaction d'une telle ampleur. Tout le monde devait être sur les dents depuis l'attaque contre le Cœur. À moins que ce ne soit à cause de mon coup de fil disant que je rentrais... L'idée me plaisait bien.

« Tu étais vraiment obligé de les prévenir de ton arrivée ? soupira Molly.

— Les défenses sont activées, dis-je pour éviter de répondre. Mais

tant que le confusulum s'active, on ne sera pas repérables.

— Pourquoi est-ce que tout le monde est armé ? Je croyais que vous comptiez surtout sur votre armure.

— Surtout, oui. Mais récemment le manoir a été attaqué. D'une manière impressionnante. Personne n'a envie de courir le moindre risque.

— Attaqué ? Par des gens que je connais ?

— On ne sait pas qui est responsable. Et si ma famille n'a pas réussi à le découvrir, c'est que nul ne le sait. Mais c'est pour ça qu'elle se montre si prudente. J'espérais justement être assez discret pour passer entre les mailles du filet. Ce putain d'Alistair, avec ses robots-mitrailleurs à deux balles...

— Et si on laissait tomber ? suggéra Molly. Si on revenait une autre fois ?

— On n'a pas le temps. Pour le meilleur ou pour le pire, c'est la seule occasion qu'on aura jamais. Tu continues ?

— Bien sûr, dit-elle avec un grand sourire. Allez, on va semer la merde ?

— C'est parti », fis-je en lui rendant son sourire.

Après une dernière caresse aux griffons, nous leur fîmes signe de s'éloigner puis reprîmes notre sprint vers le manoir ; la nuit était presque entièrement tombée, et nous devions ressembler à toutes les autres silhouettes en patrouille. Si la famille se préparait à une attaque comme celle qui avait ravagé le sanctuaire, elle n'allait pas s'intéresser à des cibles humaines. Je sentais les défenses extérieures qui essayaient de s'activer : trappes dissimulées, armes mortelles, systèmes magiques ou technologiques planqués dans des fosses indécélables, rien ne pouvait s'en prendre à nous tant que le confusulum nous protégeait. Des champs de force dansaient autour de nous, des énergies magiques se formaient et se dispersaient, et nous étions intouchables. Les systèmes défensifs n'en revenaient pas. Pourtant, il y avait trop de gens aux alentours, trop de Drood entre nous et le manoir.

Quelqu'un n'allait pas tarder à nous repérer.

« Il nous faut une diversion. Un truc bien spectaculaire pour dégager la façade.

— Facile, dit Molly, à peine essoufflée par notre course. Mate un peu ça. »

Elle murmura quelques Mots puis, d'un geste brusque, fit apparaître un énorme dragon. La bête longue et massive aux écailles dorées et aux grandes ailes membraneuses volait au-dessus du manoir, sur lequel elle plongea dans un hurlement strident. Sa tête cornue dansait au bout d'un cou de serpent. Le dragon était d'une taille inconcevable, au moins la moitié du manoir, et il ravagea le mur de

l'aile orientale rien qu'en jouant du bout des griffes. Il cracha des flammes sur les héliports ; tous les véhicules qui y étaient garés disparurent dans la même explosion. Poussant un cri de triomphe, d'un coup d'épaule il fit trembler le manoir jusqu'aux fondations.

« Ça ira ?

— Où est-ce que tu as trouvé un dragon aussi gros ? Tu m'impressionnes, je l'avoue, Molly. Mais c'est chez moi, ici, et j'aimerais bien qu'il en reste un peu quand tout sera réglé. Le mot "excessif" t'évoque-t-il quelque chose ? Tu es sûre de pouvoir contrôler cet animal ?

— Bien sûr. Jadis, je lui ai enlevé une épine de la patte. Calme-toi, Eddie, ce n'est pas un vrai dragon. Ce n'est qu'un des grigris de ma chaîne de cheville.

— Ce qui veut dire que les dégâts que subit le manoir sont imaginaires ? »

Molly fronça les sourcils. « Oui et non.

— Dépêchons-nous d'entrer avant que la famille ne comprenne ce qui se passe. »

La plupart des vigiles avaient contourné le bâtiment pour s'occuper de la menace la plus pressante, ce qui laissait la façade sans protection. Entre nous et la porte d'entrée, il n'y avait que de l'herbe. Mais soudain les épouvantails jaillirent de nulle part pour nous barrer le passage. Un, deux, et bientôt une douzaine. J'attrapai Molly par le bras et m'arrêtai à bonne distance. Raides comme des... épouvantails, ma foi, ils se placèrent en formation défensive. Leurs mains gantées évoquaient des serres. Immobiles et puissants à un point inconcevable. Douze épouvantails descendus de leur croix, vêtus de haillons à la mode de périodes allant du XVII^e siècle à avant-hier. Les pires ennemis de la famille Drood, condamnés à veiller sur le manoir auquel ils avaient voulu nuire. Et toc. Leurs visages ravagés par les éléments étaient couleur de parchemin, et tout aussi desséchés. Des touffes de paille leur jaillissaient du nez et de la bouche, mais dans leurs yeux brillait la vie. Ainsi qu'une souffrance éternelle.

« Ce sont les... ?

— Oui. Quelqu'un a paniqué et lâché les épouvantails. Nos plus terribles ennemis, vaincus et transformés en objets utiles. Le corps est vidé et bourré de paille pendant que le type est encore en vie, puis on les lie par un pacte qui les condamne à défendre le manoir jusqu'à la mort. Parce qu'ils ne sont pas morts, là, bien sûr. Si on les laissait mourir, ils ne souffriraient plus. Branche-toi sur les bonnes fréquences surnaturelles, tu entendras leurs hurlements.

— Bon Dieu, s'exclama Molly, c'est Laure Lye, la tueuse en série d'ondines et de sirènes, celle qu'on surnommait la Liquidatrice. Et là, c'est Mad Frankie Fantasm. Je me suis toujours demandé ce qu'ils

étaient devenus.

— Quand on nous attaque chez nous, on le paie très cher. Nous le prenons comme une insulte personnelle. Et nous avons toujours apprécié l'ironie. Au moins, maintenant, tu sais ce qui nous attend si on se plante.

— Pourquoi le confusulum ne fait-il rien contre eux ?

— Bonne question. Peut-être... Peut-être parce que les épouvantails se trouvent à la frontière entre les vivants et les morts. Ils ne sont ni l'un ni l'autre. Leur nature est déjà si floue que le confusulum ne peut rien ajouter.

— On est mal barrés, là ?

— Oui. Par nature, les épouvantails sont impossibles à blesser, à arrêter et à distraire.

— On fait quoi, alors ?

— On les éclate. Au fond, ce ne sont que des épouvantails, alors que, nous, on est Eddie Drood et Molly Metcalf.

— Pas bête. »

J'activai mon armure, le métal vivant me recouvrit, et j'avancai sur les épouvantails. L'or me rendait ma force malgré la douleur qui poignardait mon flanc gauche. Je heurtai de plein fouet le premier épouvantail et le déchiquetai brutalement. Je lui arrachai les bras, enfonçai le poing dans son torse, le décapitai d'un revers de main et jetai la tête au loin. Ses acolytes m'encerclèrent, me cognèrent dessus de leurs poings durs comme du marbre, essayèrent de me faire perdre l'équilibre, mais même leur force magique ne faisait pas le poids contre mon armure.

(On fait exprès de les créer moins forts que nous. Jamais on ne courrait le risque de fabriquer des armes capables de se retourner contre nous.)

Ils s'en prirent à mes jambes en espérant me faire tomber, mais je tins ferme. Je les écartelai, leur arrachai membre après membre. Pas une goutte de sang ne coula. Il n'y eut que de la paille jaillie d'articulations torturées. Je réduisis en miettes leurs carcasses creuses, et piétinai les miettes. Des têtes roulaient sur le gazon, des têtes dotées d'yeux toujours pleins de vie, de souffrance et de haine.

Quand tout serait fini, ma famille n'aurait qu'à les recoudre. Jamais nous ne laisserons nos ennemis reposer en paix.

Molly ne me laissa pas combattre seul. Elle déchaîna contre les épouvantails les quatre éléments. En même temps. Des ouragans venus de nulle part emportèrent nos adversaires, les soulevèrent pour les jeter au sol. Des pluies battantes s'abattirent sur certains, sans qu'une goutte tombe à côté, et les détremperent au point qu'ils avaient du mal à bouger. D'autres s'embrasèrent d'un feu si vif que leurs corps emplis de paille furent vite réduits en cendres. Pour finir, la terre se

fendit et engloutit ceux qui restaient, puis se referma brutalement sur eux. Molly jeta un coup d'œil à la ronde et hocha la tête, satisfaite.

« Putain, Eddie, on est balèzes.

— Ouais. On est balèzes. »

J'aurais pu me servir du confusulum pour annihiler les forces qui animaient les épouvantails. J'aurais pu libérer les âmes prisonnières des carcasses empaillées. Mais je ne le fis pas. Ils s'en étaient pris au foyer de ma famille, et ça, nous ne le pardonnons jamais.

Nous avions presque atteint le manoir lorsque j'entendis une petite voix s'écrier : *Désolé ! C'est terminé ! Le devoir m'appelle, faut que je mette les bouts ! On s'est bien marrés, je trouve, j'espère qu'on remettra ça à l'occase !* Je baissai les yeux : le badge avait disparu. Le confusulum venait de m'abandonner. Au seuil de ce qui représentait le pouvoir de ma famille, Molly et moi nous retrouvions livrés à nous-mêmes. C'était... typique de ma vie depuis quelque temps. Je décidai de ne rien dire à Molly. Ça ne ferait que l'énervier.

Je gagnai la porte, la poussai d'un geste théâtral et pénétraï dans le vestibule. Molly, surexcitée, me bouscula pour entrer plus vite. Je refermai soigneusement derrière nous, et le tumulte causé par l'affrontement de ma famille avec le dragon s'évanouit aussitôt. À l'intérieur, tout était aussi paisible que d'ordinaire. Le lent tic-tac des horloges ; l'odeur de cire, de bois et de poussière. J'étais chez moi. Mais quand le sergent d'armes sortit de sa guérite, je me rappelai pourquoi j'avais été si heureux de partir. Il se planta devant moi, me barrant le passage, raide et compassé dans son costume de majordome suranné. Ses fonctions allaient pourtant bien au-delà. Je ne bougeais plus. J'étais toujours en armure. Je ressemblais à n'importe quel Drood. Il y avait encore une chance pour...

« Je sais que c'est toi, Edwin. Je reconnais ta façon de te tenir. Tu as toujours été mou et indiscipliné. Quand les défenses du parc se sont mises à paniquer, c'était forcément toi. Sournois, fuyant, comme jadis, planqué dans l'ombre. Et te voilà accompagné de l'abominable Molly Metcalf ? Il ne t'a pas fallu longtemps pour avoir de mauvaises fréquentations. J'ai toujours su que tu étais un bon à rien, Edwin. Même quand tu étais petit garçon. »

Je désactivai mon armure pour le regarder en face. Je voulais qu'il voie mon visage. « Ça fait longtemps que je ne suis plus un petit garçon, sergent. Je n'ai plus peur de vous. Tu vois cet homme, Molly ? Il a fait de mon enfance un enfer. Il n'était jamais satisfait. Dans la famille, tous les adultes peuvent prendre le contrôle des torques des enfants. Afin de pouvoir nous surveiller, nous diriger... nous punir. Nous sommes une famille très ancienne, très traditionnelle, et nous savons que qui aime bien châtie bien. Cet homme devant nous... il

adore punir les enfants. Quelle qu'en soit la raison. Sans raison. Pour le principe. Quand on était petits, le sergent d'armes nous terrifiait.

— C'était pour votre bien. Il vous fallait apprendre. Et tu apprenais lentement, Edwin. »

Je réactivai l'armure et levai le poing. De longues pointes jaillirent de mes phalanges. « Écartez-vous, sergent. Cette fois, vous ne m'arrêterez pas.

— Il est encore temps, répliqua-t-il. Tu peux encore te rendre. Te soumettre à la discipline familiale. Racheter les crimes que tu as commis.

— Je n'ai jamais commis de crime ! Jamais ! La famille, si. »

Le sergent soupira. « Tu n'écoutes jamais rien. Tu n'apprends jamais rien. Quitte cette armure, Edwin, ou je fais souffrir ta compagne. »

Il tira des armes du néant. C'était son talent personnel, qui lui permettait de protéger le manoir ; il avait un flingue dans une main, un lance-flammes dans l'autre. Il visait Molly, et je me jetai sur lui pour la protéger. Les balles plurent sur mon torse et ricochèrent, mais les flammes autour de moi menaçaient Molly... qui les détourna au dernier moment d'une poussée magique. Elle lança le poing vers le sergent, qui chancela sous le coup invisible. Elle éclata de rire.

« Ma compagne sait se défendre.

— Ça oui ! » insista Molly.

Le sergent se mit à subvocaliser les Mots qui activeraient son armure. Il aurait dû le faire dès qu'il m'avait reconnu, mais dans son orgueil il me traitait toujours comme un garnement à punir. Molly déchaîna sur lui une pluie de rats. Ils lui tombaient dessus en monceaux grisâtres pleins de dents et de griffes. Il poussa un cri de surprise, puis de douleur, donnant de grands coups pour chasser les bestioles, s'agitant pour les faire tomber, sans pouvoir se concentrer assez longtemps pour terminer son incantation. Il titubait, les deux mains enfoncées dans l'amas de rats. L'un d'eux lui planta les crocs dans la paume et refusa de lâcher prise malgré ses gesticulations. Un autre lui déchira l'oreille. Enfin, plusieurs s'en prirent à son cuir chevelu, et son crâne se mit à saigner.

J'aurais bien aimé rester un moment pour le regarder souffrir, mais je n'avais pas le temps. J'avançai donc d'un pas et lui décochai un coup de poing magistral. La force de mon armure faillit lui arracher la tête. Il s'écroula par terre avec de toutes petites convulsions. Molly, d'un geste, fit disparaître les rats. Un pied de part et d'autre de sa poitrine, je le contemplai. M'être enfin vengé d'années de cruauté et de mépris me procurait un sentiment exquis. Il n'avait plus l'air aussi grand que dans mes souvenirs. Il était resté à peu près conscient.

« Combien d'enfants as-tu fouettés parce qu'ils couraient dans les couloirs ? Combien d'enfants as-tu fessés pour un retard ? Pour une insolence ? Pour oser nourrir des pensées, des espoirs, des rêves bien à eux ? »

Le sergent essaya de bouger, et un filet de sang coula au coin de ses lèvres lorsqu'il esquissa un sourire. « Le monde est cruel, petit. Il fallait vous endurcir pour que vous appreniez à survivre. Tu as bien appris la leçon, Edwin. Je suis fier de toi.

— On n'était que des gosses ! » Mais, évanoui, il ne m'entendit pas.

« Ta famille est un brin sadique, non ? demanda Molly.

— Pas maintenant. S'il te plaît. »

Je pénétrai dans la guérite du sergent pour ouvrir le boîtier d'alarmes. Il était programmé pour que tout porteur de torque puisse y accéder. J'examinai les interrupteurs, souris et les actionnai tous. Alarmes intérieures, alarmes extérieures, alarmes anti-incendie, alarmes anti-inondation, alarmes anti-sorcellerie et alarmes antibolcheviques (certaines de nos installations datent un peu). Le manoir s'emplit de cloches et de sirènes qui sonnaient, hurlaient, résonnaient dans une atroce cacophonie. Des flashes se mirent à crépiter, des portes blindées se fermèrent brusquement, des grilles d'acier tombèrent du plafond, et des Drood affolés se mirent à courir en tous sens. J'ai toujours soutenu que nous ne faisons pas assez d'exercices d'évacuation.

Je partis d'un pas assuré, Molly à mes côtés. Les gens nous bousculaient, paniqués, mais nul ne fit attention à moi. Pour eux je n'étais qu'un des leurs, anonyme dans mon armure. Et puisque Molly m'accompagnait, c'était forcément qu'elle disposait des autorisations nécessaires. Pendant les crises, on ne voit que ce qu'on s'attend à voir.

Je guidai Molly dans le dédale des couloirs. Elle poussait de hauts cris devant les meubles somptueux, les portraits à l'huile, les aquarelles, les statues, les œuvres d'art, les merveilles accumulées plus ou moins honnêtement au cours des siècles. Ayant grandi là-dedans, je ne m'en étonnais plus guère, et l'admiration de Molly m'amusait. Je dus même l'arracher de force à la contemplation de telle ou telle pièce qu'elle voulait examiner de près. Il ne fallait pas traîner, le temps jouait contre nous. Elle fit mine de boudier, mais elle comprenait.

« Je suis estomaquée, note-le bien. J'avais entendu parler de cette demeure, mais... je ne me rendais pas compte. C'est le plus beau musée du monde ! Vous avez des toiles de maîtres qui ne figurent dans aucun catalogue ! Tant de beauté... c'est du gâchis, vous êtes des béotiens. Je comprends mieux d'où Sébastien tenait son goût impeccable. Je ne partirai pas d'ici sans avoir rempli un sac ou deux.

— Plus tard. Il faut qu'on aille à l'armurerie.

— Pourquoi ?

— Il y a là-bas quelque chose dont j'ai besoin. Quelque chose capable de renverser cette maison. »

En vertu des règlements, l'armurerie aurait dû être inaccessible, hermétiquement close et sévèrement gardée. J'avais prévu de me battre pour chaque longueur de couloir et de défoncer les portes blindées par la force de mon armure. Ou de demander à Molly de lancer un sortilège. Mais les portes étaient grandes ouvertes, et je ne vis pas l'ombre d'un garde. C'était... sans précédent. Je me penchai et jetai un regard prudent à l'intérieur.

L'armurerie semblait abandonnée. J'insistai pour passer le premier, et Molly manifesta son désaccord en me collant aux basques au point de me marcher sur les talons.

Les caves étaient désertes et les postes de travail éteints. Il régnait un calme inhabituel. Ni incendie, ni explosion, ni bordée de jurons excédés. Un homme nous attendait, assis au milieu de la salle dans son fauteuil préféré. Il nous regarda approcher avec un sourire un peu sec. Il était grand, presque entièrement chauve, et fronçait ses épais sourcils blancs. Sous une blouse couverte de taches, il portait un tee-shirt qui disait *Les flingues n'ont jamais tué personne – sauf quand on vise bien*. L'armurier. Mon oncle Jack. J'aurais dû me douter qu'il tiendrait bon même si tout le monde s'enfuyait.

« Bonjour, Eddie. Je t'attendais. »

Il tenait quelque chose dans la main droite. Un petit gadget métallique en forme de grenouille, qui aurait dû cliqueter quand il appuya dessus. Sauf qu'il n'y eut pas de bruit. En revanche, mon armure s'éteignit et redevint un torque. En un éclair. Bouche bée, je dévisageai l'armurier. La stupeur m'ôtait les mots de la bouche. Il eut un rire léger.

« Un petit jouet que j'ai mis au point il y a des années, et dont j'ai préféré ne parler à personne. Je pensais bien qu'un jour ça pourrait servir. Quand j'ai entendu toutes les alarmes se déclencher en même temps, j'ai su que c'était toi, Eddie. Tu as toujours eu le sens du spectacle. Pourquoi es-tu revenu ? Tu es un renégat : ici, c'est la mort qui t'attend. Et pourquoi avoir amené une de nos pires ennemies dans la section la plus secrète du manoir ?

— Je ne sais plus très bien qui est vraiment l'ennemi, oncle Jack. Vous connaissez Molly Metcalf ?

— Je sais qui elle est, naturellement, petit. Je connais tous les gens qui comptent. J'ai été agent de terrain pendant vingt ans, et je feuillette toujours chaque rapport de mission. Sinon, comment saurais-je de quoi les agents d'aujourd'hui ont besoin ? Qu'est-ce que l'abominable Molly Metcalf fait ici, Eddie ?

— Mais pourquoi est-ce que tout le monde me sort ce mot ? demanda Molly. Je ne suis pas abominable !

— Elle m'accompagne. »

L'armurier sourit. « Oh ! c'est donc ça ? Eh bien, il était temps. » Il gratifia Molly d'un regard enjôleur. « Enchanté de vous rencontrer, ma chère. Je crains de ne vous connaître que de réputation. Une réputation terrifiante.

— Je l'ai bien gagnée. Cela dit, au fond, je suis quelqu'un de très gai.

— C'est vrai que vous avez transformé toute une troupe de chasseurs en meute de renards pendant quarante-huit heures ?

— Ma foi, oui. J'ai estimé que ça leur permettrait de saisir l'autre point de vue.

— Bravo, ma jolie. Je n'ai jamais pu cautionner la chasse au renard. Un sport barbare, surtout pratiqué par des aristocrates dégénérés et des parvenus avec des dents qui rayent le parquet. Eh bien, Eddie, tu as enfin une petite amie à présenter à la famille. Je commençais à m'inquiéter.

— Ce n'est pas ma... Enfin... » Je bafouillais un peu. « On est encore en train de voir ce qu'il en est.

— Il a raison, glissa Molly. C'est... compliqué.

— Que ressentez-vous pour lui, Molly ? demanda l'armurier en se penchant vers elle.

— J'ai de la tendresse pour lui. Il me fait penser à un gros toutou dont personne ne veut, qui s'est introduit chez vous, et, comme il pleut, on n'a pas le courage de le flanquer dehors. »

Mon oncle me fit un clin d'œil. « Elle est folle de toi, petit.

— Ouah ouah.

— Bon, parlons un peu affaires. Qu'est-ce que tu fabriques ici ? Et quelle idée d'avoir passé un coup de fil pour prévenir ! La matriarche était folle de rage. Hors d'elle. Elle a ordonné qu'on tire à vue. Rien qu'en te parlant, je commets un crime de haute trahison. » Il haussa les épaules. « Comme si j'allais me gêner pour si peu. Je n'ai jamais eu besoin de personne pour m'indiquer ce qui est bon pour la famille. Si tu veux mon avis, Mère perd un peu la tête depuis quelque temps. Mais ce n'est pas pour autant que je vais t'aider à... à faire ce pour quoi tu es là. Tu n'aurais jamais dû revenir, Eddie. Pour l'amour de Dieu, qu'est-ce que tu pensais trouver ici ?

— Je suis venu chercher la vérité. Comme vous me l'avez toujours appris, oncle Jack. »

Il poussa un profond soupir et refit cliqueter sa grenouille silencieuse. « Bon, très bien. Voilà ton armure. Je vais le regretter... mais j'ai toujours été trop gentil. Pourquoi es-tu descendu me voir, Eddie ? Que voulais-tu me demander ?

— La raison pour laquelle on m'a déclaré renégat, dis-je lentement. Je n'ai jamais trahi la famille, oncle Jack. Vous le savez parfaitement.

— En effet, admit-il. Je le sais. N'importe qui d'autre, j'aurais pu croire à une trahison, mais pas toi, Eddie. Tu as toujours parlé si franchement de tes doutes... Quand on m'a prévenu, j'ai refusé de le croire. Jusqu'à ce qu'on m'ordonne de la fermer et d'obéir. Il se passe actuellement dans la famille quelque chose que je ne comprends pas. Des factions, des intrigues, des divisions profondes sur des points qui m'échappent... Et maintenant, chaque parti fait des cachotteries aux autres. On me tient délibérément à l'écart, ce qui n'était jamais arrivé. Mère ne l'aurait jamais permis. Elle me faisait confiance. Mais depuis ton départ, Eddie, tout a tellement changé... et pas en mieux. Est-il besoin de te dire que l'idée de renoncer à mon poste d'armurier en faveur de notre chère petite Alexandra n'est pas venue de moi ?

— J'ai besoin de votre aide, oncle Jack. J'ai besoin de votre confiance.

— Ça ne va pas me plaire, hein ? » Il se leva et me tapa l'épaule. « Tu feras moins de dégâts si je t'aide. Si tu veux t'informer, tu auras besoin d'accéder à la bibliothèque. Elle contient absolument tout. » Il tira un trousseau d'une poche et en dégagea une petite clé qu'il me tendit. « La bibliothèque s'est automatiquement fermée quand les alarmes se sont déclenchées, mais cette clé t'ouvrira toutes les portes. Prends-en bien soin, Eddie, je veux la récupérer. Et maintenant, vous filez d'ici avant que quelqu'un débarque et me surprenne en ta compagnie.

— Merci pour la clé. Mais j'ai aussi besoin d'autre chose.

— Mais oui, bien sûr ! Molly est une jeune fille délicieuse, Eddie. Tu as ma bénédiction.

— Pas ça ! Enfin, merci, mais... j'ai besoin de quelque chose qui se trouve dans l'armurerie. Plus précisément, dans le Codex d'Armageddon. »

L'armurier ravala son sourire. « Tu veux que je te donne l'une des armes interdites ?

— Oui. Il me faut le Dénoueur. »

Il me dévisagea longuement. Son regard était glacial. « Au nom du ciel, pourquoi désires-tu cette monstruosité ?

— Il y a quelque chose de pourri au cœur même de la famille, dis-je en le regardant droit dans les yeux. Vous le savez aussi bien que moi. J'ai besoin de la seule arme au monde que nul dans la famille ne peut espérer vaincre. La seule arme à laquelle nul n'essaiera de résister. C'est ma seule chance d'éviter le bain de sang, oncle Jack.

— Non, petit. Tu en demandes trop.

— Il n'a pas le choix, dit Molly. Il n'a pas le temps de finasser. Il a

été blessé avec une flèche de matière étrange. Qui est en train de l'empoisonner. »

L'armurier accusa le coup. « C'est vrai, Eddie ? »

Je hochai la tête. « Elle a traversé mon armure. J'ai soigné la plaie avec une boule curative, mais la matière étrange est restée dans mon organisme. Et elle se répand.

— Seigneur... Combien de temps te reste-t-il ?

— Trois jours. Peut-être moins.

— Oh, mon petit... J'avais entendu parler de cette flèche, mais je n'aurais jamais imaginé... De la matière étrange. Quelle saloperie. J'ai détruit les échantillons dont je disposais. Laisse-moi retrouver mes notes, je vais essayer de faire quelque chose. Il y a sûrement une solution...

— Je n'ai pas le temps, oncle Jack. C'est pour cela que je dois agir vite. C'est pour cela qu'il me faut le Dénoueur. Je vous en donne ma parole, je ne m'en servirai pas contre la famille.

— Je ne sais pas...

— Moi je sais, s'écria derrière moi une voix dure que je connaissais trop bien. Tu n'auras rien, sale traître, à part ce que tu mérites. »

Nous découvrîmes Alexandra qui se tenait fièrement sur le seuil. Vêtue de noir, elle tenait à la main quelque chose d'atroce. Molly fit mine de s'approcher d'elle, mais je la retins par le bras. L'armurier, au même instant, l'avait saisie par l'épaule. « Ne bougez pas, Molly, souffla-t-il. Elle porte une arme parmi les plus dangereuses. Coupe-Torque.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? demanda Molly sans chercher à se libérer.

— Comme son nom l'indique, répondis-je. Bonjour, Alexandra. Tu as l'air... fidèle à toi-même. Qu'est-ce que tu fabriques avec Coupe-Torque ?

— Je l'ai sorti des réserves rien que pour toi, Eddie. » Sa voix était presque taquine, mais elle ne souriait pas. Ses yeux étaient glacés. « C'est terminé, Eddie. *Game over*.

— Pourrait-on m'expliquer la raison de tout ce cirque ? insista Molly.

— Les cisailles qu'elle tient sont le seul outil capable de couper un torque, dit l'armurier. Elles brisent le lien fondamental qui unit un Drood à son armure. L'opération est toujours mortelle. Coupe-Torque est une arme très ancienne, dont l'origine se perd dans la nuit des temps. On n'est censé l'utiliser qu'en tout dernier recours, pour éliminer un renégat qui représente une menace pour la famille tout entière. Et uniquement si toutes les autres solutions ont échoué. Il n'a pas servi depuis plusieurs siècles.

— On dirait un sécateur », dit Molly. Elle n'avait pas tort. L'arme était en fer, pas en acier, et avait bien l'air de ce qu'elle était : un outil fait pour couper. Banal et fonctionnel. Mais aux yeux d'un Drood, il s'agissait d'une horreur suintante de cruauté. L'une des seules armes vraiment efficaces pour tuer un Drood. Je faisais attention à ne pas bouger et surveillais Molly. Alexandra n'hésiterait pas à faire usage de Coupe-Torque. Je me demandai soudain ce qu'elle attendait. À sa place, je n'aurais pas traîné. Peut-être... Peut-être espérait-elle, au fond, que je la fasse changer d'avis. Nous avions été proches, autrefois.

« Ne fais pas ça, Alex. Tu sais que c'est du délire. Tu sais que je ne peux pas avoir trahi. Jadis, tu me connaissais mieux que personne.

— Je le croyais. Mais tu es parti. Tu es parti sans moi.

— Je t'avais proposé de m'accompagner.

— Tu savais très bien que je ne pouvais pas partir ! J'avais ma vie à construire, ici. Et je suis devenue très influente, Eddie. Oui, tu es un traître, tu as trahi l'essence même de notre famille. Tu représentes une menace pour notre avenir. Je ne peux pas le permettre. »

Elle s'avança, Coupe-Torque brandi bien haut, mais l'armurier prononça un Mot. Les cisailles noirâtres sautèrent des mains d'Alexandra pour atterrir dans celles de mon oncle. Elle le regarda, interdite, fourrer négligemment l'objet dans une poche de sa blouse. Il avait l'air très content de lui.

« J'ai mis un Mot de passe sur tout ce qui est entré au labo, au cas où quelque chose tomberait en de mauvaises mains. Or, grâce à la matriarche, nos armes les plus terribles ont toutes été confiées à l'armurerie ces dernières semaines. Mère a toujours été un peu paranoïaque. Par chance, elle a transmis cette saine qualité à chacun de ses enfants. » D'une autre poche, il sortit un pistolet à aiguille, visa la gorge d'Alex et tira. Elle n'eut que le temps de porter une main à son cou avant de s'effondrer comme une bougie mouchée. L'armurier souffla sur le canon de son arme pour dissiper une fumée imaginaire avant de rengainer. « J'ai toujours ça sur moi au cas où mes laborantins s'excitent un peu trop. Elle va dormir une petite heure. Installe-la plus confortablement, Eddie. Pendant ce temps-là, je vais chercher la clé du Codex.

— Vous allez donc m'aider ?

— Oui. Je refuse que tu passes plus longtemps pour un traître. Je te dois bien ça. Et puis, si Alexandra se balade avec Coupe-Torque, Dieu seul sait quelles autres armes sont en circulation. Tu vas avoir grand besoin du Dénoueur.

— Je promets de le rendre dans l'état où je souhaitais le trouver en arrivant.

— Tu as intérêt, crois-moi. Ne m'oblige pas à te courir après pour le récupérer, Eddie. Je connais des manœuvres dont tu n'as jamais osé

rêver en dix ans de terrain.

— Je me suis toujours demandé pourquoi vos dossiers personnels étaient classés top secret. »

Molly m'aida à allonger Alex dans un coin. Celle-ci bougonnait sans faire mine de s'éveiller. Molly la contempla un instant.

« Elle t'aurait vraiment tué ?

— Sans doute, oui.

— Tu veux que je lui donne un bon coup de pied ?

— Non. Ce serait mesquin.

— Lavette. » Elle me jeta un regard pensif. « Et, donc, cette Alexandra a été ton amoureuse ?

— Il y a très très longtemps. Quand on était jeunes. Elle n'a pas toujours été comme ça, tu sais. Tu n'es quand même pas jalouse ?

— Moi ? Non ! Pourquoi est-ce que je serais jalouse ? J'ai eu des tas de petits copains, moi aussi. Des dizaines !

— Eux ne devaient pas se rendre compte de leur chance. »

Pour des raisons de sécurité, la famille range le Codex d'Armageddon dans une dimension parallèle que seuls l'armurier et son successeur officiel peuvent approcher. Le Codex contient les armes les plus puissantes de tout l'arsenal des Drood. Elles sont trop dangereuses pour servir hors des cas d'urgence absolue. Normalement, il faut remplir un tombereau de paperasses rien que pour obtenir l'autorisation de formuler une demande d'accès à la matriarche. L'armurier me manifestait donc une confiance immense en me laissant emporter le Dénoueur. Il n'aurait jamais fait cela, malgré la sympathie que je lui inspirais, s'il n'avait pas été convaincu que quelque chose allait vraiment de travers.

Pour atteindre le Codex, il faut franchir la Gueule du Lion. Tout au fond des anciennes caves à vin, aujourd'hui aménagées en armurerie, se trouve une immense tête de lion sculptée à même la pierre bleu sombre. Très réaliste, ornée d'une somptueuse crinière, elle mesure bien sept ou huit mètres de haut et presque autant de large. Les yeux semblent regarder, la gueule semble gronder, et l'ensemble laisse croire que la vie elle-même a investi la pierre. On jurerait que le lion n'attend pour bondir que l'instant où il réussira à s'extraire du roc. Comme c'était à prévoir, Molly en tomba raide amoureuse et se planta devant le mufle de pierre pour le caresser entre deux exclamations attendries.

L'armurier s'approcha des babines retroussées, localisa un trou qui m'était invisible et y plongea une clé de cuivre qu'il tourna deux fois tout en subvocalisant une longue série de Mots. Ensuite, il retira la clé et recula prudemment pour s'écarter de la Gueule qui s'ouvrait peu à peu. La lippe découvrait d'énormes crocs ébréchés et les

mâchoires s'écartaient lentement. Pour finir, la Gueule béante révéla un tunnel assez haut pour qu'on s'y tienne debout. La gorge de la bête menait au Codex d'Armageddon.

« Il est vivant ? murmura Molly.

— On pense que non, mais personne n'en a la preuve, répondis-je. Il est aussi vieux que le manoir. Peut-être même plus. Peut-être est-ce la famille qui l'a créé, ou peut-être a-t-elle mis à contribution quelque chose qui existait déjà. La légende affirme que seuls peuvent franchir la Gueule du Lion ceux qui ont le cœur pur et de bonnes intentions. Sinon, les crocs déchirent l'intrus.

— Et... ?

— Vous n'avez jamais vu quelqu'un se faire dévorer par une tête de pierre ? demanda l'armurier.

— Moi, si, une fois, répondis-je. C'était en Cornouailles...

— C'était une question rhétorique ! aboya Jack. Je suis navré, Molly, depuis qu'il est gamin, il prend toujours tout au pied de la lettre.

— Ce truc mange vraiment les gens ? insista Molly. S'ils n'ont pas... le cœur pur ?

— Oui, oui, affirmai-je.

— Je vais peut-être vous attendre ici, alors.

— Ne vous en faites pas, dit l'armurier. Ce n'est qu'une histoire qu'on raconte aux enfants pour les dissuader de s'approcher. Ces petits malins viennent toujours fourrer le nez là où ils n'ont rien à faire. Croyez-moi, Molly, tant que vous êtes avec nous, vous ne risquez rien. Encore heureux. Moi, je n'ai pas eu le cœur pur depuis ma première érection, à dix ans. »

Il agita ses gros sourcils, et Molly lui fit l'aumône d'un sourire. Elle me colla de très près pour suivre l'armurier dans la Gueule du Lion, puis dans son œsophage, et jusqu'au Codex d'Armageddon. Le Codex n'était qu'une énième caverne. Mais aux parois étaient accrochées, en guirlandes infernales, des armes terrifiantes. Certaines étaient fixées à des plaques métalliques, d'autres reposaient dans des niches creusées à même la roche, mais aucune n'était identifiée. Soit on en connaissait la nature et la fonction, soit on n'avait même pas à les approcher. Grâce aux années passées à la bibliothèque, j'en reconnus certaines de vue et de réputation.

Je vis la Mort astrale, qui éteint les étoiles les unes après les autres. Près d'elle, l'armure-mastodonte. Ensuite, le Marteau du Temps, pour modifier le passé à la force du poignet.

L'armurier, remarquant que j'observais le marteau, hocha la tête. « C'est lui qui m'a donné l'idée de la montre inverseuse que je t'ai confiée, Eddie. Elle m'a demandé beaucoup de travail. J'espère que tu en prends soin. »

J'acquiesçai machinalement, absorbé par les armes incroyables qui s'offraient à moi et que je n'avais jamais imaginé voir un jour de mes propres yeux. Il y avait Chagrin d'hiver, une boule de cristal emplie de neige en flocons tourbillonnants, qui ressemblait à un presse-papiers ou un jouet d'enfant. Mais il suffisait de la briser pour libérer le Fimbul, l'hiver perpétuel qui plongerait le monde dans une éternité de glace et de froid. Molly tendit la main en s'écriant : « Oh, mais c'est ravissant ! » L'armurier et moi, dans le même hurlement, la poussâmes en arrière avant de la renvoyer nous attendre devant le Lion. Elle se mit à boudier mais obéit. Enfin, j'aperçus le Dénoueur.

Il n'était pas bien impressionnant. Ce n'était qu'un bâton en bois de fer gravé de symboles préhumains. Oui, cette arme était ancienne, plus ancienne que Coupe-Torque, plus ancienne que les chroniques familiales. Plus ancienne que notre famille, sans doute. Nous ignorons tout de ceux qui l'ont créée, car ils n'ont laissé aucune trace de leur passage sur terre. Peut-être parce qu'après avoir créé le Dénoueur ils l'ont utilisé. L'armurier, d'une main qui ne tremblait pas, se saisit du bâton. Aussitôt il grimaça, comme si ce contact le perturbait. Il le souleva un instant puis se retourna et me le tendit. Je l'acceptai sans enthousiasme. C'était... lourd, d'un poids spirituel bien plus que physique. Un fardeau pour le corps et pour l'âme.

À cause de ce que c'était. De ce dont c'était capable.

« Mais... c'est rien qu'un bout de bois, dit Molly qui était revenue en catimini. C'est tout ? Ça se résume à ça ? Est-ce qu'au moins, si on cogne par terre avec, il se transforme en quelque chose de mieux ? Ou alors tu comptes simplement t'en servir pour assommer les gens ?

— C'est le Dénoueur, dis-je, la bouche sèche et les mains moites. Il défait tous les accords, brise tous les serments, rompt tous les liens. Jusqu'au niveau atomique si nécessaire.

— Pigé. Finalement, oui, j'ai peur.

— Tant mieux. Parce que moi, je suis mort de trouille. Armurier, donnez Coupe-Torque à Molly, au cas où.

— Allez à la bibliothèque, répondit-il. Trouvez les infos dont vous avez besoin. Je garderai Alexandra à l'œil. Mais fais vite, Eddie. Les alarmes et les diversions ne vont pas faire illusion éternellement.

— Je sais, oncle Jack.

— La famille... n'est plus ce qu'elle était, Eddie. Une part de moi-même aimerait s'en aller avec toi. Mais quelqu'un doit rester et se battre pour sauver l'âme de la famille. Pour l'amour des Dhood, et de l'humanité. »

Au cœur du problème

« O

h, oh ! » fit Molly quand nous fûmes de retour dans l'armurerie.

Je l'interrogeai du regard. « Une mauvaise nouvelle, je suppose.

— Le petit dragon vient de réapparaître à ma chaîne de cheville. Ce qui veut dire que quelqu'un de ta famille a enfin connecté deux neurones, compris qu'un dragon aussi gros ne pouvait pas être réel et lancé un sort de dispersion tout bête. Ma petite diversion est officiellement close.

— Ils vont tous se dépêcher de revenir à l'intérieur, dis-je en fronçant les sourcils. Pour chercher de quoi le dragon tentait de les détourner. D'une seconde à l'autre ça va grouiller de Dood fous furieux en quête de quelqu'un sur qui se défouler. On ferait mieux de se magner, Molly. J'ai été content de vous revoir, oncle Jack.

— On est loin de la bibliothèque ? demanda Molly la méthodique.

— Trop, répondit l'armurier. Vous n'êtes même pas dans la même aile.

— Pas grave. Je vais évoquer un portail dimensionnel, on y sera en un rien de temps.

— Non. À l'intérieur du manoir, pour des raisons de sécurité, il est impossible de se téléporter, que ce soit par des moyens magiques ou technologiques. Même moi, je ne pourrais pas libérer assez d'énergie pour cela. » Il s'interrompit pour réfléchir un moment. « À moins que je ne parvienne à convaincre le conseil de financer mes recherches sur les trous noirs...

— Si on pouvait éviter de changer de sujet, intervins-je.

— Il doit bien y avoir un moyen de gagner la bibliothèque sans se

faire remarquer, dit Molly. Un sort d'illusion, peut-être ? Je pourrais en bricoler un qui nous ferait ressembler à quelqu'un d'autre. Ou un sort d'aversion, qui rendrait les gens incapables de porter les yeux sur nous.

— Ça ne marcherait pas, soupirai-je. Nos torques nous signalent automatiquement les sortilèges de ce genre. Nos adversaires activeraient la Vue et on ne serait pas plus avancés.

— Dans le doute, faites simple », glissa l'armurier d'un ton discrètement fat. Il tira d'un casier deux blouses blanches et nous les lança. « Mettez ça. Les gens remarqueront vos tenues, pas vos visages. La famille a l'habitude de trébucher sur mes laborantins aux moments les moins appropriés. Regardez vos pieds, ne traînez pas, et tout se passera bien. Seigneur, qu'est-ce que je suis malin ! »

Les blouses étaient couvertes d'un assortiment de taches répugnantes, sans compter les déchirures, les accrocs et, sur la mienne, des traces de morsures assez impressionnantes. Celle de Molly lui tombait jusqu'aux chevilles, mais j'eus le bon sens de rester impassible.

« Ma blouse sent bizarre, grogna-t-elle en me jetant un regard contrarié.

— Ne te plains pas. La mienne pue carrément. »

Je me tournai vers l'armurier. Notre poignée de main fut un peu étrange. Ce n'était pas dans nos habitudes. Mais nous savions tous deux que l'occasion ne se représenterait sans doute pas.

« Au revoir, Eddie. J'aimerais... pouvoir t'aider davantage.

— Vous avez déjà fait bien plus que ce que j'étais en droit d'espérer, répondis-je en le regardant dans les yeux. Au revoir, oncle Jack. »

Il sourit à Molly et lui tendit la main. « Je suis content de voir que les goûts d'Eddie en matière de femmes se sont enfin améliorés. C'était un plaisir de vous rencontrer, Molly. Maintenant, dégagez-moi le plancher et allez foutre le bordel là-haut.

— Bien parlé », dit Molly.

En partant, nous fîmes bien attention à fermer les portes blindées. Il n'aurait pas été utile de laisser voir qu'on entrait dans l'armurerie comme dans un moulin. Je refusais que mon oncle Jack ait des ennuis à cause de moi. J'entendais des Drood galoper un peu partout à la recherche d'intrus. Ils se rapprochaient sans cesse. Des voix énervées échangeaient ordres, commentaires et suggestions. On aurait dit que toute la famille avait été mobilisée. La matriarche ne voulait courir aucun risque. Les blouses nous permettraient d'en tromper quelques-uns, mais pas une telle foule... Il suffirait d'un instant de lucidité, d'une voix trop haute...

Heureusement, nous avons une solution. Peu séduisante, mais quand même.

« Quand j'étais petit, annonçai-je à Molly d'un ton parfaitement neutre tandis que nous longions un couloir désert, j'ai mis au point plusieurs façons de me balader dans le manoir sans être vu. Parce que si on se faisait prendre dans un secteur interdit, on était puni. Sévèrement puni. Mais par chance, le manoir est vieux, et au fil du temps les gens ont oublié l'existence de certaines portes dérobées, de certains passages secrets. Moi, je lisais tout ce qui me tombait sous la main, surtout dans les sections de la bibliothèque que je n'étais pas censé fréquenter, et j'ai pu dénicher de vieux bouquins qui indiquaient l'emplacement exact de raccourcis très utiles...

» Il y a des portes qui mènent d'une pièce à une autre, pourtant très éloignée, d'une aile à une autre, et franchissent des centaines de mètres en l'espace d'un seul pas. Il y a d'étroits passages dans l'épaisseur des murailles, qui servaient au réseau de chauffage et de ventilation. Il y a au sous-sol une trappe qui débouche dans le grenier et ne s'ouvre qu'à certaines dates. J'ai dû explorer tout le manoir, à force de vouloir découvrir ce qu'on me cachait.

— Ta famille ne s'est jamais doutée de rien ?

— Si, bien sûr. Découvrir ces secrets est une sorte de rite de passage. Ce n'est pas encouragé, mais c'est tacitement permis. La famille aime que ses enfants aient le sens de l'initiative. Tant qu'ils respectent règles et traditions... Mais moi, j'ai découvert des passages vraiment inconnus, dont personne n'avait jamais rêvé. Et je n'en ai parlé à personne. J'avais besoin de quelque chose qui n'appartienne qu'à moi.

— Dois-je comprendre qu'il existe un raccourci pour aller à la bibliothèque ?

— Oui. Pas loin d'ici, on peut se glisser dans une galerie secrète qui y mène.

— Pourquoi tu ne l'as pas dit plus tôt ?

— Euh...

— Il y a une mauvaise nouvelle, c'est ça ? Mon petit doigt en est persuadé.

— C'est dangereux.

— À quel point ?

— Le passage est... habité. Tu comprends, il faut bien caser les câbles électriques et les conduites de gaz à l'abri des regards, mais, pour des raisons de sécurité, on ne peut pas se contenter de les planquer à l'intérieur des murs. Il faut les protéger du sabotage. Du coup, toutes les galeries, les vides sanitaires et les locaux d'entretien sont dissimulés dans des dimensions parallèles. Comme le Codex et la Gueule du Lion, mais à une échelle beaucoup plus petite et moins

spectaculaire. Et bien plus facile d'accès, naturellement. Quoi qu'il en soit, avec le temps, la vie est apparue dans certaines de ces dimensions parallèles. Des créatures s'y sont glissées, puis elles ont... muté. Ou évolué.

— Et qu'est-ce qui occupe la dimension dans laquelle tu veux nous faire entrer ?

— Des araignées, dis-je tristement. De grosses araignées. De très grosses araignées, je veux dire. Des trucs aussi gros que ta tête. Plus tout un tas d'horreurs avec trop de pattes, ou pas assez, et qui servent de nourriture aux araignées.

— Les araignées ne me dérangent pas. C'est une phobie de garçon, ça. Moi, c'est les limaces que je ne supporte pas. Et les escargots. Tu sais comment les escargots font l'amour ?

— Ces araignées-là vont te déranger, affirmai-je sans me laisser distraire. J'espère quand même qu'elles sont moins grosses et moins méchantes que dans mes souvenirs d'enfance, parce qu'il n'y a aucun moyen de les éviter. Elles ont tissé des toiles absolument partout. Il m'arrive encore de faire des cauchemars où elles me poursuivent tout le long de la galerie... avec leurs longues pattes et leurs yeux de braise...

— Alors pourquoi t'obstinais-tu à emprunter ce raccourci ?

— Parce que rien ne m'a jamais empêché de faire ce que j'avais à faire. Pas même mes peurs. Surtout pas mes peurs.

— Et il n'y a aucun autre moyen d'atteindre la bibliothèque ?

— Ce serait très risqué.

— Tu as une drôle de notion de ce qui est risqué ou non, Drood. »

J'entraînai Molly dans un couloir de service obscur décoré d'une rangée de vases Ming puis d'une vitrine pleine de verrerie de Murano, jusqu'à atteindre un mur lambrissé qui semblait s'étirer à l'infini. J'étais obligé de l'emmener de force pour lui faire oublier que tant de richesses s'offraient à portée de main. Je comptai les panneaux de bois jusqu'à une rose gravée que je connaissais bien. Je la fis pivoter un certain nombre de fois vers la gauche ou la droite jusqu'à ce que l'antique mécanisme s'enclenche à regret. La rose émit un cliquetis audible, et le mur s'ouvrit par saccades irrégulières. L'antique mécanisme se faisait vraiment antique. De l'autre côté, on ne voyait que les ténèbres.

L'ouverture avait été bien assez large pour un enfant, mais Molly et moi allions devoir nous contorsionner. Accroupis, nous tentions de percer l'obscurité. Une brise froide nous parvint, chargée de vieux relents poussiéreux. Molly plissa le nez mais ne fit aucun commentaire. Des toiles d'araignée déchirées dansaient dans les courants d'air. J'avais la nette impression que personne n'était passé par là depuis des années. Je tendis l'oreille en intimant d'un geste le

silence à Molly qui gigotait. Je n'entendais rien. Pour l'instant. Je pris ma respiration, me préparai au pire et me faufilai dans le trou sans me laisser le temps de changer d'avis. Molly me suivit. Le panneau de bois se referma sans douceur.

Les ténèbres étaient absolues. Molly fit apparaître le petit feu follet dont elle s'était fait une spécialité, et la lueur argentée nous révéla un étroit tunnel de pierre dont les murs grisâtres disparaissaient sous les couches de câbles multicolores, de fils électriques et de tuyaux de cuivre ou de laiton. Et, bien sûr, sous des épaisseurs invraisemblables de toiles d'araignée. Je ne pus m'empêcher de grimacer, alors même que je réussissais à ne rien toucher. La lumière tremblotante éclairait le tunnel qui s'enfonçait dans le noir, mais s'il y avait un plafond il était trop haut pour qu'on le discerne. Un épais fragment de toile d'araignée, entraîné par la brise, s'envola devant nous. Je reculai d'un bond.

« T'es qu'un bébé, s'exclama Molly, hilare.

— Fais gaffe, tu as une limace juste sous ton pied droit », rétorquai-je. Et quand Molly poussa un glapissement strident, je ne retins pas mon sourire.

Je passai le premier. Mon orgueil l'exigeait. Au sol, un épais tapis de poussière étouffait nos pas, qui ne déclenchaient qu'un vague écho dans le silence angoissant. Le tunnel s'élargit régulièrement pour atteindre la taille d'une pièce, puis d'un vestibule, et finalement je fus incapable d'en estimer la largeur. Je longuai le mur de droite. Les câbles et la tuyauterie m'étaient familiers, et j'en tirai un réconfort certain. Mais bientôt ils disparurent sous une soie blanchâtre qui me donnait la chair de poule.

Molly poussa son feu follet au maximum, mais la lumière n'en portait pas très loin. Au-delà d'une certaine distance, les ténèbres l'avalèrent. L'espace me semblait... infini. Nous marchions, nous marchions, et c'était aussi pénible que dans mes souvenirs. Peut-être même plus. Des détails ne cessaient de me revenir alors que je m'étais forcé à les oublier. Les carapaces vides d'énormes insectes ou de scarabées qui jonchaient le sol, dévorées de l'intérieur ; les toiles d'araignée qui pendaient d'on ne sait où et bougeaient alors qu'il n'y avait plus un souffle d'air.

Dire que, tout gosse, j'avais trouvé le courage de passer par là... Je n'en revenais pas. Mais penser aux repréailles du sergent d'armes m'avait aiguillonné. J'avais bien plus peur de lui que des araignées géantes. Même si lui ne m'aurait sans doute pas tué.

Soudain, j'entendis du bruit. Des choses qui grouillaient, qui cavalaient. Immobiles, nous regardâmes autour de nous. Molly leva bien haut sa poignée de lumière, mais en vain. De petits bruits mouillés s'élevaient devant et derrière nous, ainsi que des grattements

secs qui rappelaient des griffes raclant contre la pierre.

« O.K., dit Molly. Ça me file vraiment la frousse.

— Tu ne peux pas créer plus de lumière ? Je pense qu'elles n'aimeraient pas ça.

— Je donne tout ce que j'ai, rétorqua Molly d'une voix un peu lasse. Quelque chose, dans ta dimension parallèle, protège les ténèbres. J'ai déjà du mal à entretenir ce petit feu. On est encore loin de la bibliothèque ?

— Encore assez, oui. Si je me souviens bien. Suis-moi, marche aussi vite que possible, mais surtout ne cours pas. Si tu cours, elles se lancent à ta poursuite. Ça, je suis bien placé pour le savoir. »

Nous repartîmes à grands pas. Les toiles d'araignée, sans cesse plus épaisses, plus lourdes, m'évoquaient des rideaux de tulle crasseux. Je prenais bien garde de me baisser pour n'en toucher aucune. Elles se tortillaient comme au sortir d'un long sommeil. Et toujours les bruits dans les ténèbres, qui se rapprochaient peu à peu. Nous nous dépêchions mais évitions de courir. Nous haletions.

Je faillis me jeter tête la première dans la toile immense et compliquée qui barrait le passage, car le feu follet n'éclaira ses fils d'argent terne qu'au tout dernier moment. Elle semblait flotter ; du moins, ses bords se trouvaient hors de portée de la lumière. Pour tisser cela, il fallait une araignée grosse comme un autobus. Ou beaucoup de bestioles plus petites travaillant ensemble. Je me demandais quelle hypothèse était la moins plaisante. Cette horreur n'était pas là lors de ma précédente visite.

« C'est... gros, dit Molly. Mais j'ai des cisailles, et toi un bâton. On se fraie un chemin ?

— Quelque chose me dit que ce n'est pas une bonne idée. Mais on n'a pas le choix, il faut passer...

— Écoute, si tu es vraiment inquiet, active ton armure !

— Impossible. Ici, la réalité n'obéit pas aux règles habituelles. L'armure ne fonctionne pas. Ça aussi, je suis bien placé pour le savoir.

— Et c'est maintenant qu'il me dit ça. Bon, allez, on n'a pas le choix, faut se sortir les doigts du cul... On fonce ! »

Elle lança son feu follet dans un amas de fils qui se couvrirent aussitôt de flammes bleu vif. Le feu se propagea sur toute la toile et nous permit de voir ce qui nous suivait depuis un bon moment : une armée d'araignées s'alignait aussi loin que portait la lumière, et sans doute bien au-delà. Il s'agissait vraiment de grosses bêtes. Les corps faisaient bien la taille de ma tête, les pattes dépassaient le mètre. Les grappes d'yeux brillaient comme des pierres précieuses. Et des gueules robustes claquaient violemment en répandant une bave épaisse.

« Molly, cours ! »

Nous nous élançâmes entre les lambeaux de toile enflammés en

les écartant à grands revers de bras. Les araignées se lancèrent à nos trousses en une monstrueuse vague de fond, sans faire d'autre bruit que le cliquetis de leurs pattes sur les dalles poussiéreuses. À présent, je percevais leur odeur : amère et un peu aigre, comme de la viande pourrie. Ça aussi, j'avais fait en sorte de l'oublier... Nous courions à toutes jambes. À chaque enjambée une douleur atroce me traversait le flanc gauche, et même en serrant les dents je ne pouvais retenir des gémissements plaintifs. Tous ces efforts physiques devaient aider la matière étrange à se répandre dans mon organisme. Je réussis à sourire en pensant aux araignées qui me couraient après.

J'espère que je vais vous empoisonner, mes salopes...

Je me rendais compte que je ralentissais. Molly me distançait, car je n'étais plus capable de garder le rythme. J'aurais pu l'appeler, mais je préfèrai m'en abstenir : il fallait que l'un de nous deux s'en sorte. Mais elle regarda par-dessus son épaule, s'aperçut que j'étais loin derrière et revint sur ses pas pour m'agripper le bras et m'entraîner avec elle. Dieu merci, elle avait choisi le droit. Une araignée – un gros ballon poilu – apparut sous mon nez, pendue au bout d'un filament de soie. J'abattis le Dénoueur. Le bois de fer toucha la bête entre les deux yeux : elle explosa en un feu d'artifice d'entrailles. Ses copines surgirent des ténèbres, accrochées à d'autres toiles. Je cognai à la volée, dézinguant tout ce qui passait à ma portée. Molly lançait des poignées de feu follet, et les survivantes s'embrasèrent.

Nous courions toujours, mais de moins en moins vite, en pataugeant dans les cadavres noirs qui jonchaient le sol. Certains bougeaient toujours. Les araignées se rapprochaient. Elles seraient bientôt sur nous. Je mourais d'envie de dégainer mon Colt à répétition, mais le temps de m'arrêter et de le sortir de son holster, je serais submergé. Je continuais donc ma course éperdue. J'avais du mal à respirer, et je criais de douleur. À chaque coup que je portais, le Dénoueur me paraissait plus lourd.

La sortie n'était plus très loin. J'en étais sûr. Ou presque.

Nous ralentîmes encore, épuisés : les araignées purent nous rattraper et se jeter sur nous. Elles pinçaient, elles mordaient. Titubants, nous hurlions de dégoût, de douleur, d'horreur. Je coinçai le bâton dans ma ceinture pour écraser à mains nues les corps mous et visqueux, tandis que Molly les inondait de feu follet. Carbonisées, les bêtes la lâchaient et tombaient pour agoniser dans un éclat d'or. Mais d'autres venaient les remplacer, en nous grimpant dessus ou en sautant depuis des toiles au-dessus de nos têtes. Nos hurlements se faisaient de plus en plus désespérés. Certaines couraient entre nos jambes pour nous faire tomber, mais malgré leur taille elles n'étaient pas assez lourdes pour cela. Nous les écrasions du talon. Finalement, nous pûmes reprendre notre progression.

Et enfin, à la lueur tremblante du feu follet, j'aperçus quelque chose de familier. La sortie. Un accès au manoir. Un chemin vers la lumière, la chaleur, la normalité. Disons la normalité relative. Je la voyais devant moi, la lumière qui filtrait autour de l'ouverture, éclatante dans l'éternelle obscurité de la galerie.

Je la désignai à Molly. Nous retrouvâmes assez de force pour hâter le pas. Le panneau de bois, détectant notre arrivée, s'ouvrit lentement... pour s'immobiliser après quelques centimètres, le temps que je me dise, terrifié, que le mécanisme était bloqué. Mais il se remit en marche. Trop vive, la lumière me faisait mal aux yeux.

Je fis passer Molly par l'étroite embrasure et la suivis. Je me retournai pour faire pivoter la rose sculptée afin de refermer la porte dérobée. Une araignée géante réussit à se faufiler dans le couloir, se cabra devant nous, mais elle s'effondra et mourut sur le coup, ses pattes prises de convulsions. Elle ne pouvait pas survivre dans notre réalité. Celles qui étaient restées accrochées à Molly et moi se détachèrent les unes après les autres, essayèrent de fuir pour regagner la sécurité de leur domaine, mais nous les écrasâmes toutes. Elles seraient mortes de toute façon, mais nous avions besoin de les y aider.

Même mortes, quelques-unes refusaient de lâcher prise. Leurs griffes s'étaient enfoncées dans nos vêtements déchirés et sanglants, et même dans notre chair. Nous nous débarrassâmes mutuellement de ces abominations en grimaçant à leur contact. Morts de fatigue, nous avions la respiration hachée, douloureuse, nos cœurs battaient à tout rompre, et nous saignions d'innombrables morsures. Nous nous éloignâmes un peu puis, pris de frissons, de tremblements et de sanglots, nous tombâmes dans les bras l'un de l'autre comme des enfants après un cauchemar. Impossible de dire qui réconfortait qui. Pour finir, nous nous séparâmes, trop gênés pour nous regarder. En partie parce que nous n'avions pas l'habitude d'une telle faiblesse, mais surtout parce que la profondeur de nos émotions nous bouleversait.

« Bon, dit Molly d'une voix presque normale, je le reconnais : elles étaient vraiment grosses.

— Déterminées, hein, les petites salopes ? » J'essayai de paraître détendu sans vraiment y réussir.

« Tu es blessé.

— Toi aussi. »

Elle trouva la force de lancer un petit sortilège de guérison suffisant pour refermer plaies et coupures. Je ne me sentis pas mieux pour autant, mais je fis comme si. Elle n'avait pas besoin de savoir que la douleur augmentait sans cesse. Trois jours, quatre maximum ? Je n'y croyais pas.

« Je sais où nous sommes. La bibliothèque n'est qu'à quelques

minutes d'ici.

— Alors on y va. Mais ça a intérêt à valoir le voyage, Drood. »
Là, je souris.

Nous empruntâmes le couloir, contents d'être de retour dans notre bonne vieille dimension. La lumière était chaude et vive, le manoir empli de traces d'occupation humaine. Pour la première fois depuis bien longtemps, j'étais heureux de me trouver là. J'avais l'impression d'avoir passé des années entières dans la galerie obscure. Comment avais-je supporté d'y aller, enfant ? Peut-être qu'à l'époque je courais plus vite.

Juste au moment où nous passions un angle du couloir, je vis une demi-douzaine de Drood qui marchaient vers nous, absorbés dans une discussion très animée au sujet du faux dragon. Ils évoquaient des tas de noms de coupables éventuels, mais personne ne cita le mien. Je ne savais pas si je devais me sentir soulagé ou vexé. Ils nous accordèrent un bref coup d'œil mais, comme l'avait prévu l'armurier, ils se désintéressèrent de nous à la seule vue de nos blouses. Par précaution, j'avais quand même caché mon visage entre mes mains, comme si j'étais blessé. Molly comprit immédiatement et me passa le bras autour de la taille pour m'aider à marcher. Quand nous fûmes à leur hauteur, elle s'écria : « C'est de ta faute ! Ne me demande pas de compatir. Comment peut-on être assez abruti pour confondre poudre à fusil et tabac à priser ?

— Mon nez ! Est-ce que quelqu'un a vu mon nez ? »

Les Drood éclatèrent de rire mais ne s'arrêtèrent pas pour si peu. Encore un accident de labo, circulez, y a rien à voir. Nous continuâmes notre petit numéro jusqu'à l'angle suivant. Et là, juste devant nous, la bibliothèque. Les parages étaient déserts. J'essayai d'ouvrir les portes, mais c'était fermé. Naturellement. Cela dit, il n'y avait pas de gardes. Tout le monde avait dû sortir pour voir le dragon. Relâchement de la discipline, faute professionnelle, abandon de poste : que se passait-il donc dans cette famille ? Le sergent d'armes aurait deux ou trois remarques à faire quand il émergerait.

J'utilisai la clé de l'armurier, et les portes s'ouvrirent à deux battants. Je fis entrer Molly et reverrouillai derrière nous. Je ne voulais pas qu'on puisse nous déranger. Je ne savais pas pour combien de temps nous en aurions.

La bibliothèque semblait abandonnée. J'appelai plusieurs fois, mais personne ne sortit d'entre les rayonnages pour me dire de me taire. Molly regardait autour d'elle, bouche bée. Je hochai la tête sans surprise. La taille de cette nef stupéfiait toujours les nouveaux venus.

« Bienvenue dans la bibliothèque de la famille Drood, dis-je d'un ton ronflant. On ne crie pas, on ne court pas, on ne fait pas pipi dans

les allées. Et, non, ce n'est pas aussi grand que ça en a l'air. C'est plus grand. La bibliothèque occupe tout le rez-de-chaussée de cette aile. Le monde entier se trouve ici. Quelque part. Il suffit de le trouver.

— C'est... immense. Comment faites-vous pour retrouver un livre là-dedans ?

— En général, on n'y arrive pas, reconnus-je. William a été le dernier bibliothécaire à essayer de créer un index, mais presque tous ses papiers ont disparu en même temps que lui. Nous passons notre temps à ajouter des livres, à perdre des livres, à égarer des livres. Mais, au moins, les sections sont clairement indiquées.

— Toi, cherche dans l'histoire familiale, dit Molly qui, reprenant ses esprits, se fit méthodique. Moi, je m'occupe de la section médecine. Il y a forcément quelque chose qui me permettra de t'aider. Même s'il ne s'agit que de ralentir la progression de la matière étrange le temps qu'on trouve quelqu'un capable de te guérir.

— Molly...

— Non, Eddie. Je t'interdis de dire ça. Je refuse de baisser les bras, et tu devrais faire pareil. Je ne te laisserai pas mourir. Pas après que tu as risqué ta vie pour sauver la mienne. Je ne peux pas. Il y a forcément quelqu'un, quelque part, qui peut arranger ça ! D'ailleurs, merde, si rien d'autre ne marche, je connais des tas de gens qui pourront te faire revenir d'entre les morts. Zombie, c'est mieux que rien.

— J'en rêvais, merci. Bon, la section médecine est par là : tu continues sur vingt rangées, puis tu prends la troisième à droite, puis tu suis le...

— Stop. Je n'ai jamais été très douée pour suivre les indications. Je ferais mieux de faire appel à un sort de localisation, sinon on en a pour la nuit. » Elle tira d'une poche secrète un pendule au bout d'un fil d'argent et le fit tourner. Il s'élança vers moi et refusa de bouger. Molly fronça les sourcils. « C'est... intéressant. Il détecte une source de pouvoir en toi. Et ce n'est pas le Dénoueur. Je perçois une importante réserve de magie dans la clé de l'armurier. »

Elle rangea le pendule tandis que je sortais la clé pour l'observer de plus près. L'armurier avait tenu à me la donner, alors qu'il savait bien que je n'avais qu'à activer mon armure pour défoncer la porte. Cette clé constituait-elle un indice ? Une piste menant vers un secret qu'il n'avait pu se résoudre à me révéler directement ? Dès que j'activai ma Vue, je distinguai un second sortilège si clairement inscrit sur le métal que je n'eus aucun mal à l'identifier. Il était destiné à ouvrir le verrou secret d'une porte dérobée. Ici, dans la bibliothèque ? Il n'y avait jamais eu la moindre rumeur quant à l'existence d'une porte dérobée dans la bibliothèque...

Je déplaçai la main qui tenait la clé, et celle-ci fut parcourue d'un

éclair lumineux une fois orientée dans une certaine direction. Je m'avançai entre les rayonnages et Molly m'emboîta le pas. Pour finir, nous nous retrouvâmes devant la vieille toile qui ornait le mur sud.

C'était la seule peinture de toute la bibliothèque. Trois mètres de haut, un mètre cinquante de large, dans un cadre d'argent massif, elle était très ancienne. Plus ancienne que le manoir lui-même, selon les dires de certains. On ignorait le nom de l'artiste. Elle représentait une autre bibliothèque, des rayonnages où s'empilaient volumes aux reliures de cuir et rouleaux de parchemin maintenus par des rubans colorés. Il n'y avait ni personnages, ni objets symboliques, ni éléments frappants. Pas de signification, pas de message, rien qu'une vieille bibliothèque.

Molly et moi étudiâmes le tableau un moment. « Je ne suis pas une grande critique d'art, souffla-t-elle, mais... cette toile est profondément chiant. Elle a de la valeur pour la famille ? »

— Plutôt, oui. Elle représente la première bibliothèque. Le réceptacle originel de toutes nos connaissances. Les anciennes chroniques familiales s'y trouvaient, et peut-être même l'histoire de nos débuts oubliés. L'ancienne bibliothèque a été détruite dans un incendie allumé par nos ennemis. Ce fut l'une de nos plus terribles tragédies. La maison tout entière a brûlé avec, et c'est pour cela que nous nous sommes installés ici sous le règne d'Henry V. Cette toile est tout ce qui nous reste de l'ère précédente. Elle nous rappelle ce que nous avons perdu.

— Mais elle a quelque chose de bizarre, dit Molly, soudain songeuse. Elle déborde de magie, je le sens. Il y en a dans le cadre, dans la toile, dans la peinture et même dans les coups de pinceau. Tu ne le sens pas, toi ? »

Ma Vue, au bout d'un assez long moment que je passai à me concentrer en serrant la clé dans ma main, me révéla que la toile semblait irradier un feu intérieur. Enfin, je remarquai quelque chose qui m'avait jusque-là échappé : dissimulée dans les enchevêtrements d'une volute du cadre se trouvait une petite serrure. Je l'indiquai à Molly puis y glissai doucement la clé de l'armurier. Elle s'y adaptait parfaitement. Je la fis tourner : la toile devint réelle. Je ne regardais plus un tableau mais un espace en trois dimensions situé de l'autre côté de l'ouverture rectangulaire. Je pris Molly par la main pour pénétrer avec elle dans l'ancienne bibliothèque.

Qui n'était pas perdue. Qui ne l'avait jamais été. On l'avait seulement cachée bien en évidence. Accrochée sous nos yeux depuis plusieurs siècles. L'ancienne bibliothèque, réelle, intacte. Toutes nos connaissances, toute notre histoire avaient été préservées. (*Préservées pour qui ? Non. Je me poserai la question plus tard.*) Dès que j'eus franchi le seuil, je m'arrêtai pour examiner les lieux. La salle immense

s'étendait dans toutes les directions. Des étagères monumentales, des rayonnages débordant de livres, de manuscrits, de parchemins, aussi loin que portait mon regard. Et derrière moi, de l'autre côté du cadre, je voyais d'autres rayonnages, d'autres étagères.

Lentement, je descendis l'allée, hébété. La grande tragédie de l'histoire familiale n'était qu'un mensonge. Ça n'aurait pas dû m'étonner après les révélations de ces derniers jours, mais tout de même, dissimuler délibérément un tel savoir, une telle sagesse... c'était un péché inconcevable. Avec force précautions, je descendis quelques livres énormes et les ouvris. Leurs dos émirent des craquements sonores, et les pages libérèrent autant de poussière que d'odeurs centenaires. Il s'agissait de manuscrits enluminés, comme ceux sur lesquels les moines travaillaient des années durant. Je reconnus du latin, du grec ancien, et des langues oubliées et obscures. Je vis des palimpsestes, des incunables, des piles de vieux papiers d'aspect si fragile que j'évitai même de respirer trop fort.

« Il y a un champ d'antimagie dans le coin, annonça Molly tout à trac. Je le sens.

— Ça ne m'étonne pas », répondis-je machinalement, absorbé dans un manuscrit qui parlait du roi Harold et de l'Âme d'Albion. « Mesure de sécurité pour protéger le contenu de la bibliothèque.

— Si nécessaire, je pourrais probablement faire passer en force quelques petits sortilèges défensifs.

— Tu veux bien te détendre un peu ? Il n'y a que nous deux ici. »

Je roulai le manuscrit, renouai le ruban et remis le tout bien en place. La réponse à ma question informulée était évidente : les seules personnes capables de dissimuler l'ancienne bibliothèque étaient les Drood les plus haut placés. La matriarche, son conseil, ses favoris. L'histoire de notre genèse n'était ni perdue ni détruite : elle était volontairement cachée à la plèbe dans l'intérêt d'une infime élite. Mais qu'est-ce qui pouvait être si important, si dangereux, qu'il faille le garder secret ? qu'il faille garder la famille dans l'ignorance ? Je parcourus les rayonnages en ouvrant au hasard des livres et des manuscrits, ivre à l'idée que tant de réponses étaient à portée de main. *(C'est peut-être pour cela qu'ils n'ont jamais rien divulgué... pour pouvoir ressentir cette jubilation...)* À mesure que j'avais, je découvrais des histoires rédigées dans des langues que nul n'avait écrites depuis bien des siècles, des chroniques confiées à la peau tannée ou au parchemin par les Saxons, les Celtes, les Angles, les Danois, les Vikings.

« Tout se trouvait ici, finis-je par m'exclamer. Et je l'ignorais. Le véritable héritage des Drood nous a été volé par ceux qu'on nous a appris à respecter, à suivre aveuglément. Nous devrions tous y avoir accès. Nous avons le droit de savoir d'où nous venons ! Qui étaient nos ancêtres, ce qu'ils ont fait, et pourquoi ils l'ont fait. À présent je me

demande quels autres secrets la matriarche et son clan nous dissimulent, à nous les bons petits soldats qui partons à la guerre, prêts à mourir pour l'honneur de la famille... Nous sommes arrivés à destination, Molly. La réponse se trouve ici. Je le sais.

— La réponse ? La réponse à quoi exactement, Eddie ?

— Comment tout a commencé ! Notre origine. L'origine de notre armure. La naissance des Drood. » J'adressai un long regard à Molly. « Je me suis parfois demandé si mes ancêtres n'avaient pas conclu un pacte avec le Diable.

— Non, répondit-elle aussitôt. Si c'était le cas, je le saurais. »

Je décidai de ne pas poser de question. Ce n'était pas le moment de se laisser distraire. J'activai ma Vue pour observer les alentours. Une dentelle compliquée de sorts protecteurs, dont certains aussi puissants qu'agressifs, entourait chaque objet. Certains livres et certains parchemins irradiaient une lueur éclatante alimentée par d'étranges énergies. L'un surtout, empli d'un antique pouvoir, brillait comme un flambeau. Il s'agissait d'un manuscrit assez simple, rédigé à l'encre sur une peau d'animal grossièrement tannée. Sur la face extérieure figuraient des mots d'un langage qui ne m'évoquait rien. Molly s'approcha.

« Tu as une idée de ce que c'est ?

— La réponse.

— Oui, mais à part ça ?

— Il n'y a qu'une façon de le savoir... »

J'apposai le Dénoueur contre les sceaux de cire. À l'instant même, l'antique morceau de bois de fer glissa dans mon esprit les Mots appropriés, que je prononçai au fur et à mesure. Les protections qui bardaient l'artefact s'évanouirent les unes après les autres. Je le déroulai très prudemment. À l'intérieur, l'encre sombre ressortait nettement sur la peau d'un brun chaud. Il s'agissait d'un texte rédigé par des druides de l'époque romaine. C'était déjà surprenant : le savoir druidique, de tradition strictement orale, se transmettait de vive voix à chaque génération. On n'écrivait jamais rien de peur que les textes ne tombent entre des mains hostiles. Mais là, on avait fait une exception, et je savais pourquoi.

« C'est du latin, dit Molly qui regardait par-dessus mon épaule. Un dialecte bizarre. Ça parle d'un accord.

— Tu comprends le latin ? m'exclamai-je sans réussir à cacher ma surprise.

— Je n'ai peut-être pas eu la chance de recevoir une éducation de gosse de riches, mais je ne suis pas complètement ignare. Je ne pourrais pas faire grand-chose en magie sans maîtriser le latin. Une bonne partie des pactes et des contrats surnaturels sont rédigés dans cette langue. Ce texte-ci... c'est un sortilège. Un sortilège pour mettre

au jour des vérités cachées... concernant la naissance de ta famille ! Tu avais raison, Eddie. C'est la réponse. Bon, on le met en œuvre, ce sort ? Tout de suite ?

— Bien sûr. On n'aura peut-être pas d'autre occasion.

— Tu veux le faire seul ? Tu sais, je comprendrais que...

— Non, répondis-je d'un ton ferme. Depuis le début on a tout fait ensemble. Il est normal qu'on termine ensemble. »

Nous prononçâmes donc le sortilège à l'unisson. Chaque parole latine repoussait le monde réel comme sur une vague de magie sauvage, et le passé nous apparut.

Nous n'étions pas là. Nous voyions tout, nous entendions tout, mais nous n'étions pas là. Dans le passé nous n'avions pas notre place, sauf comme observateurs.

Devant nous s'étendait l'antique Bretagne (les Romains appelaient cette contrée les îles d'Étain, parce que rien d'autre chez nous ne les intéressait), la terre sauvage des Bretons de jadis, qui vivaient dans la forêt, dans les bois mystérieux, dans les régions ténébreuses où les Romains n'osaient pas nous poursuivre. La vision se troubla, se transforma. Des images chargées de sens se succédèrent sous nos yeux. Nous regardions, nous apprenions.

L'histoire des Drood commençait. Des hommes féroces vêtus de peaux de bêtes, le visage peinturluré de bleu, couraient dans la forêt en poussant des cris ardents. Si féroces, si sauvages qu'ils choquaient même les plus endurcis des légionnaires. Combats : tribus contre armées, bronze contre acier. Pourtant, les druides prirent l'avantage, forcèrent les envahisseurs à reculer jusqu'à leurs navires puis les massacrèrent à dix pas du rivage jusqu'à ce que l'océan semble changé en sang. Les rares Romains survivants levèrent l'ancre pour revenir plus tard. Et s'acharnèrent en vagues d'assaut successives jusqu'à triompher un jour par la force de l'acier, de la stratégie et de la supériorité numérique. Car eux étaient une armée, et nous rien qu'un conglomérat de tribus qui se haïssaient entre elles autant qu'elles haïssaient les envahisseurs.

Les Romains craignaient avant tout les druides. Ils les exterminèrent, détruisirent leur savoir oral, leurs traditions, leur religion primitive tout entière. Ç'aurait pu être la fin... mais le Cœur surgit, et tout fut bouleversé.

Il ne tomba pas du ciel comme l'affirme l'histoire officielle. Il ne tomba pas comme un ange venu des cieux, ni comme un météore de l'espace interplanétaire. Il jaillit d'une autre dimension, d'une réalité entièrement différente. Par la seule force de sa volonté, il imposa sa présence à notre monde. L'impact de son arrivée anéantit toutes les créatures vivantes à la ronde et déracina les arbres sur plusieurs

lieues. La terre fut secouée de tremblements pendant des jours entiers. Dans les cieux brûlaient des lumières étranges et des phénomènes énergétiques inconnus. Mais les druides, s'ils restaient prudents, n'avaient peur de rien. Ils envoyèrent des émissaires auprès du Cœur.

Ces druides allaient devenir les premiers Drood.

Ils parcoururent plusieurs lieues entre les arbres morts. Ils virent des merveilles et des horreurs et des êtres vivants changés en monstres ignobles par l'énergie libérée lors de l'arrivée du Cœur, mais ils ne s'arrêtèrent ni ne détournèrent le regard. Ils étaient des shamans, et leur rôle était de défendre et protéger leur tribu contre les menaces extérieures. Ils atteignirent enfin la clairière de terre désolée où reposait le Cœur : un diamant de la taille d'une colline, brillant, sublime. Et vivant. Il s'adressa aux shamans venus à lui, qui lui rendirent les hommages dus à une manifestation des dieux, voire à un dieu en personne.

Le Cœur fut très satisfait de leur attitude. Il était perdu loin de chez lui, affaibli par un long voyage. Il était arrivé là parce qu'il fuyait quelque chose. Quelque chose qu'il continuait à craindre terriblement. Il proposa donc un marché aux druides : il leur donnerait le pouvoir, il ferait d'eux des dieux parmi les hommes, et en échange ils le vénéreraient et le protégeraient de ses ennemis. Dans ce monde... et dans les autres.

Le Cœur donna aux druides leur armure vivante. Ils devinrent plus qu'humains.

À l'origine, les shamans ne se servirent de l'armure que pour protéger les tribus contre les puissances des ténèbres, les forces du mal qui à l'époque foulaient notre terre sans jamais se cacher. Mais l'armure leur prêtait un pouvoir immense, et le pouvoir corrompt... La plus grande menace à laquelle les tribus devaient faire face était l'invasion romaine, mais les shamans savaient que même l'or vivant ne suffirait pas à repousser éternellement les armées de Rome. Ils vinrent donc les rencontrer pour conclure un accord. Rome régnerait... via les Drood. Ainsi, les tribus resteraient à l'abri des pires contraintes du pouvoir étranger. Et quand, cinq siècles plus tard, l'Empire romain entama son déclin pour finalement s'effondrer, quand le joug de Rome se retira des îles, les Drood continuèrent. En secret, ils protégeaient les tribus des menaces de l'extérieur... et de l'intérieur.

Mais l'armure, la sublime armure d'or vivant, qu'était-elle ? D'où venait-elle ? Et qu'exigeait le Cœur en échange de ses services ?

Un Drood, debout devant l'immense diamant, lui tendait deux petits bébés, des jumeaux. L'un des deux fut arraché des bras de l'homme par une force invisible ; il fendit l'air en hurlant de tous ses poumons avant de passer à travers la surface étincelante et de disparaître à l'intérieur. Le hurlement se tut. Et au cou du bébé resté

dans les bras du Drood apparut un collier étincelant. La vision se poursuivit : autres sacrifices, autres images au fil des ans, jusqu'à ce que le secret de nos armures soit évident.

Tous les druides exposés à l'énergie du Cœur subissaient des modifications génétiques qui les condamnaient à ne plus concevoir que des vrais jumeaux. À la naissance, l'un des deux était offert au Cœur, qui l'absorbait corps et âme afin que l'autre dispose d'une armure d'or et puisse servir la famille. Quand je portais le métal vivant, je m'entourais de ce qui restait de mon frère jumeau sacrifié. Le frère que je n'avais jamais connu. Quand j'activais mon armure, je portais mon frère comme une seconde peau.

Combien de jumeaux, combien de vies, sacrifiés au Cœur au cours des siècles ? Combien d'enfants innocents arrachés à la vie pour faire des Drood une famille de surhommes ?

La vision se précisa. C'était de pire en pire.

Plus le Cœur recevait de bébés, plus il devenait fort et brillant. Les âmes des petits martyrs, prisonnières de la chose venue d'une autre dimension, y généraient le pouvoir qui créait nos armures, qui alimentait nos facultés magiques et nos artefacts scientifiques, qui assurait notre puissance.

J'en étais malade. On m'avait élevé dans le respect du Cœur qui reposait dans le sanctuaire, mais jamais je n'avais imaginé sa vraie nature. Il dévorait des âmes. Exactement comme les Abominations, mais à plus grande échelle. Tous ces bébés... toutes ces générations d'âmes captives, privées de vie comme de mort, condamnées à une existence éternelle au sein du Cœur afin d'assurer son pouvoir. Les bébés le savaient-ils ? Étaient-ils conscients ? Souffraient-ils d'une souffrance perpétuelle ? Pleuraient-ils sous les facettes scintillantes du somptueux diamant ?

La vision se dissipa. Molly et moi réintégrâmes la réalité. Muets, nous échangeâmes un regard traumatisé. Je n'avais jamais été aussi furieux. Je roulai soigneusement le manuscrit et le posai sur l'étagère. Il ne fallait pas risquer de l'abîmer. Il constituait la preuve d'un crime. Brûlant d'une colère froide, je ne m'étais jamais senti aussi déterminé. Molly tendit la main vers moi mais interrompit son geste au dernier moment. Comme si elle avait eu peur de se brûler. Je ne crois pas qu'elle aimait ce qu'elle lisait sur mon visage et dans mes yeux.

« Eddie...

— Ça va. » Quelque chose dans ma voix la fit grimacer. « J'ai toujours su que ma famille était pourrie jusqu'au cœur. »

Je n'entendis rien, je ne vis rien, mais soudain je sus qu'il était juste derrière moi. Je ne suis pas facile à surprendre : je devinai de qui il s'agissait. Forcément. Je pivotai lentement sur mes talons pour me

retrouver face à lui qui me tenait en joue. Molly, qui s'était tournée elle aussi, se rapprocha de moi dans un mouvement instinctif. Pour s'occuper de moi, la matriarche avait dépêché le meilleur agent de terrain de tous les temps.

« Bonjour, oncle James. »

Plus grand, plus mystérieux, plus séduisant que jamais, il hocha la tête sans l'ombre d'un sourire. Dans son smoking impeccable, il était d'une élégance parfaite. Le flingue semblait hors de propos. James débarquait sans doute d'un cocktail ou d'une réception dans une ambassade. En tout cas une soirée très huppée durant laquelle les grands de ce monde se retrouvaient pour parler affaires. Oncle James ne frayait qu'avec le meilleur monde. Sauf, bien sûr, quand il était aux trousses des pires vermines, entre bars glauques, refuges secrets, canyons d'Amazonie et jungles urbaines.

« Bonjour, Eddie, déclara-t-il d'une voix très naturelle. Même gamin, tu as toujours adoré faire le contraire de ce qu'on te disait. Je t'avais averti de ne pas revenir. Je t'avais dit que, si on se recroisait, je serais forcé de te tuer. Et pourtant tu es là. Je suis là. Tu ne me présentes pas à ta compagne ?

— Oh mon Dieu ! Mais bien sûr, où avais-je la tête ? Oncle James, je te présente Molly Metcalf, la sorcière des bois sauvages. Molly, voici mon oncle James. Mieux connu, dans les milieux mal famés, sous le nom de Renard Gris.

— Oh ? » C'était la première fois que je voyais Molly sincèrement impressionnée. « Le vrai Renard Gris ? Eddie, tu ne m'as jamais dit que c'était ton oncle ! Je suis très honorée de faire votre connaissance, monsieur. Vraiment. Je me suis toujours intéressée à votre carrière. De loin, bien sûr. Vous avez vaincu l'Horrible Inquisition, la Bête Baveuse des Bas-Fonds et les Assassins Mystiques...

— Non, pas eux, corrigea James avec un sourire. C'est Jack, mon frère, qui a éliminé les Assassins Mystiques. Il n'a jamais accédé à la reconnaissance qu'il méritait.

— Tu es armé, dis-je. Tu aurais pu me tirer dans le dos dès que tu nous as rejoints, avant même que je m'aperçoive que tu m'avais retrouvé, sans me laisser la chance d'activer mon armure. Ç'aurait été plus malin.

— Oui, reconnut-il. J'aurais pu vous tuer tous les deux, mais je ne l'ai pas fait. Je voulais d'abord te parler, Eddie. Je sais que tu as déroulé le manuscrit, prononcé les Mots et reçu la vision. En brisant les sceaux, tu as déclenché une alarme silencieuse. Nous savions tous que ça ne pouvait être que toi. J'ai donc déclaré que j'allais m'en occuper. Comment as-tu brisé les sceaux, Eddie ?

— J'ai le Dénoueur, dis-je en lui montrant le bâton de bois de fer.

— Ah. Tu es allé voir Jack, c'est cela ? Bien sûr... Il a toujours été

trop gentil. Je vais devoir lui dire deux mots. Pose l'arme par terre, Eddie, tout doucement. »

Je m'accroupis, déposai le bâton et me relevai sans quitter oncle James des yeux.

« Qui t'a envoyé ? Le conseil ou la matriarche ? À quel point la famille est-elle pourrie ?

— Le conseil et la matriarche. Tu as mis tout le monde en colère, Eddie.

— Tu connais le secret du manuscrit ? La vérité au sujet de l'armure et du Cœur ?

— Naturellement. C'est la première chose qu'on apprend quand on intègre le conseil. »

Je levai un sourcil. « J'ignorais qu'on y acceptait les agents de terrain.

— On fait des exceptions pour les gens exceptionnels. » Il ne se vantait pas, il énonçait un fait.

« Comment as-tu réagi quand tu as découvert que des enfants étaient sacrifiés pour nous permettre de devenir ce que nous sommes ?

— Oh, j'étais révolté. Horrifié. Mais je m'en suis remis. Comme tu t'en remettras un jour. Le marché a été conclu par des gens simples, à une époque sauvage et primitive. Mais la famille est devenue trop importante, trop indispensable pour envisager de rompre l'accord. Nous ne nous contentons plus de protéger la tribu : nous protégeons l'humanité. Notre devoir, notre responsabilité nous imposent de nous interposer entre les hommes et les forces des ténèbres dont l'existence même doit rester un secret. Nous devons accepter de porter ce fardeau afin de pouvoir faire le nécessaire.

— Diriger le monde depuis les coulisses, par exemple ? demanda Molly. Ou bien écrabouiller tous ceux qui ne répondent pas exactement à vos critères mesquins ?

— Se mettre en colère ne changera rien, rétorqua James, qui ne s'intéressait qu'à moi. Ça ne nous rendra pas ton frère jumeau. Ni le mien. Ils sont morts pour que nous puissions porter l'armure, pour que nous défendions le bien dans un monde qui n'en a jamais eu autant besoin. Nous ne pouvons pas dire la vérité à toute la famille, Eddie, tu t'en rends forcément compte. La plupart des Drood sont incapables d'imaginer à quoi ressemble le monde extérieur. Ils ne comprendraient pas que certains compromis sont... indispensables. C'est pour cela que seuls la matriarche et son conseil sont au courant. Ceux qui ont prouvé leur valeur en servant la famille. Et le monde. Nous portons le fardeau de la vérité afin de l'épargner aux autres. Ainsi, nous pouvons chaque jour continuer à sauver le monde.

— Et c'est tout ? La fin justifie les moyens ? Voyons, oncle James, j'attendais mieux de toi.

— J'ai insisté pour être chargé de cette mission. Parce que tous les autres t'auraient abattu sans sommation. J'avais besoin de te parler, Eddie. Il faut que tu comprennes. Je ne veux pas être obligé de te tuer. Tu pourrais tant apporter à la famille. Tu as un grand potentiel... et tu me rappelles ta mère.

— Évite ce terrain-là. » Ma voix était glaciale, mais il ne céda pas.

« Ma sœur était l'un des meilleurs agents de sa génération. Il est bien normal que son fils soit aussi quelqu'un de très spécial. C'est moi qui t'ai élevé, Eddie. Je t'ai appris tout ce que je savais. Je t'ai toujours considéré... comme le fils que je n'ai jamais eu.

— Tu m'as appris à distinguer le bien du mal, répliquai-je. À combattre le mal partout où je le rencontrais. Et c'est ce que je suis en train de faire, oncle James.

— Nous protégeons le monde, dit-il d'un ton presque suppliant. Nous protégeons l'humanité de forces qui, sans nous, la détruiraient.

— Vous êtes l'une de ces forces destructrices », lâcha Molly.

Oncle James continua de l'ignorer. Il ne me quittait pas des yeux. « Il faut que quelqu'un tienne les rênes, Eddie. On ne peut pas attendre des hommes politiques qu'ils choisissent la justice alors qu'il est si facile de choisir l'efficacité. Est-ce que tu te rends un peu compte du nombre de conflits que nous avons évités à la planète ? du nombre de guerres mondiales qui, grâce à nous, n'ont jamais eu lieu ? À plusieurs reprises, seule la présence des Dhood a permis à l'humanité de ne pas être rayée de la surface de la terre. Nous avons peut-être commis quelques erreurs, mais le monde serait bien pire si nous n'étions pas là.

— Ça, vous n'en savez rien, cracha Molly. Vous n'avez aucun moyen d'en être sûr. Qui peut dire quel monde nous nous serions créé si nous avions été libres de commettre des erreurs et d'en tirer des leçons ?

— Nous sommes du côté du bien, affirma oncle James en soutenant mon regard.

— Oui. En gros, je le pense aussi. Mais le prix à payer est bien trop élevé. On ne peut pas être un petit peu corrompu, oncle James. C'est peut-être ainsi que nous sommes passés de serviteurs de l'humanité à maîtres du monde.

— S'il te plaît, rends-toi. Ne m'oblige pas à te tuer, Eddie. On peut trouver une solution. Il n'est pas trop tard. Je te défendrai devant le conseil. Ta grand-mère n'est pas un monstre. Si elle trouve un moyen de t'épargner, elle le fera. Tu le sais.

— Je ne peux pas laisser les choses continuer ainsi. Pas maintenant que je suis au courant. Je suis venu libérer le monde, oncle James. Briser les chaînes de l'humanité et lui rendre la liberté. Nous étions censés servir de bergers, pas de géôliers. Nous sommes

devenus exactement ce que nous devons combattre. La famille doit disparaître pour ce qu'elle a infligé au monde, et à elle-même, et à moi. Je ne veux plus de mensonges. Je ne veux plus de bébés sacrifiés. Je ne veux plus que les Drood enfilent sans le savoir la peau vivante de leurs frères assassinés. Cette histoire ne concerne que nous deux, oncle James. Tu accepterais de laisser partir Molly ? Si elle promet de ne pas faire d'histoires.

— Désolé. » Il avait l'air sincère. « Tu sais que je ne peux pas. Elle a découvert le secret. Elle mourra avec toi. Mais... si tu réintégrais le giron familial, on réussirait peut-être à trouver une solution... Si elle devenait ta femme, elle ferait partie de la famille.

— Eh, attendez ! protesta Molly.

— Du calme, petite. J'essaie de vous sauver la vie. Vous ne pourriez plus jamais quitter le manoir, mais vos vies n'en seraient pas moins utiles, productives, et longues.

— Au service de la famille.

— Oui, Eddie.

— Travailler pour les Drood ? laissa tomber Molly. Même pas en rêve. Plutôt crever. Ne le prends pas mal, Eddie.

— Je dois faire mon devoir, oncle James. Je dois combattre le mal partout où il se cache. Comme tu me l'as appris.

— Eddie... » Le Renard Gris fit un pas en avant.

« Je suis navré.

— Moi aussi. » Il soupira, mais sa voix restait calme et ses yeux si froids qu'ils semblaient indifférents. « Ne te fatigue pas à activer ton armure, Eddie. Mon flingue est un cadeau de l'armurier. Il a fabriqué des balles en matière étrange que l'armure ne ralentirait même pas. Exactement comme la flèche elfique sur l'autoroute.

— Tu étais au courant de l'embuscade, depuis le début ! » J'étais surpris de me découvrir des réserves d'écœurement. « Tu savais aussi que la flèche laisserait un peu de matière étrange dans mon organisme, et que j'en mourrais peu à peu ?

— Non ! s'écria-t-il. C'était censé t'assurer une mort propre. Ils m'ont promis que ce serait rapide. Autrement, je n'aurais jamais donné mon accord. Tu aurais dû mourir en héros, Eddie, en affrontant les plus terribles de nos ennemis. Mais visiblement... je t'ai encore mieux formé que je ne le croyais. Je suis fier de toi, Eddie. Et je promets que, cette fois-ci, tu auras une mort propre. Ainsi que ta compagne.

— C'est ce que vous croyez », dit Molly.

Pendant la diatribe enflammée de mon oncle, qui ne me quittait jamais des yeux, Molly avait discrètement subvocalisé des Mots de pouvoir. C'était un petit truc qu'elle tenait de moi. Au bout d'un moment, elle avait réussi à concentrer assez d'énergie pour préparer

un sortilège malgré les mesures de sécurité qui empêchaient qu'on pratique la magie dans l'ancienne bibliothèque. Enfin elle activa le sortilège, et un petit portail dimensionnel s'ouvrit tout près de la main d'oncle James. L'arme y fut aspirée, et même le bras qui la tenait, mais les mesures de sécurité, prenant le dessus au dernier moment, fermèrent le portail qui disparut en un éclair. Molly, épuisée, manqua s'évanouir. Elle se raccrocha à une étagère massive et m'adressa un sourire triomphal.

« Voilà, Eddie ! Balle au centre. Maintenant, éclate-lui la gueule, à ce trou du cul hypocrite et arrogant ! »

Oncle James contemplait sa main vide comme s'il n'arrivait pas à en croire ses yeux. Puis il leva les yeux vers moi. Je souris, et soudain il m'imita, du sourire sardonique que je connaissais bien. « D'accord, Eddie, on y va. Montre-moi de quoi tu es capable.

— Quel sens de la mise en scène, oncle James ! »

Nous activâmes nos armures. En un instant, le métal vivant nous recouvrit de la tête aux pieds. La douleur qui me tenaillait disparut aussitôt, et je m'aperçus alors qu'elle était devenue presque insoutenable. L'or me rendait ma vigueur. Mon frère mort me rendait fort... mais je ne pouvais pas me permettre d'y penser pour le moment. Je devais me concentrer sur mon oncle, sans quoi il me tuerait. Après tout, c'était le meilleur agent de terrain que la famille ait jamais produit.

Mais il n'avait jamais affronté quelqu'un comme moi. Un quasi-renégat qui avait appris ses meilleures techniques loin de la famille. Trempé au feu de deux jours épouvantables, endurci par le combat que j'avais dû mener pour survivre. Et oncle James n'avait ni ma révolte, ni ma colère, ni le sentiment de défendre une juste cause. Non, il n'avait jamais vu de Drood dans mon genre.

Méfiant, nous nous tournions autour, étincelant dans la lumière douce de la vieille bibliothèque. Je ne savais pas quelles armes il cachait sous son armure, mais j'étais prêt à parier qu'il n'oserait pas s'en servir de peur d'endommager les livres. Une simple étincelle risquait de déclencher un terrible incendie... Moi, je ne disposais plus que du Colt à répétition, mais ses balles ordinaires ne serviraient à rien contre le métal surnaturel. C'était donc entre lui et moi. Un combat d'homme à homme.

Je hérissai mes poings de pointes acérées. Oncle James, lui, préféra des épées tranchantes dont le fil me parut parfaitement aiguisé. Je ne savais pas que nos armures étaient capables de cela, mais le Renard Gris, après tout, était le plus doué d'entre nous. Il avait à son palmarès plus d'un millier de victoires éclatantes contre les forces du mal. Il disposait de bien des ruses secrètes, apprises à la dure en trente ans de combats acharnés. Au fond de moi, je savais que je

n'étais pas de taille. Mais je devais essayer, ne serait-ce que pour donner à Molly une chance de s'enfuir en emportant notre secret. Oncle James se tenait entre nous et la sortie, le cadre d'argent qui donnait sur la bibliothèque officielle. Je devais le repousser, l'éloigner, l'immobiliser – et mourir pour que Molly puisse s'échapper.

J'avais un avantage sur le Renard Gris : de toute façon, j'étais mourant. Je n'avais donc rien à perdre.

Je me jetai sur lui de toute la vitesse de mon armure. Mais, bien sûr, il était prêt. D'un pas dansant, il s'écarta de ma trajectoire et la lame de sa main droite décrivit une longue arabesque qui trancha net dans mon flanc droit. Mon armure guérit aussitôt et la fente se referma, mais moi je n'eus pas cette chance. La douleur me transperça les côtes. Je sentais un flot de sang ruisseler sous la couche de métal. C'était la première fois qu'on me blessait ainsi. Je chargeai à plusieurs reprises, car mon seul espoir était de franchir sa garde pour l'affronter de très près, mais chaque fois il s'écarta comme un toréador. Ses lames plus tranchantes que des rasoirs tailladaient mon armure et s'enfonçaient en moi. Je souffrais ; la douleur et la perte de sang me forçaient à me mouvoir de plus en plus lentement. Le Renard Gris dessinait des cercles autour de moi en prenant garde de rester hors de portée. Il attendait le premier signe de faiblesse pour sonner l'hallali.

Je lui donnai ce signe. Je trébuchai volontairement et fis mine de tomber à genoux. Il s'élança, gracieux, pour m'achever. Mais j'étais prêt à l'accueillir. Je partis en avant, ce qui l'obligea à reculer et lui fit perdre l'équilibre. Il se redressa sans mal, mais j'avais gagné assez de temps pour le prendre à la gorge. Mes doigts d'or écrasaient son cou d'or. En me concentrant, je réussis à faire jaillir des crochets aigus sur la face interne de mes doigts, pour mieux m'agripper au métal de son armure. Et oncle James ne pouvait pas me forcer à écarter les mains sans renoncer à ses lames.

Il recula le bras droit et, de toute la force de son armure, abattit l'épée d'or qui s'enfonça dans ma poitrine pour ressortir sous mon omoplate. À gauche. La douleur fut monstrueuse. Je poussai un hurlement, et ma bouche s'emplit de sang qui ruissela sur mon menton. Je faillis m'évanouir. Je me serais évanoui si la colère ne m'avait pas soutenu.

Je m'accrochai à sa gorge en cherchant désespérément une dernière botte à mettre en œuvre. À cet instant, je me souvins que j'avais fait fusionner l'or de mes deux mains pour isoler du monde extérieur l'amulette kendarienne d'Archie Leech. Si c'était possible avec une seule armure, pourquoi pas avec deux ? Un instant suffirait. Juste le temps de faire le nécessaire. Dégoulinant de sueur sous mon masque d'or, je me concentrai jusqu'à ce que le métal vivant qui encerclait le cou de mon oncle cède sous l'assaut de ma rage et de ma

volonté. L'armure du Renard s'unit à la mienne ; mes mains nues entrèrent en contact avec son cou nu. Je serrai de toutes mes forces.

Il se débattait sans comprendre ce qui se passait. Il se secouait violemment pour me forcer à lâcher prise, mais je tenais ferme. Il recula sa main droite, arrachant ainsi sa lame de ma poitrine, et je sentis mes organes se déchirer, mes os se briser. Je poussai un cri perçant mais ne desserrai pas ma terrible étreinte. Pas même lorsqu'il me replanta sa lame dans le corps, la retira, la replanta, me ravageant les entrailles sans pitié.

Il perdait des forces, mais moi aussi, et Dieu seul sait ce qui serait advenu si Molly n'avait pas été là.

Obsédés par notre affrontement, face à face sous nos masques d'or, nous avions oublié Molly Metcalf. Elle se glissa derrière oncle James, Coupe-Torque en main. Elle lui plaqua les cisailles contre la nuque, hurla les Mots et trancha l'armure juste à l'endroit où devait se trouver le collier. Oncle James poussa le hurlement d'un damné qui débarque en enfer, puis son armure disparut et son corps s'affaissa entre mes mains. Il me fallut un moment pour comprendre ce qui se passait, et un peu plus encore pour désactiver mon armure et enlever mes mains du cou du cadavre, mais quand je m'y résignai, il glissa à terre et ne bougea plus. Je m'assis à côté de lui dans un mouvement qui ressemblait plutôt à une chute. La douleur me coupait le souffle. J'étais couvert de sang. Mon oncle James était mort. J'aurais voulu le prendre dans mes bras, lui demander pardon, mais mes bras refusaient de m'obéir. J'aurais voulu pleurer, mais... j'étais trop épuisé. Épuisé à en crever.

Molly s'accroupit près de moi et me passa un bras autour des épaules. « Je n'avais pas le choix. Il aurait pu gagner. Et il t'aurait tué, Eddie.

— Bien sûr. C'était le Renard Gris. Le meilleur d'entre nous. Il savait que la mission passe avant tout.

— Je l'ai tué. Pour que tu n'aies pas à le faire.

— Je sais. C'est gentil de ta part. Mais... au fond, c'était mon père. Le seul Drood que j'aie toujours aimé, toujours admiré. L'homme que j'aurais voulu être. »

Je pus enfin pleurer, et Molly fit de son mieux pour me reconforter. Au bout d'un moment elle récupéra le Dénoueur, m'aida à me relever et me soutint pour m'aider à quitter l'ancienne bibliothèque. Elle dut me porter à moitié pour me faire franchir le cadre du tableau. À chaque mouvement, le sang jaillissait de mes blessures. Mon visage était trempé de sueur, et j'étais incapable de bouger les bras. À présent que nous étions sortis du champ d'antimagie, Molly put lancer plusieurs sortilèges de guérison ; mais si elle réussit à refermer mes plaies et à arrêter les saignements, elle ne

put rien faire pour soulager ma douleur et ma faiblesse.

« C'est la matière étrange dans ton organisme, dit-elle enfin, crispée. Elle interfère avec mes pouvoirs. J'ai stabilisé ton état, mais je ne peux pas faire grand-chose de plus pour toi.

— C'est très bien. » Je lui souris. Ça ne devait pas être un sourire très réussi, mais je faisais de mon mieux. « Ce n'est pas grave, Molly. Je suis en train de mourir, de toute façon. Et ce n'est pas une affaire de trois ou quatre jours, crois-moi. Alors... aide-moi à rester sur mes pattes le temps de finir ce que j'ai à faire.

— Mais que pouvons-nous faire ? demanda-t-elle, consternée. Contre quelque chose d'aussi terrible que le Cœur ?

— Tu as Coupe-Torque, et j'ai le Dénoueur. Je vais détruire le Cœur et anéantir la famille.

— Parce qu'on t'a trahi.

— Parce qu'on m'a menti. On nous a menti à tous. On nous a caché notre identité et notre vraie nature. Nous n'avons jamais été les héros de l'histoire. Depuis le début, c'est nous les méchants. »

Querelle de famille

I

Il n'existait qu'un moyen d'affaiblir la famille au point de briser son emprise sur l'humanité : la priver de l'armure d'or qui la rendait intouchable. Et la seule façon d'y parvenir était de détruire le Cœur qui générait ces armures et les alimentait en énergie. Quelques jours plus tôt, j'aurais trouvé cela inconcevable. Après tout, j'avais risqué ma vie pour protéger le Cœur d'une attaque extérieure. Mais peu à peu, au prix de bien des souffrances, j'en étais venu au point où j'avais dû renoncer à tout ce en quoi je croyais, à tout ce qu'on m'avait enseigné. Il ne me restait plus qu'à détruire ce que j'étais censé adorer : le Cœur des Dood, un cœur putride et mensonger.

Des fois, la vie, c'est pas marrant.

Je saisis le Dénoueur. Rien qu'un bâton, au fond, une hampe de bois gravée de symboles que j'étais incapable de déchiffrer. Il n'avait pas l'air de l'arme idéale pour détruire un envahisseur surgi d'une autre dimension, ni pour mettre un terme à un mensonge séculaire. Mais comme souvent dans l'histoire familiale, il ne fallait pas se fier aux apparences. Je n'avais qu'à recourir à ma Vue pour distinguer dans le bois de fer un pouvoir si immense, si terrible, qu'il menaçait de me faire fondre la rétine. Le Dénoueur, antique et formidable, avait été créé quand le monde était encore jeune, afin de défaire ce que notre réalité ne pouvait tolérer. Selon certaines légendes, il avait détruit des villes, englouti des continents et tué des dieux avec une violence si radicale que leurs noms avaient disparu de la mémoire des hommes.

Je songeai soudain qu'en détruisant la source de nos armures je

signais peut-être mon arrêt de mort et celui de tous les Drood. J'avais vu Coupe-Torque tuer mon oncle James en sectionnant son collier. Il était possible qu'aucun Drood ne survive une fois privé de son armure. Mais il était trop tard pour que j'envisage d'abandonner. La famille qui accédait depuis si longtemps aux monstrueuses exigences du Cœur, qui avait choisi de diriger le monde au lieu de le protéger, qui avait cédé aux sirènes de Tolérance Zéro, la faction extrémiste, je ne la reconnaissais plus. Il ne me restait plus qu'à sauver son honneur ou à mettre un terme à l'infamie.

Et puis, merde, j'allais bientôt mourir.

Au moins, une fois le Cœur détruit, il était possible que les âmes sacrifiées retenues prisonnières dans l'énorme diamant soient enfin libérées et accèdent à une éternité dont on les avait longtemps privées. Peut-être parleraient-elles en ma faveur aux portes du ciel ou de l'enfer, pour demander qu'on ne me juge pas trop sévèrement car, malgré mes crimes et mes péchés, j'aurais une fois dans ma vie commis une bonne action.

« La seule façon d'utiliser le Dénoueur, expliquai-je à Molly, c'est de près, et directement. Ça veut dire qu'il faut pénétrer dans le sanctuaire, la pièce la mieux gardée du manoir, et aller au contact du Cœur.

— Attends, attends, m'arrêta Molly. Même si on arrive jusque-là – ce qui à mon avis est impossible, mais admettons –, est-ce que tu ne t'es pas dit que peut-être, si on détruit une forme de vie aussi monstrueuse que le Cœur, il y a une vague possibilité que ce soit affreusement dangereux ? Tu comptes faire agir une arme mystérieuse contre un être mystérieux : Dieu seul sait quelles énergies mystérieuses peuvent être libérées ! Tu vas peut-être faire péter la baraque entière. Putain, Eddie, tu vas peut-être faire péter le pays entier !

— Quelle mesquinerie ! On va peut-être faire péter le monde entier. Mais tu sais quoi, Molly ? Je m'en fous. Détruire le Cœur, il faut que je le fasse, alors je vais le faire. Quel qu'en soit le prix. Si ça ne te va pas, tu n'es pas obligée de venir avec moi.

— Va te faire foutre. Je ne suis pas venue jusqu'ici pour me barrer au moment de voir les Drood réduits à néant. C'est pour ça que je t'ai accompagné, Eddie, n'oublie pas. Pour me venger de ceux qui ont assassiné mes parents.

— La famille a aussi tué les miens, même si elle ne le reconnaîtra jamais. Donc je suppose... que pour moi aussi c'est une vengeance.

— Et puis, précisa Molly, tout seul tu n'arriverais qu'à te planter. Tu as besoin de moi. »

Je lui souris. « Merci. Pour tout.

— Je n'aurais manqué ça pour rien au monde, dit-elle en me

rendant mon sourire.

— On revient de loin, nous deux. Toutes ces années perdues à vouloir nous entretenir...

— Ne sors pas les violons tout de suite, Eddie. On a du boulot. Plus tard, peut-être, on aura le temps pour... le reste.

— S'il y a un plus tard.

— Regarde le bon côté des choses : normalement, ta famille devrait nous ratatiner bien avant qu'on atteigne le Cœur. »

Nous rimes doucement, puis je la pris dans mes bras pour la sentir contre moi. Je ne pouvais pas serrer fort, ça me faisait trop mal, mais elle comprit. Elle m'enlaça comme si j'étais ce qu'elle avait de plus précieux, comme si elle avait peur de m'abîmer en étant trop brutale, et enfouit son visage dans mon cou. Après un moment de silence, il nous fallut interrompre notre étreinte. Nous ne pouvions pas nous offrir davantage de temps. Après un baiser trop bref, nous reprîmes une attitude professionnelle et concentrée. Le Drood renégat et la sorcière sauvage, déterminés à agir ou mourir – sans doute les deux.

« Alors, reprit Molly l'air de rien, tu connais un raccourci qui mène d'ici au sanctuaire ? Si c'était possible, j'aimerais autant qu'il ne soit pas bourré d'araignées affligées de graves troubles hormonaux.

— Hélas, il n'y en a pas. Le sanctuaire est isolé du reste du manoir par des champs de force vraiment costauds. À la fois pour protéger le Cœur de toute attaque, et pour protéger la famille des énergies étranges qu'il émet en permanence. Pour pénétrer dans le sanctuaire, on n'a pas le choix : il n'y a qu'un itinéraire autorisé. Tous les autres déclenchent des mesures de protection hautement efficaces... et il vaut mieux éviter. Tu te souviens de ce qu'on a dû affronter dans le parc ? Ce n'est rien par rapport à ce que la famille a mis en place à l'intérieur du manoir. La mort serait un sort très enviable, crois-moi.

— Tu es vraiment déprimant, des fois ! J'imagine que l'itinéraire officiel doit être truffé de gardes ?

— Bien sûr. Et ne m'accuse pas d'être...

— Excuse. Le danger et l'imminence de la mort ont la fâcheuse tendance de me rendre un peu nerveuse. Bon, on va devoir se tailler un chemin à travers une meute de Drood en armure rien que pour accéder au sanctuaire. » D'une poche secrète de sa robe, Molly sortit Coupe-Torque. Elle fit la moue en observant les affreuses cisailles. « Les couloirs doivent déjà déborder de chair à canon. Tous les Drood débutants et sans expérience. Moi, c'est comme ça que je m'y prendrais. Combien de membres de ta famille es-tu prêt à voir mourir, Eddie ?

— Il y en a déjà eu trop. Il reste forcément une autre solution... »

Molly, patiemment, me laissa concocter toute une gamme de plans plus irréalisables les uns que les autres, et les abandonner chacun leur tour. La famille avait disposé de plusieurs siècles pour mettre au point une parade à toute invasion des couloirs. Les couloirs... Je levai les yeux vers Molly, un grand sourire aux lèvres.

« En armure, je suis fort, rapide et puissant. Bien plus balèze que le monde où j'évolue. Pourquoi suivrais-je les couloirs jusqu'à ma destination, quand il existe un chemin bien plus court ? Je n'ai qu'à marcher en ligne droite jusqu'au sanctuaire en détruisant tout ce qui se trouve sur mon passage.

— Un plan idéal. » Les yeux de Molly pétillaient.

Je coinçai le Dénoueur dans mon dos, sous ma ceinture. Grâce à ma Vue, je percevais clairement la direction du sanctuaire. Je me tournai vers le mur lambrissé à ma gauche et enfonçai mon poing au travers. Quand je retirai la main, tout le panneau s'arracha. À deux mains, j'élargis le trou. Le bois pourtant épais se déchira comme du papier à cigarette. Molly sautait sur place, ravie, et tapait des mains comme une petite fille. Je pénétrai dans la pièce qui se trouvait de l'autre côté. Molly s'empressa de me suivre.

Cette pièce était encombrée de sofas, de divans, de marquises de toutes les époques et de tous les styles, aussi gracieux que confortables. L'endroit idéal pour se détendre, se reposer et se retrouver seul avec soi-même. Je marchai droit vers le mur d'en face en repoussant les meubles à grands coups de pied. Molly me suivit en murmurant « Ah, les hommes... » juste assez fort pour être sûre que je l'entendrais. Mais la porte s'ouvrit brusquement sur une douzaine de Drood en armure qui se ruèrent vers moi, non sans éclater le linteau en voulant tous passer en même temps. Leur précipitation, leur maladresse ainsi que la formation plus qu'approximative qu'ils adoptèrent prouvaient sans l'ombre d'un doute qu'aucun d'eux n'avait la moindre expérience du combat. Il devait s'agir de Drood de maison contraints à prendre du service. Jetés dans mes pattes pour me ralentir le temps qu'arrivent des agents expérimentés. Les pauvres. Encore des innocents sacrifiés pour le bien de la famille. Je les regardai se répartir en demi-cercle devant moi, superbes d'or, puis rester plantés là sans rien faire. Aucun n'osait prendre l'initiative.

« Dégagez », lançai-je d'une voix que je n'eus aucun mal à rendre froide, mauvaise et menaçante.

Aucun ne recula, et c'est tout à leur honneur. L'un d'eux réussit même à avancer d'un pas. Sa voix était celle d'un jeune homme, mais malgré sa terreur elle restait ferme et assurée. « On ne peut pas te laisser passer. Tu es un renégat. Nous défendons l'honneur de la famille.

— Moi aussi. Si vous saviez... Écartez-vous. Vous savez très bien que vous ne réussirez pas à m'arrêter. Je suis un agent de terrain. »

Le jeune Drood ne bougea pas. « Nous ferions n'importe quoi pour la famille. »

Je hochai la tête. Je les comprenais. « Bien sûr. Quoi qu'il se passe dans les minutes à venir, je suis très fier de vous. »

Chargeant brusquement, je fis valser mon adversaire d'un seul revers de main qui le souleva de terre et l'envoya s'écraser à l'autre bout de la pièce. Les autres hésitèrent. Le temps qu'ils surmontent leur surprise, j'étais au milieu d'eux. Même les Drood de maison suivent une formation de base quand ils sont petits, mais en général ils ne donnent pas une seule gifle de toute leur vie, avec ou sans l'armure. Ils n'avaient aucune chance. Je les jetai à terre, les soulevai à bout de bras pour les écarter de mon chemin, et même si leur armure les empêchait d'être blessés, cela les démoralisait considérablement. Quelques-uns, voulant résister, se jetèrent sur moi en décochant de grands coups de poing. Je les balançai le plus loin possible ; ils défoncèrent les lambris. Molly, d'un sortilège, fit s'effondrer les murs de manière qu'ils se retrouvent coincés sous les décombres. Ils finiraient bien par se relever, mais pas avant que nous ne soyons partis.

Je fracassai le mur d'en face, pénétrai dans la pièce suivante, fracassai le mur, pénétrai dans la pièce, fracassai le mur, pénétrai dans un couloir, et ainsi de suite, toujours en ligne droite. Le sanctuaire, heureusement, se trouvait dans le corps de logis, pas dans une aile. Sinon, ça m'aurait pris des heures. Des murs qui avaient tenu bon pendant plusieurs siècles cédèrent devant mon armure et ma colère froide, et aucun des Drood armés jusqu'aux dents qui se dressèrent contre moi ne réussit à m'arrêter.

Parfois, la situation paraissait jouer en ma défaveur, quand par exemple une pièce était déjà pleine de Drood au moment où j'y pénétrais, mais il ne s'agissait jamais de combattants expérimentés. C'était pour moi un jeu d'enfant de prendre le dessus. J'aurais pu en tuer des paquets, mais je refusais d'aller jusque-là. Ce n'était pas nécessaire. Parfois je les poussais à se battre entre eux : toutes les silhouettes d'or se ressemblent. Parfois je les écrasais sous des monceaux de meubles, ou les entortillais dans des tapisseries précieuses qu'ils n'osaient pas déchirer. Molly arrêta un détachement entier en menaçant de renverser une vitrine pleine de porcelaine. Elle inclina le meuble jusqu'à ce qu'il soit en équilibre sur deux pieds, et un chœur de voix horrifiées s'éleva : « Ces objets sont irremplaçables ! Inestimables ! Ce sont des trésors uniques au monde !

— Alors, pourquoi vous les gardez chez vous ? Pourquoi ne sont-

ils pas dans un musée, que tout le monde puisse les admirer ? Reculez, ou je vous fabrique un puzzle en 3 D !

— Voilà, voilà, on recule ! Barbare ! Béotienne ! »

Ils nous libérèrent le passage. J'aidai Molly à redresser la vitrine, puis à la traîner de l'autre côté de la pièce. Les Drood nous tournaient autour en nous suppliant d'être plus prudents. Je pratiquai un grand trou dans le mur et passai de l'autre côté. Molly, avant de m'imiter, tira la vitrine jusqu'à ce qu'elle bloque le passage. J'éclatai de rire. Nous savions que nos poursuivants perdraient un temps précieux à la déplacer tout doucement pour ne pas risquer d'endommager son contenu.

Dix Drood nous attendaient dans le couloir où nous venions de débarquer. Et certains d'entre eux avaient au moins assisté à de vrais combats. Ils se placèrent correctement, en arc de cercle, afin de ne pas se gêner mutuellement et de ne pas offrir de cibles trop faciles. Je ne me fatiguai pas à leur parler. En me concentrant pour appliquer ce que mon oncle James m'avait appris, je réussis à faire pousser des griffes acérées au bout de mes doigts d'or. La première chose qu'on apprend quand on est agent de terrain, c'est que tous les coups sont permis quand ils vous assurent un avantage. Je les éliminai les uns après les autres, en combat loyal. Mes griffes, en déchirant leur armure, leur faisaient pousser des cris de rage et de douleur. Leur chair était blessée, ils saignaient sous le métal : cela ne leur était encore jamais arrivé. Certains s'enfuirent. Les autres, chancelants, s'écartèrent, et Molly et moi leur fonçâmes dessus.

Quelques-uns prirent Molly pour une cible facile. Ils se jetèrent sur elle pour la saisir de leurs mains d'or. Elle leur rit au nez tout en faisant apparaître un ouragan qui traversa l'étroit couloir, souleva nos adversaires et les rejeta cul par-dessus tête comme des jouets cassés.

Les derniers m'attaquèrent tous en même temps. Ils me firent tomber et s'allongèrent sur moi pour m'immobiliser sous leur poids. Bonne tactique. Ça aurait sans doute marché si l'habitude des bagarres ne m'avait pas appris à trouver la bonne idée au bon moment. D'un grand coup de coude, je fissurai les dalles sur lesquelles j'étais allongé, et la masse de tant de corps accumulés acheva le travail : les lézardes s'élargirent jusqu'à ce que le sol s'effondre. Une mêlée furieuse d'armures d'or vint s'écraser un étage plus bas. D'une main, au passage, je m'accrochai au rebord du trou et effectuai un rétablissement aisé. En bas, ils en étaient encore à se désentortiller. Ils avaient si peu d'expérience qu'il leur faudrait sans doute un moment pour penser à remonter d'un bond en recourant à la vigueur de l'armure. Molly et moi serions déjà loin.

La pièce suivante était un piège.

Je la reconnus à la seconde où j'y pénétrai : il s'agissait de la Dernière Minute, une salle pleine de pendules et d'horloges de styles variés qui couvraient les murs. Cela allait de la clepsydre à l'horloge atomique. Je n'avais jamais aimé la Dernière Minute. Gamin, je la trouvais sinistre. Je détestais le tic-tac de ces millions d'aiguilles. Dans cette pièce, on pouvait ralentir le temps. Une pleine journée pouvait s'y écouler quand à l'extérieur on ne vieillissait que d'une seconde. La Dernière Minute avait été créée au XIX^e siècle pour servir de chambre d'expérimentation dans des domaines de recherche très pointus, mais de nos jours elle n'était souvent occupée que par des adolescents en train de bachoter la veille d'un examen.

Deux pas me suffirent pour comprendre que quelque chose n'allait pas. Les tic et les tac qui résonnaient autour de moi semblaient lourds, lents, et l'air avait une consistance poisseuse. Je me tournai vers Molly, occupée à franchir le trou dans le mur : ses mouvements étaient aussi vifs que ceux d'un escargot. Mais elle allait parfaitement bien. Le problème venait de la pièce. Le temps ralentissait, me retenait comme un insecte dans l'ambre. Comme un prisonnier dans une cellule aux barreaux invisibles et intangibles. Je pouvais certes traverser en quelques secondes, mais à l'extérieur des jours entiers auraient passé, et toute la famille m'attendrait.

J'activai ma Vue : l'air autour de moi vibrait. Les forces du ralentissement le faisaient trembloter comme une brume de chaleur. Dans ce contexte, mon armure était impuissante. Sa force et sa vitesse n'étaient rien devant l'inexorable pouvoir du temps. Partout, j'entendais le tic-tac cruel des millions d'horloges devenues folles qui me clouait sur place comme un papillon sur une plaque de liège.

J'envoyai un coup de poing à une vieille horloge de grand-père tout près de moi. Le bois massif explosa. J'arrachai la chaîne, le balancier : l'horloge dut se taire. L'emprise du temps parut vaciller... J'attrapai une montre à gousset du XVII^e siècle et l'écrasai dans mon poing. Des engrenages et des ressorts jaillirent : j'échappai un peu plus au sortilège. Je le sentais. Dans un éclat de rire, je ravageai la pièce, je cassai les horloges, détruisis tout ce qui me tombait sous la main, jusqu'à ce que j'entende Molly à mes côtés me demander ce que je foutais exactement. Elle n'avait rien remarqué. J'arrêtai le massacre, pris une grande inspiration et regardai à la ronde. Je n'avais rien laissé debout. Et le temps passait normalement, tic-tac, comme si rien ne s'était passé. Je hochai la tête et me dirigeai vers le mur. Pas la peine d'essayer de lui expliquer. On n'avait pas le temps.

Ce mur-là se laissa percer comme une feuille de carton. Derrière, il y avait un couloir. Au moment où j'y posai un pied, je fus

déséquilibré et partis en vol plané jusqu'à l'autre extrémité. Paniqué, je m'efforçai en vain de trouver des prises sur les murs qui défilaient. Quelqu'un avait bricolé la gravité dans ce couloir : le mur du fond était devenu le plancher, et les murs de gauche et de droite les parois d'un puits très profond. Je tombai jusqu'en bas, bien sûr, et le fond volait à ma rencontre comme une tapette à mouches géante. Je me roulai en boule, réussis à diriger mes pieds dans le sens de la chute, et la force de mon armure amortit l'impact.

Coup de bol, le mur était vraiment solide. Il était fait de bons gros moellons qui se fendillèrent sans s'écrouler. Je mis un petit moment à reprendre mon souffle. Le couloir s'élevait jusqu'au ciel, et les murs semblaient des falaises. Très haut, par le trou dans le mur, je vis Molly me regarder d'un air inquiet. Je lui criai de ne pas bouger. Tandis que je réfléchissais, mon pouls redevint à peu près normal. La famille savait bien que cette chute ne suffirait pas à me tuer. Elle cherchait à gagner du temps, puisque le temps était son seul atout.

Je me relevai, ce qui n'arrangea pas l'état des pierres, et criai à Molly : « Je remonte !

— Je pourrais te récupérer grâce à mes pouvoirs magiques ! Peut-être même annuler l'inversion de la gravité ! »

Sa voix semblait vraiment venir de très loin. Peut-être avait-on modifié l'espace en plus de la gravité. À moins que l'un n'aille pas sans l'autre... Mes cours de physique remontaient à trop longtemps.

« Non, Molly ! Ne fais pas ça ! Ta magie déclencherait les systèmes de défense !

— Parce que ça, ça n'en faisait pas partie ?

— Ça ? Non, c'est juste un petit malin qui a voulu frimer. »

J'enfonçai mon poing dans le mur de gauche – l'ancien plancher –, le retirai doucement et recommençai pour former d'autres trous jusqu'à ce que j'en aie assez pour commencer à grimper. J'y glissai mes pieds et mes mains, trouvai un rythme de croisière et escaladai le couloir comme une araignée géante. (Je grimaçai quand l'image m'apparut et l'écartai soigneusement.) J'atteignis bientôt l'ouverture où m'attendait Molly. Elle m'aida à la rejoindre. Côte à côte, nous coulâmes un long regard dans le puits qui s'ouvrait devant nous.

« Qu'est-ce qu'on fait, Eddie ?

— Dans le doute, faut toujours jouer les bourrins. Monte sur mon dos. »

Elle me jeta un regard noir mais finit par obtempérer. Elle s'accrocha de toutes ses forces tandis que je reculais pour prendre mon élan. Je m'élançai, sautai par l'ouverture, heurtai à toute volée le mur d'en face, qui céda sous le choc, et me retrouvai dans la pièce d'en face. Molly descendit d'un bond et entreprit de débarrasser ses

cheveux d'un nuage de poussière et d'échardes. « Plus jamais je ne ferai ça. Plus jamais. La prochaine fois, je nous fais voler. »

Je la dévisageai, interloqué. « J'ignorais que tu pouvais voler.

— Il y a plein de choses que tu ne sais pas à mon sujet. Si tu voyais ce que je sais faire avec une balle de ping-pong ! »

Cette pièce aussi, je la reconnaissais. Dans ma tête, je l'avais toujours appelée la « salle aux souvenirs ». Elle était pleine de trophées, d'objets divers et de bidules intéressants que mes ancêtres avaient rapportés de leurs voyages autour du monde. Des livres, des cartes, des artefacts, mais aussi des trucs bizarres qui avaient sûrement rappelé quelque chose à quelqu'un un jour, mais dont l'histoire s'était perdue depuis longtemps. Pour un jeune Drood tel que moi, c'était fascinant, merveilleux, parce que ça parlait d'un monde immense au-delà des murs du manoir. Enfant, j'y avais passé des heures entières à feuilleter les livres, à jouer avec les objets exposés. Beaucoup étaient restés chers à mon cœur, et je fis attention de ne rien briser en traversant la pièce. J'indiquai à Molly quelques-uns de mes chouchous. « Là, c'est un crâne de wodianoi péché dans une rivière de la Russie présoviétique. Ici, tu as des cordes avec lesquelles les Thugs étranglaient leurs victimes. Ce vilain truc tout poilu, c'est un chupacabra chilien empaillé n'importe comment. Vivant, ça pue à peine moins que mort. Et là, tu vois ces petits objets blancs si joliment gravés de runes magiques ? Ce sont les os d'une grande baleine blanche.

— Vous devriez organiser des visites payantes. Le tourisme vous rapporterait une fortune. »

Un peu plus loin devant nous, une porte s'ouvrit à la volée. Martha Drood, ma grand-mère, la matriarche, entra, suivie comme toujours par son prince consort, Alistair. Je m'arrêtai devant eux. Ils m'imitèrent en laissant entre nous une distance raisonnable. Molly se rapprocha de moi. J'étais content de sa présence, qui me rassurait et me rendait plus fort. Malgré tout ce qui s'était passé, malgré tout ce que j'avais appris... Martha restait la matriarche. Elle incarnait la famille et détenait l'autorité absolue. Naguère, j'aurais préféré mourir plutôt que la décevoir.

La matriarche ne portait pas son armure. Évidemment. Cela aurait pu passer pour un signe de faiblesse ; mais elle était surtout trop arrogante pour me traiter comme un ennemi digne de ce nom, même après tout ce que j'avais fait. Qu'un renégat triomphe était inconcevable.

Je désactivai donc la mienne pour bien montrer l'étendue de mon mépris. « Bonjour. Comment m'avez-vous retrouvé ? »

Alistair prit un air pincé. « Il n'a pas été très difficile de suivre ta

trace, Edwin. Nous n'avons eu qu'à suivre le sillage de destruction qui menait en ligne droite au sanctuaire, et venir t'attendre en chemin.

— Petit, déjà, tu étais très direct. C'est pour cela que j'ai choisi d'organiser notre conversation dans cette pièce. Ah, le nombre de fois où j'ai dû envoyer quelqu'un te chercher ici parce qu'on t'attendait ailleurs... Tu ne m'as jamais apporté que des déceptions, Edwin. »

Molly me jeta un coup d'œil. « C'est ta famille, Eddie. Comment tu veux t'y prendre ?

— Avec un maximum de précautions. Ma grand-mère ne serait pas là, quasiment seule et sans protection, si elle n'avait pas de sérieux atouts dans sa manche.

— C'est elle, la matriarche ? Voilà qui m'impressionne. La vieille salope qui dirige le monde ? Elle n'a pas l'air commode, mamie ! »

La matriarche l'ignore. Elle me transperçait de son regard glacé. « Où est James ? Qu'as-tu fait à James ?

— Je l'ai... tué, grand-mère. »

Elle eut un hoquet désespéré avant de se ratatiner comme si je l'avais frappée. Elle serait tombée si Alistair n'avait pas été là pour la retenir. Elle serra les paupières pour ne pas pleurer avant d'enfouir son visage contre le torse de son mari. Alistair, par-dessus la tête de Martha, me fusilla du regard. Je voulais la voir souffrir pour tout ce qu'elle avait fait – à moi, à nous tous, même à mon oncle James – mais c'était profondément troublant de voir le masque légendaire se lézarder sous mes yeux. Jamais encore je ne l'avais vue manifester en public une émotion sincère.

« Tu as tué mon fils, finit-elle par dire en s'écartant d'Alistair. Mon fils... Ton oncle. Il était le meilleur d'entre nous ! Comment as-tu osé, Edwin ?

— C'est vous qui l'avez envoyé à la mort, grand-mère, rétorquai-je d'un ton ferme. Tout comme vous avez essayé de le faire avec moi, sur l'autoroute. Vous vous rappelez ? »

Je m'approchai d'elle pour commencer la litanie de mes reproches, mais Alistair, à ma grande surprise, vint à ma rencontre pour protéger son épouse du renégat qui la menaçait. Il se tenait bien droit pour m'impressionner, et pour la première fois je lui trouvai effectivement l'air d'un Drood.

« Pousse-toi de là, Alistair.

— Non. » Sa voix était haut perchée mais calme. Il savait très bien qu'il ne disposait d'aucun pouvoir, d'aucune autorité, mais en refusant de s'écarter de la ligne de mire il accédait à une certaine dignité. « Je ne te laisserai plus lui faire de mal.

— Je ne veux pas lui faire de mal, soupirai-je. Je ne veux faire de mal à personne. Ce n'est pas pour ça que je suis revenu. Mais j'ai quelque chose d'important à faire, et le temps presse. Emmène-la,

Alistair.

— Non. L'histoire s'arrête ici.

— J'ai le Dénoueur. Et Molly a Coupe-Torque. Même le Renard Gris n'a pas fait le poids.

— Tu t'es servi de Coupe-Torque contre ton oncle ? » Alistair me jeta un regard horrifié. « Seigneur, quel genre d'homme es-tu devenu, Edwin ?

— Je ne sais pas, reconnus-je. Un homme conscient des mensonges et des trahisons, peut-être... Il est temps d'arracher le cœur de cette famille. Il est pourri.

— Moi aussi, je suis armé. »

Tout d'un coup, Alistair tenait un pistolet rudimentaire qui n'avait l'air de rien. Mais je le reconnus. Je savais de quoi il s'agissait. Alistair, constatant que je comprenais, hocha tristement la tête. Même Martha, du fond de son chagrin, réagit : « Alistair ! Où as-tu trouvé ça ? Tu ne t'en serviras pas. Je te l'interdis !

— Je ferai ce qu'il faut pour te protéger, Martha. » Il avait les yeux rivés sur moi, mais c'était Molly qu'il visait. « Ne bouge pas, Edwin. Sinon, je blesserai ta femme comme tu as blessé la mienne. Je sais qu'on ne m'a jamais vraiment considéré comme un membre de la famille à part entière. Qu'on n'a jamais pensé que j'avais le cran de me battre comme les autres. Mais j'aime cette famille et ce qu'elle représente, et je t'ai toujours aimée, Martha. À présent je vais le prouver.

— Je t'en prie, Alistair. » Martha, d'un ton posé, tentait de le calmer. « Range cette arme. Laisse-moi régler ça.

— Comment peux-tu aimer la famille, demandai-je à Alistair, en sachant la vérité au sujet du Cœur ? En sachant quel prix nous devons payer pour être ce que nous sommes ? »

Il fronça les sourcils, intrigué. « Martha ? De quoi parle-t-il ? »

Je regardai ma grand-mère. « Il n'est pas au courant, c'est ça ? Vous ne lui avez jamais rien dit, grand-mère. Vous ne lui avez jamais expliqué pourquoi il ne peut pas avoir de torque d'or.

— Il n'appartient pas au conseil, dit-elle d'une voix éteinte. Il n'a jamais eu besoin de savoir, alors je ne lui ai jamais dit. Ç'aurait été... cruel. Tu as toujours été un peu mou, Alistair.

— Pas ici, pas maintenant, s'écria-t-il. Pas quand il ose te menacer. Pas quand il ose menacer la famille. Tu connais ce pistolet, je pense, Edwin ? Oui, bien sûr... Pourquoi n'en parles-tu pas à la petite sorcière qui t'accompagne ?

— Oui, Eddie, tu sais que je déteste me sentir mise à l'écart.

— C'est un... Salem Spécial. Pour tuer les sorcières. Il tire des flammes tout droit venues de l'enfer. Enfin, c'est ce qu'il paraît. Ça fait des siècles que personne n'a utilisé cette horreur. » Je plongeai mes

yeux dans ceux d'Alistair. « Je n'arrive pas à croire que tu envisages de te servir d'un Salem Spécial. Tu risques ton âme en le touchant !

— Il t'arrêtera, et c'est tout ce qui compte. » Alistair eut un sourire nerveux. « Combattre le feu par le feu... Oh, je sais bien que ce truc ne peut rien contre toi. Tu auras le temps d'activer ton armure. Mais ta petite copine va terriblement souffrir. Alors, Edwin, je te conseille de ne pas bouger jusqu'à ce que le reste de la famille débarque, te confisque tes armes et te place en état d'arrestation. Sinon, ta copine sera brûlée vive sous tes yeux.

— Ne fais pas l'idiot, Alistair ! aboya la matriarche qui retrouvait un peu de son autorité. Tu n'es pas agent de terrain ! Je t'ai protégé de tout ça !

— Je ne t'ai jamais demandé de me protéger, Martha.

— Mais il va te tuer !

— Tu n'as jamais cru en moi, affirma-t-il, mais je vais te prouver à quel point tu avais tort. Tu pensais que ton autorité suffirait. Tu pensais pouvoir l'intimider. Tu pensais le convaincre de se rendre. Moi, je n'y ai jamais cru. Il n'a jamais eu de respect pour l'autorité. Mais regarde-le à présent. Regarde-le ! Il n'ose même plus bouger un muscle, et c'est grâce à moi ! »

Il détourna les yeux vers Martha ; il ne m'en fallait pas plus. À la seconde où je le vis distrait, je tirai le Dénoueur de ma ceinture et lui fis décrire un arc de cercle. Alistair fit volte-face en levant son arme, mais le bois de fer entra en contact avec le Salem Spécial et en brisa les sceaux magiques. L'antique pistolet explosa : les feux de l'enfer se déchaînèrent brusquement. Des flammes trop vives pour notre monde dévorèrent la main et le bras d'Alistair. En quelques secondes, il ne restait plus que des os noircis. L'air puait le soufre et la chair carbonisée. Il tomba à la renverse en poussant des cris atroces. Il secouait son bras frénétiquement, comme s'il espérait éteindre les flammes. Ce qui restait de sa main droite se détacha de son poignet lorsque les derniers os furent réduits en cendres, et tomba, toujours serré autour des vestiges du Salem Spécial.

Les flammes grimpèrent à l'assaut de l'épaule. Alistair hurlait comme un damné. Martha essayait de les étouffer à mains nues, malgré la douleur qu'elle s'infligeait. J'activai mon armure et, bien protégé, entrepris d'imiter ma grand-mère. Les flammes ne me brûlaient pas mais ne faisaient pas mine de faiblir. Pour finir, Molly s'approcha et débita quelques phrases en latin. Le feu disparut instantanément. Alistair n'émettait plus que des gémissements plaintifs et finit par s'asseoir en contemplant d'un œil effaré ce qui restait de son bras droit. Martha le serrait contre elle en essayant de le reconforter. Je désactivai mon armure et me tournai vers Molly.

« C'étaient les feux de l'enfer. Comment t'y es-tu prise pour...

— N'oublie pas qui je suis. »

Alistair s'évanouit enfin. Il ne lui restait plus qu'un moignon de bras carbonisé. Il faudrait l'amputer juste sous l'épaule, car ça ne guérirait jamais. Martha le berçait doucement et chantonait comme pour endormir un tout petit enfant. Elle pleurait. Jamais je ne l'avais vue pleurer. J'essayai de compatir aux souffrances d'Alistair, mais il destinait à Molly le sort qui venait de le frapper.

« Martha...

— Non, Edwin. Non. Ne fais pas semblant d'avoir un cœur, fils dégénéré.

— Tant de larmes. Pour oncle James, pour Alistair. Mais combien de larmes auriez-vous versées pour moi, grand-mère, si j'étais mort sur l'autoroute ? Ou si l'oncle James m'avait tué, comme vous le lui aviez ordonné ? Avez-vous pleuré mon frère jumeau quand on l'a offert au Cœur ? Lui aussi était votre petit-fils. Comment avez-vous choisi entre nous deux ? Pile ou face ? Ou bien avez-vous laissé le Cœur prendre celui qu'il voulait, pour ne pas avoir à vous salir les mains ? »

Mais elle n'écoutait pas. Elle ne s'intéressait qu'à son Alistair et à ce que je lui avais fait subir. Molly m'écarta doucement. « Il faut qu'on y aille, Eddie. D'autres vont arriver. Tu le sais. »

Je la laissai m'entraîner jusqu'à l'autre bout de la pièce. J'avais toujours été persuadé que le traître était Alistair. Parce qu'il n'avait jamais vraiment fait partie de la famille. Mais à l'instant de vérité... il avait vaillamment combattu pour protéger de ma fureur la femme qu'il aimait. Je l'admirais, finalement. Le pauvre crétin. Je n'eus pas besoin de fracasser le mur. J'ouvris la porte et pénétraï dans la pièce voisine, laissant Martha et Alistair derrière moi.

Il s'agissait d'une salle immense aux murs carrelés de blanc, dans laquelle des surfaces stériles supportaient un réseau d'ordinateurs et des appareils compliqués. Une salle des machines qui contrôlait le sanctuaire afin de protéger le Cœur des influences extérieures et les habitants du manoir des énergies nocives qui émanaient du Cœur. En temps normal, une bonne cinquantaine de techniciens s'y affairaient pour régler les instruments et procéder à des ajustements aussi subtils que vitaux afin de maintenir le fragile équilibre qui régnait dans le sanctuaire... Mais à présent la salle était déserte. On avait dû l'évacuer en comprenant que j'allais y faire irruption. Je longuai les rangées d'énormes machines pour atteindre la porte de sortie. De l'autre côté se trouvaient le sanctuaire, le Cœur et ma revanche.

Molly et moi y étions presque parvenus lorsque la porte s'ouvrit brutalement sur Matthew et Alexandra. Je pilai, et Molly se colla contre moi. Ce sale petit fils à papa de Matthew était aussi élégant que d'habitude dans son costume Armani. Il me décocha un sourire

étincelant. Celui d'Alexandra était aussi froid que son regard. Je les saluai d'un bref hochement de tête en m'efforçant de prendre l'air indifférent. « Matthew. J'aurais dû me douter que tu allais débarquer. Tu n'as jamais supporté de rater les grands moments. Mais toi, Alex, je dois reconnaître que je ne m'attendais pas à te revoir.

— Tu es pourtant bien placé pour savoir que je ne renonce pas si facilement. » La voix d'Alex était sèche et tranchante. « Et tu aurais au moins pu te douter que Matt et moi serions ensemble. Je sais bien que tu n'as jamais eu l'esprit très vif, mais quand même. »

Je fronçai les sourcils en regardant mes deux cousins tour à tour. Leur sourire, leur attitude détendue, criait : *Je sais quelque chose qui t'échappe*. J'avais raté un truc. Or, si près du but, je n'avais pas droit à l'erreur. Quel détail m'échappait ? Ni Matthew ni Alexandra ne portaient l'armure, alors qu'ils avaient de bonnes raisons de se méfier de moi. Il se passait quelque chose. Je le sentais. Ils préparaient quelque chose... Ma Vue m'apprit qu'ils cachaient tous les deux des armes extrêmement puissantes mais, après tout, Molly et moi aussi. J'examinai la salle. Ni piège ni tireur embusqué. Il n'y avait que Matthew, Alexandra et leur sourire calculé. Je plantai mon regard dans celui de ma cousine. « Qu'as-tu fait à l'armurier, Alex ?

— Tu n'as pas vraiment cru que j'étais si facile à éliminer ? Je fais en sorte d'être mithridatisée contre tous les poisons connus. C'est une précaution élémentaire. Et Jack aurait dû éviter de me tourner le dos. Mais il s'est ramolli, comme tant de gens de notre famille. Nous allons changer tout ça. »

Ce « nous » était la dernière pièce du puzzle. « Matthew et toi... vous faites partie de Tolérance Zéro ! La faction de fanatiques qui veut tout bouleverser, tuer tous nos ennemis quelles qu'en soient les conséquences !

— Oui. Mais nous préférons le nom de Manifest Destiny. »

Je dus laisser échapper un hoquet stupéfait. Leur sourire s'élargit. Molly me saisit le bras et serra de toutes ses forces. Elle devait croire que j'allais leur sauter à la gorge. Mais j'étais trop abasourdi. Matthew et Alexandra éclatèrent de rire devant la tête que nous tirions. « Truman croit qu'il est le grand chef, expliqua Alex d'un ton léger, mais ce n'est que notre homme de paille. Ainsi, personne ne se rend compte que ce sont des Drood qui dirigent Manifest Destiny. Quand ça se saura, il sera trop tard.

— Mais... tu as affronté la milice de Manifest Destiny, dis-je à Matthew. Je t'ai vu, à Londres... »

Il haussa les épaules. « Il faut bien faire semblant jusqu'au bout. Et puis ça remet la troupe à sa place. Truman attrape la grosse tête si on ne lui rappelle pas qui est le maître de temps en temps.

— Les Drood ont toujours œuvré depuis les coulisses, rappela

Alexandra. Nous couronnons les rois plutôt que de régner directement. Tolérance Zéro est le seul avenir possible pour la famille, Eddie. Elle est dépassée, engoncée dans des traditions ridicules, et bien trop indulgente. À cause d'elle, le monde stagne. Une grande partie de la jeune génération nous soutient pour créer un monde meilleur. Plus personne ne veut risquer sa vie pour entretenir un statu quo lamentable. Et c'est bien normal. Ouvre les yeux. Il est temps que nous prenions le pouvoir afin d'éliminer les méchants une fois pour toutes et d'offrir à tous un monde meilleur.

— Mais qui décide de ce qui est meilleur ? Les Drood ? Manifest Destiny ? Vous ?

— C'est la famille qui décidera, répondit Matthew. Qui serait mieux placé ? Nous sommes les seuls à savoir ce qui se passe vraiment.

— Je pensais que tu comprendrais, Eddie, ajouta Alexandra. Toi, le rebelle, l'esprit libre... C'est toi qui m'as ouvert les yeux. Qui m'as montré qu'il n'y avait pas que le devoir dans la vie. Quand tu es parti, j'ai attendu que tu fasses... de grandes choses. Mais tu es devenu un agent secret comme les autres. J'ai été affreusement déçue.

— C'est marrant, j'aurais dit la même chose de toi. Je pensais que tu étais plus futée que ça. Matthew n'a jamais regardé que son nombril, mais toi... Tu es devenue ce que la famille a toujours combattu. Un petit chef sanguinaire affligé de folie des grandeurs.

— Ce n'est pas de la folie des grandeurs, coupa Matthew. Plus maintenant. Nous avons des militants, des armes et des plans très précis. Cette époque est la nôtre. Nous créons notre destinée. Demain nous appartient.

— La famille a perdu trop de temps en guéguerres contre les créatures surnaturelles, s'exclama Alexandra. Nous passions nos vies à combattre pour maintenir le statu quo. Il est temps de mettre un terme à la guerre en la gagnant pour de bon. Nous allons éliminer tout ce qui n'est pas humain, tout ce qui n'est pas naturel. Adieu la magie. Il n'y aura plus que la science. Sur la science, au moins, on peut compter. Notre monde sera plus simple, plus propre. Un monde humain où le destin de l'humanité sera entre les mains des hommes.

— Adieu la magie ? dit Molly. Adieu les miracles, les licornes ailées ? Adieu les danses échevelées sur un rayon de lune ? Adieu le rire des bois sauvages ?

— Oh, on gardera sans doute quelques-uns de tes petits copains, rétorqua Matthew. Comme animaux de cirque.

— Aux ordres de la famille Drood, reprit Molly.

— Naturellement, dit Alex. Nous ne voulons plus que notre lumière soit ternie par l'ombre. Nous ne voulons plus faire le bien discrètement. Nous méritons les feux de la rampe. Nous préparons cela

depuis si longtemps... Tu as failli tout faire rater, Eddie.

— Ah bon ? Ça ne m'étonne pas de moi.

— C'est nous qui avons reprogrammé le Karma Catéchiste, expliqua Matthew. Nous comptons mettre à profit ses connaissances encyclopédiques dans notre combat. Mais quelque chose a mal tourné... Il est passé entre tellement de mains au cours des ans, tellement de groupes différents qui poursuivaient des buts opposés. Crois-moi, l'intérieur de sa tête était un vrai foutoir. Le pauvre vieux, on l'a fait admettre à Saint-Baphomet dans le plus grand secret, pour qu'il y soit réparé. Certains médecins y sont des sympathisants de Manifest Destiny.

— Mais tu es arrivé, enchaîna Alexandra. D'ailleurs, qu'est-ce que tu fichais dans sa chambre ? Tu n'avais rien à faire à cet étage-là. On ne peut pas compter sur toi pour accomplir tes missions sans faire le malin... Il aurait pu te révéler nos intentions. On ne pouvait pas courir le risque. Il connaissait nos noms. Il était au courant de tout. Et nous savions bien que tu ne nous laisserais pas continuer sans rien dire. Nous avons travaillé si dur ! Nous avons donc glissé quelques mots à l'oreille de Martha, en lui faisant croire que tu avais délibérément assassiné le Karma Catéchiste parce que tu étais membre de Manifest Destiny. Elle n'a pas été très difficile à convaincre. Depuis toujours, tu es le mouton noir de la famille. Le renégat rêvé. Nous l'avons persuadée que tu faisais courir un grand danger à la famille. Et tu sais, Eddie, elle a signé ton arrêt de mort sans une hésitation. L'indigne vieille dame ! »

Matthew affichait un sourire satisfait. « Nous savons depuis le départ qu'il faudrait passer par elle pour accéder au pouvoir. Nous l'avons donc... cultivée. Nous avons entretenu sa paranoïa. Nous ne faisons pas partie du conseil, d'accord, mais nous étions ses favoris. Elle ne nous cachait rien.

— Il ne m'a rien dit du tout, ripostai-je. Le Karma Catéchiste. Il s'est suicidé tout de suite. Tout ça... Tout ce qui s'est passé... c'était complètement inutile. Tout ça pour rien ! »

Alexandra haussa les épaules. « C'est nous qui lui avons implanté une capsule de poison dans une dent creuse en le programmant pour s'en servir au moindre soupçon. Nous n'aurions peut-être pas dû être aussi prudents. Mais ça ne change rien. Tu nous as été très utile, Eddie. Tu as fait un bouc émissaire parfait. Toute la famille avait les yeux rivés sur toi, et nous, pendant ce temps, on pouvait travailler tranquillement.

— Pour prendre le pouvoir, nous aurions été obligés d'affaiblir la famille et de la déstabiliser, reprit Matthew. Mais tu t'en es chargé ! Tu as démoralisé tout le monde, tu as éliminé les meilleurs agents et détruit la matriarche en détruisant son Alistair bien-aimé. James est

mort, Jack est mort...

— Tu l'as tué ? Tu as tué l'armurier ? » criai-je à Alexandra. J'étais bouleversé.

Elle grimaça. « Il me gênait. Il aurait dû prendre sa retraite depuis longtemps.

— Tu brûleras en enfer pour ça. » Ma voix débordait d'une fureur si glacée qu'ils en furent un instant désarçonnés.

« Quel sentimental tu fais ! cracha Alexandra.

— À présent, il y a un grand vide aux postes dirigeants, ajouta Matthew. Et qui est mieux placé pour les occuper que les petits chouchous de la matriarche ? Surtout que la base nous soutient largement.

— Le conseil ne comprendra rien à ce qui va se passer. Et ensuite il sera trop tard.

— Vous êtes au courant, pour le Cœur ? demandai-je. Le marché conclu, le prix que nous devons payer en échange de nos armures, de notre pouvoir ?

— Ça ? Oui, bien sûr, répondit Matthew. Ça fait longtemps que la matriarche nous a mis au courant. Elle ne voulait pas avoir de secrets pour ses petits protégés. Une nouvelle assez surprenante, je le reconnais, mais comme le dit Alex, une famille ambitieuse ne peut pas céder à la sentimentalité. Nous devons d'abord remettre le monde sur les bons rails. Que pèsent quelques vies par rapport à un tel but ? On n'y peut rien.

— Tu ne peux pas jouer les grands seigneurs quand tes mains sont couvertes d'un sang innocent.

— Ah non ? Nous, on y arrive plutôt bien, rétorqua Alex.

— Tu devrais en être capable aussi. Ça dépend de toi, Eddie. Rends-toi et rejoins les rangs de Manifest Destiny – après un sérieux lavage de cerveau, bien sûr. Ou alors prépare-toi à mourir. »

Je lui éclatai de rire au nez. « L'armurier m'a ouvert le Codex d'Armageddon. Je détiens le Dénoueur. »

Alexandra et Matthew échangèrent un regard inquiet. Pour la première fois, ils doutaient. Ça ne faisait pas partie de leur plan. Mais ils ne concevaient pas d'échouer si près du but. Ils m'adressèrent un regard hautain.

« Ce bout de bois serait le légendaire Dénoueur ? persifla Matthew. Voilà qui m'étonnerait.

— Tu n'aurais pas les couilles de t'en servir. Il est trop puissant, trop formidable, pour un minable dans ton genre.

— Nous, nous avons des armes, reprit Matthew. De vraies armes. Des armes terribles ! Et nous sommes décidés à nous en servir. »

Alexandra leva la main droite, dans laquelle un long scalpel brillait d'un éclat surnaturel. « Voici Dissektor, le scalpel ultime, créé

par le chirurgien ultime : le baron von Frankenstein. Il coupe tout. Il coupe parfaitement. Il est capable de t'ouvrir en deux et de te réduire en pièces détachées sans même que tu t'en aperçoives. Touche à ton vilain bâton, Eddie, et je te tranche les deux mains. À moins que je n'égorge la petite sorcière.

— Tu commences vraiment à me gonfler, dit Molly.

— Tu as toujours été revancharde, Alex.

— Et moi, j'ai Dominator », s'écria Matthew d'un ton affreusement théâtral. Il claqua des doigts, et sur son front apparut une couronne de laurier en argent. « Grâce à lui, mes pensées deviennent tes pensées, mes désirs tes désirs. Je vais adorer te voir prosterné devant moi.

— Vraiment ? J'aurais juré que tu préférerais le contraire.

— Rends-toi ou meurs, aboya Alexandra. Ça suffit, les parlottes. Ton cher oncle Jack n'est plus là pour te sauver avec ses Mots de passe. »

Matthew gloussa. Un halo d'énergie psychique commençait à se former autour de lui.

Je me concentrai sur Alexandra, que j'espérais toucher à force de sincérité. « Ne fais pas ça, Alex. Pense au bon vieux temps... Pense à ce que nous étions l'un pour l'autre... Tu ne peux pas faire ça. Ce n'est digne ni de toi ni de la famille.

— Que sais-tu de la famille ? lâcha-t-elle d'un ton trop calme. Tu l'as quittée il y a dix ans. Je ne sais pas si tu en as jamais vraiment fait partie. Tu as toujours voulu n'en faire qu'à ta tête, vivre ta vie à ta guise, et tu nous as laissés plier sous le joug... jusqu'à ce que nous trouvions nous aussi un moyen d'y échapper. Et comment peux-tu parler de dignité en connaissant le secret du Cœur ? Le pacte que nos ancêtres ont conclu avec le Diable ? Nous ne sommes pas ce que nous pensions être, Eddie. Nous ne l'avons jamais été. Ce n'était qu'un énorme mensonge. Manifest Destiny est la seule vérité dont nous disposions.

— Tu ne peux pas sauver le monde avec des armes et des méthodes interdites. Tu vas le détruire en essayant de le modeler selon tes désirs.

— Et alors ? Nous ne lui devons rien, au monde. Il nous a toujours menti. Mieux vaut mourir que vivre un jour de plus dans le mensonge. Nous allons donner un sens au monde, même s'il n'est pas d'accord et quel qu'en soit le prix. Une nouvelle ère s'offre à nous. Notre destin nous attend. Et rien ne peut nous arrêter.

— Faux, comme toujours », dit une voix familière.

Je me retournai pour trouver l'armurier, l'oncle Jack en personne, pas très solide sur ses jambes mais l'air très content de lui. Par-dessus sa blouse blanche, il portait un plastron rudimentaire fait d'un étrange

métal écarlate. La moitié de son visage était couverte de sang séché, et son crâne chauve s'ornait d'une vilaine blessure. Il nous salua, Molly et moi, d'un signe de tête et adressa à Matthew et Alexandra son plus méchant sourire. Comme ils le regardaient bouche bée, Jack prononça deux Mots dans une langue qui m'était inconnue ; Dissektor disparut de la main d'Alexandra et Dominator du front de Matthew. Stupéfaits, ils sursautèrent en ouvrant des yeux comme des soucoupes.

« Je croyais vous avoir tué ! cria Alexandra. Merde, pourquoi n'êtes-vous pas mort ? »

L'armurier prit l'air dédaigneux. « J'ai été agent de terrain pendant vingt ans, petite, tu as oublié ? Je ne suis pas facile à tuer.

— Nous avons d'autres armes, affirma Matthew d'une voix un peu trop forte. Et une armée entière est en route.

— Vous voyez mon plastron ? demanda l'armurier. C'est une armure-mastodonte. Oui, celle du Codex. Alors amenez vos armes, amenez votre armée, vous ne serez pas beaucoup plus avancés. Eddie, va faire ce que tu as à faire, petit. Tu as du pain sur la planche.

— Écoutez, dit Alexandra. Vous entendez ces bruits de pas ? Ce sont nos renforts qui arrivent. Des dizaines d'hommes. Vous ne pourrez rien contre tant de gens, vieillard. »

À cet instant, le fantôme du vieux Jacob Drood fit son apparition. Il s'était enfin décidé à sortir de sa chapelle, et pour la première fois il était vraiment effrayant. Lorsqu'il se manifesta devant nous dans un courant d'air froid comme la mort, personne n'eut le cran de ne pas reculer. Il n'avait plus l'air d'un ancêtre grincheux, non, mais de ce qu'il était réellement : un mort qui s'accrochait à l'existence par un immense effort de volonté. Silhouette spectrale et roide, il était une présence davantage qu'une personne, et son visage n'était qu'ombres creuses. Ses yeux brûlaient d'un feu inhumain. Lever le regard sur lui me glaçait le sang et broyait mon cœur dans un étau de mort. Car il était la mort, dure, terrible et implacable.

Il est temps que j'intervienne, dit le fantôme de Jacob d'une voix rauque qui résonnait sous mon crâne. *C'est cela que j'ai attendu durant tout ce temps. J'avais beau l'oublier des années d'affilée, mon seul but était d'agir aujourd'hui. Faites entrer vos hommes, Matthew, Alexandra, je leur montrerai les horreurs que la Mort m'a enseignées.* Il me regarda, et je reculai instinctivement. *Rends-toi auprès du Cœur, Eddie. C'est là que se trouvent toutes les réponses. Va, et... fais ce que tu dois faire.*

Jacob et l'armurier avancèrent sur Matthew et Alexandra qui reculèrent vivement, libérant l'accès au sanctuaire. Molly et moi partîmes en courant. Sur ma droite, une porte s'ouvrit à la volée sur d'innombrables Drood en armure. Quand ils virent Jack et le terrible fantôme, ils interrompirent leur course précipitée. Molly ouvrit la porte du sanctuaire. Nous la franchîmes avant de la refermer

soigneusement.

À cet instant les premiers cris s'élevèrent.

Cœur brisé

U

ne fois dans le sanctuaire, j'eus l'impression d'être un vandale entré par effraction dans une cathédrale. Le Cœur devant moi brillait comme un soleil, au point que je devais m'interdire de détourner le regard. Le magnifique diamant, si énorme qu'il emplissait presque entièrement la vaste pièce construite des siècles plus tôt par ma famille pour l'abriter et le protéger, me coupait le souffle par sa seule présence. Je me sentais petit et insignifiant. Mais je ne me laissais plus abuser. Je refusai de baisser les yeux ou de courber la nuque, même s'il me semblait que la lumière me transperçait et éclairait tous les recoins de mon esprit et de mon âme.

Et tout à coup la fascination disparut. La lumière était toujours aussi vive, le Cœur toujours aussi immense, mais sa présence n'était plus bouleversante. Ce n'était qu'un très gros diamant. J'entendis Molly soupirer doucement lorsqu'elle aussi sentit le changement. Dans un élan de culpabilité, je m'aperçus que j'avais oublié qu'elle était à mes côtés. Le Cœur avait cet effet. Nous nous en approchâmes lentement jusqu'à pouvoir presque le toucher. Sa surface incurvée s'élevait jusqu'au plafond en une falaise de glace taillée, mais il n'y avait pas le moindre reflet. La lumière qui irradiait des profondeurs du Cœur ne laissait de place à rien d'autre. Je la sentais frapper ma peau comme si je venais de plonger dans un bassin d'eau glacée. Et pour la première fois de ma vie j'eus l'impression qu'il savait que j'étais là. Il savait pourquoi j'étais venu. Il me regardait.

« Bonjour, Eddie. » Sa voix chaleureuse, masculine autant que féminine, venait de partout en même temps. « D'ordinaire, je prends la

peine de créer une ambiance mystique et raffinée, de manipuler les émotions de mes visiteurs afin de leur inspirer le respect approprié. Mais avec toi, ce n'est pas la peine. Tu connais mon petit secret, et c'est la vérité que tu veux. Mon pauvre petit. Comme si ton esprit pitoyable était de taille à comprendre mes vérités.

— Vous parlez ? » Stupide, comme réaction, mais j'étais perturbé. Le Cœur, à ma connaissance, n'avait jamais parlé à quiconque depuis le marché conclu avec les druides.

« Tu es vraiment surpris de comprendre que je suis un être vivant et pensant ? La viande n'est pas le seul vecteur possible de l'intelligence.

— Vous venez vraiment d'une autre dimension ? demanda Molly pour qu'on ne l'oublie pas.

— D'une dimension supérieure. Que voulez-vous, j'adore m'encanailler.

— Mais pourquoi n'avez-vous jamais parlé auparavant ?

— Tu te trompes. Je parle à la matriarche en exercice. La tradition exige que chaque nouvelle matriarche ratifie l'antique accord au nom de votre tribu. Elle m'offre votre famille, corps et âme. En échange, je vous accorde une part infime de mon pouvoir. Si je te parle aujourd'hui, Eddie, c'est que tu portes le Dénoueur. Quelle saleté ! Cela fait des générations que j'essaie de persuader ta famille de s'en débarrasser.

— Parce qu'il pourrait vous détruire, affirma Molly.

— Évidemment.

— Qu'êtes-vous venu faire ici ? » À présent que les réponses étaient à portée de ma main, j'étais sur des charbons ardents. Je voulais tout savoir. J'avais parcouru un si long chemin, tant perdu, et la Mort elle-même me tapotait l'épaule, plus insistante à mesure que la matière étrange se répandait dans mon organisme... Je voulais la vérité, à n'importe quel prix. « Vous étiez en fuite, pas vrai ? Poursuivi de dimension en dimension par quelque chose qui vous terrifiait. Qu'avez-vous commis de si atroce que vous ayez été forcé d'échouer ici, dans cette petite dimension primitive ?

— Je voulais juste m'amuser un peu. » La voix du Cœur s'était subtilement modifiée. Tout en restant chaleureuse et bienveillante, elle commençait à donner l'impression qu'il adorait arracher les ailes des mouches et écraser les papillons. « J'aime bien jouer. Et si parfois je suis un peu brutal, si mes jouets finissent par casser, bah ! je peux toujours en trouver d'autres.

— Des jouets ? C'est ça que nous sommes pour vous ?

— Et quoi d'autre ? Des créatures si limitées, si fragiles, qui naissent et meurent si vite que j'arrive à peine à suivre ! Moi, je suis né il y a plusieurs millénaires.

— Et depuis tout ce temps, vous faites joujou ? s'exclama Molly.

— On m'adore, on me révère et on m'obéit aveuglément, répondit le Cœur d'un ton guilleret. C'est parfait.

— Et si vos jouets osent se rebeller ? demandai-je.

— Dans ce cas je les écrabouille. Les jouets doivent savoir rester à leur place. C'est pour cela que je t'ai laissé pénétrer ici, Eddie. C'est moi qui t'ai créé. Je t'ai offert mon collier d'or, et tu le portes depuis ta naissance en gentil petit toutou. Mais ça reste mon collier. »

Mon torque devint brûlant, et en un instant le métal vivant me recouvrit sans que je l'aie activé. L'armure était devenue une prison dans laquelle, isolé du monde, j'étais impuissant. Je répétais les Mots en boucle, mais ils restaient inopérants. Je bandai les muscles de mes bras, de mes jambes, pour résister à l'or : en vain. Je ne contrôlais plus rien. Le Cœur avait pris les commandes de mon armure. Je n'étais plus qu'un homme prisonnier d'une marionnette étincelante.

« Tue la femme », ordonna le Cœur d'un ton à la fois léger et avide.

L'armure, obéissante, s'avança vers Molly en dépit de tous mes efforts pour l'arrêter.

Molly, voyant l'armure sur elle, cria mon nom mais ne pouvait entendre ma réponse. Vu la place que prenait le Cœur, elle n'avait pas beaucoup de latitude pour battre en retraite. Elle se mit à reculer en longeant le mur pour essayer de maintenir une distance suffisante entre elle et l'armure en marche. Le sanctuaire avait deux sorties, mais Molly savait forcément qu'elle n'aurait pas le temps d'ouvrir une porte. Je hurlais les Mots de désactivation, et je criais à Molly de s'enfuir, mais pas un son ne franchissait le masque anonyme qui recouvrait mon visage.

Molly, comprenant que j'étais inaccessible, décida de faire front. Son visage n'exprimait plus qu'une détermination froide. Elle déclencha une tempête hurlante qui surgit de nulle part et cogna comme un bélier en tentant de m'emporter, mais mon armure fit jaillir d'énormes crochets sous la plante de ses pieds pour s'ancrer au plancher. Le vent s'acharnait en vain contre le métal lisse. Incapable de trouver une prise, il finit par tomber. L'armure fit un pas en avant.

Molly évoqua des feux follets par poignées entières et m'en bombardait. Ces flammes, venues des gouffres les plus ténébreux, calcinaient d'ordinaire les âmes autant que les corps, mais à travers l'armure elles ne pouvaient rien contre moi. Elles noircirent le sol et firent vibrer l'air autour de moi, mais je ne sentais rien. L'armure fit un pas en avant.

Des monstres jaillirent du néant pour me bloquer le chemin, d'immenses créatures munies de carapaces, de tentacules hérissés de piquants et de gueules pleines de crocs tranchants. Mais l'armure

ignora ces illusions et continua d'avancer. Molly recula, fit disparaître les monstres d'un claquement de doigts et creusa entre nous deux une crevasse sans fond. L'effort qu'elle dut fournir fit perler la sueur à son front. L'armure franchit l'obstacle d'un bond léger et se retrouva à quelques pas de Molly, qui créa pour se protéger un écran fait de magie pure, qui crépitait entre elle et moi, alimenté par sa volonté de fer. L'armure plaqua une main dessus et poussa, inexorable, de toute sa force surnaturelle.

L'écran se fendilla et finit par se briser en mille morceaux avant de disparaître. Molly partit en arrière dans un cri de douleur. Car, contrairement à l'armure, la sorcière était humaine.

Humaine, et manifestement épuisée. Ses ressources intérieures n'étaient pas infinies. Elle recula, titubante, en se raccrochant au mur. L'armure la suivait, ses mains d'or tendues vers elle, et je ne pouvais rien y faire.

« Eddie, dit Molly d'une voix qu'elle tentait de contrôler, j'espère que tu m'entends... Je sais que ce n'est pas toi. J'ai fait tout ce que j'ai pu. Maintenant, c'est à toi d'arrêter l'armure. Mais si tu n'y arrives pas... je veux que tu saches que je comprends. Je sais que ce n'est pas toi qui vas me tuer. Alors ne te sens pas coupable. Débrouille-toi seulement pour faire payer ça au Cœur. Au revoir, Eddie. Je t'aime. »

Je ne pouvais même pas lui répondre.

Mes efforts stériles n'allaient pas tarder à épuiser mes forces, qui n'étaient que celles d'un homme alors que l'armure disposait d'une puissance inhumaine. Je ne pouvais bouger aucun muscle. C'était l'armure qui me faisait bouger. C'était comme si ma main, animée d'une vie propre, saisissait une arme et commettait un meurtre tandis qu'impuissant je contemplais la scène en hurlant. La tension nerveuse m'avait affaibli, et la matière étrange s'était répandue dans mon corps tout entier. Je la sentais palpiter en moi. La douleur était insupportable, et je me serais écroulé si l'armure ne m'avait pas maintenu de force. J'étais à bout. Je m'étais battu jusqu'au bout, j'avais tenu bon, mais pour rien.

Alors une petite voix s'éleva dans ma tête. *Dans ce cas, cesse de te battre, idiot.* Cette voix ne ressemblait pas du tout à la mienne. Ni à celle du Cœur. Je tentai donc le coup et cessai de me battre.

Je laissai la faiblesse m'envahir et priver mes membres de l'énergie qui leur restait. Je cessai de résister aux effets de la matière étrange. J'abandonnai... et l'armure s'immobilisa. Les mains d'or s'arrêtèrent à quelques centimètres du cou de Molly, et lentement l'armure tomba à genoux devant elle. Car le torse et moi étions liés corps et âme, et le Cœur ne pouvait rompre ce lien. L'armure ne résiste que tant que l'homme qui la porte résiste lui aussi, or cet homme était fini. Le métal vivant ondulait contre ma peau en

s'efforçant d'obéir aux ordres du Cœur, mais la matière étrange et ma faiblesse obstinée l'en empêchaient. Je retrouvai un semblant de contrôle, et réussis à faire refluer le métal de manière à libérer mon visage. Molly pouvait me voir et m'entendre. Elle s'accroupit près de moi, et je crois qu'elle vit la mort dans mes yeux. Elle se mit à pleurer.

« Désolé, Molly. Je m'arrête ici. Nous savions dès le début que je ne verrais sans doute pas la fin de l'histoire... La matière étrange m'a gagné tout entier. Il n'y a plus qu'une chose que tu puisses faire pour moi. Vite, avant que le Cœur ne réussisse à reprendre le contrôle de mon collier. Saisis Coupe-Torque et sers-t'en contre moi. Cela détruira l'armure, et tu ne risques plus rien. Ensuite, prends le Dénoueur et fracasse ce caillou snobinard.

— Je ne peux pas, Eddie ! Tu en mourrais !

— Je meurs déjà ! Je t'en prie, Molly. Au moins, comme ça, ma mort aura un sens. Elle servira à quelque chose.

— Eddie...

— Si tu m'aimes, tue-moi. Je préfère mourir plutôt que te faire du mal.

— J'aurais voulu que tout soit différent.

— Moi aussi. Au revoir, Molly. Je t'aime. »

Je baissai la tête pour dégager ma nuque. Je bougeais de plus en plus difficilement, car le Cœur était en train de reprendre le dessus. Molly saisit les affreuses cisailles noires et les posa contre mon cou. Quelque part, le Cœur criait des ordres, mais nous ne l'écoutions pas. Molly referma les cisailles : les lames tranchèrent mon torque. L'armure d'or s'évanouit, et le collier ouvert en deux tomba.

Une force neuve m'inonda et j'éclatai de rire.

Je me levai, hilare, en aidant Molly à se remettre sur ses pieds. Interloquée, elle se mit elle aussi à rire de soulagement. Je la pris dans mes bras et la serrai très fort ; elle m'imita. Je me sentais vigoureux, je me sentais bien, je me sentais en paix. Nous sommes restés dans les bras l'un de l'autre pendant une éternité. C'était bon d'être en vie. Finalement, nous nous sommes écartés pour mieux nous dévorer des yeux.

« Eddie, tu es vivant...

— Je sais. C'est génial, non ?

— Mais... Eddie, tu as un collier autour du cou. Un collier en argent.

— Je sais. C'est la matière étrange. Apparemment, il y a eu un léger quiproquo...

— C'est le moins qu'on puisse dire, s'exclama une voix inconnue. Je commençais à croire que je n'arriverais pas à me faire entendre à temps. »

Cette voix énorme, puissante et apaisante, résonnait dans tout le

sanctuaire. Elle émanait de moi, mais ce n'était pas moi qui parlais. Le Cœur poussa un rugissement de rage qui faisait pâle figure à côté d'elle. C'était la matière étrange qui s'exprimait par ma bouche.

« L'heure de vérité a enfin sonné. Écoutez un peu l'histoire de l'infâme créature que vous appelez le Cœur. Un criminel. Un voleur. Un lâche. Un assassin. C'est la terreur qui l'a poussé à se réfugier ici. Il savait que j'allais le rattraper, le capturer et le remmener là d'où il vient pour être jugé et puni. Il a commis des atrocités dans tellement de dimensions... Voici plusieurs millénaires que le Cœur est en fuite, qu'il passe de dimension en dimension pour abuser les êtres qui y vivent.

» Je suis le shaman de ma tribu, tout comme vos ancêtres les druides. Nous protégeons les innocents, nous punissons les coupables, et jamais nous n'abandonnons.

» J'ai failli perdre la trace du Cœur. Sa piste avait refroidi, et j'avais déjà fouillé tant de mondes... Mais soudain une petite faille s'est ouverte entre les dimensions. Je n'avais jamais rien vu de tel : c'était vague, flou et très rudimentaire. C'était Fée-Bleue qui donnait libre cours à son don pour la pêche à la ligne. Intrigué, j'ai accroché un fragment de moi-même à son hameçon. Ce fragment, il l'a ramené dans son monde primitif. Et le Cœur était là ! Tapi dans un repaire quasiment inexistant, où jamais personne ne l'aurait cherché. Je sentais sa présence sans parvenir à le localiser exactement. J'ai donc manipulé Fée-Bleue pour qu'il fasse parvenir le fragment de moi-même aux gens les plus puissants de cette dimension : la famille Drood. C'était prévisible : en arrivant ici, j'ai retrouvé le Cœur. Mais le fragment de moi-même présent au manoir ne faisait pas le poids face aux protections dont la famille l'avait entouré.

» J'ai donc attendu. Bientôt, Fée-Bleue est retourné à la pêche, et je lui ai fait parvenir encore un peu de moi-même. Puis je l'ai influencé, ainsi que certains Drood qui jouaient double jeu et, pour finir, un seigneur elfe, afin qu'on m'utilise pour fondre la flèche qui t'était destinée, Eddie. Mon but était que tu m'introduises ici, que tu me fasses franchir les défenses du Cœur. Je ne voulais pas te faire souffrir ainsi. La douleur que tu ressentais était due à l'affrontement entre ma substance et le collier du Cœur. Imagine un court-circuit. Le corps humain n'est pas fait pour héberger deux matériaux aussi étrangers à sa propre nature, et aussi différents l'un de l'autre.

— Pourquoi ne suis-je pas mort quand Molly a sectionné mon torse ?

— Les Drood n'en mouraient que parce que c'était la volonté du Cœur. Il ne pouvait pas prendre le risque de voir l'un de ses jouets se balader en liberté. Mais c'est fini, à présent. Le Cœur ne peut plus rien contre toi, Eddie, tant que je suis là pour te protéger. Et une fois

détruit, il ne pourra plus rien contre ta famille. Je l'ai pourchassé pendant très longtemps, mais... je crois que c'est à toi de le tuer, Eddie. Si tu le souhaites.

— Je le souhaite. » Je brandis le Dénoueur et me dressai face au Cœur.

« Tu ne peux pas faire ça ! hurla-t-il. C'est moi qui t'ai créé ! J'ai offert à ta famille un pouvoir sans égal ! Je vous ai offert cette planète ridicule ! Tu n'oseras pas me toucher ! Je suis ton dieu !

— Un dieu mauvais. »

Je levai le Dénoueur et l'abattis de toutes mes forces. L'arme, d'aspect rudimentaire et brutal, brisa les forces assurant la cohérence de l'énorme diamant, qui poussa un hurlement strident ; sa lumière se mit à vaciller puis, dans un silence absolu, il explosa en une myriade d'éclats inertes qui retombèrent comme du sable dans le vent. Du Cœur il ne resta rien d'autre. Ce n'était pas grand-chose, finalement. Le diamant était creux.

Le Cœur enfin détruit, les âmes prisonnières gagnèrent leur liberté. Elles se matérialisèrent un instant dans l'air immobile. L'une après l'autre, des formes vagues s'élevèrent comme des feux d'artifice en une explosion de joie, avant de disparaître dans le monde inconnu qui les attendait depuis si longtemps. Molly poussait des exclamations enthousiastes et battait des mains.

Tout à la fin, une âme minuscule s'approcha de moi. Mon jumeau. Mon frère. Un bébé de quelques jours qui voletait sous mes yeux. Soudain il se mit à grandir, et je vis la silhouette d'un adulte de mon âge. Son visage était celui que me renvoyait tous les jours mon miroir, mais sans les rides gravées par la douleur, le deuil et le devoir. Mon frère me regarda pendant un long moment, me fit un sourire, un clin d'œil, et disparut.

C'était fini.

Épilogue

Une fois le Cœur terrassé, le sanctuaire n'était plus un sanctuaire mais le calme après la tempête, la paix au réveil quand le cauchemar est fini, une salle vide où l'écho résonnait. Il ne restait par terre que des traînées de sable. Le dragon était mort, mais je ne me sentais pas vraiment héroïque.

« Comment tu te sens, Eddie ?

— Assez bien. La douleur a disparu, la faiblesse aussi, tout est redevenu normal.

— Non, Eddie, murmura-t-elle. Comment tu te sens vraiment ?

— Je ne sais pas. Hébété. Perdu... Je savais qui j'étais, à quoi servait ma vie. Puis tout cela m'a été volé. J'avais une famille, et c'est terminé. Je n'ai plus rien...

— Tu m'as, moi.

— Vraiment ? »

Elle posa les mains sur mes épaules, m'attira vers elle et m'embrassa. « Essaie de te débarrasser de moi et tu verras.

— Bon, dis-je au bout d'un moment. Le Cœur est anéanti. Qu'est-ce qu'on fait, maintenant ? »

Derrière nous, la porte s'ouvrit. Dans la seconde, nous étions prêts à nous battre, mais ce n'était que l'armurier et le fantôme du vieux Jacob. Ils s'approchèrent, et la tension baissa d'un cran. Le visage de l'armurier était toujours couvert de sang séché, mais sa démarche était nettement plus assurée. Jacob avait retrouvé son apparence de vieillard acariâtre. Il portait un short hawaïen et un tee-shirt informe qui disait *Les morts, c'est pas des pédés*.

« Eddie, mon garçon, dit l'oncle Jack, tu vas bien ? On entendait des bruits pas possibles, mais pas moyen d'entrer. Même pour Casper le méchant fantôme, ici présent. Et qu'est-ce qui est arrivé au Cœur ?

— Regardez par terre. Vous marchez sur ce qu'il en reste. »

Il baissa les yeux, grimaça et hocha la tête. « Voilà donc l'effet que produit le Dénoueur. Ça faisait longtemps que je me posais la question.

— Tenez, dis-je en lui rendant le bâton de bois de fer. Plus vite il retournera dans le Codex, mieux nous nous en porterons tous. Molly, rends-lui Coupe-Torque.

— Flûte, s'écria-t-elle avec une moue boudeuse. J'espérais le garder en souvenir. »

L'armurier la gratifia d'un regard noir. Elle lui tendit les cisailles sans piper mot.

« Bon, eh bien voilà, repris-je. C'est réglé. Qu'on m'amène un fauteuil moelleux et une tasse de thé. J'ai passé quelques jours assez épuisants... mais au moins c'est fini.

— Tu plaisantes, j'espère, gronda l'armurier. Après tous les ennuis que tu as causés, tu crois pouvoir te reposer ? Tu as davantage nui à la famille Drood que tous nos ennemis en plusieurs siècles d'affrontements. C'est à toi de nous sauver, Eddie. Je t'ai pourtant appris à toujours finir ce que tu as commencé. Tu as abattu la famille, toi seul peux la relever.

— N'importe quoi ! cracha Molly. J'ai attendu ça toute ma vie : voir les Drood vaincus, agenouillés, forcés à vivre dans la fange comme tout le monde. Ne l'écoute pas, Eddie. Grâce à toi, l'humanité est libérée de cet esclavage. Nous sommes enfin libres !

— Libres ? répétais-je sans conviction. Non, Molly. Ce n'est pas aussi simple. Manifest Destiny n'a pas été défait. Truman, émancipé de l'autorité des Drood, va tout de même se battre pour éliminer ceux qui ne correspondent pas à sa définition mesquine de la normalité. Qui, à part la famille, pourrait l'arrêter ? Il y a aussi tous les agents du mal que seule la crainte qu'inspire la famille empêche de faire trop de dégâts. Il faut des gens pour tenir les forces du mal en échec. Mais si ces gens doivent être les Drood, alors il faut que la famille change du tout au tout.

— Ça c'est parler, glissa Jacob. J'ai toujours su que tu allais réaliser de grandes choses, Eddie. Même si je ne savais pas pourquoi. »

Je le considérai d'un air pensif. « Tu as dit tout à l'heure que tu n'étais resté sur terre que pour m'aider à détruire le Cœur. Ne le prends pas mal, mais... pourquoi es-tu encore ici ? »

Il m'adressa son sourire ambigu et haussa une épaule, d'où s'échappèrent de petites bulles d'ectoplasme grisâtre qui finirent par retomber et réintégrer son pseudo-corps. « L'habitude, j'imagine. Et puis j'ai vraiment envie de voir ce qui va se passer. Je ne m'étais pas autant amusé depuis la Grande Inversion des sexes, en 1741. On n'a jamais identifié le responsable, à propos...

— Je ne vois ni Alexandra ni Matthew, coupai-je par précaution.

Que leur as-tu fait, Jacob ? »

Il soutint mon regard, et pendant un instant ses yeux redevinrent ceux d'un spectre terrifiant. « Ils ne reviendront pas. Jamais.

— N'essaie pas de creuser, Eddie, intervint l'armurier. Crois-moi, tu n'as pas envie des détails.

— Pauvre Alex. » J'étais sincère.

« Elle avait tant d'importance que ça pour toi ? demanda Molly d'un ton acide.

— Elle aurait pu, disons. Si tout s'était passé différemment.

— Oh, dit-elle. Oui. Je vois. Des relations comme ça, j'en ai connu des tas. »

Je l'observai un long moment. « Je ne poserai pas la question.

— Vaut mieux pas », confirma-t-elle.

Enfin, je me tournai vers l'armurier, mon oncle, et lui annonçai ce que je retenais depuis le début, ce à quoi je pensais depuis qu'il avait franchi la porte. « Oncle Jack, je suis désolé. Vraiment désolé. Oncle James est mort.

— Je sais. Tu n'avais pas le choix. James t'y obligeait. Pour lui, la famille passait avant tout. Et il n'a jamais rien pu refuser à Mère.

— Il était censé me tuer, sur l'autoroute. Mais il m'a laissé partir. Il m'a laissé une chance. Sans lui, rien n'aurait pu se passer.

— Tant mieux. Peut-être avait-il enfin grandi. Le Renard Gris est mort... Quand ça se saura, les femmes et les barmen du monde entier vont pleurer des larmes amères. »

Il ne servait à rien de lui dire que c'était des mains de Molly que mon oncle était mort. La famille allait déjà avoir bien assez de mal à accepter ma petite amie.

Jacob me jeta un regard sombre. « Il faut que tu parles aux autres. Tout de suite ! Raconte-leur ce qui s'est passé. Ils doivent connaître la vérité. Je vais les convoquer ici, tu pourras leur expliquer comment rétablir la situation.

— Hein ? Mais je ne sais pas quoi leur dire !

— Tu vas trouver. Il faut que tu prennes l'ascendant sur eux avant que l'ancienne garde ait eu le temps de réagir.

— Mais attendez ! Je n'ai jamais voulu faire partie intégrante de la famille. Alors jouer au petit chef ? Je me suis enfui à la première occasion, vous avez oublié ?

— Mais cette fois-ci tu ne peux pas t'enfuir, décréta l'armurier. Pas après tous les problèmes que tu as déclenchés. Tu as annihilé nos défenses, ravagé le manoir, démoralisé nos combattants, détruit le Cœur. Tu nous as privés de nos torques. Ton devoir est de réparer le mal que tu as causé.

— Mais...

— Toi seul peux leur dire la vérité, insista Jacob.

— C'est ce que ton oncle James aurait voulu, déclara Jack d'un ton solennel.

— Je ne savais pas que vous étiez si doué pour le chantage affectif. »

Il sourit. « C'est de famille. »

Tout le monde se ratatina lorsque Jacob reprit son apparence lugubre. Sa présence spectrale, d'une extrême intensité depuis qu'il s'était débarrassé des limites imposées aux vivants, emplissait la salle d'une froideur inhumaine. Sa voix résonna dans tout le manoir pour ordonner à tous les membres de la famille de se présenter dans le sanctuaire. Immédiatement. Je ne perçus que l'écho de son message, et cela suffit à me faire vaciller. L'autorité de cette voix n'avait pas son égale dans notre monde. Nul n'oserait désobéir.

Très vite, les premiers arrivants franchirent la double porte, d'abord un par un, puis par deux ou par petits groupes, et enfin par flots entiers qui s'amassaient dans la vaste pièce. Beaucoup étaient encore sous le choc de la disparition des colliers. Pour la première fois de leur vie, ils se sentaient vulnérables et fragiles. Ils voulaient comprendre ce qui se passait. Ils voulaient qu'on les rassure. Les cris et les invectives retombaient systématiquement quand ils apercevaient le comité d'accueil. Le renégat, le fantôme, l'armurier couvert de sang et l'abominable Molly Metcalf. Les réponses attendues ne seraient pas réconfortantes. Mais ça continuait d'affluer, Drood de maison et Drood de sécurité, chercheurs, planificateurs, domestiques, tout le monde, jusqu'à des groupes d'enfants effarés, jusqu'à des bébés dans les bras de leurs parents. Le sanctuaire s'emplit de Drood en foule compacte. Certains, ne pouvant plus entrer, s'amassaient à la porte.

« Vas-y, me glissa l'armurier. Avant qu'il y ait des malaises. »

Je jetai un coup d'œil à Molly, qui créa une plateforme invisible sous nos pieds avant de la soulever afin que tout le monde puisse nous voir.

« Ils doivent lever la tête, tant mieux, murmura-t-elle. Ça nous donne un avantage psychologique. Allez, parle. Promets-leur du pain et des jeux, je sais pas, moi. »

— C'est bien beau, les avantages psychologiques, jeta l'armurier un rien crispé, mais pourriez-vous rendre visibles les bords de cette fichue plateforme ? J'en connais qui aimeraient bien savoir où ils mettent les pieds. La chute serait violente, et certains d'entre nous se sentent un peu fragiles en ce moment. »

Les bords de la plateforme se teintèrent d'argenté. Ils étaient bien plus près que je n'aurais cru.

La salle était pleine à craquer. Le brouhaha menaçait de se transformer en protestations plus énergiques, mais, dès que quelqu'un

haussait le ton, Jacob le fusillait du regard, ce qui le convainquait de se faire très discret. Quand la matriarche fit son entrée et se fraya un chemin jusqu'au premier rang, la foule se tut complètement et s'écarta de son mieux. Martha fit halte à quelques pas de nous et leva le menton pour me regarder. À ses côtés, au lieu d'Alistair se tenait le sergent d'armes, l'air aussi calme et déterminé que d'ordinaire malgré son visage couvert d'hématomes. J'accueillis ma grand-mère d'un signe de tête.

« Bonjour, grand-mère. Comment va Alistair ?

— Il vit. C'était de justesse. Il est à l'infirmerie. On espère sauver son visage.

— Il m'a surpris, déclarai-je, parfaitement conscient que nul ne raterait un mot de ce dialogue. Au moment ultime, il a prouvé sa valeur et son honnêteté.

— J'ai toujours su qu'il servait la famille. Au contraire de toi. Que nous as-tu fait, Edwin ? *Où sont nos torques ? Où est le Cœur ?*

— C'est pour ça que vous êtes tous réunis ici. Pour qu'enfin on vous dise la vérité. » Une mer de visages effrayés, désespérés ou éperdus buvait mes paroles. « Vous allez apprendre la vérité. Tout ce qu'on vous a caché depuis la naissance de la famille. Les secrets que seul un Drood peut vous révéler.

— Toi, on te connaît, cria une femme. Mais qu'est-ce que l'abominable Molly Metcalf fait à tes côtés ? »

Le murmure d'approbation mourut à l'instant où Molly, claquant des doigts, fit disparaître les vêtements de la femme. Celle-ci glapit. Molly, un sourire angélique aux lèvres, demanda : « Y a-t-il d'autres questions ? J'adore répondre aux questions de l'assistance. »

Je profitai du silence de mort qui s'installa aussitôt pour tout leur raconter.

Je leur révélai la vraie nature du Cœur et le marché auquel nous devons nos torques. Des exclamations de stupeur s'élevèrent à la ronde, mais personne ne m'interrompt. Quand je leur précisai que ce marché devait être ratifié par chaque matriarche à son entrée en fonction, tous les yeux se tournèrent vers Martha Drood. Elle les ignore et ne me quitta pas du regard. J'expliquai comment j'avais détruit le Cœur, et pourquoi ils n'étaient pas morts en même temps que lui. Enfin, je leur révélai le plus terrible des secrets, celui que seule l'élite connaissait : nous n'étions pas les défenseurs de l'humanité mais ses maîtres occultes.

Différentes factions se mirent à crier, à s'apostropher, à se menacer, et je craignis l'émeute, mais Jacob reprit son aspect terrifiant et s'envola jusqu'au plafond. La température chuta brusquement, mais nos frissons ne vinrent pas que du froid. La mort était parmi nous et nous observait d'un œil qui n'était plus humain. Tout le monde se

calma aussitôt de peur d'attirer son attention. Jacob se laissa redescendre jusqu'à la plateforme et retrouva son aspect habituel.

Dans le silence, une voix s'éleva. Celle de la matriarche qui me maudissait, me traitait de menteur, d'idiot, d'ennemi de notre cause, m'accusait de trahison. Je n'étais plus son petit-fils. Elle exigeait que tous les Drood présents s'avancent, se saisissent de moi et me mettent à mort. Sa voix, de plus en plus aiguë, tremblait d'une rage hystérique. Elle postillonnait. Soudain le sergent d'armes lui posa une main sur l'épaule et la secoua un bon coup. Elle se tut et le regarda, scandalisée. Le sergent la lâcha et, lui tournant le dos, s'adressa à la foule. « Vous me connaissez tous. Tous, vous savez ce que je représente. Je vous le dis, Edwin a gagné le droit d'être écouté. Il est le plus digne fils de cette famille. Vas-y, petit. Dis ce que tu as à dire.

— Merci. N'empêche que je vous déteste.

— C'est mon travail, répondit-il d'un ton blasé. Continue. »

Je poursuivis donc en expliquant que Tolérance Zéro avait manœuvré pour me faire bannir et dirigeait en sous-main une organisation extrémiste. La foudre tombant au milieu de l'auditoire n'aurait pas produit plus d'effet. Je décrivis Manifest Destiny, Truman, ses opinions et ses méthodes.

« On nous a menti, achevai-je, épuisé. Nous ne sommes pas ceux que nous croyions. Nous ne sommes pas les gentils. Ça fait des siècles que c'est fini. Mais nous pouvons le redevenir. Si vous êtes prêts à vous battre pour ça. »

À cet instant, les hommes et les femmes qui me faisaient face avaient l'air de tout sauf de combattants. La plupart semblaient hébétés, comme s'ils venaient de se prendre un direct au foie. Mes révélations avaient été aussi nombreuses que déplaisantes. Ils échangèrent des regards perdus jusqu'à ce qu'une voix lance : « Qu'attends-tu de nous ?

— Je veux que nous devenions ce que nous sommes nés pour être : les shamans de la tribu, qui protègent les gens des forces maléfiques ! Aujourd'hui, notre tribu est l'humanité tout entière. Nous devons être ses champions. Nous devons nous battre pour le bien. Pas par intérêt, non : par sens de la justice. Nous devons gagner le droit d'être fiers de notre nom !

— Mais... comment nous battre sans torques ? » demanda quelqu'un d'autre.

Avec un sourire, je portai une main au collier autour de mon cou. « Le Cœur a disparu, mais je nous ai trouvé un nouvel allié. » Puis je subvocalisai : *Montre-leur, matière étrange.*

Le métal coula sur ma peau et me recouvrit d'une armure d'argent. Il y eut des cris, des applaudissements. Une voix puissante s'adressa à la foule : c'était, à travers moi, la matière étrange qui

prenait contact avec la famille. On la sentait calme, paisible et bienveillante.

« Pendant bien longtemps, j'ai pourchassé la créature que vous appeliez le Cœur. Je l'ai pourchassée à travers les dimensions afin de la châtier pour les crimes abominables qu'elle a commis. À présent, le Cœur a disparu. Je vais rester ici pour vous aider à réparer les torts qu'il a causés. C'est moi, à présent, qui vous protégerai. Et vous aurez de nouveaux torques.

— Combien de temps comptez-vous rester ? demanda un esprit pratique.

— Jusqu'à ce que je vous aie appris à vous passer d'armures. Vous n'imaginez pas l'étendue de votre potentiel. »

Ce qui déclencha une nouvelle vague de commentaires.

« Et quel sera le prix de ces armures ? cria quelqu'un. Le Cœur voulait nos enfants, nos frères et nos sœurs inconnus. Vous, que voulez-vous ?

— Aider. C'est mon travail. Le Cœur est détruit, c'est un paiement plus que suffisant. Si vous saviez combien de temps je l'ai pourchassé ! Par bonheur, c'est enfin terminé... J'ai bien mérité des vacances. Je les passerai ici. Quelques millénaires, pas davantage. Cette dimension est fascinante, ses habitants aussi.

Il va vraiment falloir que vous m'expliquiez cette histoire de sexe... »

On verra ça plus tard, subvocalisai-je. Dis-moi, je ne peux pas continuer à t'appeler « matière étrange ». Tu as un nom ?

— *Pourquoi pas Ethel ?* proposa la voix dans ma tête. *C'est joli, Ethel.*

— *Ça aussi, on verra plus tard. Débarrasse-moi de cette armure, s'il te plaît.*

— *Mais bien sûr.*

L'armure se retransforma en torque d'argent. Je balayai du regard ma famille. « Suivez-moi, et vous aurez tous une armure. Et nous serons... ce que la famille aurait dû être si elle ne s'était pas égarée.

— Sous ton commandement ? s'écria la matriarche d'un ton sec et belliqueux.

— Pas si j'ai mon mot à dire. Je n'ai jamais désiré cela. Ça ressemble trop à un vrai boulot. » J'entendis quelques rires. « Non, nous avons eu assez de chefs comme ça. On ne peut pas leur faire confiance. Vous avez soutenu le Cœur, grand-mère. Des générations de matriarches ont cautionné l'assassinat de générations d'enfants.

— Nous n'avions pas le choix ! s'emporta-t-elle. Nous devons être forts pour combattre le mal !

— Vous, vous aviez le choix. Nous, non. Nous n'avons jamais consenti au sacrifice de nos frères et sœurs, grand-mère. »

Ma voix devait avoir un accent particulier, parce que Martha détourna le regard sans rien répliquer.

« Je suggère que nous élisions un conseil, dis-je à la cantonade. Fixez les règles vous-mêmes, mais tous les membres du conseil actuel doivent être exclus du nouveau. Ils étaient mouillés dans le complot. Ils ont menti. Je m'occuperai de la transition, et ensuite... je m'en irai. Je suis un agent. Ma place est sur le terrain.

— Pourquoi devrions-nous t'écouter, si tu annonces déjà que tu vas quitter la famille ? interrogea une femme qui rentra la tête dans les épaules en voyant Molly la regarder méchamment.

— Je ne quitterai pas la famille, dis-je. J'irai faire ce que je fais le mieux, c'est tout. Botter le cul des méchants jusqu'à ce qu'ils se mettent à chouiner. Manifest Destiny n'a pas disparu, pas plus que les monstres qui se jetteraient sur nous dans la seconde s'ils pensaient que nous étions affaiblis.

— Mais nous le sommes ! protesta la matriarche. Tu leur as montré que nos défenses n'étaient pas infaillibles !

— C'est à cause de vous que nous sommes devenus faibles. Vous avez laissé la famille se diviser en factions hostiles. » Une fois encore, elle détourna les yeux. « Nous devons être forts. Unis. Des bergers, pas des loups. Si c'était facile, de combattre les forces du mal, tout le monde s'y mettrait. Mais ne vous inquiétez pas, grand-mère : à partir d'aujourd'hui, les fanatiques, c'est terminé. Il n'y aura plus que des gens de bonne volonté prêts à défendre le bien. Et ceux à qui ça ne convient pas peuvent quitter le manoir. Sans torquer. »

L'armurier s'avança. « Cet homme est Edwin Drood. Il s'en est pris à la famille, et il l'a emporté. Qui est mieux placé que lui pour prendre notre tête ? Pour nous rendre notre puissance ? Pour faire de nous ce que nous devrions être ? Je suis l'armurier, et Edwin a tout mon soutien.

— Ainsi que le mien, dit le fantôme de Jacob.

— Ainsi que le mien », dit le sergent d'armes.

La foule se tourna vers la matriarche, qui promena son regard autour d'elle pour déchiffrer les expressions des visages. Pour finir, ses épaules s'affaissèrent. Elle baissa la tête. « Je suis fatiguée. Alistair a besoin de moi. Faites comme bon vous semble. De toute façon... »

Elle me tourna le dos et s'éloigna en se frayant machinalement un passage dans la foule. Les gens reculaient pour la laisser passer, sans la huer, sans rien dire. C'était la matriarche, quand même. Et même après tout ce qui s'était passé, après tout ce qu'elle avait fait – à moi, à bien d'autres –, je souffrais de la voir ainsi brisée et humiliée. C'était ma grand-mère, et quand j'étais petit, à Noël, elle m'offrait des jouets fabuleux, et quand j'étais malade elle s'occupait de moi...

« Edwin est notre chef ! cria l'armurier en m'attrapant le bras et

en le levant bien haut comme après un match de boxe. Le meilleur agent secret de tous les temps ! Le plus digne fils de notre famille ! Edwin ! Edwin ! »

La foule reprit mon nom en chœur. Tout le monde criait, s'échauffait. La salle résonnait des acclamations de ma famille en liesse. Je trouvais ça un peu effrayant. Je n'avais jamais voulu prendre de telles responsabilités, mais visiblement on ne me laissait pas le choix. J'allais passer quelque temps au manoir. Faire de mon mieux. Puis, dès que possible, je m'enfuirais. Je libérerai ma main de celle de l'armurier et me tournerai vers Molly avec un grand sourire.

« On a passé quelques jours assez chargés, pas vrai ? lui dis-je en haussant le ton pour me faire entendre malgré le vacarme. Qui aurait pu croire que ça finirait ainsi ?

— Je suis contente pour toi, Eddie. Mais moi, quelle est ma place là-dedans ?

— Où tu le souhaites. La famille va devoir se rapprocher de beaucoup d'anciens ennemis. Je suis bien placé pour savoir que la distance entre nous et les méchants n'est pas toujours aussi grande que ce qu'on nous a appris à croire. Nous devons apprendre à collaborer pour faire face aux vraies menaces. Manifest Destiny, par exemple. Et tu serais bien placée pour servir d'ambassadeur. »

Elle sourit. « C'est pour ça que tu veux que je reste ?

— Non. Pas seulement. J'ai besoin que tu restes parce que... j'ai besoin de toi.

— Oh. On est ensemble, alors ?

— On dirait bien, oui. »

Et c'est comme ça que je me suis retrouvé à la tête de l'entreprise familiale. Le monde est parfois bizarre.

FIN